This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Phil 5525.16

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE RIRE

ESSAI

LITTÉRAIRE, MORAL ET PSYCHOLOGIQUE

PAR

LOUIS PHILBERT

AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE PARIS

Risum reputavi errorem...
Ecclesiaste, chap. II, v. 2.

PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1883

Digitized by Google

Digitized by Google

LE RIRE

Digitized by Google

Sens, Imprimerie Ch. Duchemin.

Digitized by Google

LE RIRE

ESSAI

LITTÉRAIRE, MORAL ET PSYCHOLOGIQUE

PAR

LOUIS PHILBERT

AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE PARIS

Risum reputavi errorem...
Ecclésiaste, chap. II, v. 2.

PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1883

8245
37

Digitized by Google

Thi 5525.16

HARVARD COLLEGE
JUL 27.1920
LIBRARY

Duplicate money

Digitized by Google

A Messieurs

Léon HARDOIN et Edouard DELEPOUVE

Nos causeries, nos discussions, vos critiques et vos conseils vous ont fait une part de collaborateurs dans le travail qui a produit ce livre. Je ne sais comment le public le jugera; se souciera-t-il même de le lire et de le comprendre? Mais, bonne ou mauvaise, vous devez être un peu associés à ma fortune: l'amitié a ses risques.

Louis Philbert.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

DE LA

DEUXIÈME ÉDITION

L'accueil fait à cet ouvrage nous a prouvé que la matière était intéressante par elle-même, et intéressante au point de faire presque pardonner la façon très défectueuse dont elle avait été traitée par nous : il y avait donc là évidemment un livre à faire ; aussi nous nous sommes remis au travail, et nous avons préparé cette nouvelle édition avec tout le soin dont nous sommes capable.

Des corrections en fort grand nombre ont été faites en vue d'améliorer la rédaction ; beaucoup d'additions, souvent assez étendues, ont comblé des lacunes ou développé des parties trop concises et éclairci certains points. Nous avons surtout cherché à mettre en relief nos propositions importantes, ce qui nous a fait ajouter des exemples qui nous ont paru utiles et décisifs. Quant au fond, nos idées avaient été assez mûries et

Digitized by Google

assez éprouvées pour que nous n'ayons rien trouvé d'essentiel à y reprendre ; nous n'avons eu qu'à les compléter en les approfondissant un peu, et particulièrement à les mieux exposer, car nous avons senti de plus en plus combien il nous restait à gagner de ce dernier côté (1).

Mais un changement plus considérable et duquel nous attendons beaucoup, quoiqu'il ne touche encore qu'à la forme, et même à la forme toute matérielle, a donné un nouvel aspect à ce livre : de nombreuses divisions ont été introduites, et chacune est accompagnée d'une courte rubrique, pour servir à l'attention du lecteur de repos et de guide ; sans cesser d'être le même, l'ordre auquel nous nous sommes toujours attaché fidèlement, mais qui parfois pouvait être méconnu ou difficile à suivre, se montrera maintenant simple et clair.

Grâce à cela, aucune méprise ne sera plus possible sur notre but : nous avons voulu faire des recherches exactes et des analyses rigoureuses, et ces analyses mêmes (nous ne saurions plus aujourd'hui cacher cette visée ambitieuse) n'ont été qu'un moyen pour arriver, si nous le pouvions et dans la mesure où nous le

(1) Quoi qu'il en soit, on trouvera, dans la présente édition, bien des pages et même bien des parties entièrement nouvelles, notamment l'Introduction qui suit cette préface.

Digitized by Google

pourrions, à une conception systématique du plaisant et à une théorie d'ensemble.

Nous renonçons ainsi à un éloge qu'on avait bien voulu nous faire, mais nous éviterons peut-être une critique qui ne nous avait pas été épargnée.

Des amis (c'étaient des amis) avaient eu l'indulgence de nous accorder quelque style et quelque littérature, ils disaient même que nous les avions amusés; mais nous n'avions pas prétendu à divertir les gens ; pour faire œuvre d'humoriste et de bel esprit, il faut des qualités brillantes, une facilité légère, un jaillissement d'idées ou bien d'images, et nous n'avons rien de ces dons heureux; sans doute, tout en composant quelque chose d'aussi méthodique et d'aussi substantiel que la matière le comporte, tout en sacrifiant de parti pris l'élégance et les ornements à la stricte exactitude, on n'est pas obligé d'être ennuyeux, encore moins de tâcher de l'être, et si par intervalles nous avons la bonne chance de ne pas déplaire, tant mieux pour nous et pour ce qu'on lira.

D'autre part, et toujours pour n'avoir pas été suffisamment avertis de notre dessein, certains esprits avaient trouvé que nous nous arrêtions souvent et longtemps à des observations bien ténues: c'est vrai, mais c'était indispensable. Autant que personne nous tenons pour une des

Digitized by Google

pires futilités la subtilité, attendu qu'elle dissipe en pure perte beaucoup de travail et quelquefois beaucoup d'intelligence ; mais nous ne connaissons pas le moyen de parler comme il faut de ce qui est fin et très fin autrement qu'avec finesse ; devions-nous, pour faire entendre plus commodément les choses, les grossir et les altérer en les grossissant ? Sous prétexte d'épargner de la peine au lecteur, convenait-il de le tromper en le laissant croire à une simplicité qui n'existe pas, et de supprimer, aux dépens de la vérité, mille distinctions et décompositions qui sont à faire ? Le microcosme que nous avons examiné, fouillé, fureté, exigeait que nous eussions sans cesse la loupe à l'œil et presque le scalpel à la main. Si beaucoup de nos remarques devaient nécessairement être fort déliées, aucune du moins n'a été faite avec le désir qu'elle pût paraître ingénieuse, toutes l'ont été avec la pensée qu'elles étaient pertinentes et vraies ; car, nous ne l'avons jamais oublié, la finesse n'a de prix qu'autant qu'elle est juste, de même, au surplus, que la justesse, ici comme partout et ici plus que partout, n'est parfaite et n'est même possible que moyennant qu'elle soit fine. Nous avons donc accepté notre matière avec ses conditions propres ; elle a ce qu'on pourrait appeler ses infiniment petits, elle est presque toute en nuances. Les difficultés extrêmement délicates

Digitized by Google

qu'elle présente, nous n'avons jamais eu peur de les faire voir, et nous avons toujours essayé de les résoudre, ne consentant pas plus à les passer sous silence qu'à les noyer dans des paraphrases, des périphrases et des phrases (1); nous n'avons même pas fui la métaphysique quand elle s'est rencontrée sur notre chemin, et elle s'y est rencontrée forcément; nous avons seulement cherché à éviter, autant qu'il nous a été possible, les mots creux et le galimatias.

Mais cette conscience minutieuse pouvait nous faire ressembler à l'enfant qu'une tentation de curiosité amène témérairement à démonter une horloge; s'il n'est pas capable de la reconstruire, il demeure *quinault,* comme aurait dit Rabelais, devant un amas confus de roues, de goupilles, de pièces bizarres; mieux eût valu qu'il se tînt tranquille; il n'a rien appris; il a seulement fait, par cet indiscret désir de science, que son horloge ne peut plus lui rendre le banal mais fort utile service de lui dire l'heure. De même, en pulvérisant, en dénaturant toute chose, une analyse opiniâtre pourrait causer de l'éblouissement et troubler la merveilleuse jus-

(1) Si l'on veut nous discuter et nous combattre, nous en fournissons nous-même les moyens, car, plus désireux d'instruire les questions que d'imposer nos idées, nous n'avons omis, sciemment du moins, aucun fait embarrassant, aucune des circonstances qui pourraient suggérer une objection, un doute ou une réserve.

Digitized by Google

tesse qui appartient presque toujours aux premières impressions. Nous avons compris le péril et nous croyons y avoir échappé ; mais le lecteur lui-même doit en être garanti ; c'est pourquoi nous jugeons à propos de lui faire connaître dès à présent quelques-uns des principaux résultats de nos investigations.

En voici un aperçu sommaire :

Le plaisant (est-il besoin de le dire ?) n'est pas tout ce qui plaît ; il est loin d'embrasser tout ce qui cause une impression agréable ; il ne comprend que ce qui cause une impression *piquante* particulière. Cette impression piquante est produite par ce qui fait l'essence même du plaisant, à savoir une certaine fausseté, une certaine contradiction, en un mot un certain désordre dont l'analyse ne cessera de nous occuper presque jusqu'à notre dernière page, et dont la définition ne pourra être tentée que lorsque nous aurons tout vu, tout discuté. Continuellement et finalement on verra se vérifier d'une façon éclatante notre épigraphe : *Risum reputavi errorem* (1).

Le plaisant contient différentes espèces, dont les deux plus remarquables sont l'esprit et le

(1) La justification sera complète ; mais ce que nous n'oserions pas affirmer, c'est que nous ayons fidèlement interprété cette parole de l'*Ecclésiaste* ; nous lui faisons dire notre pensée plutôt que la sienne. Voir d'ailleurs *infra* IIIe partie, § 3, note.

Digitized by Google

comique. Le comique est incomparablement l'espèce la plus importante, celle qui mérite l'étude la plus longue et la plus approfondie (elle remplira près des quatre cinquièmes de tout notre ouvrage).

L'esprit se caractérise toujours par quelque supercherie ; le comique, par l'erreur.

L'esprit n'est qu'une idée ; le comique est un fait.

Il y a toujours dans le comique un élément moral, un fonds de passion ; de là des conséquences qui seront nombreuses relativement aux effets et aux conditions du comique.

Tout le comique, bien qu'il procède invariablement d'une erreur, se divise pourtant en *comique naïf* et en *comique d'imposture :* division capitale.

A côté du *comique d'imposture,* avec lequel elle ne doit pas être confondue malgré la ressemblance des noms, existe une autre espèce d'imposture que nous appellerons l'*imposture plaisante ou heureuse,* laquelle est particulièrement intéressante pour nous faire toucher du doigt le point délicat, mais visible, par où viennent se rejoindre deux choses au premier abord si différentes : l'esprit et le comique.

Plusieurs de ces propositions formulées ainsi par avance, sans les explications qui doivent les préparer et les justifier, courent en ce moment

Digitized by Google

le risque de paraître énigmatiques, paradoxales, ou tout arbitraires ; mais elles seront la conclusion certaine de développements assez longs et nécessaires, et alors on comprendra que nous ne nous sommes pas fait un jeu puéril d'inventer des définitions de fantaisie, et de bâtir, sur une terminologie à nous, des classifications artificielles. Toutes ces distinctions et bien d'autres qu'on trouvera en leur lieu ont leur intérêt et leur justesse ; chacune est le produit d'une de ces généralisations vraies, réelles, légitimes, qui non seulement procurent à l'intelligence un grand soulagement et une grande facilité, mais qui encore lui donnent la plus haute des satisfactions, en lui faisant reconnaître au milieu de la variété confuse des faits une image d'ordre et d'unité.

Seulement une crainte, un doute pourrait naître.

Lorsque, comme nous, on a longtemps réfléchi à une matière, il ne se peut pas qu'on ne finisse par se faire des idées qu'on n'avait pas d'abord ; mais est-ce un progrès, ou n'est-ce pas un rêve laborieux où l'on s'embarrasse soi-même ? Question capable d'inquiéter le plus convaincu des auteurs, pour peu qu'il ait d'expérience et de critique : on devient si aisément dupe de ses propres chimères ! Il y a, il est vrai, un moyen infaillible pour s'assurer que ces idées

Digitized by Google

ne sont pas des élucubrations vaines, c'est de voir si, en fait, elles servent tout à la fois à faire mieux connaître chacune des choses en particulier et à faire mieux comprendre la raison de toutes. Mais, par malheur, cette épreuve, qui est aussi nécessaire qu'elle doit être démonstrative, ne peut encore être faite convenablement que par le lecteur ; toutefois, en ce qui nous concerne et autant que nous en pouvons juger, il nous semble que nous n'avons pas perdu notre peine, puisque nous sommes maintenant parvenu à nous rendre compte de *tous les cas plaisants,* qui accourent comme d'eux-mêmes se ranger dans nos diverses catégories, et que les causes de notre rire viennent toujours se montrer explicitement et distinctement à nous ; ce résultat est bien quelque chose et nous ne cherchions guère autre chose. Sans doute beaucoup pourront parler de notre sujet bien mieux que nous ; plusieurs pourront y voir plus clair ; mais peu l'auront étudié davantage, et, en disant cela, nous croyons moins nous vanter que faire un aveu.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

Quelques mots sur l'esthétique du beau et sur l'idéal, avant d'arriver à la comparaison de cette esthétique avec celle du plaisant. — Deux grandes différences entre ces deux esthétiques : 1° le plaisant n'a pas d'idéal ; démonstration de cette proposition fondamentale ; 2° le plaisant est senti et jugé par tout le monde avec une compétence et une uniformité qui contrastent avec ce qu'on voit dans les effets du beau. — Quelques déductions et quelques corollaires de ces deux différences : 1° la connaissance didactique et analytique du plaisant peut être poussée plus avant que celle du beau ; 2° tandis que le beau a une *limite* (l'idéal), le plaisant a seulement un *diapason* ; ce qu'il faut entendre par ce diapason spécial ; 3° le principe de contradiction est toujours en jeu dans le plaisant ; 4° le plaisant peut être soumis à des classifications, ce à quoi le beau résiste ; 5° convenance et nécessité de deux méthodes différentes pour étudier le plaisant et le beau — Coup d'œil sur les travaux antérieurs. — Explications toutes particulières sur la méthode à employer ; la physiologie et ses procédés d'investigation sont inapplicables ou stériles. — Quel est le degré de précision et à la fois de généralité propre aux résultats possibles de l'esthétique du plaisant. — Ce que, dans les choses qui sont du ressort du goût, peut faire l'analyse et ce qu'elle ne peut pas faire. — Confiance de l'auteur dans l'attention des lecteurs sérieux.

Bien que notre livre continue à être destiné aux gens du monde, nous voudrions qu'il pût n'être pas dédai-

Digitized by Google

gné de ceux qui examinent les choses à fond et qui s'occupent de spéculations philosophiques : c'est particulièrement à cette dernière classe de lecteurs que s'adresse la présente introduction, et pourtant nous allons nous efforcer de nous faire comprendre par toute personne attentive, et de traduire en notions claires et de simple bon sens les idées un peu spéciales et quelquefois un peu abstraites que nous allons avoir à exposer (1).

Le plaisant est une dépendance de l'esthétique, mais il y forme un domaine tout à fait à part.

L'esthétique est surtout la science du beau. Le grand problème métaphysique qui apparaît dès qu'on aborde cette science et qui doit la dominer tout entière est celui-ci : le beau a-t-il un type absolu, existant quelque part sous un certain mode et avec une certaine objectivité, constitué (c'est la formule extrême) à l'état individuel dans un entendement divin ? ou bien ce type prétendu n'est-il qu'un maximum, plutôt une moyenne, plus exactement encore un *optimum* des qualités constatées en fait et conçues comme possi-

(1) En plaçant dans une introduction presque toute la partie doctrinale de notre œuvre, la partie qui était susceptible d'être détachée, nous avons allégé d'autant le livre même ; nous en avons aussi facilité l'intelligence, et rien n'y doit plus contribuer, suivant nous, que la comparaison du beau et du plaisant ; si, à l'énoncé, une pareille comparaison n'a l'air que d'un jeu d'esprit, on ne tardera pas à entrevoir combien un esthéticien quelque peu expert aurait pu la rendre lumineuse et féconde : elle est nécessaire pour se faire des idées justes du plaisant, et utile peut-être encore pour perfectionner la notion du beau.

Digitized by Google

bles dans les choses d'une même espèce ? Dans ce second cas, l'idéal ne serait plus qu'un simple effort de notre pensée, qu'un résultat d'abstractions et de calculs élaborés par le cerveau humain qui recommence sans cesse et n'achève jamais son œuvre ; mais alors même il serait également ou presque également supranaturel, puisqu'il dépasserait toujours les données de l'expérience : cette controverse qui divisa Platon et Aristote ne semble pas près de finir (1).

Après cette question ou en même temps que cette question et pour l'élucider, l'esthétique se demande quels sont les éléments constitutifs du beau; elle y découvre, presque sans distinction d'école, mais plus ou moins explicitement, la puissance et l'ordre, lequel ordre elle décompose en unité et variété, harmonie, proportion et convenance.

Une fois en possession de son idéal et des caractères dont elle le revêt, l'esthétique se met en devoir de faire l'application de sa théorie aux beautés concrètes; mais quel espace redoutable par son immensité il lui faut alors franchir ! Deux personnes unies dans une doctrine identique sentiront et jugeront différemment une même œuvre, tandis qu'un franc matérialiste et

(1) Ne parlant qu'incidemment de l'esthétique, nous ne pouvons être complet ; mais nous devons du moins avertir que nous omettons de nombreuses et fort importantes théories qui tendent toutes à faire du beau une sorte de sensation, et qui l'assimilent, pour ainsi dire, à une odeur ou à une saveur qui flatte : naturellement l'idéal n'est pour elles qu'un mot dénué de sens, qu'un mythe inintelligible.

Digitized by Google

un pur platonicien se rencontreront dans une admiration commune, et cela était facile à prévoir : toutes les notions de l'esthétique sont si métaphysiques, si transcendantes, si éloignées du monde réel, qu'elles peuvent à peine guider le goût, et qu'elles ne le font encore que par une forte impulsion spiritualiste, quand l'esthétique est spiritualiste (1) ; elles sont si étendues, puisqu'elles doivent convenir semblablement à tout ce qui est beau ou renferme du beau, à la musique, à la peinture, à l'éloquence, à l'orfèvrerie comme à l'épopée, à la morale comme à l'art des danseuses, qu'elles ne peuvent avoir qu'une *compréhension* non pas vide, ni même pauvre, mais (si l'on peut ainsi parler) extrêmement raréfiée ; et, en constatant cela qui est certain, nous n'entendons pas dénier à l'esthétique son titre de science philosophique, nous voulons au contraire la maintenir à sa hauteur qui marque le dernier terme où puisse s'élever la raison humaine, non sans risque de s'y troubler.

L'étude du plaisant se tient dans des régions où de pareils vertiges, les mêmes du moins, ne sont pas à

(1) Pour éclairer notre pensée par une comparaison, nous dirions que tout le savoir théologique ne sert de rien pour rendre un homme meilleur, et que la foi lui suffit, mais lui est fort utile. — Les grands et vrais artistes soutiennent en esthétique des thèses curieusement contradictoires, ce qui ne les empêche pas de rivaliser de talent dès que, quittant la dissertation, ils se mettent à produire ; et, d'un autre côté, il est douteux que, par leurs savantes méditations, les esthéticiens du beau se soient jamais procuré le moindre développement du sens artistique, ce qui ne les empêche pas de nous vivement intéresser par leurs analyses ingénieuses et profondes.

Digitized by Google

craindre ; presque tout la différencie de l'esthétique ordinaire.

D'abord l'idéal fait absolument défaut au plaisant et à son esthétique : cette proposition, aussi importante qu'elle est, à notre sens, incontestable, ne peut être établie que moyennant quelques explications, et plus d'une équivoque doit être évitée (1).

La lune est-elle habitée ? Peut-être bien ; une lune idéale ne doit-elle pas, de nécessité rationnelle, avoir des êtres vivants ? Permis à qui il plaira de philosopher là-dessus ; mais le bruit public, l'opinion commune est que jusqu'à ce jour personne n'y en a vu, et cela suffit pour que nous puissions rire à jeu sûr des gens de la fable qui avaient découvert un animal dans la lune.

De même (et ceci est sans doute beaucoup plus probant) Harpagon est comique sans qu'il faille se mettre en peine de savoir comment se devrait comporter un homme qui serait idéalement désintéressé, et qui

(1) Nous devons d'autant plus insister que M. Ch. Lévêque, dont le remarquable ouvrage sur la science du beau est tenu pour classique, paraît ne pas répugner à admettre un idéal pour le plaisant : « Il semble, dit-il notamment, qu'il y ait plutôt un idéal du ridicule qu'un idéal du laid ; » et tous les auteurs, presque sans exception, adoptent cette opinion ou s'y réfèrent implicitement et s'en inspirent. Si sur ce point et sur quelques autres nous avons eu le regret et l'inquiétude de nous trouver en désaccord avec le savant esthéticien, nous avons cherché à nous rassurer en considérant d'abord qu'il n'a guère consacré qu'un chapitre, presque épisodique, à ce qui fait l'objet de notre monographie, ensuite que le plaisant et le beau sont gouvernés par des principes tout différents. On verra au surplus que nous nous reportons souvent à son livre.

Digitized by Google

s'imaginerait que si la Providence lui a donné des richesses c'est seulement pour qu'il se fasse son fidéicommissaire auprès des pauvres. Il suffit pour rire d'Harpagon de le comparer à un homme ordinaire, à un homme tenant même assez, mais décemment, à son argent ; on voit donc qu'il est comique fort indépendamment de l'admiration qu'inspire saint Vincent de Paul, ce vivant et parfait modèle de l'*altruisme ;* et l'on reconnaîtra d'une façon générale que si l'esthétique du plaisant avait à tenir quelque compte d'un idéal, cet idéal ne serait déjà point le noble et pur idéal des poètes, des artistes, des mystiques, celui auquel rêvent les divers amants du beau.

Mais, puisque cet idéal ne peut être l'idéal de la vertu opposée au vice que l'on considère, ne pourrait-il pas du moins être l'idéal même de ce vice ?

Posons-nous donc cette question : un vice, un défaut a-t-il un idéal ?

D'abord les spiritualistes, les vrais, ceux qui vont jusqu'au bout de la doctrine, ne peuvent hésiter à répondre négativement, puisqu'ils mettent tout idéal en la pensée de Dieu, et qu'ils ne sauraient faire du mal idéal ou du néant une sorte d'entité vivant au sein de l'Être.

Ensuite ceux mêmes qui en esthétique ne sont spiritualistes qu'à moitié, ou qui ne le sont pas du tout, ne seront jamais capables de comprendre ce que pourrait bien être l'idéal d'un défaut. Un défaut commence par être une qualité pervertie, pour devenir peu à peu une

Digitized by Google

qualité tout à fait absente; à mesure que vous supposerez plus de défauts à un individu, vous diminuerez son être jusqu'à ce qu'enfin vous le détruisiez. Déformez à plaisir un homme, tant qu'il lui restera quelque chose d'humain, vous aurez encore quelque chose à retrancher ; vous ne cesserez de pouvoir progresser dans cette œuvre de dégradation que lorsque ce monstre cessera d'appartenir à notre espèce, et que même tombant plus bas il aura cessé d'être dans des conditions viables ; il en est de même au moral : Harpagon *idéalisé* (si nous pouvons nous servir de ce mot à l'instant même où nous nions le droit d'en faire usage) se serait déjà laissé mourir de faim par esprit d'épargne ; et le Misanthrope *idéalisé* se serait armé d'un poignard pour se débarrasser des hommes et aurait déjà été tué comme une bête fauve.

D'ailleurs cet idéal vainement poursuivi nous aurait depuis longtemps fait franchir les bornes du plaisant : nous serions dans l'odieux, dans le pénible, dans le répugnant, dans l'effroyable ; en effet nous aurons l'occasion de nous apercevoir en bien des rencontres, et à la fin le droit de conclure que, dans le mouvement ascensionnel suivant lequel on peut d'une manière générale considérer qu'il est loisible à un défaut de se développer et de croître ou à une erreur de s'exagérer, le moment le plus favorable au plaisant n'est pas celui où cet excès est porté à l'extrême, mais celui où cet excès apparaît comme le plus fortement contradictoire dans la somme de toutes ses circonstances.

Digitized by Google

On doit maintenant, nous le pensons, être suffisamment convaincu que ce qui fait la partie la plus difficile de l'esthétique, celle qui donne lieu aux litiges les plus passionnés et les plus interminables, c'est-à-dire tout ce qui touche et se rattache aux questions de l'idéal, n'a point de place dans l'étude du plaisant. Cette vérité, nous voulons la montrer encore d'un point de vue particulier, et ce point de vue nous fera découvrir une certaine équivoque qui serait possible et qu'il convient d'éviter.

Lorsqu'on vous met en face d'une madone de Raphaël, vous éprouvez une impression qui est une ; sans doute le peintre a procédé par traits successifs pour parvenir à réaliser en une personne les trois types de beauté idéale de la vierge, de la mère et de la sainte ; sans doute encore vous voyez toutes les parties diverses de son tableau ; mais il n'en ressort pour vous qu'une idée unique, qu'un sentiment unique qui s'entretient dans un long et délicieux recueillement. Le plaisant au contraire n'agit que par crises aiguës et courtes, par détonations isolées, distinctes, indépendantes. A chaque sottise d'Harpagon, vous riez, et votre rire n'a point à s'inquiéter de ce qui précède ni de ce qui suit ; il est vrai que du total de ces sottises vous reconstituez le personnage que Molière a voulu nous faire voir ; mais cette synthèse, qui a son charme profond pour l'intelligence, s'opère sourdement, lentement, après coup, et n'a rien de commun avec la vivacité du rire qui pétille ; nous ne songeons certes pas à

Digitized by Google

nier cette très réelle rédintégration qui a son rôle marqué (sinon dans tout le plaisant, au moins dans le comique), et dont nous saurons tenir compte ; mais le travail synoptique de la pensée et de la mémoire occupées à récapituler cela même qu'on leur livre ne peut pas être confondu avec l'élan, avec l'essor de l'âme vers ce type extérieur, ce type supérieur à toute chose créée, dont les poètes cherchent seulement à se rapprocher, et qu'on appelle l'idéal.

Cette première différence entre les deux termes de notre comparaison provient de ce que le beau (concret) est toujours la réalisation, réalisation partielle et imparfaite, d'un idéal, tandis que le plaisant n'est jamais qu'un désordre. Qu'est-ce au juste que ce désordre? Question prématurée dont la réponse ne pourra être que la conclusion dernière de toutes nos recherches (1).

(1) Mais signalons immédiatement que nous trouvons ici l'explication de ce fait que le plaisant n'est pas limité quant à ses sources comme le beau ; tout le monde sait que la vue et l'ouie sont les deux sens privilégiés qu'on pourrait appeler les sens esthétiques, parce qu'eux seuls nous procurent la jouissance du beau ; c'est que seuls ils donnent lieu à des perceptions capables de mettre la raison sur la voie d'un idéal ; les autres sens ne produisent que des sensations qui n'ont pas la même suite, des sensations, pour ainsi dire, toutes sensuelles, dont on dira bien qu'elles sont agréables, jamais qu'elles sont belles ; ne serait-ce pas renoncer à se faire comprendre que de parler de beauté et d'idéal quand il s'agit, par exemple, d'odeur ? Pour ce qui est du plaisant, comme il n'est qu'un désordre, ce désordre peut se manifester au moyen ou à l'occasion de n'importe quel sens, même des sens inférieurs ; ainsi Lubin nous fait voir du vrai comique (quoique ce comique soit d'assez bas étage), lorsque, prenant, dans la nuit noire, George Dandin pour Claudine, il lui dit : « Tu ne dis mot, Claudine ? Allons, suivons-les ; et me donne ta petite menotte, que je la baise. Ah ! que cela est doux ! Il me semble que je mange des confitures. »

Digitized by Google

A cette différence s'en ajoute une seconde ; celle-ci est si visible qu'il suffit de l'énoncer pour qu'aussitôt on la reconnaisse, et elle coïncide en fait si exactement avec la première qu'il faut qu'un lien véritable, difficile d'abord à saisir, les unisse secrètement l'une à l'autre : le plaisant est senti et apprécié par tout le monde avec une compétence et une uniformité qui contrastent avec ce que l'on voit dans les effets du beau. Le plaisant pourrait être soumis au suffrage universel, mais il y aurait quelque imprudence à conseiller la même épreuve pour le beau (1). Il s'en faut que, sous toutes ses formes, le beau soit à la portée du premier

(1) Le beau finit toujours par être reconnu, et le temps classe à la longue les œuvres excellentes, les médiocres et les mauvaises ; mais que cette justice infaillible est souvent tardive ! et encore on doit remarquer que cette justice ne règne parmi les hommes qu'en vertu d'un respect un peu aveugle qui se fonde principalement sur la tradition et sur la confiance : ainsi il est admis qu'Homère est le plus grand des poètes, et pourtant combien connaissent Homère, et, parmi ceux qui le connaissent, combien le comprennent, l'étudient, le sentent ! Mais si le consentement de la foule est nécessaire pour établir les réputations et pour former ce concert qu'on appelle la gloire, la foule montre une docilité extrême à suivre la décision du petit nombre des personnes capables de juger. Nous devons en prendre notre parti : en matière de goût comme en toute autre matière, beaucoup de nos idées, même de celles auxquelles nous sommes le plus fortement attachés, surtout de celles-là, n'existent pour nous qu'à l'état de pures croyances.

Il faut d'ailleurs savoir, et cela peut nous consoler, que rien n'est moins commun que le goût et que bien peu de gens méritent l'éloge en apparence si simple que Mme de Sévigné faisait de son fils sur ce point : « Il sent ce qui est bon. » C'est, en un seul mot, donner la meilleure définition du vrai goût, de ce goût qui a comme la justesse d'une oreille musicienne pour discerner le faux et le mauvais, qui sans avoir besoin d'être averti ni guidé reconnaît d'emblée ce qui est sain, ce qui est vrai, ce qui est beau, dont toutes les impressions sont aussi franches et vives qu'elles sont sages, qui ne tient pas compte de ce que les autres éprouvent ou disent, qui ne craint pas

Digitized by Google

venu ; sa nature élevée fait qu'il n'est pas une jouissance vulgaire ni une jouissance qu'on puisse toujours goûter sans préparation très spéciale ; de plus il y a des gens éminents pour qui la poésie a toujours été lettre close ; d'autres ne sentent rien devant la peinture ; d'autres sont plus qu'indifférents à la musique ; même ceux qui ont le goût passionné du même art s'y émeuvent avec beaucoup de diversité, et la principale cause de cette dernière diversité, c'est que, par une disposition individuelle, on préfère l'harmonie à la puissance, ou la puissance à l'harmonie, et que tous les éléments du beau se ramènent à ces deux éléments premiers (1).

d'être quelques instants seul contre tout le monde, mais que n'égare pas non plus la vanité d'avoir une opinion singulière ; sûreté, initiative, sincérité, indépendance, il ne faut rien moins à cette précieuse qualité, à cette rectitude délicate qui est beaucoup plus rare que le talent et l'imagination, et qui est dans son principe si naturelle et si spontanée qu'elle peut manquer à la plus riche culture. Mme de Sévigné nous dit aussi, dans un autre endroit, que des juges fort entendus (Mme Scarron en était) mettaient son goût, pourtant si pur et si fin, au-dessous de son esprit, et qu'ils signalaient la même infériorité du goût et la déclaraient plus grande encore dans la Rochefoucauld, cet autre admirable écrivain. Nous pourrions également invoquer l'autorité de la Bruyère : « Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes ; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse. »

(1) On est attiré plutôt vers Racine que vers Corneille ou Shakespeare, plutôt vers Raphaël que vers Michel-Ange, ou bien c'est le contraire, et ces deux tendances sont bonnes : aspirant au beau, mais incapables de l'embrasser tout entier, nous sommes réduits dans notre faiblesse à faire un choix, et chacun de nous recherche ce qui correspond le mieux à sa complexion esthétique : le charme ou l'admiration, la douce élégance ou les coups de foudre du génie ; voilà le seul sens vrai et légitime du mot si souvent répété, qu'il ne faut pas disputer des goûts ; mais des deux parts on peut arriver à une exagération : les uns n'aiment plus que le médiocre pourvu qu'il

Digitized by Google

Le plaisant, lui, n'admet ni sourds, ni aveugles, ni rebelles ; particulièrement le comique a toujours un succès unanime et instantané ; il ne peut susciter d'opposition que de la part de ceux dont on froisse les sentiments et qui refusent légitimement de laisser rire de leurs convictions ou de leur personne. Sans doute encore les délicatesses de l'esprit sont réservées à une élite, parce qu'elles exigent pour être goûtées une grande culture préalable ; mais entre gens suffisamment lettrés tout désaccord paraît impossible sur une fine plaisanterie ; voilà presque les deux seules exceptions, d'ailleurs bien naturelles, qui peuvent être notées dans la façon uniforme dont le plaisant est reçu partout et toujours, et si les hommes se connaissent moins bien en fait de tableaux qu'en fait de plaisant, il ne faut pas s'étonner et encore moins se plaindre en voyant de quel côté penche si fortement l'inégalité : le beau ne donne que des jouissances de pur dilettantisme, de luxe, des jouissances auxquelles nous appliquerions (si nous étions sûr d'être compris) la qualification d'inutiles (1) ; au contraire le discernement de ce

soit correct, poli, léché : les autres sont instinctivement prévenus en faveur d'une exécution rude, inégale ou négligée, qui les fait croire à une conception forte et originale, dédaigneuse de la forme.

(1) On sait notamment que Kant, pour séparer le beau d'avec l'utile et d'avec l'agréable, a fait du beau le principe d'une impression exempte de toute finalité quelconque, pensée profonde qui a pu être discutée, mais dont il nous est bien permis de nous prévaloir ici. Il est vrai qu'il a été reproché à Kant d'être plus métaphysicien qu'artiste ; mais Jouffroy qui mériterait peut-être un jugement tout contraire, professe également qu'un des

Digitized by Google

qui est logique et de ce qui ne l'est pas, de l'évident, du contradictoire, de l'absurde, a de tout autres conséquences au point de vue pratique, et le plaisant relève beaucoup plus encore de la raison que du goût : s'il arrivait que l'on cessât de s'entendre pour rire des mêmes choses, imaginez, tâchez d'imaginer quelle anarchie cela supposerait dans les idées et dans les sentiments, et quelles intolérables contrariétés surgiraient aussitôt dans la conduite (1) !

caractères du beau est de ne servir à rien, et il signale même dans le beau, indépendamment de cette inutilité générale, une inanité particulière qu'il analyse avec une rare finesse : lorsque l'âme, après avoir ardemment désiré, appelé, poursuivi le beau, le trouve enfin, elle l'attire à soi, le saisit, s'y attache, mais alors elle ne sait plus qu'en faire et dans la possession elle se sent embarrassée. — D'un autre côté nous n'ignorons ni ne méconnaissons ce que M. Ch. Lévêque appelle si heureusement la fécondité esthétique du beau : naturellement et au bout de peu de temps la vue du beau doit inspirer l'amour du beau, et cet amour fera naître un besoin de s'identifier, une émulation de ressemblance, enfin une activité créatrice.

(1) A suivre le cours des temps nous trouverions encore une opposition à peu près pareille : l'empire du beau a ses changements et même ses révolutions ; aujourd'hui on se dispute à coup d'enchères insensées la moindre ébauche d'un maître ancien qui retombera bientôt dans l'oubli ; affaire de mode, dira-t-on, et non de goût véritable et réfléchi ; nous le voulons bien ; mais, durant des siècles et à une époque de goût singulièrement éclairé et pur, le gothique était considéré comme une vieillerie grossière et barbare, et toute l'admiration était pour une architecture sans caractère ; nous ne prétendons nullement arguer de tout cela pour dire qu'il n'y a ni règles ni principes dans le beau ; ces principes, ils existent, mais ils sont parfois méconnus, et la sensibilité esthétique qui y correspond est sujette à se grandement tromper. Au contraire, de semblables fortunes ne se voient pas dans la sphère du plaisant : il y règne, personne ne l'ignore, une inaltérable fixité. Le public a eu et sans doute aura encore ses périodes de froideur et d'inintelligence à l'endroit de Corneille et de Racine ; Molière n'a pas connu ces caprices et ne peut les connaître ; Homère a été contesté, jamais Rabelais ne l'a été.

Digitized by Google

Cette compétence, cette compétence si sûre de tout le genre humain en ce qui touche le plaisant, ne nous présage-t-elle pas que nous pourrons nous en faire des idées plus particulières, plus déterminées et moins flottantes que celles où restera toujours enveloppée la conception fort métaphysique du beau ?

Pour nous assurer de la valeur de cette espérance, il faudrait approfondir les raisons et déduire les diverses conséquences des deux constatations fondamentales que nous venons de faire ; mais ce serait long et presque sans fin, car ces deux constatations contiennent en germe tout ce qu'on peut dire et savoir du plaisant et du beau, la première nous montrant leur nature intime, et la seconde le caractère si dissemblable de leurs effets respectifs. Nous devons donc nous restreindre ; nous nous contenterons de quelques remarques spécialement appropriées à notre but, qui est de découvrir ce que la théorie peut attendre de l'étude du plaisant ; et ces remarques, on le comprend, continueront nécessairement à être des comparaisons entre les deux choses que nous opposons sans cesse l'une à l'autre.

Nous savons que celui qui perçoit le beau, l'admirateur du beau, confronte toujours ou essaie de confronter deux termes, d'abord le terme exprès, lequel lui est fourni par la chose concrète qui tombe sous ses sens, ensuite le terme idéal, le beau qu'il a ou plutôt qu'il cherche dans sa pensée. Plus ces deux termes sont près de se rejoindre, plus la délectation est

Digitized by Google

grande ; mais le premier terme n'est déjà pas intelligible pour tout le monde, et le second est impossible à atteindre et dépasse même toute conception véritable ; on a donc d'une part une chose difficile, et de l'autre une chose hors de portée : on est dans l'incommensurable. Quant au joyeux témoin du plaisant, il doit aussi comparer deux termes, moins pour les accorder que pour en voir l'antagonisme. Or le premier terme, c'est le bon mot ou la bévue, et rien n'est plus aisé à saisir ; le second terme, qui est implicite, c'est l'ordre dans sa notion la plus commune, la plus manifeste, la plus impérieuse, et tout homme de bon sens même à peine dégrossi est en possession de ce second terme ; on voit donc que le travail intérieur qui précède et accompagne le rire se trouve être, relativement parlant, d'une extrême simplicité, puisqu'il porte sur des choses très commodément mesurables, au moins d'une façon rationnelle.

Ici nous devons mettre en garde contre une nouvelle équivoque : dans le beau, comme dans le plaisant, un des deux termes qui ont besoin d'être mentalement juxtaposés est toujours non exprès. Mais, dans le plaisant, ce terme, bien qu'il soit non exprès, c'est-à-dire qu'il ne soit que pensé, n'est pourtant pas *idéal* au sens esthétique du mot, c'est ce qu'il est important de faire bien sentir ; si, à cet effet, il nous était permis d'employer de ces comparaisons scientifiques dont il est si facile et si fréquent d'abuser (on n'y doit recourir qu'en cas de nécessité ou tout au moins

Digitized by Google

d'avantage évident), nous dirions que le beau (concret) a *sa limite*, inaccessible, même inimaginable quoique non imaginaire, purement mais très vaguement intuitive, c'est un éternel *au delà*, c'est l'idéal (1). Le plaisant au contraire a seulement, mais il a, un diapason, diapason tout réel, d'une espèce fort particulière et même étrange, puisque sa propriété est de donner une vive et continuelle dissonance. Cette note fondamentale, universellement reconnue et acceptée, partout entendue ou, à la lettre, sous-entendue, c'est la vérité prise à l'état d'axiome, de fait éclatant, de loi nécessaire (2).

Reprenant ou plutôt poursuivant notre antithèse du beau et du plaisant, nous dirons qu'on chercherait à

(1) Ce que nous disons là peut rappeler que, dans un langage plus hardiment mathématique, Kant se sert de l'idée de l'asymptote pour représenter un autre irréductible écart, celui qui existe entre ce qu'il appelle *les principes régulateurs* et les résultats de l'observation empirique.

(2) Cette distinction réfute suffisamment l'erreur dans laquelle est tombé, suivant nous, M. Alfred Michiels, lorsqu'il a fait du plaisant une infraction à l'idéal : il y a plus qu'une grande impropriété de langage à prendre pour l'idéal, type suprême, le simple diapason, criterium familier et banal, que nous avons défini et montré. (Voir son *Essai sur le talent de Regnard, et sur le talent comique en général*, mis en tête des *Œuvres de Regnard* édition Delahays, 1854.) Il est vraiment dommage que cette conception inexacte domine et gâte un ouvrage élégant, agréable, plein d'observations justes et excellentes, et recommandable par un mérite particulier : il dénote une connaissance très familière du théâtre comique et de la littérature plaisante, acquis et préparation si nécessaires à tout théoricien du rire. Si M. Michiels ne s'était pas préoccupé mal à propos de l'idéal et n'avait pas fixé ses regards si haut, il nous semble qu'il aurait plus aisément rencontré les vrais caractères d'une bonne classification, et qu'il aurait dû aboutir à quelque chose de meilleur qu'à une nomenclature compliquée et sans profit de seize cas comiques distribués en tableau.

Digitized by Google

tort une différence entre eux du côté des facultés qu'ils intéressent : l'un et l'autre affectent l'intelligence d'abord, et la sensibilité consécutivement (1); mais si tous les deux ils touchent les mêmes parties de l'âme, ils procèdent, en les touchant, d'une façon très différente. En esthétique rigoureuse, on peut affirmer que tout ce qui existe dans la nature, que tout ce qui est vrai dans l'art, possède à ce titre même quelque beauté, puisqu'il a quelque réalité (2); le beau est partout, mais nulle part il n'est complet ; la ressemblance d'un objet avec son idéal n'est dans le cas le plus favorable que très approximative, et c'est cette ressemblance que notre intelligence entrevoit et reconnaît

(1) Cet ordre est pour le moins interverti dans la musique, qui, par le moyen des nerfs auditifs, nous procure une si étrange ivresse ; on serait peut-être même en droit de se demander si, à proprement parler, la musique agit sur l'intelligence, tant cette action est dans tous les cas indirecte et diffuse ; mais d'un autre côté serait-il déraisonnable de voir quelque chose d'esthétique dans l'exaltation de toute espèce d'ivresse, même de la plus grossière ?

Il y a longtemps qu'on a critiqué et réfuté l'opinion de Kant plaçant le siège des impressions du beau dans la seule sensibilité, et qu'on a aussi fait ressortir l'inconséquence spéciale qu'il y avait de sa part à attribuer néanmoins à ces impressions l'universalité et la nécessité, car la sensibilité est chose essentiellement contingente et mobile ; quant à l'existence même de cette universalité et de cette nécessité, nous ne songeons nullement à la lui contester ; il faut nous bien expliquer toutefois : ces deux caractères appartiennent *de droit*, mais de droit seulement, aux impressions du beau, tandis qu'ils appartiennent *de droit et de fait* aux impressions du plaisant, et que de plus ils se font voir dans ces dernières avec une intensité et un éclat incomparables ; nous n'avons jamais voulu prétendre davantage.

(2) Rien n'est beau que le vrai, dit un vers respecté,
Et moi je lui réponds, sans crainte d'un blasphème :
Rien n'est vrai que le beau, rien n'est vrai sans beauté.

(Alfred de Musset.)

Digitized by Google

lorsqu'elle admire ; il y a donc là un phénomène qui a ses degrés, qui est susceptible de plus ou de moins, qui ne peut jamais s'élever à son *summum*, et qui varie encore avec les délicates qualités subjectives qu'il suppose et requiert. Il en est tout autrement dans le plaisant ; le plaisant met toujours en jeu, quoique plus ou moins ostensiblement, le principe de contradiction ; or la contradiction est quelque chose d'absolu, elle existe ou elle n'existe pas ; du moment qu'elle existe il faut bien que le choc se produise ; et le principe de contradiction agit sur notre raison d'une manière si forte, si infaillible, si notoire, que des philosophes en ont voulu faire le *criterium* négatif de la certitude ; pour nous, il nous suffit d'en faire le *criterium* positif du plaisant et de rapporter à cette cause logique le caractère si marqué des effets du plaisant.

L'importance de ce principe dans le plaisant est telle qu'il faut que nous insistions ; nous voudrions donner à notre langage et à nos idées toute la précision possible, et si nous n'y réussissons pas au gré des lecteurs, ils verront au moins à quelles difficultés ils ont affaire.

La contradiction peut surgir et surgit dans nos âmes avec ses symptômes si reconnaissables de répulsion et de révolte, même à l'occasion de différences bien moindres que de vraies contrariétés. On distingue en effet : 1° le contraire d'une chose ; 2° l'absence d'une chose, ce qui est déjà moins ; 3° l'erreur spécifique portant sur une chose, ce qui est moins encore.

Digitized by Google

Qu'est-ce au juste qu'un contraire? L'être et le non-être sont-ils des contraires? Le non-être n'est-il pas simplement l'absence de l'être? Le noir est-il le contraire ou l'absence du blanc? *Quid* du jour et de la nuit? Nous laissons à de plus savants cette controverse que nous n'avons pas inventée; nous remarquerons seulement qu'il y a des ordres de faits où l'on va du négatif au positif en passant par zéro, et alors le positif représente bien le contraire du négatif (négatif, mot malheureux, puisqu'il n'exprime encore que la négation ou l'absence); notamment si le repos n'est que l'absence du mouvement, il y a le mouvement en avant et le mouvement en arrière, qui sont deux vrais contraires; mais il est assez rare qu'on rencontre de pareilles oppositions. Quant à nous, il nous semble que les contraires sont à proprement parler les deux termes qui non seulement sont exclusifs l'un de l'autre, mais dont la réunion forme un tout réel, par exemple le corps et l'âme, ou une totalité intellectuelle, comme l'objectif et le subjectif, et, pour citer une division qui nous occupera longtemps, la naïveté et l'imposture. En dehors de cela, la prétendue contrariété n'est qu'une absence : ainsi on contredira qu'un homme soit riche en disant qu'il est pauvre, ce qui signifie simplement qu'il n'a pas de fortune; cela pourrait vouloir dire aussi qu'il a moins que rien, c'est-à-dire qu'il a des dettes, et ce *passif* serait un vrai contraire de l'*actif* qui lui était gratuitement attribué. Tout dépend du point de vue auquel on se place, il n'est rien qui ne

Digitized by Google

doive, sous peine de méprise, s'interpréter autrement que *secundum subjectam materiam*. Contrariété et absence se valent donc à peu près sous le rapport de l'usage courant; mais ce qui est intéressant de signaler c'est que l'erreur spécifique, bien que certainement elle ne fasse pas apparaître un contraire ni rien qui puisse être confondu avec un contraire, est souvent acceptée elle-même pour un contraire, et qu'elle en fait l'office dans nos opérations mentales; car elle est tranchée et *absolue* presque à l'égal d'une contrariété, et voilà pourquoi (c'est là que nous en voulions venir) cette erreur suffit aux besoins du plaisant: ainsi un port de mer et un homme ne sont pas des contraires, mais ils appartiennent à des classes fort distinctes, et l'on rit à bon droit de quelqu'un qui prend le Pirée pour un homme; ainsi encore un homme n'est pas non plus le contraire d'un cheval, et pourtant la différence de l'un à l'autre peut, dans des circonstances bien choisies, produire des effets comparables à ceux de la contrariété :

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne ou mulet qu'elle ne prît pour vous.

Laissant maintenant de côté le principe de contradiction (1), et revenant à la nature métaphysique du

(1) Si le sublime, une des variétés du beau, nous frappe et nous ébranle de coups si violents, c'est que, comme le plaisant, il renferme en lui-même une contradiction, une lutte, celle de la force et de l'ordre; mais cette re-

Digitized by Google

beau, nous allons trouver une autre particularité tout aussi distinctive, et tout aussi utile au point de vue didactique.

Si le beau, considéré dans son essence pure, dans sa source la plus élevée, peut être conçu comme un et unique, toujours est-il qu'il y a dans la création autant de types de beauté qu'il y a d'espèces de choses, ce qui donne un nombre bien grand. Or il est certain, en fait, qu'on n'a pas même songé à classer ces types de beauté; c'est à peine si on a essayé de soumettre les arts qui manifestent le beau à une classification telle quelle, fondée principalement sur leurs moyens respectifs d'expression (1). La difficulté et même l'impossibilité d'une classification tient encore et surtout à la nature

marque ne pourrait être bien justifiée que moyennant des explications qui nous entraîneraient trop loin, et que sous la condition d'une entente préalable sur la définition litigieuse du sublime : il est clair que nous en faisons autre chose qu'un superlatif du beau.

(1) On a fait aussi une distinction plus générale : le beau dans la nature et le beau dans l'art. Cette distinction pourrait être faite également pour le comique qui se présente soit dans la vie, soit sur le théâtre ; mais il faut remarquer qu'une pareille distinction, déjà assez peu utile dans le beau, serait tout à fait sans portée dans le plaisant. C'est ce dont il est aisé et intéressant de se rendre compte : le comique à la scène cherche toujours à ressembler au comique naturel ; qui étudie l'un étudie l'autre; au contraire il y a des beaux-arts qui ne prétendent pas imiter véritablement la nature, et qui ne lui demandent que de simples indications et des analogies éloignées ou vagues : par exemple la musique, le plus mystérieux comme le plus *voluptuaire* des arts, et l'architecture, qui, à l'inverse de la musique, est l'art le plus clair et le plus indispensable ; et c'est justement aussi parce que tout modèle précis leur manque que ces deux arts ont sur tous les autres le privilège d'une extrême liberté d'allures et qu'ils diffèrent si profondément suivant les temps et les lieux.

Digitized by Google

de chacun de ces types, lesquels ont une plénitude et une richesse capables de nous confondre, car chacun de ces types présente la réunion de toutes les qualités qui conviennent à chaque espèce.

Au premier abord, il pourrait sembler que le plaisant doit se soustraire à tout effort de classification et de systématisation, mieux encore que le beau ; car le beau, l'ordre, le vrai, ont au moins cela pour eux qu'ils tendent toujours à l'unité, s'ils ne sont pas déjà l'unité même, tandis que l'erreur, le désordre, le plaisant, ne sont retenus par aucune règle, et que, pouvant se multiplier indéfiniment, ils paraissent, par cette abondance, nous menacer d'un chaos inextricable. Mais on remarquera que le désordre qui constitue le plaisant n'est pas une plénitude, comme le beau ; que, loin de là, il se caractérise par un élément contradictoire, et que, dès lors, on peut espérer de découvrir, dans les causes et dans les effets de cet élément contradictoire, un nombre limité de conditions particulières qui soient nécessaires et suffisantes pour que le désordre soit plaisant ; effectivement, en examinant les faits, on parvient à reconnaître de pareilles conditions. Bien mieux, toutes ces conditions étant réunies et accomplies, on voit encore s'accuser régulièrement de certaines différences qui permettent de dresser diverses catégories très tranchées de plaisant. C'est là un résultat singulièrement important dans une recherche comme la nôtre ; car il est évident qu'une classification, si elle est vraie, est la prise de possession la

Digitized by Google

plus énergique, la plus intime et la plus victorieuse qui puisse avoir lieu sur un ensemble de faits (1); elle sert ensuite à pénétrer plus avant dans la connaissance de ces faits, et enfin à s'élever à des conceptions générales et, s'il se peut, à une conception unitaire.

Une dernière remarque dissipera une prévention que pourrait rencontrer notre entreprise : on se tromperait fort si l'on croyait que le rire est un phénomène que sa rapidité doit dérober à l'observation, et que le beau, à cause de la durée plus longue et de la nature plus reposée de ses effets, est moins bien protégé contre la curiosité des analystes ; c'est le contraire qui est vrai : le rire, par son acuité même, se sépare et s'isole de tout ce qui n'est pas lui, au lieu qu'il y a dans l'impression du beau une tenue et des répercussions qui peuvent la faire coexister et se mêler avec une foule d'autres phénomènes.

Nous avouerons qu'au moment où nous avons commencé cette étude, nous ne savions que ce qu'on sait quand on a un peu lu, un peu regardé et assez réfléchi, et cette ignorance nous a sauvé du péril où auraient pu nous entraîner les habitudes et l'exemple de l'esthétique ; elle a raison de faire comme elle fait, mais nous aurions eu tort de l'imiter.

Ce qu'elle fait, c'est de débuter presque par l'exposé

(1) D'ailleurs la science, comparée et opposée à la philosophie, n'a-t-elle pas pour objet propre ou principal la détermination des genres, c'est-à-dire les divers modes de réalisation de l'idée ?

Digitized by Google

de sa théorie, ou du moins d'y arriver très promptement, et de ne guère demander aux faits que la vérification de sa théorie. Cette méthode s'impose, pour ainsi dire, à l'esthétique, et elle est sans inconvénient; car tout ce qui est beau présente à l'analyse un fonds remarquablement identique, à savoir toujours un idéal, et un idéal où se trouvent toujours et au complet chacun des éléments ci-dessus énumérés. Au contraire, le plaisant montre des variétés très grandes, et ces variétés sont indispensables à connaître pour connaître l'ensemble, l'étendue, la consistance du plaisant, et il est clair qu'une méthode principalement déductive serait inhabile à atteindre et à faire émerger ces variétés.

Cette différence des deux champs d'étude et la nécessité de deux méthodes différentes nous ont vivement frappé lorsque, déjà en possession de nos matériaux, de notre ordre, de nos conclusions, et notre œuvre presque achevée, nous nous sommes appliqué à apprendre dans les livres l'esthétique et spécialement celle du plaisant; car il faut toujours, si l'on désire faire quelque chose qui puisse être lu, en venir, tôt ou tard, à consulter soigneusement les travaux antérieurs. Sans doute, il y a agrément et parfois profit à marcher d'abord seul; s'il est vrai qu'on peut se donner ainsi la peine et la joie d'inventer de nouveau la poudre, le mal n'est pas grand; mais il serait très fâcheux et il serait fort à craindre qu'on n'allât, faute de renseignements, prendre à son compte des erreurs sur

Digitized by Google

lesquelles il y a chose jugée, et y ajouter même des bévues personnelles. Nous avons donc voulu connaître enfin les auteurs qui dissertent du plaisant, et nous les avons interrogés non sans quelque émotion. Nous souhaitions de ne pas nous trouver en désaccord avec eux et, en même temps, nous tremblions d'avoir trop de restitutions à leur faire, nous promettant bien, d'ailleurs, de leur emprunter tout ce que nous pourrions leur prendre. Mais nous avons été surpris de voir que presque tous ces auteurs, plus encore que les esthéticiens du beau, et avec beaucoup moins de raison, dogmatisent après la discussion d'un nombre trop restreint de faits, et de faits choisis souvent avec peu de bonheur (1); ils se sont ainsi exposés à faire des analyses incomplètes et infidèles: incomplètes, en prenant la partie pour le tout; infidèles, en donnant pour générique un caractère accidentel ou propre à une seule catégorie. Ils se sont surtout privés de tous moyens et de toutes garanties pour découvrir et pour affirmer ce que le plaisant a d'essentiel et ce qu'il a de modifiable.

Quant à nous, notre travail a consisté, avant tout et presque entièrement, à observer beaucoup de choses plaisantes, à les chercher partout et, de préférence,

(1) Au lieu de prendre leurs exemples dans le cœur même du plaisant, là où les causes du rire sont multiples, profondes, intéressantes, ils citent des faits extrêmes, infimes, insignifiants, comme une grimace de clown ou un éternument qui se fait entendre, pendant l'intervalle séparant l'andante de l'allegro, dans une symphonie de Beethoven... et ils partent de là pour se mettre en campagne et généraliser.

Digitized by Google

aux meilleures sources, et à continuer cet examen jusqu'à ce que nous ayons pu fixer nos idées et les voir se vérifier en toute occasion. Alors, nous avons été en état de dégager les caractères intrinsèques des faits plaisants, d'en expliquer les effets psychiques, de former des groupes ; et, à la fin, quelques pages nous ont suffi pour résumer les notions générales, qui font apparaître ce qu'il y a de commun dans tous ces faits et ce qu'il y a de spécifique dans chaque groupe. De la sorte, nous avons fait très peu de métaphysique, du moins à l'état explicite, mais beaucoup de psychologie, et surtout de psychologie morale.

Ce n'est certes pas que nous nous flattions d'avoir dit le dernier mot sur notre sujet ; et, d'ailleurs, en quelle science humaine le dernier mot est-il dit ? L'homme cherchant à étreindre l'idée se trouve toujours bien faible et bien inégal dans cette lutte ; et, particulièrement, Platon a déclaré, ce qui n'a cessé d'être vrai depuis plus de deux mille ans, que la théorie du beau est difficile (1). Celle du plaisant ne l'est guère moins ; aussi, Aristote, la plus puissante tête scientifique et philosophique de l'antiquité, n'avait-il pas dédaigné de faire sur le plaisant un traité qui, malheureusement, est perdu. Bien d'autres, depuis, philosophes ou critiques (2), et, parmi eux, des penseurs de premier ordre, qui n'ont pas cru déroger, se

(1) C'est la conclusion finale du *grand* Hippias.

(2) Si l'on veut connaître les principaux travaux qui ont été faits sur la matière, il faut se reporter : 1° à la bibliographie donnée par M. Alfred Mi-

Digitized by Google

sont occupés du même problème. Pour nous, arrivant à la suite de tels devanciers, mais ayant quitté leurs traces pour prendre un chemin différent, nous avons nettement conscience qu'un esprit plus étendu et plus pénétrant que le nôtre eût découvert, dans la direction où nous avons porté nos recherches, beaucoup de choses et surtout beaucoup de rapports qui nous ont échappé ; de plus, à nous tenir même dans le champ de vision que circonscrivait la portée de notre regard, nous sentons bien que nous devions tirer un parti incomparablement meilleur de ce que nous avons su observer, et nous mesurons avec humilité la distance qu'il y a de ce que nous avons dit à ce que nous aurions voulu dire, même à ce que nous croyions pouvoir dire. Combien il s'en faut donc que nous ayons la présomption de donner quelque chose de complet et de définitif ! De plus habiles viendront après nous, et ce que nous avons fait ne leur sera peut-être pas inutile ; car, d'abord, si l'on estimait que, ne sachant guère nous élever au-dessus du détail, mais nous y étant appliqué méticuleusement, nous avons rencontré plus d'idées vraies et fait plus d'observations justes que nous n'avons été capable d'en lier par une synthèse suffisante ou, au contraire, par une synthèse légitime, toujours serait-il que ces idées, ces faits, ces fragments de vérité, deviendraient des ma-

chiels, à la suite de l'essai cité plus haut ; 2° à l'ouvrage de Léon Dumont sur les causes du rire (Auguste Durand 1862). On trouvera dans notre livre quelques indications de productions postérieures.

Digitized by Google

tériaux dont on devrait faire usage ou tenir compte dans tout nouvel essai de théorie à édifier ; et, ensuite, abstraction faite même de ce modeste mais consciencieux apport, comme la méthode que nous avons inaugurée ici (qu'on nous pardonne cette petite gloriole) sera, sans aucun doute, reconnue être la bonne, et la seule bonne, il ne lui manquera plus que d'être mise mieux en œuvre.

Mais nous n'avons pas dit tout ce que nous tenons à dire relativement à la méthode ; nous voudrions entrer dans quelques explications particulières sur le principe même de celle qui était à suivre. Si nous nous sommes séparé des esthéticiens, ce n'est pas pour donner la main aux physiciens.

Les difficultés propres à notre sujet sont grandes, et elles se sont compliquées encore par le nombre des systèmes qu'elles ont fait naître; c'est pourquoi, à l'effet de réussir dans nos recherches, nous voulions et nous nous imaginions pouvoir nous servir uniquement des procédés employés par les sciences naturelles : l'*observation* et l'*expérience ;* nous nous disions que, moyennant cette attention sévère, toute erreur serait évitée, et que si nos résultats demeuraient incomplets, du moins ceux que nous aurions obtenus seraient indiscutables et acquis. Mais nous nous sommes bientôt aperçu que le plus que nous pussions faire, c'était de nous inspirer des règles et de la prudence que ces sciences mettent en usage (et nous nous sommes bien gardé d'y manquer); et puis nous avons

Digitized by Google

encore été forcé de reconnaître quelque chose de plus important et de plus grave, c'est que notre première idée avait été tellement inconsidérée et fausse, qu'un peu plus de lumière ou de réflexion aurait dû nous en préserver : la méthode, ici comme presque toujours, implique une question de fond ; on ne fait des observations et des expériences que sur les faits matériels ; or, nous savions et nous n'avions pas un seul instant cessé d'être convaincu que notre étude devait être psychologique et morale ; l'illusion à laquelle nous nous étions d'abord laissé aller trahissait de notre part non seulement des notions assez confuses, mais une contradiction véritable.

Ce n'est pas que les exemples et les autorités nous auraient fait défaut pour excuser l'erreur, que nous n'avons jamais commise, d'attribuer à la physiologie la connaissance et la solution de nos problèmes; des écoles fort en faveur pouvaient nous y convier; bien mieux, le plus récent ouvrage sur le rire et sur le comique nous le recommandait expressément. Son auteur, M. Courdaveaux, après de longues et savantes critiques, déclare qu'il s'en faut que la lumière soit entièrement faite, et il aboutit à cette conclusion, un peu inattendue dans le livre d'un professeur à une faculté de lettres, que c'est dans les découvertes futures des physiologistes que nous devons mettre nos espérances (1). Il ne paraîtra donc pas inutile d'établir,

(1) Nous découvrons à l'instant dans un ouvrage encore plus nouveau la même opinion émise, quoique d'une façon moins absolue, par un collègue

Digitized by Google

en ce qui touche le plaisant, les droits du spiritualisme et sa compétence exclusive, et si, pour montrer l'inanité de la prétention contraire (1), nous sommes

de M. Courdaveaux, par M. Charaux, professeur de philosophie à la faculté de Grenoble. Dans un *Essai sur le rire et le sourire*, servant d'introduction à l'*Ombre de Socrate* (1878), il pose fort bien le problème, en fait sonder la profondeur et en indique les aspects si divers; mais il décourage presque tout le monde d'oser se mettre à la tâche, tant il exige de talents et de connaissances; pour s'occuper de la question, il faudrait, suivant lui, être non seulement littérateur, écrivain et philosophe, mais encore physiologiste, et être tout cela à un degré presque égal et fort élevé. Mais s'il en était ainsi, c'est-à-dire si la physiologie était nécessaire pour étudier le plaisant, en raison de ce qu'il produit le phénomène du rire, la physiologie devrait intervenir à titre semblable et tout aussi obligatoire dans toutes les parties de l'esthétique; par exemple, la tragédie fait sécréter des larmes et donne la chair de poule, répercussion organique de la pitié, de la terreur. — Nous aussi, nous avons dû toucher à la physiologie, et encore à quantité d'autres choses, à la linguistique, à bien des branches de la philosophie et des sciences; est-ce que nous prétendons connaître tout cela? Hélas! nous prions seulement le lecteur de nous tenir compte des efforts que nous avons faits pour n'en point parler trop de travers. Toutes les vérités se tenant, il n'en est aucune dont la suppression ou l'ignorance ne rende les autres incomplètes; mais l'homme le plus érudit ne peut être universel; si, pour traiter convenablement d'un sujet quelconque, il est bon d'avoir *des clartés de tout*, cela suffit, et il faut savoir se contenter de cette vue générale, mais juste; car, à vouloir se faire une préparation trop étendue et, pour ainsi dire, encyclopédique, on n'aurait plus le temps et les forces d'approfondir son objet propre, et l'on pourrait ressembler à un homme qui, pour avoir pris son élan de trop loin, arriverait hors d'haleine à l'endroit où il faut sauter.

(1) C'est aussi au point de vue de la pure phénoménalité organique que s'est placé M. Herbert Spencer dans sa *Physiologie du rire* (le titre l'y induisait et l'y autorisait); mais une intelligence de sa valeur ne peut aborder même indirectement un problème sans laisser des traces fort intéressantes de sa tentative; aussi nous exposerons et nous discuterons dans un appendice, le deuxième qu'on trouvera à la fin de ce volume, son système, qui est aussi simple que séduisant; ce sera pour nous une excellente occasion de montrer clairement et (si nous ne nous trompons) péremptoirement,

Digitized by Google

amené à dire des choses trop élémentaires et trop évidentes, le lecteur voudra bien se souvenir que ces choses ont été souvent méconnues et le sont encore dans notre sujet même, soit parce qu'on a négligé de les examiner avec assez de soin, soit parce qu'il est des occasions et des applications où, sans rien perdre de leur certitude, elles peuvent perdre un peu de leur clarté.

L'observation *proprement dite* ne peut convenir qu'aux faits matériels guettés dans leur apparition, suivis dans leur progrès et dans leur cours, interprétés dans l'ensemble de leur manifestation; mais nous, nous n'avons affaire presque exclusivement qu'à des faits littéraires, c'est-à-dire à des expressions d'idées, de sentiments ou même de faits, contenues dans des livres et envisagées comme causes permanentes d'effets à produire sur nos âmes; sans doute ces effets sur les âmes, ils se produisent souvent et on peut même les produire à volonté, mais ils ne sont jamais que des faits psychiques; or les faits matériels tombent sous les sens, et les faits psychiques (1) ne peuvent être vus que dans la conscience.

d'abord les dangers de la préoccupation physiologique, et ensuite la radicale impuissance des procédés de la physiologie. Toutes les recherches de M. Spencer pourraient se caractériser d'un mot, elles n'ont qu'un résultat, même qu'un but: faire voir et déterminer ce qu'on appellerait aujourd'hui l'*équivalent mécanique* de l'émotion mentale du plaisant.

(1) *Psychiques* et *psychologiques* font presque toujours double emploi, tandis que *physiques* et *physiologiques* sont tous les deux nécessaires; les positivistes affectent (nous n'avons jamais bien compris pourquoi) de se servir du mot psychique; nous aussi, nous l'emploierons de préférence, parce qu'il est plus simple et qu'il nous semble meilleur.

Digitized by Google

Continuons le parallèle : l'observation aux prises avec un fait matériel cherche d'abord à le déterminer dans son espèce; elle reconnaît ses caractères, et alors elle le nomme ; ensuite elle le mesure; à cet effet, elle le rapporte à une unité quelconque de chaleur, de poids, de pression..., et cette unité est susceptible des plus petits fractionnements; pour appliquer ces unités et leurs fractions au phénomène, elle ne se fie pas à nos organes dont le témoignage est souvent trompeur et toujours sans précision; elle a des instruments sûrs et délicats, et elle recueille sur de la matière les effets de la matière.

Lorsqu'on passe dans le domaine des faits psychiques, on voit d'abord qu'il n'y a même pas, pour nommer les choses, de langue ayant un caractère scientifique; les mots n'y ont pas de valeur fixe ni bien *catégorique;* on emploie comme on peut les substantifs, et, parce qu'ils sont en nombre insuffisant pour exprimer la variété des faits, on les combine avec des adjectifs dont la signification est encore plus discrétionnaire. Quant à la mesure des faits, il n'y faut même pas songer; car il n'y a pas d'unité de douleur, de plaisir, d'admiration, ni d'aucun sentiment (1), et à plus forte raison il ne peut y avoir d'instrument pour noter le nombre de ces unités; d'ailleurs tout instrument doit être matériel, et il implique contradiction

(1) C'est évidemment une simple façon de parler que de dire : « Je ne regrette qu'à moitié... ; ma douleur redouble... ; je suis dix fois plus effrayé... »

Digitized by Google

que ce qui est matériel puisse servir à mesurer ce qui est immatériel; les faits psychiques ne peuvent donc être étudiés que dans la conscience, et par conséquent ils ne peuvent être étudiés qu'avec les conditions et sous les formes que ce théâtre comporte.

Il est juste toutefois de remarquer, et c'est par là que la confusion s'est introduite, qu'il n'est pas un seul phénomène psychique qui ne soit accompagné d'un phénomène physiologique (1), et ce dernier peut être l'objet d'une observation directe et véritable : ainsi on est parvenu, à l'aide d'un instrument ingénieux, à montrer et à mesurer même l'afflux de sang que provoque dans le bras le moindre effort cérébral, l'acte de la plus simple pensée; mais, quelles que soient les nouvelles découvertes que l'on fasse dans cette direction, et quand bien même on inventerait le plus merveilleux *psychomètre* ou *psychographe,* on ne ferait probablement pas faire par là grand progrès à la psychologie; on surprendrait dans l'organisme quelques-uns des contre-coups de la pensée, on connaîtrait un peu mieux la *procédure* (2) suivant laquelle s'accomplissent les mystérieuses relations de l'âme et du corps; mais des opérations psychiques elles-mêmes et surtout de leur matière, qu'aurait-on appris? Ce serait

(1) Cela n'est peut-être pas scientifiquement établi pour tous les cas, mais c'est une hypothèse fort vraisemblable.

(2) Le mot *procédure* est bien technique, mais il est très juste, et il se montrera particulièrement justifié si l'on se rappelle qu'aujourd'hui la langue scientifique et philosophique parle sans cesse de *processus*.

Digitized by Google

même visiblement s'engager dans une voie fausse et déraisonnable que de ne pas marcher droit à son objet, en le prenant là seulement où il se trouve, c'est-à-dire dans la conscience (précieux miroir qui manque à presque toutes les sciences naturelles), et que de s'en aller au contraire attaquer les faits psychiques du côté de leurs manifestations physiologiques, lesquelles ne sont que secondaires, médiates, dérivées ou préalables, toujours très pauvrement significatives. Spécialement nous avons pu constater que la connaissance du mécanisme du rire, sa physiologie, la localisation de son origine dans la protubérance annulaire, et l'explication de ses effets par la subordination de l'appareil respiratoire au bulbe rachidien, ne touchent même pas aux questions que nous avons à éclaircir ; nous avons reconnu et nous pouvons affirmer de science certaine qu'en cela tout au moins un abîme sépare les deux mondes (1).

Si l'observation telle que la pratiquent les sciences naturelles est si fort empêchée quand elle prétend s'occuper des faits psychiques, et si elle manque de prise véritable sur eux, il faut encore moins attendre de l'expérience, cet ordinaire contrôle de l'observation. Il nous est sans doute facile de provoquer dans l'âme d'autrui le fait psychique que nous voulons connaître ;

(1) Pour être tout à fait franc, nous devrions confesser qu'au début et à certains moments d'engouement scientifique, l'idée d'une *cellule plaisante* à observer, à définir, à disséquer, ne nous avait pas paru absolument inacceptable ; nous n'avons pas tardé à revenir à une façon plus saine de penser et de dire.

Digitized by Google

mais la plupart du temps cette épreuve ne servira de rien : elle sera sujette à autant d'erreurs et aura moins de clarté que l'observation faite sur nous-mêmes, ou introspection directe.

On voit donc que les vrais procédés à employer dans notre étude, ce sont seulement les procédés de la logique, à savoir l'analyse, l'abstraction, la comparaison, la définition, l'induction, la déduction, la synthèse, la classification; tout cela nous donnera, si nous avons de la sagacité et de la persévérance, des résultats analogues, mais non identiques, à ceux de l'observation naturelle (1). Nous obtiendrons même quelquefois des résultats assimilables à ceux de l'expérience; en effet l'analyse intellectuelle, qui ne peut, comme le chimiste dissociant les éléments d'un corps, opérer une séparation matérielle, sait du moins par l'abstraction considérer isolément, presque aussi bien que le chimiste,

(1) Quoique nous sachions bien ne pas observer à la façon des physiciens et des physiologistes, nous ne laisserons pas de nous servir sans scrupule du mot *observation*; car enfin, si nous raisonnons sur un ordre particulier de faits, nous regardons et fort attentivement ces faits avant d'en raisonner; de même, à l'inverse, il est bien entendu que les sciences naturelles ne négligent pas le raisonnement après avoir observé et même en observant; seulement (et ce sont les deux points que nous voulons retenir) d'une part ces sciences jouissent de facilités et sont armées d'instruments qui leur sont propres, et de l'autre, si elles usent de l'induction tout comme la psychologie, il faut noter encore qu'elles en usent avec plus de sobriété et avec moins de danger; car le savant ne cherche que les *causes* ou antécédents immédiats; le philosophe au contraire doit souvent quitter le sol ferme des faits rigoureusement vérifiables et chercher par delà les causes vraiment efficientes, d'abord les causes secondes indirectes, les causes premières, les causes finales, ensuite et surtout les *raisons* qui ne sont plus des *causes*, c'est-à-dire les relations purement logiques non productrices de change-

Digitized by Google

toutes les choses qui se trouvent dans un fait complexe. Il y a aussi un autre artifice de dialectique dont nous nous sommes servi plus d'une fois : quand, par des hypothèses successives de pur raisonnement, on modifie chacune des circonstances d'un fait, et qu'on arrive ainsi, indirectement mais sûrement, à mettre en jour la circonstance décisive, agissante, causale, et à trouver la solution cherchée, on fait un véritable emprunt à la méthode expérimentale ; c'est un emprunt, à la condition toutefois de considérer comme appartenant de droit aux sciences naturelles un moyen qu'elles n'ont point inventé, mais qu'elles semblent s'être approprié par des applications continuelles, saisissantes et singulièrement fécondes.

Mais, quoi qu'on fasse, les recherches sur le plaisant, si loin qu'elles soient conduites, quelques résultats nombreux et intéressants qu'elles puissent appor-

ments mais justificatives de coexistences... Les domaines et les buts ne sont pas moins différents que les objets et les modes de procéder ; car la métaphysique, dernier terme de la philosophie et même seule philosophie, ne se prend qu'à l'absolu, au nécessaire, aux principes antérieurs à toute création, tandis que les sciences ne tendent qu'à la généralisation des faits et à la découverte des lois qui, malgré leur fixité, demeurent toujours choses contingentes.

Cette introduction a dû bien faire comprendre ce que nous nous sommes proposé : d'abord établir ce qu'on appellerait aujourd'hui le *déterminisme* du plaisant, c'est-à-dire en constater les caractères, les modalités, ensuite faire l'esthétique et la théorie du plaisant, ce qui exige que nous scrutions la nature intime du plaisant et les raisons des effets auxquels il donne lieu ; nous voulons donc non seulement étudier le *comment*, mais rechercher même le *pourquoi* ; voilà du moins le double but vers lequel nous nous sommes dirigé.

Digitized by Google

ter, ne pourront jamais former un corps de science méritant le nom de science positive ; elles pourront seulement aspirer à être quelque chose de plus philosophique que la pure critique littéraire, et quelque chose d'aussi général, mais de plus précis que le reste de l'esthétique ; en effet elles pourront rattacher le plaisant aux lois mêmes de l'esprit humain et aux derniers principes de nos connaissances sur les choses ; en cela elles rivaliseront avec l'esthétique du beau ; mais d'autre part elles seront capables de la dépasser en fournissant ce qu'il lui est interdit de donner, à savoir des notions plus proprement scientifiques, plus particulières, plus prochainement applicables aux faits, nous renseignant davantage, et, pour parler comme l'école, réelles plus encore que formelles.

Seulement il apparaîtra toujours dans le plaisant, de même que dans le beau, une borne au delà de laquelle n'ira aucune esthétique. Cette borne, cette barrière, si elle est infranchissable, on peut du moins marquer où elle se trouve, et une comparaison va nous aider à le faire voir : la chimie a l'analyse *qualitative,* qui indique quels sont les corps simples présents dans une combinaison ou dans un composé, et l'analyse *quantitative,* qui note la proportion en poids de chacun de ces corps simples ; la critique peut faire la première analyse, elle ne fera jamais la seconde (1) ;

(1) Il faudrait n'avoir pas la moindre teinture de science pour se méprendre même un instant sur ce qu'on doit entendre par l'*analyse qualitative,* et pourtant l'application de ces mots au domaine esthétique, où presque tout

Digitized by Google

avec du soin elle peut déterminer ce qu'est une impression, découvrir tout ce qui s'y trouve, n'y rien supposer qui n'y soit ; pour ce qui serait d'évaluer le *quantum* des éléments divers dont se compose l'impression, nous avons déjà vu qu'il y aurait même extravagance à se le proposer ; cette évaluation, elle ne peut être faite qu'à l'estime par le goût ; et quand bien même ces petites pesées de détail, déjà impossibles à concevoir, seraient possibles à faire, on n'aurait rien fait en les faisant ; car la réunion de tous ces éléments forme un tout indivisible, *organisé,* que le goût est encore seul à pouvoir apprécier dans sa complexe unité. La critique peut donc préparer et faciliter au goût son œuvre, mais elle n'ôtera jamais à cette sorte d'instinct délicat et merveilleux sa place et son rôle nécessaire (1).

est affaire de nuances, pourrait très aisément donner lieu à une équivoque particulière qu'il convient de prévenir. Cette analyse n'a pas pour but de rechercher si une chose est plus ou moins bonne, si elle a plus ou moins de *qualités,* elle a pour but de rechercher quelle est sa *qualité ;* or le sens primitif et véritable de ce mot si heureux de *qualité* est d'exprimer *quelle* chose est une chose ; la *qualité* d'une chose, c'est sa substance, sa nature, son genre, son individualité. Il faut donc laisser de côté le sens actuellement plus usuel de *qualité* signifiant les attributs qui se traduisent par des adjectifs ; de même encore la langue oppose sans cesse la *qualité* à la *quantité,* c'est-à-dire le mérite ou la valeur au nombre, au volume ; ce n'est pas non plus de cela qu'il s'agit ici. Enfin un exemple fera apparaître ce conflit de sens d'une façon assez frappante : si l'on disait que l'argent de la vaisselle anglaise comparé à l'argent de la vaisselle allemande est de meilleure *qualité* (en d'autres termes d'un titre supérieur), ce ne serait pas à une analyse *qualitative,* mais à une analyse *quantitative* qu'on devrait recourir pour le prouver.

(1) Cette part à faire au goût personnel, au goût empirique, est telle que

Digitized by Google

Ces considérations, quoique fort incomplètes et trop courtes à notre gré, pourront être trouvées longues, mais elles serviront peut-être à faire comprendre une confiance que nous avons : c'est que les esprits réfléchis, ceux qui aiment les travaux sincères et patients, quel qu'en puisse être l'objet, ne nous refuseront pas leur attention ni leur indulgence ; nous devrions plutôt éprouver une tout autre crainte : sera-t-on disposé, sur le vu de notre titre, à nous lire avec le degré d'application que sans doute le livre

Kant avait cru y voir un obstacle insurmontable à la constitution d'une science ; voici, en effet, ce qu'il dit dans une note de la *Critique de la raison pure* (traduction de Barni, t. Ier, p. 75) : « Les Allemands sont les seuls qui se soient servis jusqu'ici du mot *esthétique* pour exprimer ce que d'autres appellent la critique du goût. Cette expression cache une espérance malheureusement déçue, celle qu'avait conçue l'excellent analyste Baumgarten, de ramener l'appréciation critique du beau à des principes rationnels et d'en élever les règles à la hauteur d'une science. Mais c'est là une vaine entreprise. En effet, ces règles ou *criteria* sont empiriques dans leurs principales sources et, par conséquent, ne sauraient jamais servir de lois *à priori* propres à diriger le goût dans ses jugements ; c'est bien plutôt le goût qui est la véritable pierre de touche de beaucoup des règles. » Cette opinion est considérable ; mais l'auteur a laissé voir lui-même l'endroit par où elle peut et doit être attaquée : « Sont empiriques dans leurs *principales* sources ; » de plus on reconnaîtra l'influence de son subjectivisme général surtout dans la dernière phrase : « Le goût... est la... pierre de touche de beaucoup des règles ; » cette proposition n'est pas étonnante de la part d'un philosophe qui enseigne que les objets se règlent sur nos idées et non pas nos idées sur les objets, et qui refuse aux concepts toute valeur absolue et ne leur accorde qu'un simple caractère de généralité utile et nécessaire pour le fonctionnement de la pensée. Toutefois il est certain que, malgré ce qu'il y a dans ses préconceptions de peu favorable à l'esthétique, d'erroné et de contradictoire, Kant a rendu de grands services à cette science par ses analyses pénétrantes.

Digitized by Google

ne mérite pas, mais que la matière exige certainement ?

Un certain nombre de notes explicatives (un peu moins fréquentes peut-être que dans cette introduction) ont été mises au bas des pages pour donner des détails, des aperçus, des développements, des justifications, qui, tout en éclaircissant nos idées, auraient pu en embarrasser la déduction et la suite ; toutes ces notes ont paru utiles à notre sujet, bien que plusieurs aient un caractère de généralité qui dépasse les limites de notre étude spéciale ; mais qui est-ce qui prend garde à des notes, s'interrompt pour les lire ou y revient quand il est arrivé au bout de l'alinéa, du chapitre ? Et pourtant les nôtres contiennent souvent le résultat de nos dernières réflexions, ce que nous avons trouvé de meilleur ou de moins mauvais, de plus précis, de plus philosophique : elles pourraient bien être ce que nous appellerions, avec un peu de dépit et passablement d'impertinence, les sot-l'y-laisse *du présent volume.*

Digitized by Google

DE L'ESPRIT,

DU COMIQUE,

DU RIRE,

ESSAI LITTÉRAIRE, MORAL ET PSYCHOLOGIQUE.

Risum reputavi errorem...
(*Ecclésiaste*, chap. II. v. 2.)

PRÉAMBULE

EXPOSITION ET PLAN

Parler sérieusement du rire, cette chose légère, en rechercher avec méthode les circonstances, les causes, les règles, doit sembler aux gens pratiques l'entreprise de la plus lourde pédanterie, ou la fantaisie bizarre d'un cerveau quelque peu frivole. Pourtant cette étude, si elle était bien faite, ne serait pas sans intérêt : elle jetterait de la lumière sur des faits si délicats et si fugitifs qu'on les croirait presque insai-

Digitized by Google

sissables ; elle devrait même tourner au profit de nos plaisirs, en nous en faisant faire un choix souvent plus judicieux, et en nous donnant de ceux que nous nous serions choisis et réservés une jouissance plus éclairée, et par là plus sensible et meilleure ; enfin elle nous ferait mieux connaître à nous-mêmes, parce qu'elle nous expliquerait divers mouvements de notre âme, presque toujours très complexes et quelquefois très intimes et très profonds, dont nous n'avons qu'une conscience assez obscure, et parce qu'elle nous découvrirait plus d'un aspect inattendu des vérités morales et même des vérités métaphysiques.

Voilà de bien grands mots ; mais dès l'abord on reconnaîtra au moins et sans peine que personne ne rit à l'aventure ni sans bonne et juste cause ; ce n'est certes pas que tous les rires soient louables, fins, sensés, et que la raison en soit toujours raisonnable : n'y a-t-il pas le rire niais, le rire des sots, le rire purement joyeux, le rire lubrique, le malin, le chagrin, le rire amer, celui du désespoir et d'autres qui ne valent pas encore grand'chose ? Mais enfin chacun de nous rit toujours très exactement à sa mode et comme il convient qu'il rie ; il n'y a pas de phénomène mieux motivé, bien qu'il naisse et passe comme l'éclair ; seulement les causes n'en sont pas faciles à démêler.

C'est cette analyse qu'il s'agirait de faire.

Il faudrait y apporter l'observation du moraliste le plus consciencieux et le plus sagace, le goût et la finesse d'un critique littéraire consommé, et, outre cela, de vraies aptitudes philosophiques qui auraient encore besoin d'avoir été exercées par une large cul-

Digitized by Google

ture ; puis il faudrait mettre le tout en œuvre avec beaucoup de légèreté et d'art, afin que le lecteur ne s'effarouchât pas de voir la gaieté soumise, pour ainsi dire, à l'appareil d'une instruction en forme, et qu'il pût trouver, pour prix d'une attention quelquefois fort ardue, un agrément qui ne saurait être mieux en sa place.

Mais pourquoi montrer qu'on sait si bien les difficultés de la tentative et les mérites qu'elle devrait rassembler lorsqu'on a seulement à offrir les remarques et les réflexions d'un simple curieux, déduites, il est vrai, avec quelque soin ?

Sans plus de préambule, entrons en matière.

Chaque idée que conçoit notre intelligence vient retentir dans notre sensibilité, qui s'y associe par une émotion correspondante : c'est comme la chaleur qui accompagne toute lumière. La vue du beau, du vrai, du bien, nous fait éprouver une nature particulière de contentements dont nous n'avons pas à nous occuper ici ; dans un autre ordre de sentiments bien inférieurs, mais plus familiers peut-être, il y a un genre d'impressions bien connues et dont le caractère commun est de se manifester par le rire : notre langue, avec son instinct synthétique toujours si sûr, a réuni sous un seul mot, malgré leurs différences aussi variées que profondes, toutes les choses qui nous procurent cette espèce de satisfaction, en leur donnant le nom si bien trouvé de *plaisantes*.

Nous nous proposons d'examiner la sorte de plaisir qui est dans le *plaisant*.

Les deux sources principales du plaisant sont l'*esprit*

Digitized by Google

et le *comique*, et ce sont les deux choses que nous voulons étudier l'une après l'autre; quant au rire lui-même, bien qu'il ne doive pas cesser un seul instant d'être l'objet direct ou implicite de notre pensée, nous en parlerons d'une façon plus spéciale dans une troisième et dernière partie, destinée surtout et presque exclusivement à compléter en peu de mots ce que nous aurons dit de l'esprit et du comique.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ESPRIT

I

Difficulté de la définition. — Un passage du *Dictionnaire philosophique*. — Nécessité d'étudier la chose elle-même.

Chacun sait bien ce que c'est que l'esprit et le sent très justement à la rencontre ; c'est une autre affaire de le définir.

Rien non plus n'est si aisé que de dire de lui des choses qui lui conviennent et qui lui ressemblent ; mais comment préciser ce qui lui est essentiel et propre, et lui marquer un caractère assez constant pour qu'il ne manque jamais, assez particulier pour qu'il nous apprenne quelque chose ? C'est là cependant le point (1).

Nous avons la fortune de posséder sinon la définition de l'esprit, du moins l'énumération de ses moyens

(1) Il y a toujours quelque illusion à se contenter de la réponse si commode : *Intelligo si non interrogas.*

Digitized by Google

habituels, et c'est un maître qui nous a dit son secret : « Ce qu'on appelle esprit, dit Voltaire, est tantôt une « comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine ; c'est « l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et « qu'on laisse entendre dans un autre ; le rapport dé- « licat entre deux idées peu communes ; c'est une mé- « taphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un « mot ne présente pas d'abord, mais de ce qui est, en « effet, dans lui ; c'est l'art de réunir des choses éloi- « gnées ou de diviser des choses qui paraissent se « joindre et de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui « de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser devi- « ner ; enfin je vous parlerais de toutes les différentes « façons de montrer de l'esprit si j'en avais davan- « tage... » N'était le danger de paraître dupe d'une modestie friponne, on serait tenté de faire remarquer que, dans ce détail si fin et si achevé, Voltaire a omis ou tout au moins bien insuffisamment accusé deux procédés dont personne n'a usé plus que lui et avec plus de bonheur : l'ironie, cette sorte d'épreuve négative, à la faveur de laquelle il a fait passer tant de hardiesses, et l'hyperbole qui, comme un verre grossissant, montre aux moins avisés ce que son œil subtil et malin a discerné (1).

Nous avons déjà une excellente indication, mais

(1) Voltaire aurait peut-être le droit de répondre que l'ironie et l'hyperbole ne sont pas à proprement parler des procédés du genre de ceux qu'il spécifie, et qu'elles sont des catégories plus générales, lesquelles caractérisent seulement le but et le résultat de ces divers procédés ; mais il n'aurait pu se défendre contre un autre reproche, celui de nous avoir donné une énumération dénuée d'ordre, et où il y a même beaucoup de choses qui rentrent les unes dans les autres.

Digitized by Google

quelque considérable que soit, en matière d'esprit, l'autorité de Voltaire, nous devons aller plus avant, et de cette donnée encore théorique ou abstraite passer à des cas d'application : interrogeons le fait lui-même.

II

Examen de trois exemples. — Deux autres simplement indiqués. — Un dernier exemple analysé. — Ce qu'il semble qu'on est en droit de conclure.

Nous ne voudrions pas faire de cet essai un recueil d'*ana;* mais des exemples sont nécessaires; il faudra même, au risque de tomber dans le commentaire admiratif du marquis de Mascarille, les soumettre à l'observation et les traiter par l'analyse; d'ailleurs ce travail de critique attentive, déliée, précise, que nous allons commencer, doit former en quelque sorte la trame de tout notre ouvrage.

Boufflers devant qui l'on disait que quelqu'un courait après l'esprit, s'écrie : « Je parie pour l'esprit. » *Courir après* est une locution faite, des plus heureuses et par cela même si bien entrée dans le langage habituel qu'elle a perdu sa valeur primitive et ne nous donne plus que la pure idée d'un effort, d'une prétention; mais, en prenant la métaphore à la lettre, Boufflers lui restitue avec son sens sa force originale, et cette boutade de confiante gageure nous fait assister

Digitized by Google

à une vraie lutte de vitesse où l'esprit ne se laisse pas prendre : l'effet consiste ici dans le passage subtil, dans le retour inattendu qui se fait du *figuré au propre*.

Du temps que nos officiers ne se souciaient guère de connaître la topographie, le duc de Luxembourg, voulant aller débloquer Philisbourg qu'assiégeaient les Impériaux, se trouva arrêté par une forêt dont il ne soupçonnait pas l'existence. On le chansonna :

Le maréchal de Luxembourg
Allait secourir Philisbourg,
Car il est fort grand capitaine.
Mais, lorsqu'il fut près de donner,
Il survint un bois dans la plaine
Qui l'empêcha de dégaîner.

Tout le vif, tout l'esprit de la pièce est dans un mot, ce verbe *il survint* appliqué à un bois qui a toujours été en sa place, et qu'on semble faire accourir tout exprès pour barrer le passage au maréchal de Luxembourg. L'allure toute simple et pleine de bonhomie du récit en impose d'abord au lecteur, mais aussitôt il se ravise et comprend la perfidie avec laquelle l'aventure est racontée à la décharge du grand capitaine. Il paraîtra assez superflu et presque impertinent d'avoir essayé de montrer en quoi consiste le sel de cette plaisanterie; mais c'était nécessaire pour pouvoir donner, comme nous le voulions, la formule rigoureuse, abstraite, *allemande*, du procédé employé : notre épigramme a *objectivé* ce qui est visiblement, grossièrement subjectif ; à la vérité,

Digitized by Google

c'est-à-dire à la révélation d'un fait qui pour commencer à exister n'a pas attendu la minute où il a été découvert, on substitue la fiction traîtresse d'un événement brusque, nouveau, extérieur ; cet artifice, qui transporte et réalise dans les choses ce qui a lieu dans la pensée seulement, devait être bien mis en lumière (1), et nous n'avons pas eu peur des mots les plus rébarbatifs, parce qu'ils nous ont semblé les mots propres ; il ne nous déplaisait pas d'ailleurs d'avoir cette première occasion de préparer le lecteur à rencontrer parfois quelques termes didactiques que nous ne pourrons pas toujours éviter.

Rossi a écrit quelque part que les persécutions (plus ou moins mêlées de légende) auxquelles Galilée fut en butte n'empêchèrent pas la terre de tourner, *même à Rome*. Il y avait longtemps qu'on savait que la vérité et la violence ont des empires séparés, et que tous les emplois de la force ne peuvent rien contre la raison ni contre l'existence des lois naturelles et des faits. Mais le piquant est d'avoir représenté le globe emportant dans sa rotation ceux qui continuent à la nier, et particulièrement (car nous pouvons serrer encore l'esprit de plus près) l'idée d'un point, d'un point privilégié, qui, au milieu du mouvement universel, demeurerait fixe pour faire honneur à l'entêtement, est un paradoxe de mécanique qui apparaît plaisamment à

(1) Cette sorte d'artifice est d'un usage extrêmement fréquent, et sert même aux poètes et aux orateurs : ainsi ne doit-on pas le reconnaître dans ce vers qui dit avec tant de charme pour peindre le bonheur de deux amants :

Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux.

Digitized by Google

l'imagination : on aperçoit ici sous une forme ingénieuse et mordante une véritable réduction à l'absurde.

Un observateur sagace, s'il ne dédaigne pas d'y prendre garde, s'étonnera de la quantité de bons mots qui rentrent dans les trois types de chacun desquels nous venons de montrer, de décrire et de scruter un spécimen (1).

On peut s'essayer à *résoudre* d'autres mots spirituels ; on admirera combien le sophisme sur lequel ils roulent est ordinairement fin, délié, difficile à saisir ou du moins à expliquer ; souvent il faut, pour le ramener à son expression rationnelle et précise, recourir à ce que la langue philosophique a de plus abstrus ; ainsi nous proposerions, si on y consentait, à titre de problèmes, les deux mots suivants qui ne sont acceptables qu'en cette qualité, mais qui étant pris comme tels sont assez intéressants : un directeur de théâtre, impatienté de ce qu'une actrice qui venait de perdre sa mère se faisait excuser pour la deuxième ou troisième fois : « Ah çà, dit-il, est-ce qu'elle prétend ne plus jouer tant que sa mère sera morte (2) ? » — Quelqu'un

(1) Ces trois types sont loin d'être les seuls, mais nous ne pouvons indiquer tous ces types ; nous n'entreprendrons même pas de poser les bases d'une classification philosophique, c'est-à-dire fondée sur les caractères de la subtilité employée ; car, à notre sens, pour y réussir, il faudrait avoir une bonne classification des sophismes, et elle est encore à trouver. Nous devrons donc (un peu plus bas) nous contenter d'une classification établie simplement sur la considération de ce qui forme la matière du bon mot, et non pas sur l'analyse de la nature intime et logique des finesses qu'il recèle.

(2) La mort, la mort si redoutée, n'a cessé de fournir à ses malheureux tributaires le sujet de joyeuses plaisanteries, bravade des gens bien portants.

Digitized by Google

qui avait cru reconnaître de loin dans un passant son ami X.... découvre qu'une ressemblance frappante l'a trompé, et dit sans se décontenancer : « C'est égal, si le nez avait été un peu plus long, c'était X... » Que l'on veuille bien se mettre à l'œuvre, en prenant la plume (nous le demandons vraiment), et l'on verra ce que la chose peut coûter d'efforts (1). Pour nous, qu'on nous laisse seulement nous livrer encore à une dernière épreuve dont nous aurions

Celle que nous venons de citer en rappelle particulièrement deux autres, d'abord le mot : *quand on est mort, c'est pour longtemps*, ensuite le mot de Mme de Sévigné : *M. de la Rochefoucauld est toujours mort.* Il faut se souvenir que dans la lettre précédente, Mme de Sévigné avait annoncé et raconté cette mort d'une façon fort touchante ; elle employait donc ce tour uniquement pour faire entendre que cette mort continuait à être l'événement du jour et que rien n'était changé à la désolation ; car elle n'était certes pas en humeur de rire, elle qui aimait d'une affection véritable et pas seulement « par réverbération » l'ami de Mme de la Fayette ; mais quelque juste admiration que l'on ait pour le génie de Mme de Sévigné et pour son cœur, on peut plus d'une fois regretter qu'elle ne sache pas réprimer son esprit en présence de la mort, s'agit-il même de pendus.

(1) La *solution*, pour la donner sans les développements que l'on suppléera, c'est que, par un tour de main, ces deux mots substituent l'une à l'autre deux choses aussi profondément différentes par nature qu'elles sont voisines par occasion ; le premier confond subrepticement une *constante* et une *variable* indéfiniment décroissante, la mort et la douleur qu'elle laisse après elle ; le second, ce qui est continu et ce qui est *discret*, la ressemblance plus ou moins grande des personnes et leur individualité. Mais le mot qui, de tous ceux que nous ayons observés, nous a paru le plus réfractaire à l'analyse est celui de Figaro aimant mieux devoir toute sa vie que nier un seul instant sa dette ; pour avoir raison des singulières difficultés que ce mot présente, il ne nous a fallu rien moins qu'une vraie dissertation. Comme ce que nous venons de dire rendrait trop facile au lecteur sa besogne sur les deux premiers mots, il peut s'attaquer à celui de Figaro ; s'il s'y décide, nous le prions de ne pas se payer d'à peu près et de ne s'arrêter que quand il aura obtenu un résultat qui le satisfasse complètement.

Digitized by Google

voulu faire grâce, mais nous avons notre but.

A la nouvelle qu'une jeune et charmante personne épousait M. de Ventadour, dont la laideur était proverbiale : « Tant mieux, dit Benserade, si elle aime celui-là, elle en aimera bien un autre. » Il y a là une subtilité qui surprend ; la raison sent bien qu'on se joue d'elle, mais elle peut ne pas trouver d'emblée la réponse juste qui réfute le sophisme.

Puisque Mlle d'Houdancourt avait accepté cet époux, elle en eût pris bien plus volontiers un mieux tourné, telle était la seule bonne conclusion ; mais ce dont il faut triompher pour se résoudre à un mariage de raison, n'a rien de commun avec ce qu'il faut étouffer pour devenir une épouse infidèle : là c'est l'effort de la sagesse ou bien de la docilité, ici l'entraînement des sens et de la passion ; il y a donc comparaison entre deux choses non comparables et même contraires ; mais le change est donné pour un instant, grâce à ce que dans les deux cas c'est toujours consentir ou succomber à l'amour. Cette confusion d'idées toutes disparates, mais insidieusement mêlées, cause un étonnement où il entre de la gaieté et peut-être un peu de dépit par la difficulté de se bien débrouiller ; ajoutons que l'on ne se rendrait pas compte de l'impression totale, si l'on n'y signalait aussi le plaisir de se moquer de quelqu'un qui paraît trop heureux et de se représenter une sorte de disgrâce qui nous réjouit toujours. Enfin il est bien démontré que ce bon mot est tout à fait dénué de bon sens et de portée ; c'est un pur jeu de pensée ou même une simple polissonnerie, tandis que les trois premiers mots que nous avons étudiés

Digitized by Google

avaient le mérite de provoquer un rire ratifié par la réflexion : le trait y était juste ; mais qui répondra que le succès le plus éclatant n'a pas été pour la turlupinade répétée de ruelle en ruelle ?

En voilà assez et trop même de ce mot à mot si traînant et dont le moindre mais inévitable défaut est de délayer la captieuse brièveté qu'affecte toujours l'esprit et qui en fait le charme ; que de discours pour développer incomplètement ce qu'avec son simple bon sens chacun a compris, vu et senti avant que de rire, et le rire part presque à l'instant que le mot sonne ! Mais cette manière de dissection nous permet de dégager le caractère certain de l'esprit : on y trouve toujours quelque chose de faux, de spécieux, de paradoxal, d'excessif ; il spécule toujours sur un effet de surprise et d'étrangeté, c'est un jeu et une tromperie. Il présente les choses autrement qu'on n'a l'habitude de les voir et autrement qu'elles ne sont réellement. Il se moque toujours un peu, ne fût-ce qu'un moment, de ceux qui l'écoutent ; et s'il arrive à leur donner une impression juste et quelquefois merveilleusement juste, plus juste même que celle qu'on obtiendrait par l'expression directe de la vérité vraie, cette impression n'est que la seconde.

Mais tout mot spirituel renferme essentiellement quelque mensonge, quelque supercherie.

Digitized by Google

III

Cette conclusion pourrait susciter des doutes et des objections si l'on ne se hâtait de préciser le sens délicat du mot *esprit*.

Notre jugement a dû paraître bien rigoureux, bien absolu, et pourtant il faut remarquer que ce n'est qu'une simple constatation qui ressort des analyses précédentes ; or ces analyses ont été faites soigneusement sur des mots incontestablement spirituels ou plaisants ; elles peuvent être multipliées tant qu'on voudra sur d'autres mots, elles donneront toujours le même résultat.

Est-ce bien sûr et n'allons-nous pas trop vite et trop loin ? Ainsi refuserons-nous de reconnaître de l'esprit dans cette peinture de la conversion d'une grande dame ? Mme de la Sablière découvre que la Fare ne l'aime plus et qu'elle a été sacrifiée à la passion du jeu :

« Elle regarda d'abord cette distraction, cette déser-
« tion ; elle examina les mauvaises excuses, les rai-
« sons peu sincères, les prétextes, les justifications
« embarrassées, les conversations peu naturelles, les
« impatiences de sortir de chez elle, les voyages de
« Saint-Germain où il jouoit, les ennuis, les ne savoir
« que dire ; enfin quand elle eut bien observé cette
« éclipse qui se faisoit et le corps qui cachoit peu à peu
« cet amour si brillant, elle prend sa résolution : je ne

Digitized by Google

« sais ce qu'elle lui a coûté ; mais enfin, sans que-
« relle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser,
« sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle
« s'est éclipsée elle-même ; et sans avoir quitté sa mai-
« son, où elle retourne encore quelquefois, sans avoir
« dit qu'elle renonçoit à tout, elle se trouve si bien
« aux Incurables, qu'elle y passe quasi toute sa vie,
« sentant avec plaisir que son mal n'étoit pas de ceux
« des malades qu'elle sert. »

Qui observerait mieux les symptômes de l'infidélité ? Qui louerait par de meilleures circonstances cette résolution et cette vie nouvelle ? C'est un morceau exquis ; mais sauf le dernier trait, qui vient si bien d'ailleurs, il n'y a pas la moindre supercherie, rien qui rentre dans notre définition (1).

Va-t-il donc nous falloir nier l'esprit à Mme de Sévigné et le lui nier encore sur une pareille citation ?

La difficulté et le péril de cette étude, c'est qu'elle est toute sur des nuances, et quelles nuances ! Si seulement on était bien servi par la langue ! Mais la langue ne sait répondre à une variété si délicate qu'en donnant aux mots des sens multiples et changeants ; et cette mobilité d'acceptions, qui prouve d'ailleurs moins la pauvreté que la justesse (car les choses nommées de même se ressemblent encore plus qu'elles ne diffèrent), peut être une occasion perpétuelle de confusions à éviter ou de querelles à nous faire.

(1) Peut-être devrait-on encore signaler comme *suspects* d'esprit les mots « elle s'est éclipsée elle-même » ?

Digitized by Google

Il importe donc que sans plus de retard nous examinions et discutions le mot esprit : parmi toutes les idées qu'il peut exprimer, nous reconnaîtrons celle qui doit ici lui être attribuée.

IV

Elimination de divers sens du mot esprit manifestement étrangers à notre matière. — Esprit entendu au sens d'une certaine partie de l'intelligence. — Nouvelle citation du *Dictionnaire philosophique*. — Esprit faculté ou produit. — C'est dans l'acception de produit que l'emploie notre étude.

Ce serait une puérilité, dans laquelle nous ne tomberons ni ici ni ailleurs, que de disputer sur les mots ; quand nous étudierons minutieusement ces signes de convention, ce ne sera jamais que pour déterminer la chose ou les choses qu'ils représentent.

Or il est tout d'abord visible que le mot *esprit* a des sens qui ne nous intéressent point : ainsi étymologiquement et dans son sens le plus large, il veut dire tout ce qui en nous n'est pas notre corps ; l'esprit c'est ce qu'il y a de plus immatériel et de plus actif, c'est le souffle, c'est-à-dire l'air à l'état de mouvement : *spiritus, anima*, *animus*, *anemos ;* alors il ne comprend pas seulement l'intelligence, il embrasse encore la sensibilité et la volonté, ou autrement dit il renferme l'ensemble des choses dont s'occupe la psychologie.

Il se restreint ensuite à la seule intelligence, mais il l'enveloppe tout entière ; ainsi la Bruyère, dans son

Digitized by Google

chapitre des *Ouvrages de l'esprit,* nous parle d'Homère, de Moïse, de la tragédie, de l'éloquence, etc... ; le titre qu'il avait inscrit lui aurait même donné le droit de parler des géomètres s'il en avait eu envie.

Dans un sens plus limité encore, il ne désigne qu'une partie de l'intelligence, ce qu'il y a en elle de plus vif, de plus léger, de plus aiguisé, de plus brillant peut-être, certainement de plus superficiel ; c'est lorsqu'il a cette acception qu'il faut dire de nouveau avec Voltaire : « Le mot esprit *quand il signifie une qua-* « *lité de l'âme* est un de ces mots vagues auxquels « tous ceux qui le prononcent attachent presque tou- « jours des sens différents ; il exprime autre chose que « jugement, génie, goût, talent, pénétration, grâce, « finesse, et il doit tenir de tous ces mérites ; on pour- « rait le définir : raison ingénieuse. »

Il ne nous reste qu'un dernier pas à faire pour arriver à notre esprit : le mot esprit ne s'entend pas seulement de la qualité ou faculté, mais encore du produit de cette faculté ; rien n'est plus fréquent dans la langue que cette sorte d'extension et d'échange par voie de métonymie (1); et cette nouvelle acception de pro-

(1) C'est ainsi que la *pensée* s'emploie pour désigner soit la faculté pensante, soit le résultat de cette faculté ou l'idée ; et la *volonté*, qui signifie surtout la faculté générale par laquelle on se porte vers les choses, s'entend aussi de l'acte particulier de cette faculté ou de la volition ; les mots de *jugement*, d'*imagination*, etc., ont également les deux sens ; de même encore ou à peu près le *désir*, qui est proprement un élan qui part de nous, s'applique fort bien aussi à l'objet auquel nous tendons, et Marinette parle une très bonne langue quand elle dit ;

... Adieu, Gros-René, mon *désir* !

On a remarqué que nos deux citations de Voltaire (il suffit pour s'en con-

Digitized by Google

duit va réduire encore l'étendue d'application du mot esprit. En effet, l'esprit, *qualité ou faculté de l'intelligence,* peut presque tout faire avec ses dons heureux et agréables :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

et même il n'est pas seulement la matière première, susceptible déjà de transformations presque sans nombre ; il est plutôt encore l'outil affilé qui peut attaquer ce bloc ou tout autre, le métal comme le bois ou le marbre, et exécuter toute espèce d'ouvrages ; l'esprit crée mille choses, des choses charmantes qui ne seront pas du tout spirituelles ou plaisantes (nous prenons ici ces deux adjectifs comme équivalents), et des choses qui sont spirituelles ou plaisantes.

Si donc on veut tenir compte des usages de la langue et, ce qui est plus important, de la différence des choses, il faut bien distinguer l'esprit faculté ou qualité de l'intelligence, et l'esprit considéré comme produit, un hardi matérialiste dirait comme sécrétion de cette faculté, ce qui serait encore plus nettement distinctif ; des exemples vont montrer le mot esprit désignant d'abord l'une, ensuite l'autre de ces deux choses, et vont aussi montrer en même temps, ce qui est particulièrement intéressant pour notre distinction, que quand l'esprit désigne un produit, ce produit est toujours plaisant.

Ainsi dans le premier sens nous citerions :

vaincre de les rapprocher l'une de l'autre) visent aussi deux choses différentes exprimées par le même mot ; ce sont ces deux choses dont nous allons nous efforcer de bien faire saisir la différence.

Digitized by Google

« L'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une « question galante qui exerce les *esprits* de l'assem- « blée. »

Et de même :

Peste ! où prend mon *esprit* toutes ces gentillesses ?

Dans le second on dit : *faire de l'esprit*, ou encore :

... Clouer de l'esprit à ses moindres propos.

La différence est très claire et très marquée ; elle s'accentue et s'exagère même ici, grâce à ce que dans les deux derniers cas le mot est pris en mauvaise part ; nous la retrouverions, cette différence, quoique plus légère mais sensible pourtant et plus normale, en opposant l'une à l'autre les deux locutions *homme d'esprit* et *mot d'esprit* (1). De plus, comme on le voit et comme on l'éprouvera mieux encore si l'on veut bien faire quelques observations personnelles, ce mot dans chacun de ces deux sens génériques doit s'entendre

(1) Toujours et sans exception un *mot d'esprit* est plaisant, et il faut qu'il le soit sous peine de perdre son nom ; un *homme d'esprit* peut n'être pas du tout plaisant *(facetus)*, et être simplement un homme éclairé, sagace, entendu ; toutefois on doit reconnaître que cette dernière appellation est équivoque, et qu'un homme d'esprit est souvent aussi un homme spirituel ou autrement dit plaisant *(facetus)* ; mais cela se comprend fort bien, car un homme d'esprit est proprement un homme qui possède la *faculté* dont nous parlons ; il peut donc en user à sa guise et selon son humeur, plaisamment ou non, tandis que le *mot d'esprit* ou, ce qui est la même chose, le *bon mot* est forcément un produit, et ce produit a un sens clairement et strictement caractérisé dans la langue qui est celle de tout le monde. Voilà comme l'ambiguïté des termes ajoute aux difficultés de notre délicate distinction ; mais il y aurait bien de l'injustice à nous reprocher ces complications que nous n'avons pas créées et dont nous avons plus à souffrir que le lecteur.

Digitized by Google

même assez diversement suivant les circonstances ; c'est un vrai Protée (1); mais ce qui est nécessaire c'est de noter et de retenir cette différence de signification qu'imprime au mot la différence de la chose signifiée : l'esprit, c'est tantôt le principe actif, la source, la faculté avec laquelle on peut, entre beaucoup d'autres choses, faire des bons mots, et tantôt c'est le bon mot lui-même.

C'est dans le dernier sens, c'est-à-dire dans le sens de produit, que nous avons employé, et que, à moins d'avis exprès ou d'évidence contraire, nous continuerons d'employer le mot *esprit ;* c'est dans ce sens que, sans forcer la synonymie, nous avons presque identifié l'esprit avec le plaisant. Nous avons eu raison, puisque cet esprit-là est partout et toujours plaisant, étant bien entendu, toutefois, qu'il n'est qu'un cas particulier du plaisant.

Moyennant ces explications, nous n'avons pas d'amende honorable à faire à Mme de Sévigné ; c'est, à coup sûr, une femme d'infiniment d'esprit ; mais tout dans ses lettres n'est pas, grâces à Dieu, spirituel ; seulement, toutes ses lettres, et ses lettres tout entières, méritent une épithète bien supérieure : elles sont ravissantes, et nous croyons l'occasion bonne pour dire que nous espérons ne pas émettre, dans tout le cours de cette étude, une seule idée à laquelle ne doive souscrire sans réserve tout lecteur éclairé, s'il daigne nous bien suivre ; et ne serait-ce pas déjà une certaine

(1) Littré indique vingt-neuf acceptions du mot esprit, qui remplit dix colonnes de son dictionnaire.

Digitized by Google

façon de ne plus nous suivre que d'aller plus vite que nous ?

Le plaisant cause donc une impression très reconnaissable, très différente de ce que nous font sentir la fine justesse, l'originalité saisissante, les expressions *trouvées,* tous les bonheurs du style, la grâce, le charme.

Enfin, tout ce qui plaît n'est pas plaisant. Le plaisant présente cette particularité, qui le caractérise, d'être toujours mêlé de quelque chose de faux.

V

Distinction de la finesse, de l'adresse, et de la ruse laquelle est essentielle à l'esprit. — Bossuet n'a pas d'esprit. — L'adresse est d'un usage continuel dans l'art d'écrire et dans le travail intérieur de la pensée. — Nouvel essai de démarcation entre les deux sortes d'esprit (faculté et produit), et nouvelle définition de l'un et de l'autre.

Jusqu'à présent, nos analyses ont pris pour objet direct ou principal la chose produite, la chose spirituelle, le bon mot ; il convient maintenant, pour compléter notre examen, de passer à l'autre terme, c'est-à-dire que nous devons étudier la faculté d'où jaillissent ces joyeux éclairs. Pour cela, il nous faut nous transporter dans la conscience, dans la pensée de l'homme d'esprit, à l'effet d'assister, autant que possible, à la formation du bon mot, et d'observer comment l'intelligence s'y prend pour le produire, et quelles sont les

Digitized by Google

parties d'elle-même qu'elle met alors spécialement en exercice.

L'intelligence débute par une analyse très déliée, et elle y puise les moyens et les éléments d'un artifice subtil ; elle procède d'une observation vraie, mais elle y ajoute une part d'invention et de fraude.

Lorsqu'elle est véritablement complète, l'intelligence doit, au milieu de ses autres dons, avoir la finesse, c'est-à-dire le discernement exact, la vue nette des détails, des plus petites parties, des rapports les moins aperçus du vulgaire ; mais cette faculté analytique ne lui sert qu'à faire mieux son choix et à se donner des idées plus claires et même plus simples.

La finesse correspond, ou peu s'en faut, à *l'appréhension,* comme on disait si bien autrefois ; c'est une aptitude à saisir avec vivacité et précision ; mais, à côté d'elle, très près, aussi près que possible, se trouve une autre chose : l'adresse. C'est une faculté de mise en œuvre, tandis que la finesse, à proprement parler, ne fait que voir et bien voir. Au physique, l'adresse consiste dans le choix heureux des moyens et dans un emploi si convenable de nos forces, que rien n'en est perdu ; elle produit le plus d'effet avec le moins d'effort ; elle a aussi cette application de réussir à des travaux légers, qu'elle seule peut entreprendre. Tant qu'elle se tient dans cet usage, elle est une vraie qualité et un bien ; mais elle peut, sortant de son office légitime, qui est de seconder la force et de concourir à un mouvement utile, elle peut s'exercer seulement à faire de la prestidigitation, de la jonglerie, de pures

Digitized by Google

grâces, et n'avoir d'autre but que de tromper ou d'amuser les yeux.

Il en est de même de l'adresse de l'intelligence. Quoique toujours très différente de la vigueur, elle doit être estimée en tant qu'elle profite à la justesse de la pensée et de l'expression et à la meilleure disposition des choses ; mais dès qu'elle se livre à ce que Fénelon appelle des *tours de passe-passe,* elle devient une habileté vaine ou même suspecte ; et si de dessein formé elle veut préparer d'agréables surprises en faisant appel à la ruse, laquelle n'est jamais sans un peu de mauvaise foi, elle produit le plaisant.

Ceci étant bien entendu, nous nous expliquerons sans peine comment on peut avoir beaucoup de finesse et même beaucoup d'adresse, et manquer complètement d'esprit.

Voyez Bossuet, il n'a pas seulement les grandes qualités; comme il est à son aise au milieu de toutes les finesses de l'abstraction ! Quelles divisions délicates, aiguës, qu'il subdivise encore, et avec quelle dextérité sûre il suit le fil ténu de son raisonnement (1) ! Mais, tout le monde le sait, il n'a pas le don du rire; c'est que sa puissante et riche imagination est trop fortement éprise du vrai, trop portée au grand, pour se prêter à ce qui n'est, après tout, qu'un jeu et une moquerie. Rarement il a rencontré de ces idées dont l'esprit eût pu tirer parti ; il les dédaigne même ou les évite, et si, parfois, il les ramasse, il les traite d'une

(1) M. Nisard signale dans Bossuet ce qu'il appelle une subtilité vigoureuse, alliance de mots pleine de bonheur. Déjà M. de Maistre avait appliqué à ce puissant esprit la qualification de *acutissimus inter acutissimos.*

Digitized by Google

manière si exacte et si austère qu'il chasse toute envie de rire. Ainsi, dans un sermon, pour expliquer que le riche demeure aussi sensible que le pauvre à la perte de son argent, il prend la comparaison du cheveu qu'on arrache et qui cause une égale douleur, que la tête soit bien ou mal garnie. Cette analogie est des plus justes et des plus ingénieuses, mais elle est déduite avec tant de rigueur, avec tant de précision magistrale, que le plaisir est tout pour notre raison. Ailleurs, il relève les belles exclamations, ces lieux communs d'étonnement niais que la mort fait débiter aux mortels à chaque fois qu'elle frappe un mortel. De quelle verve Pascal eût invectivé contre notre sottise! Mais Bossuet, chez qui, d'ailleurs, de pareilles choses ne se voient pas souvent, ne veut ni ne saurait employer le badinage ou l'ironie; toutefois, c'est peut-être, si on ose le dire, une lacune dans un si grand génie, du moins lorsqu'il aborde la polémique (1). Et l'autre grand nom que nous venons de citer rappelle avec assez d'éclat ce que la raillerie peut y apporter de secours. C'est que toute lutte a quelque chose de passionné et de personnel, qui ne ressemble guère à la démonstration désintéressée, à la recherche impartiale de la vérité. Avoir la raison de votre côté dépend moins de vous que de votre thèse; tout ce que vous pouvez, c'est d'être le plus fort et d'avoir actuellement le dessus; aussi, un bon mot avance souvent plus vos affaires, par le plaisir du public et l'embarras de votre

(1) Quand il s'agit d'un homme comme Bossuet et que l'on croit avoir découvert qu'il lui manque quelque chose, il faut toujours se demander avec crainte si l'on ne rêve pas un assemblage contradictoire.

Digitized by Google

adversaire, que ne ferait l'argument vraiment décisif.

Fénelon, non plus, n'a guère d'esprit (nous nous entendons bien) ; on en dirait autant, et avec plus de confiance, de bien d'autres écrivains dont on fait ses délices ; ce n'est certes pas qu'ils manquent d'adresse, car il n'est personne, au contraire, qui n'admire comme ces beaux génies disent tout ce qu'ils veulent dire et quels mots suffisent à leur simplicité magnifique ; mais c'est qu'ils sont sincères et vrais, c'est qu'ils ne prétendent ni surfaire ni surprendre, *c'est qu'ils ne vous en donnent point à garder,* excellent gallicisme qui peut servir de pierre de touche infaillible pour éprouver si un mot est une plaisanterie, ou même encore si une pensée non sans justesse ne contient pas dans sa rédaction quelque alliage d'esprit ; car on peut poser comme règle sûre de distinction que l'esprit est toujours un peu autre chose que la vérité dite en toute droiture ; le mot spirituel le plus plein de sens et de raison n'est piquant, c'est-à-dire spirituel, que par la petite piperie qui trouble, retarde ou complique la perception de la vérité.

Nous devons insister encore pour achever de montrer qu'une velléité plus ou moins trompeuse est essentielle à l'esprit, et que l'adresse ne suffit pas toute seule à le constituer ; en effet, non seulement la métaphore la meilleure et la moins plaisante n'est jamais qu'un artifice ou pour le moins un expédient heureux, mais encore on ne peut traduire quoi que ce soit par la parole sans une certaine adresse ; bien plus, même pour l'homme qui ne fait que méditer tout bas, la prise de possession ne se consomme bien sur les idées que par

Digitized by Google

l'adroite violence qui leur impose une forme et qui contraint les premières impressions flottantes à prendre un corps dans des propositions réelles et ordonnées (1); mais laissons le silencieux penseur trop difficile à observer (2) et voyons à l'œuvre les écrivains.

Assurément on ne songera pas à trouver de l'esprit à Corneille ou à Racine dans leurs tragédies, et pourtant quels artisans de style! l'un ingénieux dans sa force jusqu'à la subtilité, se complaisant trop souvent dans les antithèses, les distinctions poussées à outrance, les ergoteries, mais trouvant à travers tout cela les grands effets simples; l'autre non moins souple et habile, mais avec plus d'aisance, de douceur, de charme continu, d'art caché; tous deux étonnants d'industrieuse adresse : c'est le vrai nom, et il faut le justifier.

Quand des soldats qui prennent une ville d'assaut se précipitent dans les rues pour en finir avec l'ennemi, tout les enivre : le succès, la lutte, le danger, le sang ; quel carnage! Et si on est au milieu des ténèbres, quel redoublement de massacres! La crainte des surprises oblige de frapper sans choix ni merci,

(1) Ce besoin pour la pensée d'être déterminée grammaticalement et de se revêtir de mots est à la connaissance particulière de ceux qui parlent avec facilité plusieurs langues : ils pensent tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, mais toujours dans une.

(2) Le lecteur pourra consulter sur ce point fort intéressant *la Parole intérieure*, de M. Victor Egger (Germer-Baillière, 1881) ; l'auteur indique lui-même dans quelle mesure il a entendu restreindre son sujet ; car, traité dans toute son étendue et dans toute sa profondeur, ce sujet était presque sans bornes, puisqu'on aurait dû y trouver le dernier mot sur la nature la plus intime du *moi*, sur ses modes actifs et passifs, sur le mysticisme, sur la *grâce*, sur l'inspiration...

Digitized by Google

et la furie de la mêlée ne peut plus être retenue par l'horreur du spectacle ni par la pitié pour des victimes innocentes; quatre mots suffisent à Pyrrhus pour exprimer toutes ces idées et pour s'excuser par surcroît :

> La victoire et la nuit, *plus cruelles que nous,*
> Nous excitoient au meurtre et confondoient nos coups.

Le poète normand est bien aussi madré que le poète champenois dans le maniement de la langue : lorsque Fulvie veut persuader à sa maîtresse de s'en fier pour faire périr Auguste aux assassins dont les attentats se renouvellent chaque jour, Emilie n'a besoin que d'un seul petit mot pour faire ressortir la lâcheté de ce conseil :

> J'attendrai du hasard qu'il *ose* le détruire.

Voilà du beau langage à coup sûr; mais nous sommes en pleine adresse, l'adresse du génie si l'on veut(1); ces personnifications aussi inattendues qu'elles sont heureuses, ces courtes et vives prosopopées rentrent dans les pratiques familières à l'esprit; mais il faut remarquer que la passion et l'imagination, lorsqu'elles sont émues, trouvent d'emblée ces images, et qu'elles

(1) Nous aurions aussi pu prendre des exemples dans Tacite, dont le style est particulièrement semé de traits hardis où l'adresse ne brille pas moins que la vigueur; citons seulement un trait de cette concision si pleine, si colorée, si forte, où il ramasse sa pensée : Néron, ayant résolu de se défaire d'Agrippine, cherche le moyen d'y réussir sans que le crime apparaisse et il s'arrête à l'idée de la faire périr en mer, parce que *nihil tam capax fortuitorum quam mare,* expression si heureuse qu'elle est vraiment intraduisible; on ne la rendrait que par équivalent et encore au prix de beaucoup de trivialité en disant que *la mer a bon dos.*

Digitized by Google

parlent ainsi sans calcul, sans ruse, croyant ne dire que ce qu'il y a de plus simple et de plus juste à dire : c'est pourquoi nous sommes loin de l'esprit (1).

Nous en serions bien plus près, si l'adresse, au lieu de servir l'éloquence et la grande poésie, produisait des effets seulement ingénieux; elle ne chercherait pas encore à tromper, mais purement à plaire.

Le rire et le sourire sont bien voisins : le plaisant revendique le premier comme lui appartenant en propre et exclusivement, mais il se contente quelque-

(1) Ces deux exemples peuvent nous aider à bien faire comprendre la distinction souvent fort déliée de l'adresse et de la finesse, ils doivent même nous servir à faire l'épreuve de cette distinction ; en effet ils nous présentent de *l'adresse* bien caractérisée; mais il n'y a plus que de la *finesse* dans le passage suivant : « Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer ; et Télémaque qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déjà assez pour se laisser mener sans résistance. » Ce n'est là que de la pure *finesse*, mais il en fallait beaucoup et de la meilleure pour voir ainsi et pour faire voir, dans les péripéties de notre lutte avec la passion, ce moment où notre volonté qui commence à s'affranchir a seulement gagné de ne plus être contraire, et où notre force renaissante n'est encore qu'une docilité toute passive ; c'est le zéro par lequel il faut que l'on passe pour passer du négatif au positif, et Fénelon le marque avec une vérité lumineuse, sans avoir été ni subtil ni pédant, et sans s'être servi de fiction, ni d'artifice, ni même (notons ce point) d'aucune métaphore scientifique ou autre. Quant à l'*adresse*, elle consiste surtout, et alors elle se manifeste très clairement, dans le recours à l'imagination ; mais ne consiste-t-elle pas aussi, et sous ce rapport elle serait continuelle, à savoir choisir et prendre, au milieu de la foule des éléments qui s'enchevêtrent dans une idée concrète quelconque et que l'on ne peut tous énoncer, la particularité dominante, topique, essentielle ? Cette dernière sorte d'adresse, si on la désigne sous ce nom, ne peut plus guère se distinguer de l'intelligence fine et judicieuse : la sagacité, l'art et le goût se sont alors si bien fondus ensemble, que l'on ne saurait plus faire la part de l'adresse et la part de la finesse dans le résultat si parfait et si *un* auquel elles ont concouru toutes les deux.

Digitized by Google

fois du sourire, et le sourire convient également à ce qui n'est qu'agréable sans aucune tromperie.

Qui tracera la ligne de démarcation entre le rire et le sourire, et, dans le sourire lui-même, distinguera toutes ses nuances, toutes ses causes, depuis le trait mortel galamment aiguisé, jusqu'à la plus douce malice et à la grâce plus douce encore?

Qui, de même, séparera bien l'un de l'autre les deux esprits (faculté et produit)?

Dans la nature il n'y a que des pentes, l'homme fait les escaliers (1); c'est ce que nous prions le lecteur de ne jamais perdre de vue s'il veut entendre comme il faut la plupart de nos remarques et de nos distinctions.

On peut dire seulement que, d'une part, l'idée spirituelle se trahit toujours par un certain caractère de duplicité, et que d'autre part, l'esprit, *qualité de l'intelligence ou faculté,* se manifeste simplement par quelque chose d'alerte, de léger, de facile, de rapide, de flatteur pour l'imagination et le goût, de libre, d'heureux et même de gai, tant il est à son aise et se sent obéi de ses idées vivement et à souhait. La définition qui l'appelle une *raison ingénieuse* ne nous contente pas; d'abord si l'esprit se propose souvent de donner à la vérité plus d'attrait et de piquant, il a

(1) On a été jusqu'à soutenir que toutes les divisions et classifications quelconques sont purement subjectives; c'est sortir d'embarras par un paradoxe trop manifeste. Il faut dire seulement que les faits dans leur variété et dans leur développement présentent une suite continue, et que les mots si nombreux qu'ils soient ne forment qu'une série discontinue : d'où la difficulté, l'impossibilité même d'une correspondance rigoureuse entre les faits et leur expression.

Digitized by Google

aussi des fantaisies purement charmantes auxquelles conviendrait peut-être mal le mot de Voltaire ; *raison* nous paraît d'ailleurs à tous égards un peu gros, et *ingénieuse* est trop synonyme de *spirituelle*.

Quant à nous, tout en reconnaissant les difficultés d'une définition en pareille matière, nous croyons en fournir une plus satisfaisante en nommant l'esprit (faculté) une adresse agréable de l'intelligence (1), et l'esprit (produit) le résultat de cette adresse quand elle s'est alliée à de la ruse; la ruse, dont le concours est nécessaire, nous donne justement cette espèce de jeu (2), ce quelque chose d'innocemment, de joyeusement dolosif que nous avons trouvé dans tous nos exemples de plaisant (3).

(1) *Adresse* et *agréable* présentent des idées qui ont le double avantage d'être aussi simples que possible et de n'être pas exprimées dans le mot à définir.

(2) Toutes les fois qu'on étudie un ordre quelconque de faits et qu'on se met à en parler, il y a de certains mots qui reviennent sans cesse et qui par là font voir leur importance dans la matière ; ils doivent donc être l'objet d'une attention spéciale. Or il en est ainsi du mot *jeu* dès qu'on s'occupe de l'esprit et du plaisant; et, pour bien comprendre la flexibilité de ce mot, il ne nous paraît pas sans intérêt de remarquer qu'il est unique en français pour correspondre à deux mots latins : *jocus*, dont il provient étymologiquement, et *ludus* ; il y a même encore *lusus* (voir Gardin du Mesnil). On dit *jeu de mots* et on dit *jeu de paume* ; *jeu* n'est même pas exclu par ce qui exige des calculs froids et compliqués ; pour désigner la plus laborieuse des distractions, on dit le *jeu d'échecs*, et la plus dangereuse des spéculations, les *jeux de bourse*. *Ludus* semble surtout avoir trait à l'adresse, à l'exercice de l'activité, et *jocus* à la feinte, au simulacre, à la plaisanterie, ce qui présente une concordance avec notre distinction.

(3) Notre première édition avait eu le tort de ne pas circonscrire d'une façon assez tranchée et assez claire le sens spécial et limitatif que nous donnons à *l'esprit* ; aussi quelques personnes, tout en nous concédant que dans l'esprit il y a toujours surprise, résistaient à y voir de la superche-

Digitized by Google

VI

Quelques derniers mots, pour n'y plus revenir, sur l'esprit (faculté).

Comme nous ne devons plus guère nous occuper de l'esprit considéré en tant que faculté personnelle qui brille, nous ne pouvons nous résoudre à en prendre si brusquement congé.

Cet esprit peut être absolument exempt de facétie et il est surtout vivacité; aussi est-ce lorsqu'il parle qu'il se montre le mieux; on en reconnaîtra, on en admirera le plus bel épanouissement dans ce trait peut-être un peu précieux, mais si agréablement juste, du portrait que Mme de la Fayette a laissé de Mme de Sévigné causant, et qui s'accorde à merveille avec le portrait véritable où Nanteuil nous la conserve pleine de vie, étincelante, radieuse : « ... Le brillant de votre esprit donne un tel éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne pût toucher que les

rie; maintenant nous espérons que leur hésitation aura disparu tout à fait; car il a dû leur suffire de remarquer, d'une part, que la surprise est l'effet, et la supercherie la cause ou le moyen de cet effet, et de l'autre, que, s'il y a des surprises accidentelles, c'est-à-dire sans supercherie, la surprise que produit l'esprit est toujours préparée par un certain calcul, ou que pour le moins elle est toujours très sciemment provoquée. L'élément essentiel au plaisant, cet élément de fausseté, tantôt presque imperceptible, tantôt énorme, sera donc reconnu par tout le monde dans l'esprit, en attendant que nous le montrions également et bien plus aisément dans le comique.

Digitized by Google

oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux. »

C'est que tout révèle cet esprit lorsqu'il est en action, et que tout lui sert de moyen pour se produire au dehors, la physionomie, le geste, les suspensions, les insistances, ce qu'on précipite, enfin le jeu et la musique du discours; la phrase grammaticale ne contient que la moindre partie de ce qu'on veut faire concevoir, et les mots ne sont capables de rendre que ce qu'il y a de plus gros dans l'idée. « Il *me* semble que l'on dit des choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire. » La Bruyère avait-il besoin de donner à cette vérité très certaine l'air aventurier d'une découverte ou l'air timide d'une conjecture personnelle? Que cette remarque est bien d'un faiseur de livres maître dans l'art du style, d'un écrivain de profession qui est réduit et qui excelle à tout faire passer par la plume! Mais les gens les moins lettrés savent par leur expérience journalière que, grâce aux tons qu'y met la voix, la même chose paraît et vraiment devient agréable, neuve, délicate, malicieuse, ou insignifiante et niaise; qu'elle se précise et se nuance à l'infini rien que par les variétés de l'accent, et qu'elle change même du tout au tout si l'inflexion la rend ironique. Comparez aussi ce que des lecteurs différents savent faire du même passage (1)! C'est bien mieux encore quand on fait

(1) Nous pouvons citer un fort ancien petit dialogue qui a été, pour ainsi dire, sténographié, et dans lequel la manière dont presque chaque syllabe doit être notée est si importante qu'on pourrait aisément le rendre inintelligible, tant le sens vrai se trouve peu indiqué et quelquefois même contredit par le sens littéral. Un plaideur de province qui était venu à Paris pour

Digitized by Google

valoir ses propres pensées et surtout quand deux fins causeurs sont aux prises en se regardant dans les yeux : comme ils s'entendent, se devinent, se préviennent, s'interrompent, se complètent, se pénètrent, se mêlent l'un à l'autre! Il est même arrivé à deux personnes, d'un esprit peu commun il est vrai, qu'elles auraient pu presque tout à fait se passer des mots : « L'un de « nous répondoit fort bien à ce que l'autre avoit envie « de dire, et si nous n'avions pas voulu nous donner « le plaisir de prononcer assez facilement des paroles, « notre intelligence auroit quasi fait tous les frais de « notre conversation. »

Voilà encore l'idéal (car Mme de Sévigné est encore là et Bussy-Rabutin est son partner), voilà le suprême degré de l'esprit que nous devons maintenant quitter, non sans regret; mais il est temps de retourner à celui que nous voulons approfondir, à l'esprit qui est un produit, et qui de sa nature est toujours plaisant et toujours plus ou moins suborneur.

suivre un gros procès raconte à un ami fort au courant du monde judiciaire qu'il a eu bien soin de confier son dossier à un avocat de grand renom :

« Qui donc avez-vous pris?

— Me X, s'il vous plaît, Me X !

— Me X?

— Comment ! est-ce que ce n'est pas un bon avocat?

— Pardonnez-moi, c'est un bon avocat, un très bon avocat.

— *En effet*, j'avais bien cru remarquer qu'il n'entendait rien du tout à mon affaire. »

Digitized by Google

VII

L'esprit n'existe pas seulement dans les traits isolés.

On a pu voir que nous n'avons examiné l'esprit que dans des traits, que dans des bons mots; il ne faudrait pas croire pour cela que l'esprit ne peut exister que sous cette forme. Nous avons dû choisir d'abord ce genre d'exemples, parce que c'est là que l'esprit nous permet de surprendre à l'état concentré ses subtils effets qui échappent presque à l'analyse dès qu'ils se répandent; mais maintenant, éclairé par ces constatations plus faciles, nous pouvons signaler des impostures plus déliées et moins aisément reconnaissables, parce qu'elles sont plus étendues.

La même imagination qui sait trouver des traits peut procéder d'une façon plus discrète; elle peut donner à un morceau, à tout un ouvrage, un charme mordant insaisissable, que l'on sent dans tout et que l'on ne remarque dans rien; l'effet est dans l'ensemble, c'est comme de la malice diffuse; on croirait voir cette douce clarté continue qui manifeste la présence d'une indistincte multitude d'étoiles; c'est à peine si parfois on découvrira quelques mots saillants, susceptibles d'être extraits, brillants clous d'or semés de place en place sur la blancheur de la Voie lactée.

L'esprit est alors dans le ton général, dans l'inspiration, et vaut souvent mieux que la verve des saillies.

Digitized by Google

Dans la fameuse joute de Célimène et d'Arsinoé, c'est bien de l'esprit qu'elles montrent toutes deux, (Molière va le leur faire dire) ; tout y est aigre-doux, c'est de l'ironie perpétuelle, c'est-à-dire de la contre-vérité, et comme elle est maniée ! Qui n'admire la façon dont la jeune veuve renvoie à son amie l'avis charitable avec la malice d'imiter et la coquetterie de ne pas ressembler ? Quelle flexibilité à se jouer autour de la même pensée sans redire un seul mot déjà entendu ! Si, après cette brillante variation, Célimène s'amuse à reprendre littéralement les derniers vers de la prude, ne semble-t-elle pas vouloir surtout lui montrer qu'elle est aussi bien servie par la mémoire que par le don de la parole, et que, suivant sa fantaisie, elle récite ou improvise avec la même facilité légère et redoutable ? La suite ne dépare pas ce début ; jamais l'art de dire élégamment des choses sanglantes ne s'est déployé avec plus de souplesse et d'éclat, et Arsinoé dit très justement :

> ..... Brisons, madame, un pareil entretien ;
> Il pousseroit trop loin votre *esprit* et le *mien*.

Toutefois, pour être rigoureusement exact, il faudrait faire remarquer que, quoi que la scène contienne, le mot *esprit* qui la termine veut dire la faculté et non le produit, mais la faculté se mêlant uniquement de railler et de mordre et d'être plaisante avec cruauté.

Digitized by Google

VIII

Trois conditions sont nécessaires à l'idée plaisante pour être de l'esprit, savoir l'intention, la justesse et l'agrément. — 1° L'intention.

Nous savons que l'esprit est toujours empreint de quelque fausseté; il est mensonge ou pour le moins hâblerie, et nous avons ajouté qu'il est un cas particulier du plaisant.

Mais qu'est-ce qui caractérise au milieu du plaisant l'esprit ou autrement dit l'idée spirituelle?

Trois choses : son imposture doit être volontaire, elle doit avoir de la justesse, elle doit avoir de l'agrément.

D'abord elle doit être volontaire.

Pourtant chacun sait le vers :

> L'esprit qu'on *veut* avoir gâte celui qu'on a ;

et de même quelqu'un qui s'y entendait a cru donner un suprême éloge à l'esprit de Mme de Sévigné en disant qu'elle l'avait *comme à la dérobée d'elle-même*.

Devons-nous donc rayer la première condition que nous avons énoncée ?

De l'autre côté du Rhin on se tirerait peut-être d'affaire en disant que c'est que l'esprit est alors consciemment inconscient ou inconsciemment conscient; pour nous, nous aimons à nous entendre, et si ce que le goût sent parfaitement n'était pas susceptible de se

Digitized by Google

bien traduire par la parole (cela peut arriver (1)), nous renoncerions à mettre des mots obscurs sur des choses claires; mais n'est-il pas très simple et très vrai de dire que la spontanéité la plus impétueuse, la plus pétulante, n'exclut pas qu'on sache ce qu'on dit?

L'esprit doit être volontaire, en ce sens qu'on n'en a pas par imprudence, maladresse, inexpérience, étourderie, distraction, aveuglement.

Si notre directeur de théâtre, avec son actrice qui ne voulait pas entendre raison sur la mort de sa mère, a désiré faire une plaisanterie odieuse, il a eu, hélas! de l'esprit, car il en est de tous les genres; mais, s'il a été de bonne foi dans son impatience, s'il n'a senti

(1) Au vers si souvent répété de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

pourrait s'opposer le mot d'un autre maître, de Fénelon : « On conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement... » La contradiction peut être trouvée assez piquante, elle n'existe pourtant pas en réalité. S'adressant aux auteurs, Boileau ne peut trop leur recommander de s'exercer à penser avant d'oser prendre la plume, et il veut leur bien inculquer qu'une conception claire est la condition préalable et nécessaire d'une expression claire; mais on cesserait d'être dans le vrai si l'on affirmait que cette condition nécessaire est toujours suffisante; en effet, notre faculté de comprendre et de sentir va beaucoup plus loin que notre faculté d'analyser et que nos moyens de décrire; nous avons mille fois plus d'impressions et de nuances d'impressions qu'il n'y a de mots dans la langue et de combinaisons possibles de mots; cette disproportion est bien connue de quiconque s'est donné la tâche de faire entrer exactement dans une proposition explicite ce qu'il voit intérieurement et ce qu'il éprouve; et en quoi donc consistent surtout le charme et la supériorité des grands écrivains si ce n'est dans le secret qu'ils ont de se faire les heureux interprètes de nos pensées latentes, et dans leur art de dire avec aisance et avec originalité les choses que nous étions incapables de dire et que notre emphase ou notre maladresse qualifiait d'indicibles?

Digitized by Google

qu'après l'avoir laissé échapper, et en s'entendant lui-même parler, l'énormité qu'il vient de dire, il n'a plus été spirituel, quoique toujours plaisant, et nous pouvons même dire par anticipation que, dans ce cas, il a été comique (1).

Un enfant, un étranger, forgent souvent des mots, imaginent des locutions originales, pittoresques, plaisantes, qu'un homme d'esprit serait fier d'avoir trouvées et qui dans sa bouche seraient spirituelles. Mais c'est sans le vouloir et par ignorance que les enfants sont créateurs dans leur langage; seulement leurs néologismes et leurs fautes contre la grammaire révèlent souvent une intuition des analogies et une rigueur de déduction qui nous charment autant qu'elles nous étonnent; et, si des enfants nous passons aux personnes qui sont le mieux en possession de la parole, il faudra bien reconnaître encore que plus d'une fois c'est parce que le mot propre leur manque ou tarde à s'offrir qu'elles se trouvent amenées à l'expression piquante.

Enfin, si l'on peut être plaisant à son insu, par mégarde, contre son gré, ce n'est plus de l'esprit : l'intention (2), la clairvoyance parfaite de ce qu'on dit, est requise, et c'est naturel puisqu'il s'agit de tromperie ou de surprise voulue; mais cette intention, cette clair-

(1) L'intention plaisante est avec d'autant plus de raison signalée par nous comme étant une des conditions de l'esprit, que cette condition fera partie des différences qui font si fortement contraster l'esprit et le comique.

(2) Il faut de l'intention, mais il ne faut pas de prétention, et de l'une à l'autre il n'y a que le doigt.

Digitized by Google

voyance ne suffit pas et ne peut tenir lieu du reste, d'abord de la justesse.

IX

2° *La justesse.* — Le vrai bon sens est plus rare et vaut mieux que l'esprit avec tout son éclat.

Comment parler de justesse dans ce qui renferme un principe de mensonge? Il semblerait même qu'on ne devrait pas tolérer ce genre de dextérité astucieuse.

Pourtant cette dextérité se fait pardonner, elle se justifie, elle s'honore même, quand elle s'emploie à faire réussir la bonne cause; ce n'est toujours qu'une agréable tricherie ; mais qui lui tiendrait rigueur si elle fait seulement gagner plus vite et avec plus d'éclat celui qui a droit et raison ?

Par malheur elle sert tour à tour et semblablement le vrai et son contraire, montrant même pour le paradoxe une préférence toute naturelle.

Mais, comme il demeure toujours de l'enfant dans les hommes, il faut bien les divertir; et l'esprit est dans la bonne voie quand il cherche seulement à faire que la vérité plaise davantage, qu'elle se présente avec un nouvel attrait, qu'elle acquière une force particulière de pénétration.

L'esprit est juste alors, car il n'exagère, n'imagine, n'arrange, n'altère les choses qu'au profit définitif de la vérité. Dans ce cas, le but a légitimé les moyens et

Digitized by Google

il n'y a pas d'application plus innocente et plus favorable de cette morale un peu relâchée. Mais trop souvent l'esprit est entièrement faux, ou vide et purement joyeux; alors il tombe dans cette erreur, cause très profonde et très générale de désordres, qui consiste à prendre pour but ce qui ne peut être tout au plus qu'un moyen; et il y a cette particularité aggravante que le moyen n'est déjà pas irréprochable en lui-même, et qu'il a besoin pour se réhabiliter non seulement de la pureté de l'intention, mais encore du succès effectif et du résultat sain et utile.

Voici un exemple de la drôlerie absolument extravagante :

« C'est étonnant comme ces deux jumeaux se ressemblent!

— Oui, surtout l'aîné. »

De pareilles facéties ne peuvent exciter qu'une gaieté frustratoire; elles justifieraient pourtant en perfection ce que Kant a dit du sentiment qui accompagne le rire, que c'est la résolution de l'attente en rien. Ne semblerait-il pas, à s'en tenir à ce mot, que l'éminent et vigoureux penseur n'a vu, si l'on peut ainsi parler, que le corps du phénomène et qu'il en a négligé l'âme? Sa définition s'amenderait, sans devenir bien satisfaisante, si elle mettait : la résolution de l'attente en autre chose; elle pourrait alors s'appliquer, sans encore les caractériser assez, au rire intelligent et juste et à l'esprit.

On voit donc que l'esprit, même lorsqu'il est le meilleur, n'est qu'une qualité équivoque, à peine de second ordre, brillante et fêtée, mais frivole et légère, et

Digitized by Google

prisée beaucoup trop haut par le monde, qui, après tout, entend bien ses intérêts en aimant et en vantant ce qui contribue à ses plaisirs (1).

Mais qu'est-ce que l'esprit à côté de la belle et claire intelligence? Que deviennent et paraissent dans la pure lumière du jour les étincelles et les phosphorescences?

Aussi n'est-ce pas déprécier quelqu'un que lui refuser de l'esprit, comme lui en accorder c'est encore garder le silence sur sa valeur intellectuelle : il y a des sots qui ont de l'esprit; ils rencontrent heureusement (2), et beaucoup de bavardage inconsidéré multiplie leurs chances.

Faire trop souvent appel à l'esprit et ne pouvoir

(1) L'opinion avantageuse qu'on a des hommes d'esprit et qu'ils ont aussi d'eux-mêmes se justifie fort bien : de quelque matière qu'il s'agisse, il leur coûte si peu de la comprendre à leur façon et d'en discourir, qu'ils peuvent encore se donner du bon temps et prendre leurs ébats, tant ils sont doués richement, tant ils dominent de haut toutes choses! Au contraire les personnes de simple mais vrai bon sens employent tout ce qu'elles ont de force à chercher la vérité et à en parler du moins mal qu'elles peuvent; elles nous font donc voir perpétuellement l'effort de gens qui peinent, ou tout au moins le sérieux propre aux gens qui y *vont de la tête et des reins*, pittoresque locution populaire que Mme de Sévigné s'est plu un jour à mettre sous sa plume, en la transcrivant même plus fidèlement.

(2) L'intelligence véritable est justesse et jugement (étymologiquement, choix, *intelligere*), elle tâche de se faire des idées *adéquates*, et se prend à la chose même; l'esprit est une sorte d'imagination qui exerce son activité surtout dans les alentours de la chose, exploite de préférence et recherche les rapports accidentels, superficiels, tangentiels, tous plus ou moins illusoires. Tandis que sur chaque chose il n'y a, en un certain sens, qu'une seule idée qui soit la vraie, on s'en peut faire un grand nombre qui sont fausses, mêlées de fausseté et d'imagination. S'il ne faut pas reprocher aux gens et s'il faut plutôt même leur envier la facilité et l'abondance avec laquelle les idées s'associent dans leur tête, il est prudent toutefois de tenir cette richesse un peu en suspicion et de se rappeler l'observation de Lessing :

Digitized by Google

s'en passer, n'est-ce pas un aveu assez humiliant qu'on ne peut se suffire avec des idées raisonnables? Celui qui prend ou affecte de prendre toutes choses en riant ne sait pas les bien voir et montre qu'il manque de fonds et de sens ; celui qui les considère avec une attention toujours montée au grave trahit aussi une lacune et se trompe d'une autre manière ; l'intelligence qui est tout à fait bonne, à la fois solide et fine, prompte et capable d'application, saisit également ce qui est sérieux et ce qui est plaisant, donne à chaque sujet les pensées qui lui conviennent et badine à propos, c'est-à-dire rarement.

X

3° *L'agrément.* — Impuissance de la critique. Son unique office.

On cherche les rieurs et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite ;
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

Ce n'est pas assez que l'esprit soit approuvé par la

que l'on voit cent personnes avoir de l'esprit pour deux qui possèdent une sagacité véritable. Une pareille proportion ne peut évidemment être prise pour une vraie expression numérique ; mais elle ne paraît nullement exagérée, et elle peut servir sinon à calculer, du moins à comprendre combien est petite la probabilité qu'une même personne réunisse deux choses déjà peu communes séparément, ensuite (mais ceci n'est qu'une conséquence) combien de fois il doit arriver que les gens d'esprit nous jettent de la poudre aux yeux.

Digitized by Google

raison, il doit au goût un compte sévère et délicat; il faut qu'il agrée; il faut qu'il surprenne doucement, que sans être raffiné il soit fin, se faisant sentir plutôt encore que deviner, qu'il soit facilement entendu sans être lourdement souligné.

L'esprit doit donc se tenir à égale distance de la subtilité laborieuse et des procédés grossiers de la charge; il établit et suppose entre celui qui parle et celui qui écoute un pacte secret d'intelligence qui les fait s'entendre en dehors et au delà du sens littéral des paroles, qui les flatte et les excite l'un l'autre et l'un par l'autre, qui tient sans cesse leur attention en activité, et, sans lui causer jamais la peine d'un effort, la récompense délicatement par des jouissances qui ne sont pas pour tout le monde.

Toutefois il n'y a pas que la plaisanterie légère, discrète, *attique*, comme nous disons sans trop nous souvenir des libertés que prenait Aristophane; il y a la grosse plaisanterie, la plaisanterie salée, détonante, brutale même, et elle n'est certes pas moins bonne que la première quand, sous sa bruyante gaieté, elle cache une vraie finesse, un bon sens lumineux et vif; qui ne songe à Rabelais et à sa verve souvent ordurière, toujours endiablée?

Ces indications bien générales et bien insuffisantes sont les seules qui puissent être données sur l'obligation où l'esprit est de plaire; c'est que l'analyse ne va pas bien loin avec ses plus curieuses recherches; elle peut seulement justifier après coup ce que nous avons trouvé de charme dans un bon mot et nous rassurer sur la légitimité de nos plaisirs; c'est à peine si elle

Digitized by Google

est capable de rendre notre sensibilité plus juste et plus pure en l'affinant par un exercice continuel ; en tout cas, elle est absolument dénuée de puissance créatrice. Quel esthéticien, quel humaniste, quel grammairien tenterait de nous tracer des règles pour nous apprendre, par exemple, à aiguiser contre le talent peu modeste une épigramme comme celle que décochait un jour le caustique et point endurant Bussy-Rabutin : « Je sens comme lui son mérite, mais j'en suis moins aveuglé. » Il faut en prendre notre parti : il n'est point, hélas ! de recette pour avoir de l'esprit, du vrai esprit tout au moins ; s'il en était, personne ne consentirait plus à être platement ennuyeux, mauvais plaisant ou bel esprit guindé.

XI

Des conditions de l'esprit il faut passer à ce qui fait la matière de l'esprit, c'est-à-dire les mots, le tour, la pensée.— 1° *Les mots*.— Jeux de mots. — Les uns jouent principalement sur le son, les autres sur le sens ; ces derniers peuvent eux-mêmes se diviser en deux classes.— Insistance particulière sur les métaphores prolongées au delà de l'usage commun (1).

Nous venons de voir les conditions auxquelles doit satisfaire l'esprit, recherchons maintenant à quoi se prend son petit travail de fraude.

(1) Nous devons prudemment avertir le lecteur que ce paragraphe est un des plus abstraits et des plus difficiles de tout cette première partie de notre livre.

Digitized by Google

Il se prend au mot, au tour ou à la pensée même.

Faut-il donc faire une mention spéciale des jeux de mots ? Oui, certes, ils jouissent d'assez de faveur pour qu'on s'occupe d'eux, et d'ailleurs ils s'étendent plus loin qu'on ne croirait.

Rien de plus fade que de chercher, à défaut de rapport entre les choses, des assonances dans les mots qui leur servent de signes, et toutefois il y a des rencontres dont il est permis de profiter. La langue, malgré ses ressources prodigieuses, se fait maudire cent fois la journée par l'écrivain qui veut se contenter lui-même ; quand, par fortune, la matière rebelle lui offre une occasion de revanche, en faisant que ce qui est obstacle habituel (1) puisse être transformé en moyen, c'est le droit du jeu de saisir cette chance. Ainsi il y a un agrément que le goût ne réprouve pas dans une phrase qui joue à l'oreille la musique de l'idée et dans l'emploi de mots dont la ressemblance ou l'opposition fortuite figure sensiblement le rapport que la raison doit concevoir ; il semble alors que la parole cesse d'être une convention et une sorte d'algèbre pour devenir la chose même, la vérité vivante et originale ; tout au moins il est certain que l'impression est plus vive et plus forte, puisqu'elle se fait à la fois et toute pareille dans l'organe et dans l'intelligence.

Un avocat qui accusait un héritier d'avoir détourné de la succession diverses valeurs, et notamment un ta-

(1) « C'est à la lettre qu'il faut voir dans le langage un obstacle pour la pensée en même temps qu'un instrument indispensable. » (M. Herbert Spencer.)

Digitized by Google

bleau de prix, vantait ironiquement le goût passionné de cet héritier pour les tableaux : « Cette belle toile, il l'a regardée, regardée, et si bien regardée qu'il a fini par la garder. » Tâchez de vous représenter un maître de la parole, acteur consommé, jetant cette phrase dans un auditoire bien à point : le choix de mots presque semblables établit une relation naturelle, logique, entraînante, de l'admiration au vol, et s'il n'y a qu'un pur abus d'un accident phonique, la plaisanterie a cette justesse et cause cette satisfaction de faire rire aux dépens d'un fripon (1).

(1) Ce n'est pas là un calembour, c'est une allitération ou paronomase, que, vulgairement, on appelle aussi le calembour par à peu près. Dans une langue parfaite il y aurait entre tous les mots tous les rapports et les seuls rapports qui existent entre les objets de ces mots, mais cette perfection est un rêve ; toutefois les langues font du mieux qu'elles peuvent ; elles obéissent à une double tendance, d'abord d'empêcher la confusion dans les mots, ensuite d'établir entre les mots un système aussi simple qu'ingénieux d'analogies qui les fasse se ressembler autant qu'il convient. Plus elles se rapprochent de ce double but, plus elles limitent le champ du jeu de mots, c'est-à-dire de l'ambiguïté. Mais il faut, à cet égard, distinguer la langue écrite et la langue parlée. Notamment notre alphabet français, où tant de lettres peuvent être muettes, où tant d'autres peuvent avoir une valeur identique surtout lorsqu'elles usent de la faculté qu'elles ont de s'unir entre elles, donne lieu à une foule d'arrangements divers qui échappent à l'audition, parce que les articulations admises comme éléments du langage parlé sont relativement bien plus simples et bien moins nombreuses ; en conséquence, beaucoup de choses se prononcent de même qui s'écrivent autrement, et l'orthographe, en cela merveilleusement guidée par l'étymologie, ne cesse de peindre au regard des différences qu'il est seul à percevoir : sein, seing, sain, saint, ceint ; cinq pierres, cinq marcs, cinq clous, cinq bols, cinq balles, cinq tomes, etc... On voit donc bien la raison pour laquelle la plupart des jeux de mots viennent expirer sur le papier, comme par exemple ce calembour, un des meilleurs qui aient jamais été faits : « J'appelle brochure, disait M. de Martignac à l'auteur d'un gros livre, tout ce qui ne se relit pas. »

Digitized by Google

Mais que ces moyens sont dangereux ! ils le sont surtout par les facilités dont ils tentent les loustics.

Il y a des jeux de mots de bien des sortes : à partir de l'équivoque toute matérielle, toute brute, et dont tout l'effet a lieu dans le cornet de l'oreille, on passe par un progrès continu jusqu'au badinage le plus ingénieux et le plus délicat ; nous venons de parler du calembour qui n'est jamais, même dans ses variétés et dans ses diminutifs, qu'une combinaison vocale ; viennent ensuite les artifices plus intellectuels qui ne jouent plus sur le son, mais qui jouent sur le sens, et ces derniers artifices doivent eux-mêmes se diviser en deux classes, suivant qu'ils se prennent à la cause générale et permanente des équivoques dans toutes les langues, ou bien à une particularité actuelle et transitoire du langage courant : expliquons-nous.

Il faut en premier lieu remarquer qu'une langue quelconque, quelle que soit son abondance, ne pourrait jamais répondre à tous les besoins de notre pensée, si elle ne centuplait ses richesses par son industrie ; d'un seul et même mot, elle fait un grand nombre de mots, rien qu'en lui donnant des acceptions différentes, et l'on sait ce qu'elle déploie de logique hardie et déliée dans cette œuvre d'attributions nouvelles, propagation incessante qui fait partie de la vie même des langues ; cette sorte d'homonymie qui se trouve nécessairement à chaque pas peut devenir une source intarissable d'effets plaisants : c'est grâce à l'un de ces doubles sens qu'a été rendue possible l'épigramme de Mme du Deffand appelant l'*Esprit des lois* de l'esprit sur les lois.

Digitized by Google

En second lieu, il y a le jeu de mots qui n'est qu'une déduction et un abus de la métaphore consacrée par l'usage. Si la science des linguistes affirme sans le bien prouver encore, et si la raison aime à croire qu'aucun mot n'a été créé arbitrairement et que tous les mots ont commencé par avoir une signification naturelle et justifiée, toujours est-il que la plupart des mots sont aujourd'hui acceptés avec une définition convenue et routinière que n'éclaire plus la connaissance des origines, et qu'ils constituent, pour ainsi dire, une partie morte dans les langues vivantes ; mais à côté de ces mots si nombreux il y en a d'autres qui sont tout parlants, qui disent vraiment l'idée ; ces mots deviendront à leur tour et à la longue de pures abstractions ; en attendant ils portent la vive empreinte de la comparaison matérielle, du fait particulier qui vient de leur donner naissance. Ces locutions qui flottent encore entre le sens concret et le sens idéal, ces symboles en voie de formation, sont de bien bonnes aubaines pour l'esprit qui veut s'amuser, et le chevalier de Boufflers nous a donné tout à l'heure un agréable échantillon de ce qu'on en peut faire ; il y a même en ce genre des bons mots si parfaits et si vrais que l'on pourrait ne pas saisir au passage la fine malice qui s'y cache ; ainsi vous dites et d'une façon très heureuse : « On tombe toujours du côté où l'on penche, » ou encore : « On ne s'appuie que sur ce qui résiste, » deux vérités de l'ordre politique et gouvernemental rendues au mieux ; mais à y regarder de près on s'aperçoit bien vite d'où vient cet accord merveilleux du physique et du moral : c'est que la langue a emprunté à la nature ses images, en appe-

Digitized by Google

lant *penchant* la disposition à certains actes, et *résistant* ce qui a été reconnu pour avoir des propriétés comparables à la solidité (la force d'inertie nous profite ou nous nuit suivant nos desseins) ; de là ce rapport si exact, si inattendu ! Cette sorte d'*harmonie préétablie* est du fait des hommes qui ont mis leur dictionnaire en correspondance avec les lois et les conditions de la matière ; on admire cette rencontre, mais on oublie qu'on l'avait soi-même préparée par le choix excellent, par l'intime justesse de la figure. Quoi qu'il en soit, voilà un beau champ pour la vivacité piquante des métaphores et pour les duperies de l'imagination ; l'erreur consisterait à croire que dans une analogie de ce genre on tient une preuve, et cela arrive à quelques-uns ; il y a donc encore en ceci du *tour de passe-passe*, à moins qu'il ne soit bien entendu que ces exemples tirés des choses tangibles ne servent qu'à donner du pittoresque à la pensée, qu'ils n'ont aucune valeur rationnelle d'argument et ne sont qu'un témoignage du génie admirable qui a présidé à la formation du langage.

« Epaississez-moi un peu tout cela, » disait, à ce qu'on rapporte, Mme de Sévigné, parlant d'une matière plus sérieuse, mais où la pensée courait aussi le risque de se volatiliser ; on trouvera que nous venons de renchérir sur le raffinement et de subtiliser la subtilité ; et l'on ne voudra peut-être plus (nous le regretterions) nous laisser le droit de sourire de la promesse que nous avons lue dans la préface d'un traité des synonymes, à savoir que cette étude, entre autres avantages, doit donner de l'esprit par la connaissance

Digitized by Google

plus précise et plus distinguée des mots. Il faut concéder du moins que l'observation attentive du langage ne contribue pas peu à la justesse et à la clarté des idées, et qu'elle peut faire éviter ou découvrir plus d'une erreur. Mais nos remarques, peut-être trop insistantes, ont voulu signaler un leurre qui n'est que trop familier, celui des métaphores ; combien s'y laissent prendre en écoutant ou en parlant ! Et que l'on veuille bien aussi se demander s'il n'est pas beaucoup plus facile d'attraper une métaphore et de la continuer, que d'avoir une idée et de la suivre. La métaphore prolongée au delà de l'application spéciale et unique pour laquelle elle a été introduite est une mine aussi abondante que commode à exploiter ; c'est ce que savent bien les faiseurs de *concetti*, même les poètes aux abois et tous les écriveurs et parleurs qui se trouvent court (1).

En résumé, comme aucune pensée ne peut exister que sous la condition d'une forme, la forme fait partie

(1) Tandis que les gens de sens et de raison s'arrêtent dès qu'ils ont trouvé la formule de ce qu'ils ont à dire, les gens qu'on appelle trop complaisamment les gens d'esprit font de l'expression même le point de départ de leur travail ; ils tirent de vraies conséquences de ce qui n'est admis qu'à titre métaphorique, et c'est ainsi qu'ils arrivent à des résultats qu'on peut en toute justice qualifier de surprenants ; quant aux Trissotins, leur intelligence, ou ce qui leur en tient lieu, a aussi son mode de fécondation artificielle qui ne vaut guère mieux : c'est à l'aide de réminiscences littéraires, pur expédient et expédient presque tout verbal, que leurs idées naissent et se propagent ; pas plus que les gens d'esprit ils ne procèdent de la chose elle-même ; ils procèdent de ce que les auteurs ont écrit sur cette chose ou sur d'autres choses s'y rapportant plus ou moins ; les trésors de leur mémoire les ont mis pour toujours au-dessus du besoin de penser personnellement.

Digitized by Google

intégrante de la pensée ; l'expression peut donc et doit être l'objet d'un légitime souci ; l'esprit du plus irréprochable aloi peut par intervalles s'y faire sentir, de même que les sots peuvent, par le moyen des équivoques, y trouver de continuels triomphes (1).

XII

2° *Le tour.* — Deux exemples.

S'élevant d'un degré, l'esprit réside dans le tour toutes les fois qu'on présente l'idée sous un côté autre que celui qu'on veut faire voir, ou qu'on la montre sous un aspect nouveau ; une conséquence est tirée du principe qu'on a dessein de faire concevoir ; on n'énonce qu'un seul effet pour faire conclure l'autre ; on pose une vérité d'où *l'à contrario* part comme de lui-même ; ces sous-entendus, ces transparences, ces obliquités, ces espiègleries de construction, ont, suivant les cas, de la délicatesse ou de la malice ; il y a des flatteries que l'on ne peut offrir qu'avec ce détour ; il y a des impertinences que cette forme seule permet de hasarder ; on fait des compliments bourrus et des caresses égratignantes. Souvent vous croiriez voir

(1) Une des plus irritantes facéties dont on amuse les enfants et les niais de tout âge, ce sont les devinettes consistant à demander soit la raison d'une chose qui n'existe pas, soit la ressemblance ou la différence de deux objets bizarrement comparés ; elles roulent presque toujours sur quelque inepte jeu de mots.

Digitized by Google

une sorte de tir à ricochet qui va toucher un point qu'on n'ose viser ou qu'on ne pourrait atteindre directement. C'est encore un artifice du tour que la supercherie qui jette furtivement dans une énumération une chose toute disparate, pièce de cuivre dans un rouleau d'or.

Prenons, au milieu de toutes ces subtilités heureuses, deux exemples :

« Qui s'écoute parler n'écoute qu'un sot. » La pensée en suspens voit apparaître une dualité qui dure juste ce qu'il faut pour que l'identité de la prétention et de la sottise éclate mieux.

Un vrai écrivain qui s'est fait journaliste raconte qu'il n'a jamais vu qu'une seule fois une certaine personne à l'occasion d'une visite qu'elle lui était venue faire : « Cette visite (que je lui dois)... » et il continue bonnement son récit ; comme l'humble aveu d'impolitesse fait cingler le coup de cravache ! Ce maître donneur d'étrivières pourrait nous fournir d'exemples pour tous les genres d'esprit.

Il convient de faire remarquer ici ce qui sera longuement exposé par la suite : lorsque le tour spirituel donne quelque chose à deviner, la pensée ne s'enveloppe que pour se faire chercher, c'est coquetterie ou malice (1) ; au contraire lorsqu'un personnage comique

(1) Il peut paraître humiliant pour l'homme que la façon dont une idée se présente d'abord à lui, c'est-à-dire le tour ou plus généralement encore la forme, exerce tant d'influence sur les effets que produit cette idée ; mais il ne faut pas oublier qu'une sensibilité accompagne nécessairement tous les actes de notre intelligence, et que cette sensibilité, bien que très épurée et fort supérieure à celle qui donne les sensations, est néanmoins une faculté

Digitized by Google

cache ou déguise, c'est avec la confiance qu'on n'y verra rien.

XIII

3° *La pensée.*— Trois exemples.— Limites indécises de l'esprit, et coup d'œil sur l'étendue qu'il embrasse.

C'est dans la pensée qu'est la matière la plus loyale de l'esprit, et son principe le plus fécond ou le meilleur ; l'esprit a chance alors de se trouver au plus près de la vérité, et quelquefois on doutera si ce n'est pas elle-même.

Venons tout de suite aux exemples, pour en faire l'objet de nos remarques.

On a dit quelque chose de fort spirituel quand on a défini les affaires ou le crédit : *l'argent des autres ;* mais le Français, né malin, avait-il pris garde que cette saillie n'est qu'une traduction littérale de *æs alienum ?*

Dans cet exemple, l'effet tient à ce qu'on ne fait voir qu'une face de l'idée ; l'exagération, laquelle diffère un peu de ce procédé, est d'un usage encore plus fréquent et se montre tout aussi capable de plaire et

d'ordre secondaire asservie aux lois de la contingence et à toutes les conditions de la subjectivité.

L'art dans sa notion la plus haute et la plus abstraite, l'art considéré, autant que cela est possible, comme distinct de la vérité n'est que le respect instinctif et réfléchi de ces lois et de ces conditions de la sensibilité intellectuelle.

Digitized by Google

d'étonner ; elle fait vivement paraître ce qui doit être noté, et au travers de la fiction ou de la satire on reconnaît la justesse.

Voici d'abord la fiction : une expression familière dit d'une personne obligeante et dévouée qu'elle se met en quatre ; le style relevé, conservant la même image, dit que cette personne se multiplie ; l'esprit de Mme de Sévigné traduit en vivante réalité cette hyperbole métaphorique, et appelle d'Hacqueville, cet inépuisable ami, *les d'Hacquevilles*.

Maintenant, la satire : la Bruyère nous parle de cette manie inquiète, vaniteuse et vaine qui pousse aux voyages et de ces gens « qui désirent seulement de « connoître de nouvelles tours et de nouveaux clochers, « et de passer des rivières qu'on appelle ni la Seine ni « la Loire, qui sortent de leur patrie pour y retourner, « qui aiment à être absents, qui veulent un jour être « revenus de loin... »

L'esprit dans ces exemples semble bien n'être dû qu'à la pensée ; mais comment et quand on passe du mot au tour, du tour à la pensée, comment on glisse insensiblement de l'un dans l'autre, ce serait souvent difficile à dire, tant les nuances sont fuyantes.

Bien mieux, qui saura marquer où l'esprit lui-même commence, où il finit ?

Pourtant nous ne croyons pas impossible d'indiquer à peu près entre quelles limites il se joue : l'*hébété calembour* par en bas, la vérité et la raison par en haut, donnent les deux points extrêmes, mais extérieurs.

De l'altération la plus imperceptible, la plus spé-

Digitized by Google

cieuse de la vérité, on arrive, par des transformations suivies aux extravagances du gros rire.

Comment ce vaste intervalle est-il rempli ? Que de productions charmantes y tiennent sans se heurter et sans se confondre !

Qui entreprendrait d'énumérer toutes les sortes d'esprit ?

Il y a l'esprit naturel, l'esprit argent comptant ; il y en a un moins prompt, moins franc, plus concerté et pourtant exquis.

Il y a le persifflage, la causticité entre présents ou absents (est-ce la même (1)?) ; il y a l'ironie sourde des pince-sans-rire, et l'ironie équivoque des faiseurs de compliments à mi-sucre ; il y a aussi le sarcasme indigné et généreux, s'attaquant au vice, au crime, à l'injustice triomphante, à l'oppression ; il y a encore le sarcasme qui, en toute douceur et sans avoir l'air d'y toucher, marque les gens comme avec un fer rouge. La duchesse de Ventadour, dont nous avons déjà parlé et qui ne fut que trop fidèle à la prédiction de Benserade,

(1) S'il existe des gens qui sont connus et redoutés pour leurs coups de boutoir, il en est d'autres dont la bonne langue n'épargne personne au monde, et qui toutefois prennent si bien leur temps qu'ils ne nous ont jamais dit une malice en face ni même donné le chagrin d'entendre quelque chose de désagréable sur le compte d'un de nos amis ; mais comme ils daubent le tiers et le quart, et surtout ceux qu'ils savent que nous n'aimons pas ! Grâce à ce discernement ils sont partout bien venus, partout écoutés avec plaisir ; quoiqu'ils soient souvent peu riches de leur propre fonds, ils passent pour fort spirituels, parce que les anecdotes qu'ils ont glanées et qu'ils ne sèment qu'à bon escient ne manquent jamais de nous amuser ; ils se font même la réputation d'être ce qu'on appelle de *bons enfants*, parce que nous les trouvons d'accord avec nous sur toutes choses, et qu'ils flattent nos sentiments secrets les moins honorables.

Digitized by Google

ayant recouvré la santé après une maladie abominable contractée dans ses galanteries, Mme de Coulanges disait de sa guérison que c'était une joie publique.

L'esprit n'est pas toujours offensif, quoique sa malice soit sa plus grosse dépense.

Chaque affection a son ton propre et, pour ainsi dire, son esprit; le bonheur donne à nos idées une couleur douce et dispose à l'enjouement; la joie fait dire mille folies; la belle humeur, l'ivresse ont leur verve particulière et leur faconde joviale. Gil Blas, qui savait assez bien toutes ces nuances, dit, en parlant d'un repas qu'il donnait à des collègues, qu'on y montra plus de gaieté que d'esprit, et il se garde bien de rapporter les propos. La bienveillance, le désir de plaire, la courtoise galanterie d'un homme du monde, trouvent des images aimables et flatteuses; le nom de spirituelles ne messiérait certainement pas à bien des pensées fines et tendres par lesquelles Mme de Sévigné cherchait à tromper les peines de la séparation; la grâce légère et sémillante, le badinage ingénieux, peuvent, sur les ailes de l'imagination, s'élever jusqu'à des caprices enchanteurs qu'on distinguerait mal de la poésie. Mais voilà que, sans y prendre garde, nous avons ramené le lecteur dans cette région limitrophe, particulièrement délicieuse et qui fait pourtant le désespoir de notre critique, région disputée par nos deux sortes d'esprit, par l'esprit qui est plaisant et par celui qui ne l'est pas, et destinée peut-être à demeurer indivise entre eux, tant on est embarrassé pour savoir de quel nom nommer les plaisirs qu'on y trouve, et pour décider s'ils ne sont pas plus suaves encore que piquants.

Digitized by Google

Enfin que d'écrivains d'esprit et comme chacun a son esprit à lui très particulier ! Mais quelle différence plus grande encore entre l'esprit des hommes et l'esprit des femmes (1) ! Il semble pourtant que Mme de Staël avec sa fougue et sa vivacité légère, avec ses qualités à la fois viriles et délicates, pourrait peut-être servir de lien et de transition entre les deux sexes de l'esprit.

Il faut nous en tenir, car on ne finirait jamais, à ce rapide coup d'œil sur un domaine si large, si riche, si attrayant ; mais, avant de clore cette première partie et d'arriver par la détermination d'un genre voisin à achever de caractériser l'esprit, nous avons à cœur de présenter quelques observations générales.

(1) La Bruyère a porté sur l'esprit et sur le style des femmes un jugement exquis : « ... Elles trouvent sous leur plume des expressions qui souvent « en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche : « elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste que, « tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et semblent « être faits pour l'usage auquel elles le mettent. Il n'appartient qu'à elles de « faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement « une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimi- « table qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les fem- « mes étoient correctes, j'oserois dire que les lettres de quelques-unes d'entre « elles seroient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux « écrit. » Quand la Bruyère faisait cette dernière réserve, les lettres de Mme de Maintenon ni celles de Mme de Sévigné n'appartenaient encore à la littérature.

Digitized by Google

XIV

Des abus de l'esprit et de ses dangers. — De l'utilité qu'il peut y avoir à étudier l'esprit et à se rendre un compte attentif de ses amusantes séductions.

Nous n'avons pas flatté l'esprit et pourtant nous sommes loin de lui avoir dit toutes ses vérités ; nous ne pouvons les lui épargner, et peut-être reconnaîtra-t-on dans nos sévérités quelque chose qui ressemble à la colère de l'amour.

L'esprit étant déjà un abus, que ne faut-il pas craindre de l'abus d'un abus ?

Arme favorite du scepticisme, de la critique, de la malignité, de toutes les oppositions, il excelle surtout à détruire et à nuire.

D'abord le ton railleur est mortel à l'art : quand vous vous livrez de tout cœur à l'émotion d'un récit touchant, un seul mot de réflexion moqueuse sèche vos larmes ; l'auteur a voulu montrer qu'il plane au-dessus de son œuvre et s'en joue, et qu'il dispose à son gré de votre sensibilité ; mais il a gâté son œuvre et rompu le charme.

L'ironie habituelle, qui n'est pas toujours l'indice de la malignité, mais qui voile souvent une sensibilité timide, marque dans tous les cas une certaine impuissance : expédient commode pour celui qui se sent hors d'état de présenter les choses dans leur force naturelle, elle le familiarise trop avec les habiletés sour-

Digitized by Google

noises, et contribue à faire perdre à son intelligence ce qu'elle pouvait avoir de vigueur. Le style facétieux qui prend tout en charge, soit qu'il travestisse par la parodie ce qui est grand et noble, soit qu'il relève par l'emphase ce qui est trivial, n'a pas besoin de ce qu'il y a au monde de plus difficile et de plus rare, de la justesse nuancée pour nommer et qualifier toute chose selon ce qu'elle est, c'est-à-dire chacune différemment ; aussi ce jeu trop aisé et, s'il se prolonge, bien fade entretient la pensée qui s'y complaît dans un relâchement qui se fait bien voir dès qu'il s'agit de redevenir sérieux (1).

Le causeur qui badine systématiquement, qui incidente et finasse à propos de tout, vous fatigue et vous irrite plus tôt encore et mieux que le lourdaud solennel qui dogmatise l'évidence ; car en même temps qu'il vous impatiente par le vide des idées, il vous épuise par la contention, par le besoin d'être sans cesse sur vos gardes, par l'impossibilité d'avoir un moment de répit et de sécurité. Vous préserve le ciel des gens qui n'ont que de l'esprit, surtout s'ils en ont beaucoup !

Une raillerie élégante dispense de bon sens et fait même plus d'honneur.

(1) Presque chacun de nous, même sans être plaisant de profession, a adopté un certain nombre de plaisanteries qu'il emploie plus fréquemment qu'il ne serait nécessaire ; cet usage, ce goût du mot pour rire a deux causes, d'abord le désir de se faire des idées et un langage à soi, et surtout pour une large part l'expansion d'un besoin naturel de gaieté, besoin dont les exigences dépassent presque toujours la production de notre faculté inventive ; il faut noter aussi qu'il y a là une vraie ressource pour la conversation, particulièrement quand on change d'interlocuteurs.

Digitized by Google

L'esprit donne d'inquiétantes facilités pour mentir (1).

Mais l'esprit peut n'être pas seulement incommode pour les autres et fâcheux pour soi, il peut produire avec le temps des effets beaucoup plus graves et qui semblent hors de proportion avec leur cause.

La recherche des facettes, le goût des détails ingénieux et du trait, le besoin de condenser sous un petit volume votre pensée, l'amour du laconisme incisif et pittoresque, des mots à l'emporte-pièce, toutes ces préoccupations, en supposant même qu'elles ne sacrifient pas la vérité à la gentillesse des effets, vous désaccoutument de la déduction suivie, et vous rendent incapable de montrer vos idées avec leur développement nécessaire et d'obtenir la continuité.

Voltaire a su se faire, il est vrai, un style coulant et vif, précis et léger, une langue naturelle et étincelante, où les traits partent à l'envi sans rompre jamais l'allure dont elle court ; mais s'il a pu réunir des qualités presque opposées, n'est-ce pas à la condition qu'il ait permis à son merveilleux bon sens de demeurer quelquefois assez superficiel ? Ne semble-t-il pas lui-même être un peu de cet avis lorsqu'il se compare si agréablement à un petit ruisseau clair ? En tout cas, Voltaire

(1) « Désabusez-les, dit Fénelon dans son *Education des filles*, des mau-« vaises subtilités par lesquelles on fait en sorte que le prochain se trompe « sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé. » Est-il besoin de signaler cette facture de phrase aux délicats amateurs des perfections de la forme et aux gens qui n'ont pas l'oreille béotienne ? Quelle simplicité, quelle harmonie discrète et juste dans l'opposition que fait sentir un seul mot revenant avec une cadence différente !

Digitized by Google

est Voltaire, et il n'a pas supprimé le danger pour avoir su y échapper.

Ce danger n'est rien encore : bientôt les idées ne s'associent plus suivant leurs rapports justes et féconds ; il se forme des modes d'agrégation tout factices et personnels à vous ; les choses ne se lient plus que par des affinités arbitraires, fugitives, décevantes ; la faculté analytique s'exagère et s'égare ; votre mémoire s'emplit d'une foule de petits aperçus aussi faux qu'ingénieux, sophistiques, jolis, sans dépendance établie ni possible des uns avec les autres, et qui forment pourtant tout votre corps de doctrine ; le sens commun est dédaigné comme trop simple et trop uni ; il vous faut des pensées rares, nouvelles, toujours remarquables. La tyrannie de l'habitude fait que ce qui se présente d'abord à vous c'est l'idée quintessenciée, l'expression prétentieuse, détournée, singulière ; vous en arrivez à écrire facilement dans un style difficile ; les plus grands efforts vous sont nécessaires pour revenir au naturel et pour finir par voir et par dire comme tout le monde.

Ces désordres s'accroissent encore par les succès de la vanité, qui est si particulièrement en jeu dans tout ce qui touche au bel esprit. *Le bel esprit!* qu'il est bien nommé ! C'est l'intelligence (qu'on pourrait appeler le sens de la vérité) s'abaissant jusqu'à faire de la pensée un art d'agrément ; l'enveloppe devient la grande affaire, le contenu n'est plus qu'un prétexte ; faut-il s'en étonner ? La vérité est toute à tous et elle semble de nul prix ; l'homme ne peut réclamer en propre que la forme qui la limite et les faussetés qui l'outragent.

Digitized by Google

étant vraie entièrement, elle est féconde, ou médiocrement générale, ou toute particulière, purement curieuse et sans conséquence.

Avec cette attention on découvre encore que ceux qui ont l'usage familier du vocabulaire le plus étendu ne sont pas toujours les plus intelligents et les plus éclairés, et que les sots, pour peu qu'ils aient de culture, disposent des mêmes mots et presque des mêmes idées que les honnêtes gens ; c'est pour cela que lorsque la parole, ce signe présomptif de la pensée, est d'un bon accent, d'un débit facile, d'une heureuse venue, il est naturel de se laisser prendre, et, si quelquefois on se trouve leurré, il faut avouer encore qu'à moins de penser par soi-même et de ne pas juger de ce qu'on ignore, on ne peut se tromper à meilleures enseignes.

Ces analyses devraient enfin nous apprendre à reconnaître et à craindre les faux brillants de toute sorte, et nous faire sentir qu'il y a dans les choses de l'intel-

à l'exagération une exagération plus forte, sont nombreuses ; elles ne sont pas toujours issues de la volonté d'aiguillonner l'attention ; elles peuvent quelquefois se trouver produites par la difficulté de traduire rigoureusement la pensée par la parole et d'obtenir la concision sans excéder un peu la pensée. Elles sont la plupart du temps spirituelles, mais elles peuvent être un écueil pour les gens d'esprit et d'imagination : ils courent le risque de se laisser fausser le jugement par leur prédilection pour ces formules paradoxales. par leur peu de souci d'y faire la part de l'erreur intentionnelle, et insensiblement par leur penchant à trop croire ces équivoques aphorismes qui ont commencé à leur plaire, surtout parce qu'ils choquent l'opinion habituelle et déroutent les intelligences lentes. La conversation est pleine de dires contradictoires, de proverbes disposés par couple en antithèse, et il faut souvent beaucoup de sagacité pour résoudre ces antinomies ou plutôt pour bien déterminer les cas respectifs d'application.

Digitized by Google

ligence ce qui dans le domaine moral correspond au plaisir et ce qui correspond au bonheur ; aussi nous terminerons en disant qu'il faut tout au moins que l'esprit se fasse humble, et qu'il se rappelle sans cesse, pour ne pas se méprendre sur son importance et sur son rôle licite, cette admirable maxime : *La parole ne doit servir que pour la pensée, et la pensée que pour la vérité.*

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

DU COMIQUE

CHAPITRE PREMIER

INVESTIGATIONS PRÉPARATOIRES ET ASPECT GÉNÉRAL QUE PRÉSENTE LE COMIQUE

I

Préambule. — Indication des développements qui feront l'objet du chapitre tout entier et de l'ordre dans lequel ils se succéderont.

Nous arrivons à la partie capitale de cette étude ; elle est capitale, d'abord parce que le comique est l'espèce la plus éminente de tout le genre plaisant, et qu'il doit, en conséquence, réunir tout ce qu'on trouve épars dans chacune des autres espèces et quelque chose en plus, et ensuite parce que, grâce à cela même, le comique nous fournira l'occasion de dire beaucoup de choses qui intéressent le genre plaisant tout entier.

On a bien des fois cherché à définir en quoi consiste

Digitized by Google

le comique sans réussir à en donner une notion assez nette, assez particulière, assez approfondie, et il nous semble que cet insuccès est provenu surtout de ce qu'on n'a pas pris la précaution de distinguer assez soigneusement le comique d'avec le reste du plaisant, et de ce que, ne faisant acception d'aucune différence, on a laissé toute la matière plaisante dans un état de promiscuité véritable ; on y a même fait rentrer, pour comble de confusion, l'hilarité lubrique, oubliant que ce n'est, au contraire, qu'à force de diviser que l'intelligence établit son empire.

Il y a des problèmes plus importants, il n'en est peut-être pas beaucoup de plus difficiles et de plus complexes.

Nous observerons, nous observerons et observerons encore ; nous ne conclurons qu'à mesure et dans la mesure de nos constatations. Les *a-prioristes* iraient plus vite en besogne, mais ils ressemblent un peu aux grands seigneurs d'autrefois qui savaient tout sans avoir rien appris ; nous ne sommes pas gentilhomme, et pour connaître la vérité nous nous mettrons patiemment à l'école des faits. Si pourtant et assez souvent, surtout au début, nous énonçons des choses sans les avoir préalablement établies, cela tiendra à une double cause : d'abord c'est que les hypothèses et les suggestions de la croyance sont toujours nécessaires pour donner une direction, quelle qu'elle soit, aux premières investigations ; l'autre raison, c'est que nous avons déjà parcouru la route où le lecteur s'engage, et que, tout en semblant aller à la découverte, nous n'ignorons rien de ce que nous devons découvrir ; la réalité est

Digitized by Google

donc seulement que nous faisons notre exposé et notre démonstration de la manière qui nous a semblé la meilleure ou la moins imparfaite, c'est-à-dire par l'imitation des procédés de la recherche.

Pour être clair, il faut que nous donnions un aperçu de ce que doit contenir le chapitre assez long dans lequel nous entrons.

Au lieu que dans notre première partie nous avions pu d'emblée nous attaquer à des exemples d'esprit pour les discuter et en dégager ce qui constitue proprement l'esprit, nous devons maintenant, à cause des difficultés qui s'accroissent, renoncer à aller aussi vite; notre marche sera moins directe et moins simple, parce qu'elle est obligée de devenir très prudente, et même elle ne saura être sans quelques visibles tâtonnements à ses premiers pas. Ainsi nous commencerons par essayer de séparer le comique d'avec l'esprit d'une part et d'avec la bouffonnerie d'autre part; puis, après avoir annoncé, sur la foi de certains indices et sans preuve encore véritable, quel doit être le trait essentiel du comique, nous esquisserons la physionomie générale du comique; ensuite nous montrerons que le comique tout entier vient se diviser en deux catégories bien tranchées; enfin nous donnerons l'énumération des cinq éléments du comique (éléments dont l'examen successif et détaillé fera l'objet du chapitre subséquent, le plus étendu de tous).

Digitized by Google

II

Ce que semble être le comique. — Première tentative de comparaison entre l'esprit et le comique, puis entre l'imagination spirituelle et l'imagination comique.

Comme nous avons de presque toutes les choses une idée à peu près vraie, mais trop générale, une idée qui enveloppe vaguement tout ce qu'elle doit contenir et souvent même davantage, les *définir* c'est plutôt encore, comme le dit si bien le mot, marquer leurs limites que montrer ce qu'elles renferment réellement (1).

Aussi voudrions-nous, avant de caractériser le comique en lui-même, dire ce qu'il n'est pas : ces éliminations, en circonscrivant le problème, ne peuvent pas ne pas en faciliter la solution.

Le comique n'est ni l'esprit ni la bouffonnerie.

L'esprit et le comique sont très différents et en un

(1) C'est la définition négative, sorte de définition dont nous trouvons le type le plus saillant dans cette formule des géographies élémentaires : La France est un pays borné au nord par..., à l'ouest par..., etc... Ce n'est pas ici le lieu d'exposer la théorie de la définition, malgré son utilité pour toutes les recherches et pour toutes les discussions ; mais on nous permettra de donner encore le type d'une définition bien importante, sur laquelle on ne s'entend pas toujours, et sur laquelle nous aurons plus d'une fois besoin que le lecteur s'entende avec nous ; nous voulons parler de la définition de mot; son type par excellence, c'est la traduction : ainsi le mot latin *crimen* se définit en français par *accusation*. Cette définition n'ajoute pas une seule idée à nos idées ; elle fait connaître ou précise une convention de langage établie ou proposée.

Digitized by Google

sens sont contraires, et cependant on est exposé à ne pas toujours les bien distinguer : nous allons essayer de faire cette séparation qui n'apparaîtra complète que beaucoup plus tard.

Nous connaissons déjà à peu près l'esprit ; quant au comique, nous nous en ferons une idée juste suffisamment et suffisante provisoirement en le prenant, comme on dit des métaux que l'industrie n'a point encore travaillés, *à l'état natif;* si donc, laissant d'abord de côté tout ce que peut offrir le théâtre ou la littérature, nous considérons le comique dans la vie réelle, il nous semblera n'être pas autre chose qu'une bévue, une énormité, une erreur grossière (et cette première impression est d'une vérité parfaite) ; de cela à l'esprit il y a toute la distance de la finesse, de la perspicacité astucieuse et subtile, à la niaiserie, à l'aveuglement : ce sont deux antipodes.

Si maintenant nous arrivons à l'art, nous devrons reconnaître que c'est la représentation de ces mêmes bévues ou de bévues semblables qui y constitue le comique, et l'on ferait peut-être une répartition meilleure ou plus claire des mots si l'on appliquait le mot de *ridicule* aux travers et aux extravagances des hommes, et que l'on pût réserver celui de *comique* aux productions du poète comique : le comique serait alors proprement le ridicule créé par la conception du dramaturge à l'imitation du ridicule naturel ; ce serait encore, si l'on veut, le ridicule si achevé qu'on le juge digne des honneurs de la scène ; semblablement on appelle tragique un événement terrible.

Mais le poète, avant de donner à ses personnages

Digitized by Google

un langage et un air naïfs et de leur faire faire toutes les sottises où la passion nous jette, est obligé d'observer longtemps et d'avoir beaucoup de cette sagacité qu'on trouve au fond de l'esprit, ou d'une sagacité à peu près du même genre ; et à cette première ressemblance s'ajoute l'effet à peu près pareil de l'esprit et du comique, qui tous les deux font rire.

C'est pourquoi nous comprendrons que ce que Molière et Voltaire ont de commun dans le point de départ et dans le résultat peut jeter quelque trouble dans la pensée et ne pas permettre à tous de bien reconnaître le titre précis auquel chacun des deux mérite d'être admiré.

Mais, à y regarder un peu, on voit que l'homme d'esprit parle pour son compte, énonce un jugement, signale un rapport singulier et neuf.

Au contraire, le poète comique disparaît et l'on n'a plus devant soi que le personnage qui agit et qui parle suivant son propre caractère ; c'est de lui et de son fonds qu'il tire tous les mots qui vont égayer la salle, il fait rire à ses dépens ; l'homme d'esprit prétend faire rire à son honneur.

L'un est le plus sérieux du monde, il ne soupçonne pas qu'il se donne en comédie ; l'autre a si bien conscience de sa malice qu'il a besoin de tout son bon goût pour garder sa gravité et pour s'abstenir de prendre part à l'hilarité qu'il provoque.

Il semble que l'esprit ne nous présente qu'une pure idée, et que le comique a la consistance d'un fait.

Prenez un mot spirituel : il y a dans le tour, dans les alliances inusitées, dans la rédaction, quelque chose

Digitized by Google

qui vous fait sentir presque matériellement à quoi vous avez affaire ; rien au contraire n'est si simple, moins remarquable en soi-même, moins voyant que le mot comique ; il faut le mettre à sa place, dans un caractère, pour que l'effet éclate.

Mais, on a dû s'en apercevoir, ce parallèle de première vue n'a pu se défendre d'un entraînement, c'est d'opposer à l'homme d'esprit tantôt le personnage comique, tantôt le poète comique, et cette confusion gâte tout ; pourtant cette confusion même doit nous apprendre à reconnaître qu'ici se retrouve, à peu près semblable et encore mieux accusée, la même dualité qui déjà nous avait tant gêné à l'occasion de l'esprit ; l'esprit est faculté ou produit ; de même dans la comédie nous avons à la fois le poète qui représente la fécondité malicieuse, l'invention éclairée, et le produit ou l'œuvre, laquelle est volontairement naïve, niaise, ridicule (1). Si donc on veut faire de la besogne utile, il faut avoir grand soin de ne comparer la faculté qu'avec la faculté, et le produit qu'avec le produit, c'est-à-dire de ne comparer le mot spirituel qu'avec le mot comique, et d'éviter ainsi l'écueil de tout à l'heure.

Or, si notre but est bien de distinguer le comique d'avec l'esprit, nous sentons que cette distinction n'est pas encore mûre pour nous, et c'est pour la préparer que nous allons tâcher de faire apercevoir une autre distinction, autre quoique corrélative, en signalant la

(1) On peut rappeler ici l'observation de Jouffroy : « C'est une idée féconde en esthétique que de distinguer dans un ouvrage d'art la part d'admiration qui s'en va à l'auteur, et la part d'admiration qui s'en va à ce que l'auteur a voulu peindre. »

Digitized by Google

différence qu'il y a entre l'imagination qui trouve les saillies spirituelles et l'imagination qui trouve le comique.

Le poète comique comparé à l'homme qui n'a que de l'esprit semble d'un degré plus élevé, d'un ordre supérieur et plus puissant : il fait de véritables créations qui se détachent de la pensée qui les a conçues ; au contraire, l'homme d'esprit garde, et plus que tout autre, son *moi*.

Un exemple resté célèbre est celui de Voltaire qui, avec tout son esprit, n'a jamais su faire une comédie supportable, et certes ce n'est ni le goût ni l'expérience de la scène qui lui manquaient ; il avait aussi l'âme profondément artiste ; son imagination si vive et si mobile s'entraînait elle-même avec une étonnante facilité, et l'on goûtera toujours le charme émouvant du drame romanesque de *Zaïre*. Mais il semble que ce ne soit que dans la passion et dans les sentiments sympathiques qu'il soit capable de se dépouiller de sa personnalité ; dans la comédie il trouve, pour ainsi dire, l'esprit si près de lui qu'il ne peut se laisser prendre sincèrement à ses propres fictions ; ce qu'il a de naturellement railleur veille toujours trop bien en lui pour que l'inspiration, qui veut de la bonne foi, le puisse visiter. Quand il s'agit de rire, *le prince des moqueurs* n'a pas la patience de passer procuration aux autres, ni le don de réaliser en des personnages vivants ce que sa finesse caustique sait voir, mais sait dire seulement : il veut rire lui-même. Mais, en cela, il montre son impuissance et méconnaît la condition essentielle de la scène ; le spectateur veut avoir le plaisir de faire des

Digitized by Google

observations personnelles et jouir de sa propre sagacité. Ce qu'un art discrètement habile lui offre l'occasion de remarquer, c'est bien lui-même qui l'a découvert, et il trouve à sa découverte cette saveur particulière que donne à un fruit la circonstance qu'on l'a cueilli de sa main ; mais qu'il faut d'imagination forte et puis d'adresse pour que cette illusion du spectateur puisse naître et durer !

III

De l'esprit à la scène, assez facile à distinguer du comique.

Un homme de beaucoup d'esprit peut donc faire des comédies qui ne soient pas médiocrement ennuyeuses; mais on se tromperait étrangement si l'on croyait que, parce qu'on est au théâtre et que l'on y rit, c'est qu'on a rencontré du comique. Trop souvent l'esprit en tient la place, et il est toujours le bienvenu surtout pour un public français ; cependant il n'est là qu'en contrebande ou tout au moins il vient pour suppléer un comique absent ou insuffisant. Certes il ne faut jamais bouder contre son plaisir quand il est de bon aloi, et l'on passe plus d'une soirée charmante à entendre des acteurs dire de fins dialogues, des satires agréables, d'ingénieuses pensées, des saillies heureuses, mais est-ce bien cela qu'on était en droit d'attendre d'une action scénique? et si même il arrive qu'un person-

Digitized by Google

nage, comme maître Basile, aime mieux se faire lui-même la cible de ses épigrammes plutôt que de laisser languir la gaieté, n'est-ce pas tout à fait un contre-sens dramatique ?

Le maître de tous, Molière, n'a pas consenti souvent à laisser voir de l'esprit, et quand il l'a fait, ça toujours été en restant fidèle aux lois de son art ; par exemple, on peut détacher, pour l'admirer à part, le portrait que Clitandre fait de Trissotin :

Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet état indolent de confiance extrême
Qui le rend en tout temps si content de lui-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée,
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

Mais est-ce là un hors-d'œuvre brillant ou tout au moins un de ces morceaux qui, quoique justifiés, font trop voir les complaisantes préoccupations du bien dire ? N'est-ce pas plutôt une très excellente présentation au spectateur du personnage qui va tout à l'heure se faire connaître par lui-même ? et le peintre ne semble-t-il pas, par la malice de la touche, trahir que déjà il pressent un rival ? Plus on étudie Molière, plus on reconnaît que jamais il ne se sert de ses acteurs pour débiter des bons mots ; jamais, jamais il n'a d'esprit, seulement ses personnages en ont quelquefois ; mais cet esprit est toujours à eux, et n'est pas un esprit qui parade, qui coquette avec le public, c'est un esprit, pour

Digitized by Google

ainsi dire, militant, qui attaque, se défend, agit et qui provoque toujours du comique si déjà il n'en recèle. Ainsi le Misanthrope qui vient d'employer des mots bien forts pour condamner les petites faussetés et les compliments que la politesse a introduits s'attire cette réponse de Philinte :

> Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
> Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
> Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt
> Et ne me pende pas pour cela s'il vous plaît.

Cette plaisanterie fait ressortir le comique des exagérations d'Alceste et le rend lui-même comique sur nouveaux frais en redoublant sa fureur, et cet esprit-là est excellent. Il peut donc y avoir dans une comédie deux sortes d'esprit : celui qui est et demeure la propriété personnelle de l'auteur et qui porte, pour ainsi dire, son attache, et celui qui est bien dans le rôle et qui vient même concourir en quelque mesure à l'action ; ni l'un ni l'autre ne sont du comique ; le premier n'est que trop facile à reconnaître ; le second doit être approuvé, et il se distingue encore fort bien du comique ; car on rit alors avec le personnage qui parle et en lui donnant raison ; c'est seulement lorsque le personnage *fait rire de lui* qu'il est comique ; voilà la vraie marque, et elle est si claire qu'à la scène il n'y a pas à se méprendre sur ce qui est réellement comique ; ce ne sera plus que du côté des conceptions bouffonnes que pourrait être le danger de la confusion, mais actuellement nous ne cherchons à nous délimiter que du côté de l'esprit.

Digitized by Google

IV

Ailleurs qu'au théâtre l'esprit est beaucoup plus délicat à distinguer d'avec le comique. — Exemples d'esprit et exemples du comique. — Conclusion qui semble pouvoir être tirée.

Si le comique n'est pas toujours au théâtre, et c'est pourtant son vrai lieu, il peut être ailleurs, et alors il faut bien plus de soin pour le discerner.

La scène, en effet, livre les personnages à vos yeux, à vos oreilles ; dans la lecture d'un récit ou d'une description, votre pensée va sans cesse de l'auteur ingénieux et fin au personnage ridicule qu'il vous fait voir ; ainsi comment faire un départ rigoureux entre la malice et la naïveté dans Gil Blas? Dans maints passages des *Provinciales,* on vous embarrasserait bien en vous forçant à dire si votre rire est un applaudissement à l'esprit de Pascal, ou une gaieté peu charitable dont les bons pères font tous les frais, ou dans quelle proportion il est ces deux choses à la fois. La Fontaine mêle également le récit et l'action avec un art inimitable et qui est singulièrement incommode pour notre distinction. Du moins il va nous fournir un exemple très frappant où se trouvent à côté l'une de l'autre et bien séparées les deux choses que nous tenons à opposer.

Lorsque dans l'*Ours et les deux Compagnons,* à la question moqueuse :

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?

Digitized by Google

le chasseur répond :

Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre,

il fait une repartie spirituelle, puisqu'il rembourse le railleur avec sa propre monnaie ; et l'Ours est comique lorsque, trompé par la ruse de l'homme qui fait le mort, il dit gravement :

... Otons-nous, car il sent.

Ainsi celui qui a, pour ainsi dire, les honneurs de la fable se montre lui-même plaisamment dupe de sa prévention. Dans cent endroits, et c'est un de ses plus grands charmes, ce peintre malicieusement vrai fait faire quelque sottise à celui qu'il emploie à nous instruire et qui avait jusque-là le mieux gagné et mérité notre intérêt.

Puisque nous tenons la Fontaine, empruntons lui encore deux traits qui justifieront cette dernière remarque et qui continueront à nous familiariser avec le comique.

Au moment où la Tortue en gageure avec le Lièvre vient de remporter le prix, celui de la persévérance plutôt que celui de la vitesse, nous sommes heureux avec elle de son bonheur, mais tout d'un coup elle déconcerte nos sympathies en se faisant vantarde :

... Et que seroit-ce
Si vous portiez une maison ?

Et dans une autre aventure, son agile concurrent, qui se sert mieux de sa rapidité pour la retraite que pour

Digitized by Google

la lutte, nous attendrit d'une douce pitié par ses doléances sur le malheur des gens d'un naturel peureux, et c'est d'autant plus juste que sur une vaine alarme nous le voyons qui part comme un trait; mais, ayant du bruit de sa fuite effrayé des pauvrettes qui le prennent pour un autre, il nous fait rire par les exclamations de capitan qu'il jette en se sauvant toujours.

Enfin il peut être intéressant de mettre en regard le même *motif*, traité par l'esprit dans les *Mémoires* de Beaumarchais et par le comique dans une comédie de Regnard.

Le fougueux et étincelant plaideur discute un témoignage, il montre dans une énumération habilement alternée ce que Bertrand se rappelle, ce qu'il ne se rappelle pas, et conclut ainsi :

« Voilà certes un beau sujet pour le prix de chirurgie de 1774. Gagner la médaille en expliquant comment la cervelle du pauvre Bertrand a pu tout d'un coup se fendre en deux parties, juste par la moitié, et produire dans sa tête une mémoire si heureuse sur certains faits, si malheureuse sur certains autres! Comment le grand cousin Bertrand a pu devenir tout à coup paralytique d'un côté de l'esprit et d'une façon si curieuse pour les amateurs, que la partie qui charge Marin est paralysée sans ressource, pendant que la partie qui le décharge est saine, entière, d'un brillant si cristallin que les plus petits détails s'y peignent comme dans un fidèle miroir! »

Cette imagination ironique d'une hémiplégie de la mémoire n'est destinée qu'à confondre la mauvaise foi d'un témoin complaisant. Au contraire dans le *Léga-*

Digitized by Google

taire universel il s'agit de persuader tout de bon à Géronte qu'en dépit des lacunes trop naturelles de ses souvenirs, il est bien l'auteur du testament dicté par ce fourbe de Crispin : la situation est renversée. Pour tromper le bonhomme, on mêle le faux et le vrai, on entrelace subtilement les circonstances réelles avec le mensonge, on procède comme lorsque, voulant réveiller dans votre esprit la trace effacée d'un événement, on vous rappelle les particularités précises dont vous ne pouvez douter et qu'on vous conduit par degrés de ce qui est connu et reconnu à ce qui est oublié. C'est avec cet art captieux qu'on attaque l'incrédulité du vieillard, qu'on tente d'amorcer sa confiance et qu'on s'ingénie à autoriser la fable par des faits aussi peu concluants qu'ils sont certains ; mais il est fait du tout un tissu si industrieusement ourdi que le pauvre Géronte ne sait plus s'en déprendre. On trouve dans cette scène le même jeu que dans Beaumarchais, des « je me souviens bien », suivis de « je ne me souviens pas », et la friponne de soubrette explique à chaque fois le nuage qui persiste toujours dans la même direction, en disant : « C'est votre léthargie (1). »

Tout ceci semble donc assez bien justifier ce que nous avions dit que dans l'esprit le plaisant est une idée, et que dans le comique c'est un fait ; à mesure que nous avancerons, cette vérité deviendra de plus en plus évidente, et nous pouvons dès à présent signaler l'accord qu'il y a entre ce caractère du comique et la

(1) Il faut relire dans les *Mémoires* de Beaumarchais le passage qui précède celui que nous avons cité, et relire aussi toute la scène de Regnard : ces morceaux étaient trop longs pour pouvoir être donnés ici.

Digitized by Google

nature de la composition à laquelle il appartient si bien qu'elle lui a donné son nom : la comédie est une œuvre dramatique où tout, par conséquent, doit se passer en faits et en actions.

V

Synonymie de plaisant et de risible. — Exemples de cas plaisants non comiques et de cas plaisants comiques. — Séparation du comique d'avec la bouffonnerie. — L'élément moral est le caractère essentiel du comique.

Le comique est un fait plaisant; mais tout fait plaisant est-il comique?

Et d'abord qu'est-ce que le plaisant?

Une idée n'est susceptible de définition que quand elle peut être éclaircie, décomposée ou généralisée; chacun sait très bien ce qu'il veut dire quand il prononce le mot de plaisant, et s'il devient plus tard possible de caractériser mieux la notion du sens commun sur ce point, il serait téméraire de le tenter sans avoir encore suffisamment expérimenté à quelles nombreuses et diverses choses ce mot convient.

Ainsi il ne servirait guère de dire que le plaisant est ce qui fait rire, ou autrement dit le *risible;* toutefois cette expression, qui nous mettra peut-être tout à l'heure sur une excellente voie, demande à être examinée; ces deux mots sont des synonymes presque parfaits, car une des meilleures conditions pour que deux termes aient une valeur aussi pareille que pos-

Digitized by Google

sible, c'est qu'ils prennent la même chose dans un moment différent de sa durée et de son développement, et qu'ils la montrent l'un dans sa cause, l'autre dans la suite de ses effets : *risible* nous place plus près de l'effet qui ne se manifeste toutefois pas encore, mais qui doit se manifester; pourtant on trouvera toujours cette nuance que *risible* est un peu plus fort que *plaisant* et ne conviendrait pas à ce qui ne fait naître qu'un fin sourire; cette réserve faite, nous pouvons employer indifféremment les deux mots.

Maintenant, pour séparer dans les faits plaisants les faits seulement plaisants d'avec les faits comiques, mettons-nous en présence d'exemples.

On nous fait voir un homme démesurément grand à côté d'un nain; ce sera plaisant, est-ce comique?

Un médecin qui scande toutes ses syllabes et va en tortue est en consultation avec un confrère bredouillant qui court la poste : est-ce autre chose qu'une bouffonnerie?

Il a été dit que lorsqu'un nègre et un blanc se sont rencontrés pour la première fois ils ont dû bien rire; c'est vrai, à moins qu'ils ne se soient enfuis de frayeur, et l'on sait que les nègres font leur diable tout blanc.

Ou encore supposez des dieux en carnaval, des rois en goguette, des quiproquos grossiers et accidentels.

Rien de tout cela n'est le comique.

Une remarque incidente doit trouver ici sa place : ces divers exemples justifieraient assez convenablement l'opinion un peu superficielle et peu insuffisante qui fait du contraste la cause du risible (1); la circons-

(1) Pour être tout à fait exact, il faudrait dire que le contraste est une

Digitized by Google

tance du contraste est essentielle et infaillible ; si ce contraste est quelquefois assez difficile à bien analyser, il n'en existe pas moins, et il existe sans exception dans tous les cas plaisants. Pourtant la ressemblance parfaite peut aussi produire des accès de gaieté : ainsi veuillez vous représenter deux hommes tout pareils, habillés de même, faisant les mêmes mouvements. Pascal a signalé le fait (1) et il veut en humilier la raison humaine, parce qu'on ne rit qu'en les voyant ensemble et qu'on ne rit plus en les voyant séparément ; mais s'il n'avait pas été si préoccupé de trouver des arguments contre l'orgueilleuse puissance qu'il combat, il n'aurait pas eu de peine à nous dire le pourquoi de cette apparente inconséquence : la vue simultanée de ces deux hommes présente une anomalie étrange, l'apparence de l'un devenu double et de l'identité diverse ; c'est un démenti donné à l'une des notions primitives, nécessaires de la conscience ; il y a révolte instantanée et soupçon d'une fourberie ; la raison proteste contre le témoignage des yeux ; voilà la cause vraiment métaphysique du phénomène, mais en définitive on voit que cette ressemblance vient encore se résoudre, comme les autres cas plaisants, dans une contradiction.

Continuons maintenant et voyons si dans d'autres cas le rire n'est pas provoqué par quelque chose de plus que dans les exemples précédents.

partie de la cause du risible, ainsi qu'on le verra plus tard : quelque chose de blanc mis à côté de quelque chose de noir ne suffit évidemment pas pour faire rire.

(1) Pascal n'en dit pas tant, nous avons forcé et complété son exemple pour le rendre plus sensible.

Digitized by Google

Bélise prend pour une déclaration la démarche que fait auprès d'elle Clitandre demandant la main de sa nièce; les explications les plus claires, les protestations, les serments, la colère la plus impertinente, ne sont pas capables de lui ôter sa vision de vieille coquette.

Argan ayant fait attendre un clystère, M. Purgon indigné vient le menacer des maux les plus terribles, et l'autre pauvre sot croit ressentir toutes les maladies à mesure qu'elles sont fulminées : l'apepsie, la dyspepsie, la bradypepsie...

Nous voyons apparaître dans ces deux derniers exemples une chose toute nouvelle qui était absente de la bouffonnerie, l'élément moral : notre impression est devenue profondément différente.

L'élément moral, voilà ce qui au premier chef constitue le comique.

VI

Différence de risible et de ridicule — Le comique est le ridicule. — Premières notions générales du comique.

Le comique n'est pas tout ce qui est risible, c'est seulement ce qui dans le risible est ridicule.

Dès qu'une science s'empare ou cherche à s'emparer d'un ordre de faits et qu'elle en entreprend la classification, elle se fait une langue toute précise ; chaque terme prend un sens si bien particularisé que le terme

Digitized by Google

le plus voisin serait d'une fausseté choquante; occupée à noter les plus petites différences dans les choses qui se ressemblent, elle élève le mot propre, pour ainsi dire, à la valeur d'un nom propre ne convenant qu'à un individu de la même famille; la nomenclature devient de rigueur, et toute appellation est l'appellation unique et nécessaire : il n'y a plus de synonyme.

Sans prétendre faire de la vraie science, nous devons pourtant nous conformer à ce besoin d'exactitude, et, si l'on veut y réfléchir, on reconnaîtra que nous ne venons pas de faire une distinction arbitraire et nouvelle. Dans la langue courante (que nous n'avons pas à corriger, mais seulement à bien comprendre et à bien appliquer), ridicule emporte toujours une idée morale, qui peut faire défaut et qui manque souvent dans son congénère (1).

Le comique, le vrai comique n'est que dans les désordres causés par la passion : c'est le ridicule à la scène, et nous voilà ainsi ramenés à ce que nous avions annoncé dès nos premiers mots.

Le comique se compose de deux temps, mais si rapides, si étroitement unis que la pensée les sépare à peine : une secousse de surprise, puis des réflexions intéressantes et fructueuses où l'on se repose avec

(1) *Risible* a d'ailleurs un sens bien plus étendu que *ridicule;* il s'oppose à *sérieux* et plus fortement encore à *triste* ou *lugubre*, ainsi qu'on le verra dans l'exemple suivant : Gil Blas, au service de l'illustre et redoutable Sangrado, se met lui-même à exercer la médecine ; Fabrice, son ami, qui le rencontre dans la rue, éclate de rire en le reconnaissant sous son costume d'emprunt; mais le nouveau docteur s'efforce de garder un air grave, afin de ne pas compromettre le decorum en public et de mieux contrefaire le médecin qui n'est pas, dit-il, *un animal risible*.

Digitized by Google

une délectation que nous aurons à étudier. L'admiration elle-même, qui est aussi un étonnement, présente une succession analogue; mais le contentement qui suit la soudaine perception du beau a quelque chose de plus pur, de plus serein, et particulièrement (c'est Longin qui a fait cette profonde remarque) se trouve mêlé d'une joie de noble orgueil; c'est que le beau nous élève vers l'idéal, nous grandit et nous dilate; le comique ne nous montre que la nature humaine et de son côté le moins glorieux; il nous rabaisse jusqu'à la réalité et quelquefois même au-dessous.

Mais l'étonnement n'est qu'une partie du comique, la moindre et la plus matérielle.

Le comique a toujours quelque chose d'instructif et de sérieux; nous examinerons plus loin et par le détail la richesse de son contenu, lorsque nous en aurons donné une vue générale; mais nous tenons à dire tout de suite que le comique n'existe que si, au moment même où vous riez, vous vous sentez en présence d'un fait qui a une cause morale; hors de là vous n'avez que la bouffonnerie et le produit d'une imagination purement plaisante; des travestissements bizarres, des coq-à-l'âne, des rencontres étranges, des excentricités qui ne disent rien à la raison, peuvent bien surprendre un instant votre hilarité, mais, c'est là le criterium, ils ne donnent pas lieu au second temps dont nous venons de parler : le comique ne fait pas seulement rire, il fait penser.

Digitized by Google

VII

Continuation de l'esquisse du comique. — Impression du spectateur et aveuglement du personnage. — Rôle de l'opinion publique. — Pourquoi le rire est si cruel à celui qui en est l'objet.

Le comique est un des aspects de la passion.

La passion est l'âme et l'aliment de tout le théâtre; ce qu'elle a de violent, d'effroyable, d'attendrissant, d'héroïque, appartient à la tragédie; la muse comique s'interdit tout ce qui ne serait pas au ton de l'agréable fête qu'elle prétend nous donner; elle ne veut que personne soit en danger sur la scène ni en alarme ou en peine dans la salle; elle ne fustige qu'en riant et ne nous dénonce que des désordres moyens, familiers, habituels, bourgeois.

C'est donc un coin seulement du domaine moral qu'elle s'est réservé, et le plus humble; mais pour bien entendre les secrets de ce petit monde il faut remonter aux principes les plus élevés de la morale.

Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup médité sur les merveilleuses harmonies qui s'entrevoient dans la création pour être frappé de l'accord constant qu'il y a entre la vérité et le devoir, entre ce qui éclaire notre raison et ce qui doit régler notre volonté.

L'homme ayant la redoutable responsabilité d'une action libre, il peut s'écarter de sa loi, mais la solida-

Digitized by Google

rité de l'ordre des idées et de l'ordre moral est si parfaite qu'il n'y a pas de faute qui ne soit une erreur, un outrage à la raison : ce sont les deux faces nécessaires du même fait.

De même que ce qu'il faut faire n'est pas seulement conforme à la vérité et au bien, mais est encore aimable et beau, ainsi le mal fait voir, en même temps qu'il choque l'intelligence, un caractère de difformité et de laideur; de sorte que notre sensibilité doit venir dans les deux cas, avec une justesse heureuse, apporter à la raison son concours passionné.

Ce serait peu que le vice inspirât de l'antipathie ; il cause encore, quand il n'est pas vraiment odieux, une impression particulière plus mordante : il est ridicule, il est (et ce n'est pas une vaine antithèse) plaisant et déplaisant tout ensemble; il amuse en même temps qu'il se fait condamner.

Aussi, pour justifier l'emploi de la raillerie dans la controverse religieuse, Pascal dit qu'il y a deux choses dans les erreurs : « Une impiété qui les rend horribles, et une impertinence qui les rend ridicules ; » cette remarque s'applique très bien aux désordres des passions : on y trouve le mal qui révolte et la sottise qui égaye.

Seulement il est rare que cette puissance du ridicule, quand c'est nous qui sommes en cause, agisse directement et pleinement sur nous et à notre profit personnel.

En effet, dans la fièvre du désir et dans les autres agitations de son cœur, l'homme a le don de se représenter les choses comme il les souhaite et de

Digitized by Google

faire disparaître ce qu'il ne regarde pas (1); et il faut peut-être en un sens ne pas le plaindre d'être sujet à ces illusions; car s'il continuait à voir avec sa netteté habituelle le bien et le mal, et qu'il succombât parce qu'il est faible et qu'il veut succomber, il succomberait sans excuses, sans retour, immédiatement perdu; mais grâce à ce qu'il se trompe lui-même, il demeure dans une demi-bonne foi, et le sophisme qui lui a permis de se contenter sauve en partie sa moralité : c'est ainsi que dans les matinées du printemps on voit flotter sur nos coteaux des brouillards salutaires qui préservent les tendres pousses de la brûlure d'un soleil trop clair; ne doit-on pas admirer ces obscurcissements passagers de la conscience, à la faveur desquels elle peut ne pas se fausser?

En tous cas, notre conscience se voile par moments; mais les autres ne laissent pas de nous bien voir; ils voient tout à la fois l'erreur de notre esprit et les troubles qui envahissent tout notre être.

Nous ne percevrions donc guère le ridicule que dans autrui, car nous sommes de mauvais observateurs de nous-mêmes, surtout dans l'ardeur de l'action; mais, par un autre remarquable effet de notre organisation morale, c'est le jugement public, si éclairé, si mali-

(1) Celui qui se proposerait, soit pour s'en préserver soit pour en rire, d'étudier les erreurs humaines s'étonnerait sans cesse et de plus en plus en voyant combien la volonté, mise au service de la passion, est forte pour changer non seulement la façon dont les choses nous émeuvent, mais la façon même dont nous les jugeons sans nous tromper absolument; c'est que la volonté, en dirigeant l'attention, l'applique sur les points que nous avons choisis, et qu'en l'appliquant elle la concentre et l'absorbe tout entière.

Digitized by Google

cieux même, qui fait, pour ainsi dire, l'*interim* et le contrôle de la conscience et qui la réveille, et c'est l'amour-propre qui nous rend le service de nous ouvrir les yeux.

Tout le monde connaît l'admirable pensée du même Pascal sur la vanité, qui met tant de prix à ce qu'on pense de nous et qui préfère souvent l'estime usurpée au mérite méconnu (1). De ce côté-là c'est une grande misère, mais par l'intérêt que nous prenons à l'opinion, l'opinion devient pour nous comme une seconde conscience, une conscience extérieure, parlant plus haut, plus clair et quelquefois plus juste que l'autre; c'est un miroir qui nous renvoie malgré nous ce que nous ne voulons pas ou ce que nous ne savons pas découvrir en nous, et cette vue nous est souvent plus importune que le remords.

Or la forme la plus acérée que puisse prendre le blâme des hommes, c'est la moquerie, cette punition et cet effroi de la vanité; le rire, c'est le mépris bruyant, à l'état aigu, face à face, irrécusable par sa spontanéité, si vif qu'aucun effort de politesse ne peut

(1) « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être ; nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et à conserver cet être imaginaire, et nous négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empresserons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre, et nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque de néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infâme. »

Digitized by Google

le bien étouffer ; la vraie honte morale, celle qu'on sent sous le poids de l'indignation publique et des reproches intérieurs est autre et moins cuisante que la confusion du ridicule. Pourquoi ? C'est qu'il n'y a rien de plus intolérable que de voir notre mal causer de la joie ; un besoin invincible de notre nature est de vouloir mettre les autres à notre unisson et de les faire entrer en sympathie avec nous ; nous aimons qu'ils prennent part à ce que nous éprouvons, et cette communication soulage nos peines et augmente notre bonheur ; or il est peu de cas où ce besoin se trouve être plus cruellement contrarié : il nous faudrait des consolations, de bonnes paroles, du secours compatissant et affectueux, discret surtout et délicat ; nous voudrions cacher notre faute, elle éclate ; nous souffrons d'une chose, et l'on s'amuse de cette chose et de notre souffrance même ; notre vanité humiliée se trouve en face de gens qui nous écrasent impitoyablement de leur supériorité de circonstance.

Certes il est dur de se voir refuser l'estime publique, et pourtant quelquefois force est bien de s'en passer ; alors on se réfugie dans la haine, dans la révolte contre l'ordre social, contre l'injustice des hommes. Mais le ridicule n'admet pas de réplique, on ne peut tâcher de s'en consoler avec de l'amertume ou de la colère ; c'est que le ridicule n'est pas d'institution humaine, c'est qu'il se fait sentir au plus vif de notre amour-propre et qu'il nous convainc nous-mêmes de notre propre sottise. C'est ainsi que le ridicule est une sanction et un des freins de la morale ; il est vrai que ce qu'il atteint le plus souvent et le mieux ce sont des infractions assez

Digitized by Google

vénielles, mais celles-ci précisément demeureraient impunies si elles n'avaient pas à compter avec ce genre de répression (1); il est vrai encore qu'on a quelquefois abusé du ridicule et nous aurons occasion d'expliquer ce qui a pu donner lieu à ces fausses applications ; mais présentement qu'il soit bien entendu que le ridicule se trouve établi comme le signe visible de la violation de l'ordre moral, et l'on comprend ainsi pourquoi il est le privilège de l'homme.

VIII

Distinction de la période d'entraînement et de la période de réaction, à laquelle correspond à peu près la division fondamentale du *comique naïf* et du *comique d'imposture*. — Physionomie générale de ces deux sortes de comique. — Exemples de comique naïf, exemples de comique d'imposture.

Bien que le comique ait pour fonction unique d'être la marque sensible d'une faute, il se présente sous deux formes différentes, ainsi que nous allons l'expliquer.

Il faut considérer l'homme aux prises avec la passion en général : tant que la passion le tient, il la subit,

(1) La comédie pourrait dire comme la Fontaine :

Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.

Digitized by Google

il en est le jouet, il tombe dans les plus grossières erreurs ; plus tard ses yeux se dessillent, il reconnaît sa faute, il s'emporte, il engage une lutte absurde pour anéantir ce qui ne peut plus ne pas être et pour arrêter des conséquences qui se développent d'elles-mêmes (1); s'il ne pousse pas jusqu'à ce point la démence, il cherche du moins à se faire oublier ce qu'il ne peut abolir, à se tromper, à colorer favorablement ce dont le souvenir le poursuit, ou au pis aller il veut s'épargner la honte extérieure, et il cherche à tromper les autres.

(1) La volonté a des limites fort nettes que personne n'ignore et que tout le monde méconnaît dans la pratique : d'abord il est bien clair qu'elle n'a pas de prise sur le passé, et pourtant nous surprenons sans cesse notre volonté s'usant follement en regrets stériles et révoltés et en efforts, pour ainsi dire, rétroactifs ; ensuite, bien qu'elle n'ait dans sa sphère que le présent et l'avenir, une très faible partie de ces deux choses lui obéit ; elle ne dispose vraiment que de nos actes, tout le reste lui échappe ; pourtant nous nous étonnons à chaque instant, nous nous irritons de ce que les volontés des autres ne se tournent pas à notre gré, mais suivent leurs impulsions et leurs pentes à elles ; de même encore nous ne pouvons nous empêcher de nous porter de toutes les forces de notre âme vers les choses futures qui dépendent le moins de nous, comme si en y pensant toujours et en les souhaitant ardemment nous les rendions plus prochaines et plus probables, comme si tout le travail intérieur dans lequel nos désirs et nos préoccupations nous consument devait avoir quelque influence sur le cours des événements ! Voilà comme à tout propos nous appliquons notre volonté d'une façon vaine, sotte ou même contradictoire à sa nature : c'est un art difficile et une rare sagesse que de savoir ne pas dépenser inutilement sa volonté, cette précieuse puissance, la seule d'ailleurs qui nous appartienne en propre. Cette observation qu'on pourra trouver plus simple qu'elle n'est, nous exposera peut-être aussi, comme le savetier dans la fable de Phèdre, à nous faire discourtoisement rappeler et renvoyer à notre humble spécialité ; mais elle nous permet de faire pressentir que ces égarements, que ces méprises de la volonté fourniront au comique sa veine la plus abondante et la plus profonde.

Digitized by Google

La première période est celle de l'entraînement plus ou moins passif ; la seconde est une période de réaction.

Dans celle-là c'est l'erreur, c'est la bonne foi qui domine ; la seconde, qui commence encore dans l'aveuglement de la colère, s'éclaire peu à peu et aboutit au mensonge, à la fausseté complète.

La première phase peut être douce, et elle l'est toutes les fois du moins que le penchant auquel on cède est agréable ; l'autre est ordinairement pénible, empoisonnée d'amertume, de regrets, de dépit, de mauvaise humeur, d'impatience, de mortification.

Ces deux temps nous amènent à distinguer deux sortes de comique qui y correspondent à peu près : le *comique naïf* et le *comique d'imposture*.

Le comique naïf appartient à la première période et empiète même sur la seconde ; le comique d'imposture ne se trouve habituellement que dans la seconde.

Le comique naïf est de bonne foi dans la mesure où l'entraînement, l'ivresse, la surprise peuvent excuser ; insensiblement la clairvoyance vient ; à la première lueur on se fâche, puis on se raidit contre la réalité, on tente de la détruire : quoique ce soit déjà de la réaction, c'est encore de la naïveté.

Ensuite on veut s'abuser, on repousse la pensée fâcheuse et, si on ne peut s'en délivrer, on tâche de s'en faire accepter une explication flatteuse ou atténuante : ici la mauvaise foi prévaut.

Enfin se sentant vaincu au dedans, on cherche au moins à égarer l'opinion : on ment aux autres.

Digitized by Google

Nous voyons donc bien la suite et la gradation des faits : d'abord ingénuité toute pure, puis la réaction apparaît toute naïve encore : Xerxès fait fouetter la mer ; le personnage qui se prend en quelque sorte corps à corps avec le fait pour l'étouffer nous étonne par les inepties les plus énormes, par des expédients saugrenus et contradictoires : il y a des gens qui veulent sortir d'une impasse en s'obstinant à ne pas reculer.

Se contente-t-on de réagir en soi-même ? Tantôt on refuse de voir clair :

> Je n'ose me connoître en l'état où je suis.

Ou bien le personnage défend qu'on lui parle de la chose cruelle et prétend même empêcher la vérité d'arriver jusqu'à lui : « Qu'on ne m'apporte plus de nouvelles ! » s'écrie le Richard III de Shakespeare après plusieurs avis que la bataille tourne mal. (Nous verrons en son lieu ce qui fait qu'une extravagance est comique ou tragique, au fond c'est le même égarement.)

Ou bien encore, si on ne peut se soustraire à la connaissance du fait, on s'efforce de s'en ôter le sentiment actuel : quelqu'un à qui on faisait des compliments de condoléance sur un désagrément qui lui était arrivé, disait très justement : « Ça ne m'ennuie que quand j'y pense. » Quant à toutes les pratiques par lesquelles on se trompe soi-même dans sa conscience, c'est le domaine propre et réservé du moraliste ; le comique n'y a guère de droits tant qu'elles ne se produisent pas au jour, et s'il s'en échappe quelques-unes par la parole, ce ne peut être qu'à l'état de naï-

Digitized by Google

vetés, et ce n'est déjà plus le cas qui nous occupe.

Si enfin le personnage renonce à combattre le mal et même à se faire illusion, il tâche de dissimuler et veut agir sur la pensée d'autrui en altérant l'expression de la vérité et en falsifiant les apparences.

Laissons maintenant de côté la distinction de la période d'entraînement et de la période de réaction, distinction très vraie en psychologie morale, mais qui n'a qu'une importance secondaire en ce moment de notre exposé, et considérons les deux comiques en eux-mêmes et indépendamment de leur relation avec ces deux temps de la passion; la différence qui sépare le comique naïf et le comique d'imposture est très nette; pour la faire bien comprendre, faisons-la sentir par des exemples.

La Mouche du coche toute bourdonnante et toute importante nous montre le comique naïf; le Renard qui trouve les raisins trop verts, le comique d'imposture.

Voilà le contraste clairement établi, mais poursuivons.

Lorsque Scapin tente d'aguerrir Octave et de le préparer à bien soutenir l'abord d'Argante et ses reproches inévitables, il lui donne une sorte de répétition; il joue la colère paternelle et veut que le fils se défende et réponde; mais voilà que, malgré ses belles promesses de payer d'audace, le jeune écervelé perd tout à fait contenance et justifie son trouble en disant : « C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends. » C'est du comique naïf et du meilleur.

C'est encore du comique naïf que cette crainte superstitieuse et en si parfait accord avec sa manie, que

Digitized by Google

l'on surprend dans *le Malade imaginaire,* lorsqu'il reçoit le conseil de soumettre sa femme à une décisive épreuve : « N'y a-t-il pas quelque danger à contrefaire le mort ? »

Un dernier exemple : Mme de Sévigné nous raconte fort gaiement et même d'une façon assez gauloise la désolation d'un veuf qui ne put supporter ni sa douleur ni sa solitude ; en faisant part, au bout de peu de temps, de son nouveau mariage, le souvenir de sa première femme qu'il avait passionnément aimée l'attendrissait jusqu'aux larmes, et il protestait que s'il n'avait pas eu le malheur de la perdre il ne se fût jamais remarié !

Voici au contraire des traits de comique d'imposture :

Le Bûcheron ayant témérairement appelé la Mort qui finira ses souffrances, elle arrive et lui demande pourquoi il la réclame :

C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois...

Le Renard qui a la queue coupée fait une motion en assemblée générale :

Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on m'en croit, chacun s'y résoudra.

Le Chien vante au Loup les douceurs de sa vie, en lui taisant sa servitude ; converti par cette séduisante peinture, l'hôte des forêts suit déjà tout joyeux son nouvel ami, lorsqu'avisant son col pelé :

Digitized by Google

Qu'est-ce là? lui dit-il.— Rien.— Quoi, rien? — Peu de chose.
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché! dit le Loup, vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours, mais qu'importe?

Ces vers peuvent être rapprochés d'une scène des *Femmes savantes* où un mari qui porte aussi sa chaîne va nous faire admirer le même comique de réticences, d'aveux arrachés, d'embarras; il n'y aura pas un art plus parfait, car rien pourrait-il surpasser le naturel, le vif, le charme malicieux du dialogue qu'on vient de lire, si on l'a bien lu? Mais l'effet sera plus fort, plus développé et tel qu'il convient au théâtre: Chrysale est obligé de rendre compte à son frère de la démarche qu'il était convenu de faire auprès de sa femme pour lui faire agréer le mariage d'Henriette avec Clitandre, et l'on sait le beau succès de son ambassade:

ARISTE

A-t-elle consenti? l'affaire est-elle faite?

CHRYSALE

Pas tout à fait encor.

ARISTE

Refuse-t-elle?

CHRYSALE

Non.

ARISTE

Est-ce qu'elle balance?

CHRYSALE

En aucune façon.

ARISTE

Quoi donc?

CHRYSALE

C'est que pour gendre elle veut un autre homme.

Digitized by Google

ARISTE

Un autre homme pour gendre !

CHRYSALE

Un autre.

ARISTE

Qui se nomme...

CHRYSALE

Monsieur Trissotin.

ARISTE

Quoi ! ce monsieur Trissotin...

CHRYSALE

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE

Vous l'avez accepté ?

CHRYSALE

Moi, point, à Dieu ne plaise !

ARISTE

Qu'avez-vous répondu ?

CHRYSALE

Rien ; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

IX

Insistance sur le comique d'imposture. — Indication de quelques-uns de ses cas choisis parmi ceux qui sont les plus fréquents.

C'est le comique d'imposture dont il importe surtout de bien marquer le caractère et dont nous allons continuer à faire voir les divers et nombreux aspects ; le comique naïf s'entend assez de lui-même, et d'ailleurs ce que nous dirons du comique d'imposture

Digitized by Google

servira, par opposition naturelle, à faire mieux connaître l'autre.

Pour dissimuler, la passion est aussi fertile en ressources qu'elle est maladroite, car son trouble même la met dans des conditions très défavorables pour essayer le jeu toujours si difficile de mettre en défaut la sagace malignité des autres; et d'ailleurs elle oublie qu'il n'y a qu'un seul bon moyen pour empêcher qu'une chose ne se sache, c'est qu'elle ne soit pas, et encore..., car le monde est bien fin. Mais que de ruses ou plutôt que d'indices accusateurs!

Les affirmations outrées, les dénégations trop nerveuses ou lancées avec une indiscrète hâte;

Les hésitations et la voix fausse quand il faudrait mentir bien;

L'inintelligence volontaire avec ses réponses toujours à côté;

Les conversations détournées tout court ou de prodigieusement loin;

La subtilité ombrageuse et alerte qui voit partout des allusions et les repousse;

Les entretiens brusqués et contraints;

Les plaisanteries sans envie de rire, par contenance ou pour ne pas s'expliquer;

L'air coupable des yeux qui se détournent vivement quand ils sont surpris et observés;

Les efforts pour rattraper un mot imprudent ou pour ôter sa valeur à un mouvement qu'on a laissé échapper;

Les *je m'en doutais!* jetés du fond des plus grandes surprises;

Digitized by Google

L'affectation d'un ton et d'un air trop en désaccord avec l'impression naturelle et légitime ;

Le *hélas ! très volontiers* de M. Tartuffe, les *tant mieux* secs et brefs, et entre les deux les *ça m'est égal* dits avec une humeur qui dément l'indifférence ;

Les questions froides et obliques de la curiosité impatiente ;

Les belles raisons dont on se console dans la déconvenue ;

Les justifications à contre-sens et les excuses à faire pitié par lesquelles un coupable achève de se confondre lui-même ;

Les aveux qui n'avouent pas, indirects et honteux, ou au contraire la persistance forcenée dans un dire malheureux dont soi-même on comprend trop tard l'ineptie et que l'on s'évertue de maintenir à la faveur d'une restriction ridiculement insignifiante.

. . . . . .

Nous ne pouvons pas mettre de citation à chaque ligne, et d'ailleurs le lecteur ne sera pas fâché d'appliquer ses souvenirs personnels à nos formules générales, mais il aimera peut-être à trouver ici le texte même d'une anecdote fort connue et qui met si bien en action le dernier petit stratagème que nous venons de signaler : « Mlle du Plessis nous honore souvent de « sa présence, écrit des Rochers Mme de Sévigné ; elle « disoit hier qu'en basse Bretagne on faisoit une chère « admirable et qu'aux noces de sa belle-sœur on avoit « mangé pour un jour douze cents pièces de rôti : à « cette exagération nous demeurâmes tous comme des « gens de pierre. Je pris courage, et lui dis : « Made-

Digitized by Google

« moiselle, pensez-y bien ; n'est-ce pas douze pièces « de rôti que vous voulez dire ? On se trompe quel- « quefois. — Non, madame, c'est douze cents ou onze « cents ; je ne veux pas vous assurer si c'est onze ou « douze, de peur de mentir ; mais enfin je sais bien « que c'est l'un ou l'autre, » et le répéta vingt fois, et « n'en voulut jamais rabattre un seul poulet. Nous « trouvâmes qu'il falloit qu'ils fussent du moins trois « cents piqueurs pour piquer menu, et que le lieu fût « une grande prairie, où l'on eût tendu des tentes ; et « que s'ils n'eussent été que cinquante, il eût fallu « qu'ils eussent commencé un mois devant. Ce « propos de table étoit bon ; vous en auriez été con- « tente. N'avez-vous point quelque exagéreuse comme « celle-là ? »

X

Examen plus approfondi de la distinction du comique naïf et du comique d'imposture. — 1° Bonne foi, mauvaise foi. — 2° Succession des deux comiques. — 3° Peine ou plaisir qu'éprouve le personnage comique. — Dissimulation et simulation.

Voyons maintenant de plus près nos deux comiques, au risque et avec la certitude même de trouver les choses moins simples ; en effet il serait trop commode d'établir une division à arête vive par une ligne bien droite, avec des différences opposées deux à deux ; mais il faut accepter les faits avec leur complexité na-

Digitized by Google

turelle, et ne jamais sacrifier la vérité à un caprice de symétrie, à un intérêt de simplification, à un désir de clarté plus facile.

Nous avons fondé notre division sur la bonne foi et sur la mauvaise foi, nous avons dit que la naïveté précède l'imposture, et remarqué que l'imposture est douloureuse à celui qui la tente.

Chacun de ces points comporte des réserves.

C'est certainement la bonne foi qui fait le caractère le plus saillant; mais bien souvent dans l'erreur il y a quelque part de volonté, de complaisance coupable, et d'un autre côté il y a toujours beaucoup d'erreur et de naïveté dans le comique d'imposture; car il se flatte de tromper et il ne trompe pas. S'il réussissait à tromper complètement il ne serait plus comique; c'est en découvrant la fourbe et l'erreur d'un fripon, d'un habile, que nous nous mettons à rire de lui : le comique d'imposture est toujours une finesse cousue de fil blanc.

Mais il y a surtout de la bonne foi dans le comique naïf, surtout de la mauvaise foi dans le comique d'imposture, c'est tout ce qu'on peut dire.

Ainsi d'abord il ne s'agit pas seulement de constater la présence d'un des deux principes, naïveté ou imposture, bonne ou mauvaise foi, coïncidant avec l'absence totale de l'autre; c'est une proportion délicate qu'il s'agit presque toujours d'évaluer (1); mais sou-

(1) Le passage de la naïveté à l'imposture est dans le secret travail de la passion se créant des prétextes, se payant de faux raisonnements et finissant par se repaître de ses propres fictions : *Fingunt simul creduntque.* Trois mots expriment tous les cas possibles du comique et en font voir le

Digitized by Google

vent encore il faut examiner les temps et voir à quel moment la mauvaise foi finit par l'emporter.

Par exemple, prenons la colère; quand elle jette ses premiers bouillons, elle est toute naïveté, c'est un phénomène presque entièrement physiologique; mais bientôt on reprend possession de soi; si alors on persévère dans son premier mouvement par amour-propre et pour ne pas se démentir, si on imagine de mauvaises raisons à l'effet de justifier sa violence, c'est de l'imposture. Il y aura encore imposture dans un autre cas: vous êtes très vivement contrarié et à juste titre, mais la crainte, le respect, diverses causes ne vous permettent pas d'éclater; vous ne pouvez maugréer à votre aise et il vous faut comprimer une fureur à laquelle vous ne renoncez pas parce que vous la croyez légitime; cette contrainte se trahit par l'*a parte* fréquent à la scène: *j'enrage!* dit entre les dents; quelquefois Molière se sert aussi de l'exclamation *j'étouffe!* ou même *je crève!*

Quant à l'ordre dans lequel les deux comiques se succèdent, il est encore moins absolu.

Sans doute le mensonge n'est habituellement fait que sur la défensive et après une faute, mais pourtant il n'y a pas que des mensonges de réparation; il y a le mensonge qui se procure une jouissance présente ou qui se prépare une jouissance future; alors il n'a nullement trait au passé, il n'a pour antécédent aucune faute, aucune erreur naïve, il n'appartient donc pas à la période de réaction, et nous allons voir

développement complet: être trompé, se tromper soi-même, et, par un dernier progrès, essayer de tromper les autres.

Digitized by Google

dans un instant une conséquence de cette particularité.

Enfin le plaisir et la peine ne sont pas des caractères bien constants ou bien distinctifs de nos deux comiques.

Car, d'une part, le naïf peut éprouver du malaise si la passion qui le maîtrise est pénible (et nous l'avons déjà fait entendre au lecteur attentif): ainsi le peureux souffre, seulement il faut noter qu'il souffre de sa peur et non de son ridicule ; mais s'il cherche à faire croire qu'il est sans émotion, et que, pour le prouver, il chante, sa voix se met à trembler, elle aussi, et cet effet comique, dont se rend compte le poltron devenu imposteur, est une peine nouvelle et particulière qui, celle-là du moins, rentre très bien dans l'économie de notre division.

Et d'autre part, le fanfaron jouit vraiment durant qu'il se fait tenir pour brave ; il y a bien d'autres impostures pleines d'agrément actuel, le ton contrit dont quelqu'un s'accuse ou s'excuse quand en réalité il se vante, l'air accablé ou impatient avec lequel il se plaint de ce qui le ravit d'aise, le refus d'une louange qu'il s'agit de faire redoubler, et toutes les grimaces des timidités et des modesties qui veulent qu'on leur fasse violence ; c'est seulement dans le cas où ces mines et ces fausses résistances seraient prises au mot, qu'il y aurait chagrin sincère et jeu nouveau de la part de l'imposture: il était question de cacher un plaisir ou un désir, il faudrait maintenant cacher un dépit.

Ecoutez ceci encore : « Et quel bonheur, de retour dans Saint-James'Place, de montrer son album ! —

Digitized by Google

Pourquoi donc, ma chère, passez-vous ce charmant dessin? — Oh! ce n'est rien. C'est un croquis que j'ai fait d'après un fameux bandit corse qui nous a servi de guide.— Comment! vous avez donc été en Corse? »

C'est qu'en effet le comique d'imposture n'est accompagné de gêne cruelle que lorsqu'il a une faute antérieure à se reprocher et à déguiser, et qu'ainsi il appartient à la période de réaction, qui est expiatoire ; il est alors *dissimulation,* comme la plupart des cas de la longue énumération qu'on a lue sous la rubrique précédente ; mais il est *simulation* seulement dans les exemples que nous venons de donner à l'instant même (1) ; lorsqu'il est simulation, il est presque toujours à la poursuite d'un plaisir, et il est ordinairement sans tourment simultané et non sans satisfaction (il aura sa punition même aggravée par le retard) : cette subdivision, qui est en correspondance avec la distinction de la période de réaction et de la période d'entraînement, n'est pas sans intérêt ni sans fécondité, quoique nous ne l'indiquions que d'un mot; mais on peut réfléchir sur cette indication.

Il peut même arriver que l'imposture, voulant couvrir une faute, n'ait rien que d'agréable : par exemple, dans l'amour naissant qui n'a pas obtenu ou pris la liberté de se déclarer, il y a des contraintes, des hy-

(1) Nous savons tout ce qu'on peut dire contre le sens antithétique que nous donnons à ces deux mots de *dissimulation* et de *simulation ;* nous demandons seulement qu'on veuille bien entrer dans notre pensée, qui est fort claire : la *dissimulation* veut ne pas laisser paraître ce qui est ; la *simulation* veut faire paraître ce qui n'est pas ; on dissimule sa joie, on simule de la joie.

Digitized by Google

pocrisies audacieuses, des explosions involontaires et tout de suite regrettées, qui ne sont pas sans charme, même pour celui que cette lutte agite et trouble; c'est que le sentiment qui déborde est si fortement délicieux qu'il tient à peine compte d'une petite contrariété, et que même l'obstacle extérieur avive la joie en la rendant plus concentrée.

En résumé, la mauvaise foi est le seul caractère fixe et nécessaire du comique d'imposture ; les deux autres circonstances ne sont qu'habituelles et sont sujettes à défaillir.

Ces observations, qui montrent combien la matière est délicate et compliquée, ne peuvent toutefois jeter de doute sur la sérieuse réalité de notre division, dont nous allons maintenant faire quelques applications au théâtre de Molière. On se convaincra de plus en plus que la naïveté et l'imposture sont les deux pivots sur lesquels roule tout le comique, c'est-à-dire toute la sottise humaine.

XI

Application de la distinction des deux comiques à des exemples tirés de Molière. — Un autre et dernier exemple. — Retour sur la scène déjà citée des *Femmes savantes*. — Extrême complexité de ce que présentent les divers personnages, complexité plus grande encore de ce qu'éprouve le spectateur.

Orgon est une dupe parfaite ; Tartuffe est un franc imposteur (1).

(1) Si nous citons de préférence, ici et presque toujours, Molière, nous

Digitized by Google

George Dandin, dès le lever du rideau, est édifié sur la sottise qu'il a faite, et il commence cette lutte sans relâche où toujours il lui faut parler contre sa pensée, faire ce qu'il ne veut pas, ne pas faire ce qu'il veut, se contraindre et étouffer ses sentiments les plus irrésistibles ; c'est cette particularité qui, dans la pièce, expose notre plaisir à être gâté par la pitié, et il faut toute la niaiserie prétentieuse et involontairement cruelle de Lubin, la rouerie effrontée de Claudine, le persiflage de Clitandre, et surtout la désopilante extravagance des époux Sottenville, pour sauver la gaieté de cette comédie ; elle se passe en pleine période de réaction, et George Dandin nous fait voir, le plus souvent, le comique d'imposture : il ne manquait plus au pauvre Dandin que d'être traité par nous d'imposteur ! Mais on nous entend ; c'est certainement du comique d'imposture qu'il fait paraître lorsqu'il est obligé de dissimuler et de se contenir avec Lubin, de supporter les leçons d'étiquette de M. et de Mme de Sottenville, de faire des excuses à Clitandre, etc. ; même, il n'y a pas de comique d'imposture plus rageur.

avons deux raisons pour cela : l'une nous est toute personnelle, c'est que son théâtre est le seul que nous connaissions à peu près bien ; l'autre, c'est qu'il est le plus grand des poètes comiques, et que, parmi eux, il est le plus grand des moralistes. « Des hommes de beaucoup d'esprit et de talent, a dit la Harpe, ont travaillé après lui, sans pouvoir lui ressembler ni l'atteindre. Quelques-uns ont de la gaieté, d'autres ont su faire des vers ; plusieurs même ont peint des mœurs. Mais la peinture de l'esprit humain a été l'art de Molière ; c'est la carrière qu'il a ouverte et qu'il a fermée ; il n'y a rien en ce genre avant lui ni après lui... Molière est certainement le premier des philosophes moralistes. » Cet éloge est devenu banal à force d'être répété ; ce qui est moins commun, c'est de sentir vraiment la justesse et la portée de cet éloge.

Digitized by Google

La naïveté et l'imposture, si différentes l'une de l'autre, ne sont pas toujours bien séparées; dans la réalité, rien n'est à l'état pur et isolé, et tout ce que nous avons dit peut à peine donner une idée de la façon dont nos deux comiques se mêlent, se succèdent irrégulièrement, s'enchevêtrent, se tiennent par d'inextricables liens et présentent des combinaisons infinies. Dans le cœur humain, qui *n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres* (ce mot de Bossuet renferme à peu près le principe de notre division), l'illusion n'est presque jamais tout à fait complète ni tout à fait absente; dans le même homme, la vérité apparaît ou s'obscurcit suivant le moment et, dans le même moment, suivant l'objet considéré; on est sincère en ceci et astucieux en cela; un personnage n'est pas tout d'une pièce naïf ou imposteur, il est l'un et l'autre par de certains côtés, et pour faire une juste application de notre distinction il faut prendre à part chaque situation et même chaque trait.

Ainsi, Orgon arrive à l'heure où il *a vu, de ses yeux vu.* Il est vrai que son comique ne change pas pour cela de nature, car notre homme est un pauvre sire, à l'esprit étroit et passionné, et il ne cesse pas d'être encore naïf, notamment dans son emportement contre sa mère, assez entêtée pour ne vouloir se rendre que sur bonne preuve et pour demeurer incrédule quelques minutes de plus que lui. Tartuffe, qui est plaisant presque toujours par son imposture, nous présente aussi le comique naïf dans les scènes où la passion l'entraîne et l'aveugle. De même, George

Digitized by Google

Dandin ne nous réjouit pas seulement par ses feintes mortifiantes ; il a son comique naïf, par exemple, lorsqu'il se laisse prendre au suicide simulé de sa scélérate de femme, et encore lorsque, trahi par les singuliers procédés d'instruction qu'emploie son beau-père pour découvrir la vérité, décontenancé par l'impudence de Clitandre, suffoqué par la colère, la surprise, la confusion, la douleur, il se sent abandonné de toutes ses idées.

Ce mélange des deux comiques va nous apparaître plus fréquent encore dans Arnolphe et dans Chrysale.

Arnolphe passe perpétuellement de la confiance à la déception et à la nécessité de mettre en œuvre de nouvelles ruses, et ce sont ces alternatives mêmes qui, pour une forte part, donnent à *l'Ecole des femmes* un si poignant intérêt ; seulement, nous ne voyons Arnolphe que dans une crise importante, décisive il est vrai, solennelle, mais unique ; au contraire, Chrysale, et c'est un des mérites de cette création peut-être la plus parfaite et la plus vivante qui ait été mise à la scène, se montre à nous tel qu'il est toujours, tel qu'il a été hier et qu'il sera demain ; c'est par la nécessité de son caractère qu'il fait apparaître tour à tour, et même à la fois, le comique naïf et le comique d'imposture ; en effet, il a conscience de sa débonnaireté, en même temps qu'il en a honte ; il voudrait reprendre son rang et il ne s'en trouve pas la force ; de là une lutte qui se renouvelle sans cesse et à propos de toute chose ; de là sa susceptibilité, ses fanfaronnades, ses velléités de révolte, puis ses subites défaillances ; après une bataille héroïque, presque une victoire, il

Digitized by Google

accepte comme raisonnable l'accommodement qui dégagerait sa parole envers Clitandre et envers Henriette en les mariant tous les deux, mais pas ensemble ; et, à la fin, il croit peut-être sincèrement avoir enlevé par un coup d'autorité l'heureux dénouement :

> Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
> Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

Enfin, un dernier exemple, emprunté au théâtre péruvien, nous fera voir, d'une façon peut-être encore plus curieuse, comme les deux comiques peuvent se fondre intimement : au milieu d'une grave et brillante compagnie, quelqu'un, s'adressant à une grande dame, lui dit : « Mon... ton... votre carrosse..... » Ces petits possessifs ont suffi pour révéler que le personnage a été magnifique et qu'il est heureux, et cela avant qu'il se souvînt qu'il est un respectable prélat. *Mon* est tout naïf ; *ton* est une reprise où le comique est mixte, car l'effort qui veut corriger une maladresse aboutit à une naïveté renforcée ; mais *votre*, dit avec une cérémonieuse déférence, est du plus parfait, du plus pur comique d'imposture.

Nous pouvons maintenant reprendre, pour la soumettre à un examen plus particulier, la scène entre Chrysale et Ariste, citée plus haut ; nous l'avions donnée comme exemple de comique d'imposture, et c'était à bon droit ; mais, bien que ce soit ce comique qui règne généralement dans les réponses du mari, il n'y est pas si uniforme qu'il ne présente deux nuances distinctes et intéressantes, ni si continu qu'il ne souffre une intermittence où reparaît la naïveté toute pure.

Digitized by Google

En effet, il faut d'abord remarquer avec quelle voix piteuse et tombante Chrysale nous dit notamment : *Pas tout à fait encor ; — Rien, et je suis bien aise de n'avoir point parlé pour ne m'engager pas ;* il équivoque ou s'excuse péniblement. Mais, dès que, par une certaine direction d'intention, il peut heurter de front la vérité, tout en se leurrant de la confiance qu'il ne ment pas, comme son accent devient ferme et fier ! *Non ; — En aucune façon ;* et la belle protestation indignée : *Moi, point, à Dieu ne plaise !* O l'amusante chose que la conscience !

Puis, à un moment, nous surprenons la plus franche naïveté se faisant une place au milieu de toutes ces paroles artificieuses : c'est lorsque, tout honteux d'avoir tremblé devant Philaminte, il veut se donner une revanche contre Trissotin ; il lâche la bonde et ne voit pas sur qui retombe le ridicule qu'il lui jette : *Oui, qui parle toujours de vers et de latin !*

Voilà comme les deux seules choses qui se retrouvent toujours au fond de notre creuset, la naïveté et l'imposture, suffisent pour fournir la matière première aux innombrables manifestations du comique sans cesse diversifié par le jeu des passions ; voilà aussi de quelle façon diffèrent, dans le champ de notre étude comme partout, les produits chétifs et, pour ainsi dire, *amorphes* de toute analyse et les riches productions de la nature vivante ou pensante.

Si, au point de vue du comique d'imposture et du comique naïf, le même personnage présente déjà tant de bigarrure, il y a autant et peut-être plus encore de diversité dans la manière dont le même fait agit sur

Digitized by Google

les différents personnages qui sont en scène ; les uns voient clair, les autres sont abusés ; les uns s'amusent de la duperie, les autres en souffrent furieusement ; parmi ceux mêmes qui rient, plusieurs rient dans une gamme différente. A plus forte raison, l'impression du spectateur, chez qui tout cela se résume, et qui, par surcroît, a son sentiment personnel de juge, doit-elle être extrêmement compliquée et même changeante à chaque instant de sa plus rapide durée. Vous riez à la fois, par exemple, d'un naïf, traître sans le savoir ou bourreau sans le vouloir, et de la victime qu'il vous livre ou qu'il déchire ; ainsi, lorsque vous entendez Orgon dire à Cléante, en parlant de Tartuffe :

> Chaque jour, à l'église, il venoit, d'un air doux,
> Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux,

et qu'il continue avec onction et admiration cette peinture des simagrées de l'imposteur, la crédulité de l'un et l'hypocrisie de l'autre vous réjouissent en même temps et si bien à l'envi, que vous ne sauriez dire laquelle des deux vous réjouit le plus.

Tout cela peut exercer l'analyse la plus déliée, mais l'homme le plus simple sent avec justesse et promptitude toutes ces complications et toutes ces nuances ; il les sent, puisqu'elles produisent sur lui tous leurs effets ; seulement il ne serait pas capable de se les détailler.

Pour nous, ce que nous voudrions, c'est avoir fait bien comprendre et retenir la distinction des deux comiques, très différents, et forcément différents, puis-

Digitized by Google

qu'ils sont contraires ; la distinction est donc juste ; elle est complète aussi, puisque toutes les altérations dont la vérité est susceptible sont nécessairement comprises entre l'erreur qui la méconnaît et le mensonge qui veut la falsifier ou la détruire ; enfin, elle nous semble si importante, particulièrement comme instrument de critique et de recherche, que nous nous proposons d'en faire très souvent usage, et c'est pourquoi nous avons cru indispensable de la soigneusement établir.

XII

Énumération des cinq éléments du comique.

Disons à présent les éléments qui doivent toujours se rencontrer dans l'erreur comique ; nos explications ont dû assez faire entendre que le mot *erreur,* dans un sens large, convient à l'imposture comme à la naïveté.

Cette erreur présente les circonstances suivantes :

1° Elle a une cause morale ;

2° Elle est énorme ;

3° Elle donne un plaisir d'intelligence ;

4° Elle donne un plaisir de malice ;

5° Elle donne un plaisir de justice.

Voilà bien des affaires, dira-t-on, et il semblera que

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela

dans un plaisir si prompt. Mais une analyse tant soit

Digitized by Google

peu attentive découvre aisément dans le comique ces cinq éléments, dont les généralités qui précèdent contiennent d'ailleurs les germes très visibles (1); et quand nous aurons étudié ces cinq éléments, nous connaîtrons le comique à fond, ou, tout au moins, nous aurons eu l'occasion d'exposer le résultat de nos principales observations.

(1) On pourra nous reprocher dans le long examen qui va suivre de n'avoir pas suffisamment séparé le point de vue subjectif du point de vue objectif, c'est-à-dire de n'avoir pas traité à part d'abord des effets produits sur notre âme par le plaisant, ensuite de ce qu'est le plaisant en lui-même ; cette critique ne serait pas sans vérité, mais nous avons cru que la clarté aurait souffert de cette séparation abstraite et purement théorique ; on ne concevrait souvent qu'avec peine ce en quoi consiste le plaisant, abstraction faite des phénomènes qu'il provoque, et on ne comprendrait pas plus aisément les phénomènes isolés de leur cause ; la nature du plaisant s'infère de ses effets, comme ses effets se déduisent de sa nature; les deux faces du problème s'expliquent l'une par l'autre; il y a une telle réciprocité, une corrélation logique si étroite entre les deux aspects, qu'il nous a semblé à propos de ne pas compliquer l'étude et surtout l'exposé d'une matière déjà si difficile par l'observation méticuleuse d'une distinction qui n'a plus d'intérêt dès qu'on sait et qu'on n'oublie pas qu'en bonne analyse elle doit être faite, et qui aurait eu l'inconvénient de nous obliger à ne montrer, sur chaque point, que la moitié des choses, et de retarder le moment où nous aurions eu le droit de donner des notions aussi complètes, aussi satisfaisantes que possible.

De même, nous avons cru inopportune en notre matière la division si claire et si excellente appliquée par M. Ch. Lévêque à l'étude du beau : les effets sur l'intelligence, sur la sensibilité, sur la volonté.

En définitive, notre énumération, bien que tout ce qu'elle contient soit vrai, serait peut-être susceptible, au fond, de diverses critiques si elle était prise pour autre chose que ce qu'elle est ; elle a surtout ce but et cette utilité de nous fournir un itinéraire assez convenable pour visiter la contrée que nous avons à parcourir et à explorer.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME

ANALYSE

LES CINQ ÉLÉMENTS DU COMIQUE : 1° LA CAUSE MORALE ; 2° L'ÉNORMITÉ ; 3° LE PLAISIR D'INTELLIGENCE ; 4° LE PLAISIR DE MALICE ; 5° LE PLAISIR DE JUSTICE.

SECTION PREMIÈRE

La cause morale

I

Notion générale. — La passion empêche les impressions, ou bien elle les altère, c'est-à-dire qu'elle produit des distractions ou qu'elle produit des erreurs. — *Distraction.* — Distractions sans cause connue, ou encore avec cause connue mais non morale.

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

La comédie n'est que la perpétuelle, l'inépuisable mise en action de ce mot célèbre.

L'erreur vraiment comique est celle de l'homme qui se trompe lui-même.

Sera-t-il permis d'arrêter d'abord la pensée sur une remarque grammaticale ? *Se tromper* traduit avec une singulière fidélité ce qui se passe en nous, et les ob-

Digitized by Google

servations morales peuvent, dans bon nombre de cas, se compléter et se continuer par la considération des verbes auxquels notre langue a donné la forme expressive et souvent piquante des verbes pronominaux (se persuader, s'imaginer, se repentir, se plaire, s'aider, s'exciter, se flatter, se fâcher, s'emporter, s'occuper, ne pouvoir s'empêcher, s'en faire accroire.....) (1). Quand nous nous trompons, nous sommes à la fois trompeurs et trompés ; notre volonté est complice, plus ou moins, et nous conspirons nous-mêmes à notre il-

(1) On les appelle également des verbes réfléchis ; si le nom était encore à créer aujourd'hui, le goût des mots scientifiques et physiologiques aurait fait dire les verbes *réflexes*, et ce mot ne serait pas du tout mauvais, parce qu'il marquerait bien l'action et la nature de l'action ; en effet, *se tromper* est, pour le sens comme pour la forme, un intermédiaire entre le verbe actif explicite *se tromper soi-même* (qui exprime une action complète et volontaire) et le verbe purement passif *être trompé ;* et, dans *se tromper*, l'attraction est si forte et si naturelle vers l'idée passive, que la forme passive apparaît à tous les temps où l'auxiliaire de conjugaison est employé. On ne dit pas (en français du moins) : *je m'ai trompé*, mais *je me suis trompé*. Cette précieuse forme pronominale manque dans beaucoup de langues, comme dans le latin (où, à l'inverse, le passif laisse reconnaître aux érudits un verbe actif réfléchi, assez altéré dans ses désinences de flexion) et dans le grec (qui a, il est vrai, la voix moyenne). Un savant linguiste, M. David, nous a donné sur ce point des renseignements fort complets, qui seraient ici un hors-d'œuvre, bien que l'étude de l'âme puisse y trouver la matière d'utiles inductions ; signalons seulement, à cause de la curiosité du fait, qui n'est pas sans portée psychologique ni sans rapport avec l'objet actuel de nos recherches, la langue russe disant : Je *se* trompe, tu *se* trompes, etc. Le sanscrit avait déjà donné l'exemple de cette identification naïvement imparfaite du régime et du sujet. En effet il ne faut pas croire que la conception, que l'expression correcte de ces deux termes qui nous paraissent si simples et si clairs, le sujet et l'objet, se produise avec netteté à la première heure, et l'on sait notamment que les enfants sont longtemps avant de dire *je* et de parler d'eux autrement qu'à la troisième personne.

Digitized by Google

lusion ; la passion nous fait des contes, mais nous aimons à y ajouter foi. Un grand sceptique a prétendu que si les hommes avaient intérêt à croire que deux et deux font cinq, ils feraient si bien qu'ils y parviendraient.

C'est que la passion est une folie passagère, et la vraie aliénation mentale elle-même, qui n'en diffère peut-être que parce qu'elle produit des effets plus durables, n'a-t-elle pas toujours son principe dans la passion ? Car c'est une chose remarquable qu'à moins d'altération matérielle du cerveau, la raison, toute faible qu'elle est, ne semble pas pouvoir se troubler d'elle-même, et que le désordre ne se met dans nos idées que par le contre-coup de ce qui a lieu dans nos sentiments et dans nos volontés.

Les manières dont nous pouvons nous tromper défient toute énumération ; pour tenter d'en donner une, il faudrait reprendre l'œuvre entière des moralistes, laquelle ne sera jamais achevée.

Toutefois, on peut reconnaître que la passion a deux façons générales d'agir : elle nous frappe d'aveuglement, de surdité, d'insensibilité pour tout ce qui n'est pas son objet ; toutes les relations sont supprimées à l'extérieur ou interrompues sur certains points ; ou bien nous continuons à tout percevoir, mais nos sensations sont perverties ; ou, plutôt encore, nous tirons de faux jugements du témoignage de nos sens.

Dans le premier cas, nous sommes *distraits ;* mais la distraction pour être comique doit n'être que la manifestation au dehors de ce qui se passe au fond de l'âme ; il faut que le corps étranger qu'on ne voit pas

Digitized by Google

et qui arrête le rayonnement de l'intelligence trahisse sa présence et ce qu'il est, par la forme, la position, la largeur de la tache noire.

Aussi, le Distrait de Regnard et le Ménalque de la Bruyère n'ont-ils rien de comique ; on cherche sans succès la cause de ces étourderies, et l'on doute si l'on n'a pas affaire à des timbres brouillés ; la distraction, en effet, n'est ni une passion ni un vrai caractère ; c'est seulement un symptôme, le symptôme commun de toutes les passions.

Quand bien même on saurait où et à quoi est occupé le génie d'un Newton ou d'un Ampère durant ses *absences,* cela ne suffirait pas ; la distraction aurait bien une cause connue et justifiée, mais une cause purement intellectuelle et non une cause morale ; la méprise manquerait, par cela même, de la plupart des qualités qui se déduiront par la suite ; elle serait sans rapport significatif avec l'objet particulier du travail qui se fait dans la tête du savant, et, de plus, elle ne réjouirait guère notre malice et pas du tout notre conscience.

Ici, comme cela nous est déjà arrivé et comme cela nous arrivera souvent encore, nous sommes obligé de faire violence à la réalité, en disjoignant, dans les faits, ce qui s'y trouve inséparablement, *organiquement* associé ; mais, d'une part, nous ne pouvons tout dire à la fois, et, de l'autre, il nous faudrait, pour rétablir l'unité brisée par l'inévitable effet de notre ordre et de nos divisions, faire sans cesse des renvois en avant ou en arrière, des rapprochements, des redites. Que le lecteur veuille bien se rendre compte de

Digitized by Google

cette difficulté et nous l'atténuer, tantôt par sa mémoire, tantôt par sa confiance, et toujours par la faveur d'une sorte de fine et sympathique collaboration.

Mais, où il y a surtout des variétés infinies, c'est dans la façon dont la passion transforme véritablement les choses ; elle a une prodigieuse puissance de systématisation, écoutant, voyant, s'informant, non pour apprendre, mais pour se fortifier dans l'opinion préconçue, éliminant les faits qui gênent trop, ployant les autres et les disposant à souhait, convertissant en raisons victorieuses les objections les plus démontantes, acceptant avec intrépidité et comme parfaitement prévues les plus extrêmes conséquences: « Pourquoi pas ? — Eh oui ! — Sans doute. »

De la distraction, nous passons aux erreurs proprement dites.

II

Division des *erreurs* en erreurs spontanées, erreurs provoquées et erreurs plus particulièrement morales. — 1° *Erreurs spontanées ;* elles ne sont comiques que si un élément moral s'y laisse voir.

Toutes les altérations intellectuelles causées par la passion se ramènent au désordre général que voici : tandis que nos sentiments ne devraient jamais naître que de nos idées, c'est-à-dire de ce que sont réellement les choses, nos idées, étrange renversement, sont produites et formées par nos affections.

Digitized by Google

Une personne qui erre se trompe toujours elle-même, n'eût-elle à se reprocher que de la précipitation ou le tort d'avoir prononcé sur ce qui passe sa compétence ; mais sa culpabilité est différente et s'accroît presque toujours, suivant que l'erreur provient d'une certaine apparence décevante des choses, ou bien de la supercherie des hommes, ou enfin qu'elle est née dans son propre cœur ; et cette gradation marque aussi un progrès dans le comique, parce qu'on voit s'accentuer de plus en plus le caractère passionné de l'erreur.

L'erreur peut exister, l'erreur peut même être plaisante sans être comique : le comique se distingue de toutes les erreurs plaisantes par une sorte de supériorité morale.

Les erreurs pour ainsi dire spontanées, étourdies, ne doivent que rarement avoir quelque saveur comique. Que peut, en effet, nous apprendre de l'homme même sa légèreté, son inattention, ou encore son ignorance? L'ignorance n'est pas sottise, et il est aussi injuste que fréquent de se moquer d'elle ; elle ne mérite d'être châtiée que lorsqu'elle est prétentieuse et tranchante, ou lorsqu'elle apparaît comme l'effet d'une longue paresse ou comme la marque d'origine d'un parvenu glorieux. Ainsi, Lubin a dit, dans *George Dandin,* un mot d'une véritable profondeur comique, frappé au coin du génie de l'observation, et qui est le mot même de toutes les ignorances présomptueuses : « Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé. » Mais l'ignorance modeste, quels que soient ses pataquès ou ses questions étranges, fera seu-

Digitized by Google

lement sourire avec indulgence; et elle intéressera même vraiment, lorsqu'elle fera voir le travail d'une excellente logique opérant sur des données imparfaites. Ainsi, l'enfant qui ne sait pas distinguer Adam et Eve parce qu'ils ne sont pas habillés dit un mot charmant d'innocence et même de justesse. Cette ingénuité n'est que gracieuse; elle ne donnerait lieu au comique que si le jeune raisonneur faisait le sot, en se fâchant de voir rire.

Si les enfants terribles ont de désolantes remarques et laissent échapper des indiscrétions qui n'amusent pas tout le monde semblablement, ces petits bourreaux ne disent pourtant pas des mots vraiment comiques; du moins le comique ne naîtra que par réflexion aux parents punis de leur imprudence, ou aux tiers déconcertés par une vérité dépouillée d'artifice, et alors la naïveté aura amené, mais après elle, des effets comiques qui seront presque toujours du comique d'imposture.

De même une ânerie d'écolier étonne seulement et ne réjouit pas comme une erreur professée doctoralement; et pourtant l'erreur ignorante peut devenir comique par la confusion qui la suit ou par les tentatives de rajustage.

Nous avons connu un éminent jurisconsulte qui riait aux larmes lorsqu'il rencontrait une bonne bévue dans un arrêt; nous reviendrons sur la cause particulière de ce phénomène, mais il convient de faire remarquer ici que ses divertissantes découvertes ne pouvaient lui procurer un plaisir de comique que si, entre les lignes du considérant fautif, il aperce-

Digitized by Google

vait l'hermine et la robe rouge des graves magistrats.

Ainsi donc l'erreur purement étourdie, sans passion, n'a de prix qu'à la condition que par un accident heureux, par une circonstance quelconque, elle nous montre l'homme même ; mais alors la naïveté la plus pure peut devenir excellente, si, par exemple, elle vient révéler un pli professionnel ou des habitudes moralement curieuses de la pensée, comme dans les deux mots suivants :

Un professeur d'une de nos facultés de droit du nord qui n'avait jamais quitté sa ville natale eut à cinquante ans la fantaisie de faire un voyage dans le midi de la France ; il revint émerveillé : « Quel beau pays, disait-il, que ce pays de droit écrit ! »

Deux officiers qui s'étaient depuis longtemps perdus de vue se rencontrent, causent, se racontent leur histoire, s'informent de ce que sont devenus les camarades de promotion : « Et ce pauvre un tel, il est mort aussi ? — Pas du tout, il a été tué. »

En résumé, l'erreur que nous avons cru devoir appeler spontanée est la plupart du temps une niaiserie ; elle est médiocrement plaisante ; elle n'est comique que si un élément moral s'y découvre, et alors c'est du comique naïf ; le comique d'imposture n'y peut avoir place qu'après coup et occasionnellement.

Digitized by Google

III

2° Erreurs provoquées. — Le Menteur, les Fourberies de Scapin, Amphitryon.

Les erreurs que causent le mensonge et les ruses de nos semblables se voient surtout dans les farces.

La farce imagine une grossière mystification ; elle place volontiers à côté du personnage principal un loustic qui l'excite en caressant, en contrariant tour à tour sa manie, et qui fait au public les honneurs de sa dupe. Ces charges souvent fort gaies ne sont comiques que si elles mettent en jeu un caractère, une passion ; le plaisir est court de voir quelqu'un accepter une fable extravagante ; il n'y a de charme et d'instruction que si son esprit s'égare à la suite de son cœur et que si sa confiance est exploitée dans le sens et à l'aide de ses inclinations.

Les Fourberies de Scapin, Monsieur de Pourceaugnac, Amphitryon, sont des modèles du genre.

Scapin invente de bien bons tours, son adroite fécondité amuse ; mais, condottiere d'une nouvelle espèce, entrepreneur de ruses dans l'intérêt d'autrui, il ne travaille pas pour sa passion personnelle ; son mobile est tout extérieur, de pur caprice, tout désintéressé, sauf peut-être la satisfaction de faire voir et d'exercer son génie d'intrigue. Ces impostures, toutes plaisantes qu'elles soient, ne constituent nullement le *comique d'imposture :* Scapin a le beau rôle, et le

Digitized by Google

mensonge ne peut devenir comique que lorsqu'il répond à un calcul égoïste dont on est honteux et qu'on s'avoue à peine à soi-même. Le lecteur peut être assuré que, si nous refusons ici le comique à Scapin, nous saurons et à plus d'une reprise rendre pleine et éclatante justice à ce joyeux drôle.

La gratuité du mensonge sans passion paraît bien mieux encore dans *le Menteur :* la plupart du temps Dorante ment par pur plaisir, pour l'honneur de l'art ; quand il commence une histoire, il ne sait pas où elle ira, et il s'abandonne à une inspiration aventureuse qui l'enivre lui-même ; le public le suit avec une confiance qui n'est jamais trompée, et applaudit à une gageure si brillamment soutenue ; mais il ne trouve qu'une agréable gaieté excitée et entretenue par de perpétuelles surprises et par une imagination aussi pleine de ressources que de présence d'esprit ; cette comédie, qui, malgré son titre, n'est certainement pas une comédie de caractère, nous développe une étincelante fantaisie plutôt encore qu'une intrigue véritable.

Scapin, lui, n'a pas cette verve exubérante, mais quel homme pratique ! Toutes ses impostures sont motivées et amenées par quelque raison pressante, et surtout il nous plaît parce qu'il se montre très habile moraliste et qu'il ne trompe jamais les hommes que de la manière dont chacun aime à être trompé. Personne ne lui apprendra qu'on n'agit pas directement sur les volontés, mais seulement par le secours des causes qui les ébranlent, qu'on ne se fait pas croire par des serments, qu'on ne force guère les convictions par la vérité et par la raison toute seule, mais qu'on persuade

Digitized by Google

sûrement par l'attrait des motifs et par le plaisir ; qu'il faut respecter les ombrages de notre volonté qui se cabre dès qu'elle se sent menée et qui s'abandonne sous une main légère, parce qu'elle croit marcher d'elle-même. Pour avoir raison d'une colère, il en interrompt brusquement le cours en venant complimenter l'homme qui querelle, et en le contraignant à se mettre sur la bienveillance, car il sait qu'on ne peut mener de front deux sentiments contraires. Il adoucit une douleur par la confidence qu'il est arrivé pis au voisin ; il sait que si les vieillards se consolent, en donnant de bons conseils, de ne plus pouvoir donner de mauvais exemples, rien ne les ragaillardit comme le souvenir de leurs fredaines passées et ne les dispose mieux à l'indulgence ; il sait tout ce qu'on obtient de la vanité chatouillée au bon endroit ; et s'il s'agit de tirer une forte somme d'un avare, oh ! alors il se surpasse. En premier lieu, il l'effraye d'une manière générale par la nécessité d'un très grand sacrifice dont il n'ose encore dire le chiffre ; après cet exorde rappelant la douche préparatoire par laquelle Mme de Sévigné dit qu'on met d'abord l'alarme partout, il procède par modestes articles isolés ; chacun arrache son plaisant cri de douleur, mais chacun se justifie par des raisons si bonnes ! Cette énumération habilement conduite à travers maint incident permet d'arriver à l'addition redoutable, et puis le finale avec le grand sabre du spadassin ! Mais quelle témérité de vouloir raconter ce petit chef-d'œuvre de scène, même pour montrer que jamais on ne s'est mieux conformé aux règles de la plus fine rhétorique, ni mieux accommodé aux façons de notre sensibilité !

Digitized by Google

Voilà ce que peut devenir la farce sous la main d'un maître.

Quant à l'idée de faire douter un homme de son identité, elle n'est encore que fort plaisante, mais elle n'est pas proprement comique par elle-même. Voltaire nous raconte que lisant *Amphitryon* à l'âge de onze ans il rit jusqu'à tomber à la renverse ; c'est que rien n'est étrange comme d'ébranler la foi la plus ferme peut-être qui soit en nous et sur laquelle la démence même n'a pas de prise véritable (1). Molière n'a pas inventé cette donnée, mais comme il l'a traitée, mise en valeur, complétée notamment par la symétrie d'une partie carrée ! Pourtant elle ne devient comique que par les effets qui en sont tirés, par les révélations qu'elle amène, lâcheté, gourmandise, prétention à être beau, craintes matrimoniales, et surtout par la perfection de l'analyse psychologique. Tous les étonnements de Sosie, les indices pressants qui l'accablent, toutes ces preuves sur lesquelles nous formons nos convictions les plus sûres, cette résistance désespérée du sens intime qui ne veut pas se rendre et qui ne sait plus se défendre, tout cela nous fait assister, au milieu d'une fiction qui va jusqu'aux dernières audaces du fantastique, à un spectacle très humain. L'argumentation naïvement éloquente de Sosie peut rappeler par

(1) Il est bien vrai qu'il y a des aliénés qui croient être autres qu'ils ne sont, mais ils croient toujours être quelqu'un ; leur erreur ne porte pas sur l'essence de la personnalité, qui est, si nous pouvons dire ce mot, *inaliénable* (ce qu'on appelle « l'unité synthétique de l'aperception » étant la condition *sine qua non* de la pensée, c'est-à-dire de la vie intellectuelle). Cette impossibilité de se passer d'un *moi* est ressentie et exprimée par Sosie d'une façon aussi amusante que naturelle.

Digitized by Google

moments (et ceci est loin d'être irrévérencieux dans notre pensée) cette magnifique méditation qui fait tant rêver, où Descartes, assis en robe de chambre au coin de son feu, s'interroge sur sa propre existence ; il est intéressant de relire ces admirables pages après certaines scènes d'*Amphitryon,* et de voir si le métaphysicien et le rustre ne sont pas à peu près semblablement empêchés quand c'est sur des évidences premières qu'ils prétendent faire jouer le raisonnement. Enfin, quoique pareille aventure ne nous soit jamais arrivée, nous sentons que Sosie est bien de notre espèce, nous goûtons dans tous les traits la parfaite vérité morale, et de plus nous avons l'occasion de découvrir et de reconnaître deux choses qui nous plaisent particulièrement : d'abord des analogies sensibles avec ce que les lacunes de nos souvenirs dans la continuité de notre conscience nous ont fait éprouver quelquefois, ensuite cet état d'angoisse bien connu où nous jette la vue de deux vérités également impossibles à nier et à mettre d'accord.

C'est ainsi que la farce, c'est ainsi que la comédie d'intrigue (car il serait dur de qualifier de farce l'exquise pièce d'*Amphitryon)* fournit du comique dans la mesure où c'est l'homme même qu'elle fait agir, mû artificiellement, sans doute, mais suivant les lois rigoureuses de sa nature ; plus vous ferez petite la part des événements, plus ce qui restera à la scène, s'il est plaisant, sera le vrai comique ; on ne peut se passer de fable, car la vie la moins tourmentée, celle où le caractère domine de plus haut tous les hasards, n'a-t-elle pas toujours des faits dont se compose la trame de son

Digitized by Google

histoire? Mais moins l'erreur sera provoquée du dehors, plus elle sera humaine.

IV

3° *Erreurs plus particulièrement morales.* — Le comique d'imposture est actif; le comique naïf est passif.

De la comédie d'intrigue on s'élève à la comédie de mœurs, qui prend pour fonds, au lieu d'aventures toutes capricieuses, la peinture des vices, des travers d'un temps ou d'une société; et on arrive enfin à la comédie de caractère, qui montre proprement ce que l'homme devient lorsqu'une passion prépondérante a dérangé l'équilibre de ses facultés et de ses affections; et alors on voit, par une progression suivie, l'homme finissant par remplir la scène tout entière.

Si c'est dans la comédie de caractère que la passion devient de plus en plus le principe de toutes choses, des incidents qui se produisent réellement comme des erreurs où tombent les personnages, dans toutes les comédies il y a place pour les deux comiques; seulement, et la proportion et la qualité de ces deux comiques doivent varier avec le genre de la comédie; la dupe d'une mystification montre surtout de la naïveté; si elle en vient à être obligée de dissimuler, c'est par accident et sans système. Au contraire, la passion, surtout le caractère, ont un but arrêté, un plan, lesquels exigent une diplomatie soutenue et en-

Digitized by Google

gagent souvent dans une longue suite d'impostures ; la comédie de caractère doit donc promettre plus de comique d'imposture, et le comique naïf lui-même doit y être plus particulier, plus expressif, plus propre aux personnages que le comique naïf toujours un peu banal qu'on trouve dans les farces, chez le pur gobe-mouches ou chez le premier venu sans physionomie bien déterminée.

Ce que nous avons déjà dit fait pressentir que le comique d'imposture, au point de vue esthétique, doit être généralement supérieur à l'autre, et nous devons ici expliquer une des raisons de cette supériorité : le comique naïf, si complètement affranchi qu'on le fasse de toute excitation artificielle, ne sera jamais que l'impression des choses sur le personnage, ou le simple contre-coup de ses passions et de ses idées. Il y aura presque toujours une part considérable revenant à l'occasion, à la sollicitation externe, et nous aurions pu l'appeler le comique *passif*, tout aussi bien que le comique *naïf*. Le comique d'imposture est autrement intime, profond, particulier, car l'âme y est tout à fait active ; c'est l'erreur de la volonté même, c'est la puissance de la personnalité qui éclate, s'impose, se révolte, qui veut changer les choses, la vérité, à tout le moins la croyance. Sans doute, c'est toujours à la suite de quelque chose venant du dehors que cette spontanéité s'est mise en branle ; mais dans aucun cas nous ne voyons davantage l'homme lui-même, l'homme avec le *minimum* de faits accidentels et étrangers, l'homme imprimant mieux son image dans ses actes ; car la volonté, c'est la partie vive de l'âme, c'est son

Digitized by Google

centre, c'est son tout, rien n'est plus elle. C'est alors qu'on voit vraiment les effets propres à la passion, tout à la fois sa duplicité et sa duperie, qu'on surprend ses stratagèmes, qu'on admire ses folies, ses contradictions et sa puissance, et qu'on pénètre le plus avant dans les obscurs replis du cœur ; et ainsi, c'est le comique d'imposture, pris lui-même dans la grande comédie, qui a chance de présenter, à son plus haut degré et dans sa plus pure plénitude, la condition essentielle d'avoir une cause morale.

Nous en aurions fini avec le premier élement du comique s'il ne convenait de faire encore diverses observations qui, toutes, vont avoir l'air de ne porter que sur des mots, mais dont la dernière surtout nous paraît avoir une importance particulière.

V

Retour, pour en mieux préciser la notion, sur le comique naïf ; justification du nom. — Deux sortes de naïveté. — Bien que le mot de *ridicule* puisse convenir à tout ce qui est comique, le mot de *comique* s'applique mieux à ce qui est fortement comique et, notamment, au comique d'imposture. — Naïvetés et impostures de toutes les passions comiques ou tragiques.

Ce qu'on vient de lire sur la cause morale nous permet maintenant de nous mieux expliquer sur le comique naïf.

D'abord, ne pourrait-on pas critiquer l'expression de

Digitized by Google

comique naïf ? En effet, nous nous sommes refusé à voir du comique dans la simplicité de l'enfant ; nous n'admettons comme comique que la crédulité de la passion. Or la naïveté, c'est étymologiquement et vraiment l'innocence d'esprit que l'on apporte en naissant (1), et nous avons, dans notre définition du comique naïf, remplacé cette candeur par l'état de trouble où nous mettent les mouvements de notre âme. Cela est vrai ; mais, lorsque l'homme écoute ses instincts égoïstes et mauvais, ne devient-il pas comme un petit enfant? En tout cas, notre mot, qui n'est pas parfait (y en a-t-il ?), a ce mérite de bien accuser le contraste avec l'imposture, et c'était l'essentiel.

Nous avons appliqué encore le nom de comique naïf à la colère, et c'était juste ; car la colère est toujours sotte, puisqu'elle ajoute gratuitement au mal réel son aigreur et son trouble incommode, qu'il faut supporter par surcroît. Nous l'avons aussi appliqué à la peur, et non sans raison.

Quoique la naïveté paraisse toujours, au fond, bien semblable à elle-même, elle ne laisse pas de montrer deux nuances assez distinctes : elle est naïvement naïve ou bien elle se croit fine. Il y a, en effet, la naïveté de premier mouvement, toute de surprise, étourdie ; c'est celle, par exemple, qui vous prend au mot quand vous vouliez être combattu et désobéi, ou celle qui admire que vous sachiez ce qu'elle vient de vous dire. La naï-

(1) *Naïf* n'est autre que le mot *natif*, et son quasi-synonyme *niais* a une origine presque semblable, puisqu'il est un terme de l'ancienne fauconnerie, désignant l'oiseau tout jeune et sans plumes qu'on a été prendre dans son *nid* avant qu'il ait pu en sortir.

Digitized by Google

veté qui pense être perspicace et adroite est plus divertissante encore, parce qu'elle n'est pas sans prétention; elle suppose de la feinte où il y a sincérité parfaite, et entend malice à ce qu'il y a de plus clair et de plus simple; aveugle avec persistance, elle continue à vous louer de travers, bien que vous lui demandiez grâce; c'est elle qui, par une soudaine illumination, s'avise de la chose que vous vous fatiguez à lui faire comprendre, et qui veut bien vous faire part de sa découverte; c'est elle encore qui dit : « Vous avez beau me pousser le coude et me faire des signes, je sais ce que je dis, et je dis bien. »

Mais presque toujours la naïveté reste de moindre qualité que le comique d'imposture, et de là une conséquence : nous avions déjà fait entendre que le comique est le *nom de théâtre* du ridicule; comique dit la même chose que ridicule, mais le dit avec plus de force; ainsi on dira très bien que la Mouche du coche est ridicule, mais on pourrait également et mieux encore l'appeler comique, vu le degré éminent de sa sottise; au contraire le mot de ridicule conviendrait mal au Renard (plus philosophe peut-être encore que Gascon) qui dédaigne des raisins inaccessibles : il est comique. Comique a donc une énergie qui fait que lui seul sied bien aux cas de comique d'imposture : on en peut faire l'expérience.

Cette petite remarque de mots vient incidemment confirmer notre division des deux comiques : lorsqu'une division est bonne, elle n'est jamais en défaut, et cela peut suffire à son honneur, puisque cela prouve qu'elle est vraie; mais elle ne justifie son utilité qu'en

Digitized by Google

séparant de nombreuses et intéressantes différences, et les particularités distinctives à mettre au compte de notre division continueront à se déduire ; pour le moment nous devons seulement ajouter une circonstance nouvelle aux traits déjà mentionnés qui accusent et caractérisent la physionomie morale de nos deux comiques en les opposant sans cesse l'un à l'autre : s'ils se font voir souvent ensemble, c'est justement parce qu'ils jouent l'un vis-à-vis de l'autre le rôle de cause et d'effet ; car la naïveté encourage l'imposture, et l'imposture développe et exploite la naïveté ; cette réciprocité est ce qu'il y a de plus habituel ; néanmoins on a aussi naïveté contre naïveté : un laquais niais prenant tout à contretemps porte à l'exaspération la sotte impatience de son maître ; ou imposture contre imposture, témoin le pot aussi grand qu'une église pour cuire le chou plus grand qu'une maison.

La naïveté et l'imposture ne se voient pas exclusivement dans le plaisant, et cette division s'étend au delà du domaine de la comédie ; toutes les passions, toutes sans exception, font nécessairement paraître de la naïveté, mais plusieurs sont presque exemptes d'imposture ; quand une passion est violente, et surtout franche, fière d'elle-même, elle ne ruse pas, elle se pavane en toute naïveté ; il en est d'autres qui fuient la lumière et qui se cachent. Alceste fait parade et gloire de sa misanthropie ; Philaminte la savante, Argan l'hypocondriaque, sont loin de rougir de leur manie, ils s'y plaisent et en jouissent publiquement ; le bel esprit notamment, loin de craindre les autres, en a besoin, puisque c'est dans leurs applaudissements et dans

Digitized by Google

la réputation qu'il trouve la meilleure de ses voluptés. Les voies tortueuses ne sont que pour les vices plus profonds et plus misérables : l'avarice, l'envie, l'hypocrisie. Sur la scène tragique où les passions sont plus fortes, elles ont un emportement qui s'accommoderait mal avec les petits procédés humiliants de la feinte et avec les mesquines roueries de la vanité ; elles ont toutefois encore leurs impostures, mais plus rares, agrandies à leur taille, terribles, hardies, cruelles (1). Ainsi donc si l'on veut retrouver sûrement de la ressemblance entre les passions tragiques et les passions comiques, c'est à la naïveté surtout qu'il faut regarder ; car les passions les plus sérieuses et les plus dramatiques ne font guère que nous présenter, reconnaissables malgré la différence des proportions, les mêmes égarements aveugles que ceux dont la comédie nous égaye.

Nous avons assez parlé de la naïveté pour passer maintenant à l'imposture.

(1) Voltaire a pu avec raison mettre en parallèle Harpagon et Mithridate, tous deux vieillards amoureux, tous deux ayant leur fils pour rival et découvrant par le même artifice l'intelligence qui est entre leur fils et leur maîtresse ; seulement Molière fait rire, et Racine fait trembler.

Digitized by Google

VI

Imposture plaisante ou heureuse, qui ne doit pas être confondue, malgré la ressemblance des noms, avec le comique d'imposture.— Mystification et taquinerie. — Une vue théorique sur les classifications en général et son application à notre matière. — Classification des impostures plaisantes ou heureuses qui peuvent être réparties en quatre groupes distincts. — Exemples, dont un fort long. — Justesse et intérêt de la notion de l'imposture plaisante ou heureuse. — Diagramme de ces impostures.— Un nouveau côté par où le domaine des faits plaisants se montre plus étendu et autre que le domaine du comique.

Toutes les impostures amusantes constituent-elles du comique d'imposture ?

On doit bien se garder de multiplier les distinctions au delà du besoin de la clarté, mais il ne faut pas craindre d'en faire autant qu'il y a de choses à distinguer.

Veuillez vous reporter à la série que nous avons déjà présentée : rien n'est utile comme de considérer toujours la grande loi de la continuité des faits.

Toutes les erreurs comiques sont involontaires ou volontaires, ce n'est que trop évident ; mais entre les deux extrêmes s'intercalent une foule de termes intermédiaires : d'abord apparaît la naïveté toute pure, ensuite une clairvoyance graduelle, la mauvaise foi, l'imposture ; mais la pensée de fraude, même lorsqu'elle est le plus hardie et le plus habile, ne laisse pas d'être accompagnée encore de quelque naïveté,

Digitized by Google

puisque l'artifice, qui croit en imposer à tout le monde, est découvert, ce qui est la condition essentielle du comique.

Il manque évidemment un dernier terme à la série pour qu'elle soit complète : c'est la ruse qui réussit pleinement, et qui est toute parfaite, absolument exempte de naïveté ; c'est le mensonge n'éprouvant aucun mécompte, ayant si bien combiné ses moyens qu'il atteint son but et triomphe : nous l'appellerons l'*imposture plaisante*, ou mieux encore l'*imposture heureuse*, car le comique d'imposture serait justement nommé l'*imposture malheureuse* (1).

Alors l'imposture n'est plus une erreur, et le comique est toujours une erreur.

Comme exemples d'impostures plaisantes ou heureuses rappelons les inventions de Scapin sur lesquelles nous avons insisté avec intention.

Le rire dont le comique épanouit notre rate a toujours quelque chose d'hostile à quelqu'un, et, pour se bien reconnaître au milieu de ce qu'on éprouve, il faut toujours quand on rit se demander de qui, aux dépens de qui, ou, si nous pouvions ainsi dire, contre qui l'on rit.

La réponse à cette question ne laisse jamais hésiter sur l'espèce de l'imposture, heureuse ou comique.

Mais à l'indication de ce moyen tout matériel il faut ajouter des observations plus intrinsèques.

(1) Nous aurions voulu pouvoir éviter la ressemblance qui existe entre ces deux dénominations de *comique d'imposture* et d'*imposture plaisante ou heureuse* ; si cette ressemblance est un inconvénient, elle a du moins l'avantage de bien accuser le caractère commun.

Digitized by Google

L'imposture heureuse n'est qu'un produit de l'imagination, l'autre jaillit de la passion même.

L'une s'amuse, joue et ne se cache que juste ce qu'il faut pour le succès de son dessein; dès qu'elle le pourra, elle ira se vanter, quelquefois même auprès de sa dupe; l'imposture comique, au contraire, a le plus souvent quelque chose de cafard, et jamais elle n'avouera sa tromperie; là-dessus elle ne transige pas, elle est d'une vivacité sans égale; c'est tout au plus si, forcée par une évidence flagrante, elle lâchera un évasif: *C'est possible!*

Celle-ci est toujours sottise, celle-là est une inspiration qui fait honneur.

Aussi l'imposture heureuse ne veut pas abuser tout le monde; il faut pour le moins qu'elle ait un contemplateur éclairé qui en jouisse; elle est heureuse si elle réussit dans la mesure où elle veut réussir, et rien n'est variable comme cette mesure.

Quelquefois, en effet, il s'agit de produire une duperie universelle, pour avoir le lendemain la joie de faire rire son même public; ou bien de n'excepter de cette erreur qu'un seul témoin, avec qui on échange des regards d'intelligence; ou, au contraire, de ne tromper qu'une seule personne au milieu d'une assemblée qui en fait son jouet.

Souvent même, on ne veut ni tromper ni convaincre, on veut seulement gêner, interdire, faire pester quelqu'un, l'engluer dans une situation contrariante et ridicule; par exemple, il y a telle dénégation éhontée et absurde, par laquelle vous refusez seulement l'aveu qu'on cherche à vous arracher et dont on prendrait

Digitized by Google

avantage ; votre interlocuteur, que cette audace, que cette imperturbable mauvaise foi met hors de ses gonds, en arrive à une impatience qui fait rire ; vous ne lui faites aucune illusion, car il pénètre votre calcul ; quant à vous, vous donnez seulement l'idée d'un homme effrontément habile ; vous n'êtes point comique, ou vous ne pourriez l'être que par un certain côté, par la nécessité toujours désagréable et humiliante, où vous a réduit votre faute antérieure, de recourir à cette impudence.

Notre imposture offre bien des variétés : ainsi elle affecte encore de ne pas voir ce qui crève les yeux, et elle se tait *par belle malice ;* alors elle prend justement le contre-pied de ce que fait un ami véritable :

> Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
> Il vous épargne la pudeur
> De les lui découvrir vous-même.

Par exemple, le père de la jeune Veuve, voyant que ses larmes ont passé comme un torrent, se fait un jeu de ne lui plus rien dire ; il attend qu'elle s'explique, et la met dans l'obligation d'avouer à la fin, et non sans quelque rougeur, la pensée secrète qui n'a cessé de l'occuper :

> Où donc est le jeune mari
> Que vous m'avez promis ? dit-elle.

De même Angélique, dans *le Malade imaginaire,* voudrait très clairement que Toinette lui parlât de Cléante ; mais la soubrette fait la sourde à toutes les provocations et ne se décide à entendre que quand elle

Digitized by Google

ne peut plus faire autrement : « Puisque tu connois cela, lui dit la jeune fille d'un ton de reproche, que n'es-tu la première à m'en entretenir ? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ? » Il est juste de dire que l'espiègle se défend assez bien : « Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir. »

Parfois on ne vous contraint pas seulement à faire vous-même l'aveu ; cet aveu, on le repousse, on refuse d'y croire, on déclare que c'est impossible, ou bien on vous combat en prenant contre vous et malgré vous vos vrais intérêts ; que d'autres manières de déployer une gaucherie empressée et perfide pour faire souffrir les gens qu'on a l'air d'obliger !

On fait encore de l'imposture plaisante lorsqu'à une chose incroyable, affirmée avec sérieux, on répond flegmatiquement par une énormité plus forte, et qu'on rend un bœuf pour un œuf :

> Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
> De vouloir par raison combattre son erreur ;
> Enchérir est plus court sans s'échauffer la bile.

Quel que soit le nombre de ces impostures et quelques différences qu'elles présentent, elles peuvent toujours se ramener assez bien ou à une *mystification* ou à une *taquinerie ;* dans le premier cas, l'imposture plaisante spécule sur la crédulité niaise ou sur la crédulité de la passion ; dans le second, elle cherche moins à tromper véritablement qu'à molester, à faire endêver ; la mystification veut une dupe, la taquinerie une victime ; la dupe ne souffre pas ordinairement,

Digitized by Google

elle a même bien des fois du plaisir ; la victime souffre toujours ; enfin, la dupe nous fait voir surtout du comique naïf, tandis que la victime d'une taquinerie nous fait voir plutôt du comique d'imposture (1).

Mais il y a tant d'impostures plaisantes qu'il faut tâcher de parvenir à leur imposer une classification plus précise et fondée sur des caractères plus intimes et plus en rapport avec l'objet actuel de nos recherches, la cause morale.

Dans les sciences d'observation il y a trois sortes d'exemples : ceux où la propriété, le caractère qu'on

(1) Ici, comme presque partout d'ailleurs, procédant par voie de généralisation, nous sommes obligé d'imiter le législateur, qui pose ses règles *de eo quod plerumque fit :* nous parlons de ce qui arrive le plus souvent et n'entendons pas nier les exceptions.

Si, sous un rapport, la taquinerie peut être opposée à la mystification, en ce que la taquinerie agit surtout sur les sentiments, tandis que la mystification agit surtout sur les idées, la taquinerie, par un autre côté, peut s'opposer à la flatterie, à la flatterie malicieuse qui, au lieu de contrarier les gens, les caresse, mais à seule fin de se moquer d'eux ; en effet, lorsque vous faites si bien qu'ils prennent vos compliments à la lettre, vous les amenez doucement à vous ouvrir le fond de leur cœur ; ils développent au jour toute la naïveté de leurs illusions ; vous encouragez leurs confidences par vos approbations, et vous vous donnez la comédie aux dépens d'un sot qui est assez aveuglé pour vous être encore fort reconnaissant ; il n'est rien de si perfide et de si cruel que cet art de faire épanouir les ridicules sous le souffle d'une fausse sympathie et d'une admiration traîtresse. Il arrive aussi quelquefois que le flatteur, quittant brusquement la feinte, se met à rire au nez de sa dupe ; c'est ce qu'avait fait à peu près le Renard avec le Corbeau ; seulement le Renard était une espèce d'escroc, au lieu que le flagorneur dont nous parlons veut uniquement donner le coup de grâce à une vanité.

On remarquera, au surplus, que toutes ces adulations sans bonne foi sont encore des mystifications, et que notre division des impostures en deux branches non seulement demeure intacte, mais se trouve même confirmée sous un nouveau rapport.

Digitized by Google

étudie est dans toute sa force ; ceux où il est à l'état moyen ; ceux enfin où il ne fait que poindre. Les premiers exemples sont plus démonstratifs, conviennent surtout aux ouvrages didactiques; mais ils seraient capables de donner des idées fausses en les rendant trop faciles et trop tranchées, et de faire prendre des cas exceptionnels bien choisis pour la règle commune ; les seconds sont, pour ainsi dire, plus loyaux, correspondent mieux à la réalité pratique, courante, ordinaire, mais ils sont, par là même, moins saisissants; les troisièmes, qui, comme les premiers, sont extrêmes, mais extrêmes par en bas, peuvent mettre presque en péril la classification, parce qu'ils l'attaquent par cet endroit critique qui ne manque à aucune classification, par ce point qui fait la transition de la dernière espèce d'un genre à la première du genre qui suit immédiatement (1).

Voici dans cet ordre, en commençant par ce qui s'éloigne le plus du comique d'imposture, pour arriver à la fin à ce qui se confond presque avec lui, la série logique des impostures plaisantes ou heureuses qui viennent former quatre groupes distincts :

1° D'abord les contes forgés par le Menteur ; ces contes (2) la plupart du temps ne s'adressent qu'à

(1) L'embarras que trahit en ce moment toute classification correspond justement à ce qui fait et fera toujours l'admiration des poètes et des savants : l'art avec lequel la nature, comme en se jouant, fait rentrer dans un plan toujours simple des productions indéfiniment variées. L'homme lui-même, couronnement de la création terrestre, lorsqu'il déploie son activité si multiple, si diverse, donne naissance à des œuvres où l'on reconnaît une semblable continuité.

(2) Le mot trivial qui convient assez à ces impostures, c'est la *blague* ;

Digitized by Google

l'imagination, tandis qu'à mesure que nous allons avancer dans notre gradation, on verra l'imposture apparaître de plus en plus comme un ressort qui détermine des sentiments et des actions, et non de simples idées.

2° Le travail ingénieux et prémédité qui choisit des vraisemblances et les dispose de façon à rendre un fait plausible et à peu près croyable pour tout le monde et à provoquer des erreurs pratiques: dans le dénouement des *Femmes savantes,* les fausses lettres qui annoncent la ruine de Chrysale doivent tromper semblablement tout le monde, bien que chacun s'y émeuve à sa manière et nous montre tout ce qu'on peut voir dans les revers de fortune : abattement, insensibilité fastueuse, désertions lâches, affections sincères, sacrifices offerts et refusés avec une noblesse égale. Mais on pourrait reprocher à cette imposture de n'être pas plaisante ou de ne l'être qu'après coup et lorsque la vérité est dite; en voici une autre qui ne peut encourir la même critique ; elle ne présente pas une aussi heureuse diversité d'effets, et la citation sera bien longue ; mais nous sommes sûr qu'on la lira avec plaisir ; c'est une anecdote contée par Saint-Simon :

« Il (Charnacé) avoit une très longue et parfaitement belle avenue devant sa maison, en Anjou, dans laquelle étoit placée une maison de paysan et son petit

avant on a dit la *craque;* le mot classique mais vieilli était la *baie ;* en indiquant quelques-uns de ces termes, qui sont nombreux, nous n'oublions pas que s'il n'y a pas de synonymie parfaite entre mots contemporains, cela est encore plus vrai des mots appartenant à des époques différentes.

Digitized by Google

jardin, qui s'y étoit probablement trouvée lorsqu'elle fut plantée, et que jamais Charnacé ni son père n'avoient pu réduire ce paysan à leur vendre, quelque avantage qu'ils lui eussent offert, et c'est une opiniâtreté dont quantité de petits propriétaires se piquent, pour faire enrager des gens à la convenance et quelquefois à la nécessité desquels ils sont. Charnacé, ne sachant plus qu'y faire, avoit laissé cela depuis fort longtemps, sans en plus parler. Enfin, fatigué de cette chaumine, qui lui bouchoit tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe. Le paysan qui y demeuroit, et à qui elle appartenoit, étoit tailleur de son métier quand il trouvoit à l'exercer, et il étoit chez lui tout seul, sans femme ni enfants. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il est mandé à la cour pour un emploi de conséquence, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée. Ils font marché comptant, mais Charnacé stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais, et que, moyennant quelque chose de plus, il ne veut point qu'il sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite, et qu'il le couchera, le nourrira et le payera à travailler. Pendant qu'il y est occupé, Charnacé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et les dimensions de sa maison et de son jardin, des pièces de l'intérieur, jusque de la position des ustensiles et du petit meuble, fait démonter la maison et emporter tout ce qui y étoit, remonte la maison telle qu'elle étoit au juste, dedans et dehors, à quatre portées de mousquet à côté de son avenue, replace tous les meubles et ustensiles dans la même position en laquelle on les avoit trouvés, et rétablit le petit jardin de même ;

Digitized by Google

en même temps fait nettoyer et aplanir l'endroit de l'avenue où elle étoit, en sorte qu'il n'y parut plus.

« Tout cela fut exécuté encore plus tôt que la livrée faite, et cependant le tailleur doucement gardé à vue, de peur de quelque indiscrétion. Enfin, la besogne achevée de part et d'autre, Charnacé amuse son homme jusqu'à la nuit bien noire, le paye et le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue. Bientôt il la trouve longue, après il va aux arbres et n'en trouve plus. Il s'aperçoit qu'il a passé le bout et revient à tâtons chercher les arbres. Il les suit à l'estime, puis croise et ne trouve point sa maison. Il ne comprend point cette aventure. La nuit se passe dans cet exercice, le jour arrive et devient bientôt assez clair pour aviser sa maison. Il ne voit rien, il se frotte les yeux, il cherche d'autres objets pour découvrir si c'est la faute de sa vue. Enfin, il croit que le diable s'en mêle et qu'il a emporté sa maison. A force d'aller, de venir et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit, à une assez grande distance, une maison qui ressemble à la sienne comme deux gouttes d'eau. Il ne peut croire que cela soit; mais la curiosité le fait aller où elle est et où il n'a jamais vu de maison. Plus il approche, plus il reconnoît que c'est la sienne. Pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clef; elle ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avoit laissé, et précisément dans la même place. Il est prêt à en pâmer, et il demeure convaincu que c'est un tour de sorcier. La journée ne fut pas bien avancée que la risée du château et du village l'instruisit de la vérité du sortilège et le mit en furie. Il veut plaider, il veut demander justice à l'in-

Digitized by Google

tendant, et partout on s'en moque. Le roi le sut, qui en rit aussi, et Charnacé eut son allée libre... »

Jamais imposture ne fut mieux concertée, et chacun de nous sent qu'il eût pu s'y laisser prendre plus ou moins longtemps ; si Charnacé a pensé à tout, que dire de Saint-Simon et de sa description si complète, circonstanciée si vraiment ! Et pourtant ce peintre incomparable, qui apportait dans la composition autant de patience et d'art qu'il avait de fougue naturelle, a été pris souvent pour un improvisateur, et quelques incorrections, qui ne lui déplaisaient peut-être pas, l'ont fait taxer d'écrire *à la diable pour l'immortalité* (1).

3° L'élément moral s'accuse ; l'invention malicieuse est appropriée à un personnage défini, qu'elle doit séduire ; elle ne ferait pas d'impression sur quelqu'un de raisonnable et de sang-froid, mais elle trompe celui que la passion a préparé à l'erreur ; c'est en flattant sa vanité extravagante et son entêtement de la qualité que chacun, à l'envi, vient exploiter et berner M. Jourdain (2).

4° Enfin l'imposture n'agit pas seulement sur une prédisposition morale dans la dupe, concurremment encore elle est provoquée par une cause morale chez

(1) Dans Saint-Simon, comme dans la plupart des écrivains de race, les mots s'accordent moins avec les mots qu'avec l'idée ; les syllepses hardies et originales abondent.

(2) *Les Jeux de l'amour et du hasard* et *les Fausses Confidences* sont deux comédies charmantes, roulant tout entières sur des impostures plaisantes ou heureuses ; mais ces impostures appartiennent-elles à notre second ou à notre troisième groupe ? Question plus facile à poser qu'à résoudre, et pouvant mettre la critique dans une délicate et agréable anxiété.

Digitized by Google

l'imposteur ; c'est l'inspiration soudaine et vive de la passion qui sait mettre à profit la passion ou la faute d'autrui : à cette limite extrême elle ne diffère plus du comique d'imposture qu'en ce qu'elle est couronnée d'un plein succès.

Ainsi lorsque Tartuffe se tire de sa première échauffourée, il n'est pas comique, il est heureusement imposteur ; c'est Orgon qui est comique, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la machiavélique adresse du fourbe et l'heureux choix des moyens qu'il emploie pour sortir d'une situation si critique non seulement sans s'y être laissé entamer, mais plus puissant, plus solidement établi, plus riche, jouissant d'une confiance plus grande ; au contraire lorsque, pour la seconde fois, il veut user encore du procédé qui lui a si bien réussi, il tombe dans le comique d'imposture, parce qu'autant il avait été habile et heureux, autant à cette heure il se trompe grossièrement.

Autre exemple :

Sganarelle est en devoir de corriger sa femme à coups de bâton, M. Robert intervient pour mettre le holà ; aussitôt Martine étouffe ses cris, essuie ses larmes afin de faire bonne contenance, et elle prétend qu'elle aime à être battue. Vous ne pouvez prendre parti contre elle, parce qu'il y a dans son fait de la fierté et un certain héroïsme généreux ; elle oublie ses injures personnelles pour soutenir l'honneur du ménage ; au lieu que la vanité est un sentiment vil et qui se cache, il y a ici un amour-propre à deux qui ne manque pas de grandeur. M. Robert, bien entendu, n'est pas persuadé du goût de Martine pour la bastonnade,

Digitized by Google

mais elle ne tenait pas à le lui faire croire ; elle voulait le déconcerter et l'éconduire et elle y réussit à merveille : le chevalier redresseur de torts reste penaud, et pour se faire une attitude il s'avise d'une plaisanterie qui lui porte malheur.

Martine n'est point comique de son chef, le rôle ridicule est pour M. Robert ; mais l'imposture plaisante a dans cette scène une cause toute morale et toute intime qui la met au-dessus des conceptions divertissantes de Scapin.

Enfin il faudrait aussi donner le nom d'imposture plaisante aux *Bée Bée* avec lesquels Agnelet paye son avocat ; ici encore l'idée morale se montre dans tout son éclat et contribue puissamment à l'effet : d'abord le danger de donner des leçons de fraude aux plus innocents, ensuite la justice et le plaisir qu'il y a à voir un maître fripon joué par son élève.

Nous reconnaissons la délicatesse de ces derniers exemples, choisis exprès sur les confins, mais nous insistons sur leur caractère d'imposture heureuse.

Ce n'est pas le comique, c'est seulement un fait plaisant, un fait précurseur et instigateur de comique, mais qui doit être distingué de ce qu'il précède, de ce qu'il va même forcément amener. Ce fait plaisant peut faire des dupes et des victimes, ce qui n'arrive guère au comique d'imposture ; aussi en lui-même il doit nous donner et il nous donne une impression tout autre que le comique et même une impression contraire. Sans doute il est quelquefois fort gai, aussi gai et aussi profond que le comique, et il peut se trouver dans les comédies les plus parfaites, car bien qu'il soit d'un

Digitized by Google

titre ordinairement moins élevé que le comique lui-même, il n'est pas incapable, comme nous venons de le voir, d'être un fait moral à tous égards, dans toutes ses circonstances, dans sa visée, même dans sa cause impulsive ; mais enfin il est ce qu'il est.

On pourra même dire que ces traits, surtout les derniers, sont comiques ; nous n'avons pas de goût pour les discussions qui n'auraient qu'un intérêt verbal (1); si nous aimons mieux appeler différemment des choses différentes, nous n'y tenons encore qu'assez peu ; mais quand nous trouvons à un ordre de faits un caractère propre, spécifique, nettement tranché, nous ne pouvons négliger de le marquer de notre mieux ; il est vrai qu'il restera toujours des frontières sur lesquelles on pourra guerroyer, mais les frontières sont faites pour cela ; quant à nous, nous avons notre signe de distinction clair et sûr qui ne nous laissera jamais hésiter, c'est de constater si l'imposture a atteint son but, c'est-à-dire si elle a été aussi heureuse qu'elle est plaisante et si en conséquence les deux noms que nous lui avons donnés se trouvent également justifiés (2).

(1) Si la logomachie doit être laissée aux rhéteurs et aux sophistes, il ne faut pourtant pas mépriser tous les débats sur les mots, et ce n'est pas toujours sans raison que l'on s'y passionne tant : souvent le nom qu'on donne aux choses renferme un jugement ou tout au moins un préjugé sur ce que sont les choses ; lors donc qu'une observation plus patiente et plus attentive a dégagé quelque résultat nouveau semblant demander une dénomination nouvelle, il n'est pas indifférent que cette dénomination dise ce qu'elle doit dire.

(2) De plus il faut noter qu'au point de vue de l'auteur qui écrit et qui compose, ces impostures relèvent plutôt de l'imagination que de la simple observation, et c'est encore une différence avec le comique.

Digitized by Google

Il doit nécessairement y avoir profit pour la connaissance générale de la matière à ranger dans une classe à part des faits qui, en bonne analyse, ne peuvent pas être confondus avec le comique ; mais nous trouvons une application immédiate et particulière de notre distinction dans une vue qui a sa justesse et qui aura ses développements ; ce n'est pas seulement Scapin, Sbrigani, Mercure-Sosie, les maîtres de Jodelet et de Mascarille, etc..., qui font de l'imposture plaisante, on en peut dire autant du poète comique ; il est lui-même un imposteur, et il l'est de deux façons : d'abord, en tant que maître et créateur de l'intrigue dont il tient en main tous les fils, il conduit doucement le personnage au travers de mille pièges semés sous ses pas et de tout un monde de gens apostés, et cette action occulte s'exerce avec tant d'art que le personnage ne se doute de rien et qu'il croit cheminer tout librement au milieu des conditions normales de la vie ; d'autre part et dans ses rapports avec les spectateurs, l'auteur peut encore être considéré comme un impresario qui leur procure par la représentation de sa *fable* l'illusion non moins que le plaisir. L'homme d'esprit, de son côté, fait aussi dans ses bons mots de l'imposture plaisante ; on le sait déjà, et nous verrons en son lieu la différence propre de ces deux sortes d'impostures plaisantes (1).

L'imposture plaisante peut nous fournir une dernière remarque : la place que cette imposture occupe dans le domaine des faits plaisants fait apparaître une

(1) Voir notamment *infra* chap. III, § 3 et 4.

Digitized by Google

particularité de symétrie qui doit nous aider à nous y mieux orienter encore. Après le comique d'imposture et par delà nous trouvons l'imposture heureuse, laquelle est aussi clairvoyante que le comique l'est peu ; avant le comique naïf et en deçà nous avions trouvé la naïveté plaisante qui n'est pas encore comique parce qu'elle est niaise seulement, ou bien, au contraire, parce qu'elle est à l'abri de tout blâme et de toute critique ; ainsi aux deux extrémités on voit les faits plaisants s'étendre plus loin que les faits comiques, et nous devons citer de ce dernier cas, c'est-à-dire de l'erreur plaisante irréprochable, un exemple qui le mette bien en lumière : à une table d'hôte, dans une ville d'eaux, un baigneur raconte fort gaiement une divertissante histoire dont le malheureux héros est là présent, circonstance que tous les convives ignorent ; un seul s'est aperçu que depuis le commencement du récit un certain monsieur n'a cessé de manger le nez dans son assiette ; le conteur n'a manqué en rien aux convenances du meilleur monde ; il était dans son droit en rapportant l'anecdote, et si bien dans son droit qu'il rit de tout son cœur lorsqu'un instant après le dîner il reçoit la confidence de l'observateur. C'est là non pas même de la naïveté, mais seulement de l'inconscience non fautive et fort plaisante ; ainsi donc, d'une manière générale, si l'on ne veut pas mêler ce qui est différent, on devra toujours séparer avec grand soin ce qu'il peut y avoir de plaisant dans une invention malicieuse, dans un aveuglement, dans une coïncidence, d'avec le comique qui en est le but ou simplement le résultat fortuit et accidentel.

Digitized by Google

SECTION DEUXIÈME

L'Énormité

I

Effet comique comparé avec les autres impressions qu'on éprouve au théâtre

Qu'un mot vraiment comique soit jeté dans une salle de spectacle, l'explosion est irrésistible ; c'est comme une étincelle qui tombe sur un baril de poudre ; pas de protestation possible, bon gré mal gré il faut rire ; le sérieux le plus sombre, la douleur, la jalousie du confrère sifflé la veille, tout est oublié ; les ignorants et les lettrés ne se distinguent plus ; personne ne se laisse devancer ni dépasser. Pour le comique nous n'avons pas peur de rire avec la canaille, il n'y a que les délicatesses de l'esprit qui veulent souvent qu'on soit de ceux qui « rient à part » (1).

(1) C'est à cause de l'énormité propre au comique qu'il est senti par tout le monde, tandis que la finesse légère, qui est habituelle à l'esprit, fait des jouissances de l'esprit une sorte de privilège aristocratique ; mais à côté de cette différence s'en ajoute une autre qui en dépend d'ailleurs : presque tous les spectateurs sont en état de dire pourquoi ils rient et de rendre compte en gros de la nature et des causes du plaisir qu'ils éprouvent, tant la chose comique est forte, saisissante et simple ; au contraire, parmi les personnes de choix qui savent goûter un mot ingénieusement spirituel, on pourrait noter encore que beaucoup seraient assez peu capables du difficile travail d'analyse nécessaire pour expliquer les subtils moyens par lesquels l'impression agréable se trouve produite ; par exemple il faudrait être bien habile (et peut-être plus frivole encore) pour s'essayer et réussir à formuler

Digitized by Google

Au drame, à la tragédie on trouve rarement un pareil accord; c'est que la faculté sympathique de chacun est, pour ainsi dire, à une température propre et différente même suivant le genre d'émotions, et ainsi la diversité des natures et de l'éducation se laisse apercevoir même au milieu du puissant courant électrique qui circule dans une grande assemblée.

Le pathétique est du ressort de la sensibilité individuelle qui est variable, tandis que le comique s'adresse au sens commun, la chose du monde qui, suivant l'expression de Descartes, est la mieux partagée : de là, la spontanéité, l'universalité, la nécessité de l'effet.

C'est dans l'unité de la raison humaine qu'est le principe de cette sorte d'acclamation populaire : aussi est-ce une très plaisante brimade, inventée, dit-on, à l'Ecole normale, que d'avoir donné à faire une dissertation sur les causes du rire chez les anciens (1).

convenablement les raisons qui rendent si piquant et si gai ce trait de le Sage : Gil Blas raconte que, pendant que de jeunes seigneurs achevaient un repas de cabaret par de copieuses libations, leurs domestiques (Gil Blas en était) qui venaient de les servir, soupaient joyeusement suivant leur coutume dans une salle basse ; suivant leur coutume aussi, ces marauds s'appelaient entre eux chacun du nom de leur maître ; et le narrateur termine et résume son récit en disant : « Et nous nous enivrions peu à peu sous ces noms empruntés, aussi bien que les seigneurs qui les portoient véritablement. »

(1) Ce sujet a même été traité, ou peut s'en faut, et traité sérieusement dans les *Thèses de littérature* de B. Jullien, docteur ès lettres (Hachette, 1856) : à la page 235 on trouve un dialogue entre le père Porée et le jeune Arouet sur la comparaison des moyens d'exciter le rire dans le théâtre grec et latin et dans le théâtre moderne. Plusieurs autres morceaux du même ouvrage ont aussi quelque rapport avec certains points de notre étude.

Digitized by Google

II

Evidence de l'erreur comique.

Pour que cette vive et parfaite unanimité du rire soit obtenue, il faut que l'erreur soit grossière, manifeste, intolérable ; s'il y a à chercher, tout est perdu.

Plus l'erreur est énorme, meilleure elle sera ; qu'elle pousse même l'absurdité jusqu'aux dernières bornes, qu'elle soit le contresens le plus choquant, elle nous réjouira mieux en nous révoltant davantage ; il est à souhaiter qu'elle fasse vraiment scandale et qu'elle rompe en visière à la raison, à l'évidence.

C'est pourquoi notre plaisir est grand lorsque Arnolphe, qui vient de nous convaincre de sa complète extravagance par sa discussion avec le sage Chrysale, s'écrie en moraliste :

> Il est un peu blessé sur certaines matières.
> Chose étrange de voir comme avec passion
> Un chacun est chaussé de son opinion !

Ce sont toujours les fous qui se moquent des gens sensés, et Bélise, cette vieille et ridicule vestale du bel esprit, fait encore mieux qu'Arnolphe : elle rit à se pâmer de ses deux frères qui ne veulent pas que le genre humain soit occupé tout entier à l'aimer :

> Ah ! chimères ! ce sont des chimères, dit-on.
> Chimères, moi ! vraiment chimères est fort bon !
> Je me réjouis fort de chimères, mes frères ;
> Et je ne savois pas que j'eusse des chimères.

Digitized by Google

L'erreur peut s'éloigner plus ou moins de la vérité; c'est son mérite, au point de vue du comique, d'en être l'antithèse absolue, comme dans les exemples précédents.

Des aberrations presque aussi étranges sont journellement produites par la contradiction qu'on vous fait essuyer : il suffit qu'au cours d'une discussion on nie une chose pour que vous vous croyiez obligé de l'affirmer, et qu'on l'affirme pour que vous la contestiez; vous ne regardez même pas si toutes les sottises qu'on vous fait dire ainsi ont le moindre intérêt pour votre thèse et si elles ne sont pas gratuitement déraisonnables; ces entraînements de la lutte sont bien plaisants pour la galerie; ainsi écoutez comment répond M. Jourdain attaqué sur son ambition un peu tardive d'apprendre la philosophie, et Dieu sait laquelle !

« Oui, ma foi ! cela vous rendra la jambe bien mieux faite.

— Sans doute, » répond-il imperturbablement.

Mais il ne suffit pas que l'erreur soit forte, elle doit être simple et claire; elle n'éclatera pas si pour être reconnue elle demande un effort de réflexion ou de mémoire; elle veut donc être prise surtout dans ces travers impérissables, dans ces vices sur lesquels le temps et les révolutions n'ont point de prise. L'avarice n'est pas morte bien qu'elle n'enfouisse plus son or, et elle ne mourra jamais; le Malade imaginaire ne se tue plus par des drogues, puisqu'il fait de l'homéopathie; les médecins, les avocats, les financiers, les auteurs, ne font plus rire tout à fait de la même façon qu'autre-

Digitized by Google

fois, et les meilleures comédies sont sujettes à vieillir par quelques petits côtés; mais, lorsqu'elles sont vraiment humaines, elles demeurent éternellement jeunes, parce qu'elles sont toujours vraies et toujours comprises d'emblée : l'éclat de rire qui a salué leur apparition se renouvellera tant qu'on parlera la même langue.

C'est au contraire une infériorité réelle pour une comédie que de s'attaquer à un travers trop particulier et trop local; celle des *Plaideurs,* malgré la valeur exquise du comique, exige pour être goûtée comme elle doit l'être une sorte de préparation professionnelle, augmentée même de quelque érudition; *Don Quichotte* (cette grande épopée a bien le droit d'être considérée comme une admirable comédie) court pareillement le risque de n'être pas senti dans toutes ses parties autant qu'il le mérite, parce qu'on ne connaît plus assez les livres de la chevalerie et les folies dont ils remplissaient les têtes; ajoutez à cela que le héros de la Manche et Perrin Dandin peuvent, à raison de la violence de leur monomanie, vous troubler de l'inquiétude que vous ne soyez en présence d'un cas pathologique, et nous verrons que cette pensée introduit un sentiment qui toujours empêche le comique de naître ou le fait évanouir.

L'énormité peut donc avoir son écueil.

Digitized by Google

III

Erreurs matérielles, erreurs abstraites. — Absurdités métaphysiques, mathématiques, morales.]

S'il y a des erreurs propres à certaines époques ou recevant des empreintes différentes d'un état déterminé de civilisation, toutes les erreurs du moins sont constamment et nécessairement ou bien matérielles et particulières ou bien abstraites et de principe.

Ce sont les erreurs matérielles qui semblent les plus saisissables et rarement l'effet en est manqué ; mais il paraît superflu d'en donner des exemples, tant ils se présentent en foule.

Passons à l'extrémité opposée : l'erreur purement abstraite, bien que sous un certain rapport elle soit la plus considérable (1), ne peut guère donner lieu au comique; c'est que la raison pure sait très bien percevoir une erreur sans que la gaieté s'en mêle ni que le système nerveux en soit ébranlé; la chose se passe trop loin de la région des faits et des sens. Notre jurisconsulte de tout à l'heure présente une anomalie intéressante et facile à justifier; c'est qu'à force de travail et de passion pour sa science il avait *immédiatisé* pour lui l'évidence des vérités juridiques, et qu'il leur avait communiqué ainsi l'éclat et la solidité propres aux

(1) Une idée abstraite et, par conséquent, générale (du moins la différence est petite de l'une à l'autre) vaut autant d'idées particulières qu'elle a de cas d'application.

Digitized by Google

principes primordiaux qui constituent le fond du sens commun et qui ne peuvent être méconnus sans que chacun se récrie : ce savant avait reculé les bornes de sa sensibilité intellectuelle (1).

Il y a d'ailleurs toute une classe d'erreurs contredisant les notions rationnelles, d'erreurs marquées au coin de l'absurdité métaphysique ou mathématique, et qui peuvent être plaisantes et comiques, parce qu'elles sont susceptibles d'être vivement saisies et qu'elles tombent directement sous le sens commun ordinaire : deux exemples vont le prouver (2) :

(1) Cet homme excellent et supérieur, que malheureusement nous pouvons aujourd'hui nommer, c'est le regretté M. Valette, et nous oserons aussi justifier avec plus d'insistance notre remarque : quand on l'entendait donner une solution, indiquer le principe applicable à une espèce, signaler le vice d'un raisonnement, il fallait voir quelle joie illuminait son visage austère et faisait darder ses yeux ; c'est qu'il aimait, qu'il adorait dans le droit une partie et un des aspects de la vérité ; mais aussi il apportait dans l'exposé de la pure théorie toute la vivacité des scrupules qu'inspire le mal aux consciences les plus timorées ; l'idée de s'être trompé le faisait souffrir comme un remords, et cette disposition inquiète le portait à réviser sans cesse ses opinions. Malgré la nature aride et absorbante de ses études, il ne manquait ni de finesse ni de gaieté ; ainsi il se plaisait à raconter qu'étant entré un jour dans une audience il avait entendu un président, fort intelligent d'ailleurs, mais un peu expéditif, interrompre un avocat en lui disant : « Oh ! de grâce, Me X..., ne mêlons pas le droit avec les affaires. »

(2) C'est certainement dans le domaine de l'abstraction et de la pure pensée que les hommes sont le plus en dissentiment et que, par conséquent, il doit y avoir le plus d'erreurs et les erreurs les plus grosses ; mais si ces erreurs sont presque toujours en dehors de notre sujet, une différence toutefois se laisse apercevoir, sous le rapport des conditions du plaisant, entre la science des principes et la science du concret ; l'hérésie n'est pas possible dans cette dernière, et les bévues accidentelles qu'on y fait sont vite corrigées et reconnues pour ce qu'elles sont, des sottises ; il en est tout autrement dans la première, et souvent il ne faut rien moins que du génie

Digitized by Google

On disait à un patriote italien, au début de la guerre de 1859, que sa reconnaissance pour l'empereur Napoléon ne pouvait pas n'être pas bien grande, et qu'il devait le considérer comme un dieu : « Oun diou !... plous que cela ! »

Chacun sait qu'il est d'usage dans les examens de mathématiques d'apprécier les réponses des élèves par des notes variant de zéro à vingt; vingt, c'est la limite supérieure, la *limite,* c'est-à-dire l'inaccessible perfection ; Laplace, Cauchy, eussent été à peine dignes

pour inventer un de ces énormes paradoxes qui nous éblouissent longtemps, et qui, même après avoir cessé de nous éblouir, demeurent unis comme un titre de gloire au nom de leur auteur ; c'est que les cimes de la métaphysique sont si hautes, si isolées que notre regard s'y trouble ; le mérite est déjà grand et difficile d'avoir su y monter ; nous sommes alors dans la région des mirages et du vertige ; nous avons besoin de redescendre dans la plaine pour y recouvrer notre clairvoyance, notre marche assurée et, pour ainsi dire, notre respiration normale. S'agit-il d'un système philosophique digne des Petites-Maisons (et il en existe), le plus que nous puissions faire et non sans effort, c'est d'en découvrir la fausseté : ainsi il a été soutenu que ce qu'on appelle une *vérité nécessaire* n'est qu'une habitude de notre esprit contractée dans le cours de nos expériences personnelles, et rendue indestructible par l'effet de l'hérédité. La plus légère culture spéciale peut permettre de rejeter même sans discussion un pareil aphorisme, mais la plus profonde, la plus parfaite ne nous rendra pas capables d'en rire ; seulement il faut remarquer que le même aphorisme, si on l'étend aux mathématiques (cette redoutable pierre d'achoppement de l'école empiriste), deviendra plus sensiblement choquant, sans devenir encore vraiment plaisant : représentons-nous le théorème du carré de l'hypoténuse croissant en certitude avec le temps et ne cessant de se consolider de mieux en mieux depuis le jour où Pythagore, dans le premier mouvement de sa reconnaissance, a sacrifié une hécatombe aux Muses ! Nous serions déjà moins loin du rire, parce que les mathématiques ont cet avantage de fournir des démonstrations aussi faciles que rigoureuses, familières non moins que saisissantes ; les choses y sont palpables, relativement du moins à ce qu'elles sont en métaphysique.

Digitized by Google

d'un vingt : un examinateur méridional aimait à donner des vingt et un (1).

On croirait peut-être que les erreurs en matière de notions morales, qui pourraient être aussi appelées abstraites, ne doivent pas faire une impression bien vive; c'est le contraire qui est le vrai ; si ces erreurs sont, de toutes, celles dont l'analyse ou la réfutation est la plus subtile, elles sont pourtant celles qui prennent le mieux tout le monde par les entrailles; l'effet se produit avant et sans qu'on soit capable d'en donner la raison explicite.

Tenez, embrassez-moi : c'est une autre elle-même.

Sganarelle, en offrant à Valère cette manière d'équivalent, se sert d'un peu de vérité pour commettre une bévue bien forte : si c'est une façon très légitime de dire et de penser que de se confondre avec la personne que l'on aime, il n'est rien de si malavisé que de parler cette langue à son rival, et les règles ordinaires de la sympathie sont un gros contresens dans le plus exclusif et le plus ombrageux des sentiments.

Cet oubli de la nature et de l'essence même de la jalousie est une telle aberration que l'invraisemblance peut gâter notre plaisir; on goûte bien mieux une autre méprise du même genre où tombe Arnolphe dans l'autre *Ecole :* il croit stimuler le zèle d'Alain et

(1) On pourrait citer dans le même ordre d'idées un autre mot plaisant, mais il est spirituel et non comique : des officiers d'état-major un peu jaloux d'un camarade qui dessinait à ravir et qui levait les plans avec une précision aussi élégante que consciencieuse disaient de ses travaux topographiques qu'ils étaient plus exacts que le terrain.

Digitized by Google

de Georgette en leur représentant la honte qu'il y aurait pour eux si leur maître était supplanté dans son amour. A la bonne heure! le trouble de la passion peut faire méconnaître le caractère si intimement personnel, si incommunicable de certaines émotions, et suggérer l'extravagance d'y vouloir associer les autres; mais on sent la différence qu'il y a d'Arnolphe à Sganarelle: si tous deux prétendent faire partager à autrui ce qu'on est nécessairement seul à éprouver, l'un ne s'adresse qu'à de simples indifférents, l'autre s'adresse à un adversaire. Ces exemples montrent bien que ces sortes d'erreurs morales sont très sensibles, puisqu'elles peuvent être si aisément outrées (et alors on sort du comique pour tomber dans la charge); elles sont les erreurs qui révoltent particulièrement, car l'homme s'intéresse bien plus, s'entend bien mieux aux sentiments qui font la vie de son cœur qu'aux vérités de l'ordre purement spéculatif.

IV

Le comique d'imposture est double, le comique naïf est simple. — Observation sur les naïvetés dans Molière.

Si jusqu'à ce moment de la présente section nous n'avons point parlé de la distinction des deux comiques, cela tient à ce que l'énormité peut se trouver dans l'un comme dans l'autre; toutefois à cet égard le comique d'imposture a sur l'autre comique l'avantage

Digitized by Google

de montrer constamment une énormité qui lui est propre : il contient à la fois un mensonge et une illusion; ces deux faussetés concourent et se cumulent dans ce comique auquel s'appliquent très bien ces vers de la Fontaine :

> Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui
> Qui souvent s'engeigne soi-même.

Aussi le comique d'imposture pourrait-il encore s'appeler le comique *double;* nous nommerions l'autre, au risque d'un jeu de mots qui ne manquerait pas de justesse d'ailleurs, le comique *simple,* et ces dénominations établiraient même une gradation très bonne quant à la valeur ordinaire des deux comiques.

Mais ce n'est pas toujours que le comique d'imposture est d'un mérite esthétique supérieur à l'autre.

En effet, il y a des faits qui donnent habituellement lieu à du comique d'imposture, et qui gagnent en puissance, en éclat, en nouveauté saisissante, à se présenter comme naïfs seulement; ainsi M. Jourdain enchanté de son nouvel habit a l'envie bien naturelle de se faire admirer, et il dit à ses laquais, *à ses deux laquais :* « Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi. » Un peu auparavant il se félicitait de ne s'être pas fourré dans la rixe de ses professeurs où il aurait pu recevoir « quelque coup qui lui auroit fait mal. »

On citerait bien d'autres traits du même genre dans Molière, car il excelle à faire ainsi parler tout haut

Digitized by Google

la vanité, l'égoïsme, la peur, toutes les passions; il leur fait raconter les petits calculs, les raisons, les secrets que nous nous disons à peine quand nous causons avec notre propre pensée, ou que nous ne nous disons même pas, car est-ce que nous nous disons jamais tout? Il leur donne des mots si justes, si simples, si vrais, que la naïveté dépasse ce que pourrait être la meilleure imposture; c'est que nous avons vu cent fois les manèges de la vanité, les mouvements de retraite de la prudence, les ruses et la politique de tous les vices; mais nous ne les avons jamais entendus, même au plus profond de notre cœur, s'expliquer avec cette crudité de franchise, avec cette clairvoyance d'introspection.

Ce comique naïf est le *nec plus ultra* du comique (1); il l'emporte même sur le comique d'imposture le plus parfait; seulement il est rare et très rare (2); mais

(1) Si nous avons mis et si nous devons continuer à mettre le comique d'imposture au-dessus du comique naïf, nous devons motiver et préciser ce jugement, et une explication est d'autant plus nécessaire que ce que nous disons à l'instant même dans le texte semblerait contredire la préférence que nous professons. Nous ne méconnaissons pas que l'extravagance ne puisse être et ne soit ordinairement plus forte dans le comique naïf que dans le comique d'imposture, et, sous ce rapport, la naïveté pourrait avoir droit au premier rang; mais le comique d'imposture, bien qu'il présente habituellement une erreur de moindre dimension, nous donne toujours à observer une plus riche variété de causes, de conditions, d'effets; voilà pourquoi ce comique nous a paru mériter la palme au point de vue esthétique et moral.

(2) Nous ne craindrons pas de citer, comme digne d'être comparé à ce qu'il y a de plus classique en ce genre, le mot de M. Prudhomme jurant de se servir de son sabre d'honneur pour défendre nos institutions et au besoin pour les combattre; et encore cet autre mot, celui-ci historique: « J'étais leur chef, je devais les suivre. »

Digitized by Google

quand la comédie sait le trouver, elle présente un rapport inattendu avec la plus sérieuse, la plus haute poésie ; car alors la comédie réussit à faire apparaître au jour des faiblesses que nous ignorions nous-mêmes et à débrouiller les instincts confus de nos passions mesquines, de même que la grande poésie prête une voix à nos aspirations muettes, à ce qu'il y a dans notre âme de plus intime, de plus mystérieux, mais de plus excellent : des deux parts c'est un vif rayon qui vient illuminer quelque point du domaine immense de l'*inconscient*.

C'est surtout quand il s'agit de l'œuvre de Molière que ces considérations doivent s'offrir à la pensée, car personne ne les justifie mieux que Molière, ce taciturne qui amassait pour notre gaieté d'inestimables trésors, ce poète moraliste en qui semble s'être incarné le génie même de la comédie. Chez lui, les plus grandes naïvetés ne sont jamais vulgaires ; souvent elles ont une portée générale et profonde, et quand elles n'ont point ce mérite elles font encore admirer, par rapport à la situation et aux personnages, une coïncidence originale et piquante, un à-propos singulièrement incisif ; jamais étourdi, maladroit ou aveugle n'a été plus étonnamment heureux à toucher juste sans viser et même sans voir ; on le donnerait en dix à refaire au plus malin : ainsi lorsque, ne faisant pas attention à qui il parle, Lubin explique minutieusement à George Dandin comment sa femme et Clitandre s'entendent pour le tromper, il s'interrompt sans cesse pour lui demander et le forcer à dire s'il comprend bien ; ainsi encore, Sganarelle, le Sganarelle (car il y

Digitized by Google

en a tant !) qui de son malheur imaginaire s'est fait de réels tourments, s'écrie en mettant la main sur un portrait mignon :

C'est mon homme ! ou plutôt c'est l'homme de ma femme !

Grâce à l'observation tenace et pénétrante du naturel, grâce à un art extrême, au fonds moral, sérieux et vrai que Molière s'applique à donner à tous ses effets plaisants, il sait presque toujours éviter la charge, même lorsqu'il accentue très fortement les choses, et il arrive aussi (on ne peut trop insister sur ce point) à faire que son comique naïf ordinaire vaut souvent mieux que le comique d'imposture des autres : cette particularité n'est pas à omettre au milieu de tout ce qui fait la gloire de son théâtre.

V

Conditions favorables qui peuvent accompagner l'erreur.

Souvent l'erreur, si quelque circonstance n'en venait rehausser la qualité, serait par elle-même impuissante à tirer l'étincelle du rire.

Ainsi, le motif peut singulièrement la mettre en valeur : le Souriceau de la fable apercevant le Chat ne doute pas que ce ne soit un ami, et il le reconnaît à une bien bonne marque :

Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats, car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.

Digitized by Google

Ceci n'est encore qu'une témérité d'induction aboutissant, il est vrai, mais par pur hasard, à quelque chose de manifestement faux. Voici mieux, voici une erreur toute à contresens, qui porte sur le fait lui-même, et qui, une fois faite, justifie très logiquement la plus réjouissante crédulité : Argan s'est laissé prendre au travestissement de Toinette déguisée en médecin ; toutefois, il ne peut empêcher que la ressemblance ne le rende un peu rêveur ; mais toute méfiance se dissipe quand il a remarqué que toujours la soubrette reparaît au moment même que le docteur vient de sortir : « Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un. »

De même il y a des balourdises qui consistent moins dans l'opinion énoncée que dans ce qu'il apparaît du sens où elle est entendue, ou dans l'impertinence des applications qui en sont faites.

D'autres fois la bévue se trouve surtout dans l'écart de l'intention bien accusée et du résultat. Ainsi, un émissaire qui se vante de sa finesse et qui veut prouver combien sa discrétion est sûre confie mystérieusement à une personne unique ce qu'il veut cacher à tout le reste de la terre, et cette personne est celle à cause de qui toutes les précautions avaient été prises. Ainsi encore, un officieux qui, ayant mal choisi ses moyens, réussit merveilleusement à les mettre en œuvre,

Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,

nous fait admirer une habileté d'autant plus funeste qu'elle est plus parfaite : c'est une grossière erreur de cause finale.

Digitized by Google

Enfin il se peut, au contraire, que ce soit la nuance la plus subtile qui prépare et qui fasse éclater le plus énorme des malentendus ; ce qu'une personne pense et ce qu'elle dit se ressemblent ou doivent se ressembler assez bien pour que chacune de ces expressions se prenne l'une pour l'autre ; c'est à la faveur de cette cauteleuse synonymie que le bonhomme Orgon entame avec sa fille une délicate conversation ; il lui demande ce qu'elle *dit* de Tartuffe ; la question étonne fort Marianne, mais l'intéresse si peu qu'elle répond qu'elle en *dira* tout ce qu'on voudra ; refusant d'entendre ce langage si clair de l'indifférence et du mépris, Orgon veut qu'alors elle *dise* que Tartuffe est un charmant cavalier et qu'elle serait heureuse de l'épouser ; stupéfaite, non de l'idée du mariage, mais de la personne proposée, elle se fait répéter le nom, qui n'est décidément pas celui de Valère, et elle s'écrie :

.....Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire *dire* une telle imposture ?

On voit si l'esprit le plus épais sait, à l'occasion, se faire insinuant, et si Molière manque d'adresse et d'art pour produire ses effets (1).

(1) Quelque chose d'encore extrêmement fin peut être signalé parmi les causes qui rendent si fortement comique le premier de ces deux vers de Bélise :

Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas ;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.

Dans nos conjugaisons, le même mode, l'impératif, permet, tolère, se résigne à ne pouvoir empêcher, ou bien ordonne, demande, souhaite, encourage ; la phrase est faite exprès pour embarrasser malicieusement la pensée dans ce double sens.

Digitized by Google

VI

Contraste ; il y en a de deux sortes. — Une première audition est loin d'épuiser le plaisir dont un contraste comique et le comique en général peuvent être la source.

Un procédé beaucoup plus facile est souvent employé, non pour provoquer l'erreur des personnages, mais pour augmenter à nos yeux les dimensions apparentes de leur erreur : c'est l'opposition résultant soit de la présence actuelle de deux extrêmes, soit du fait d'un brusque changement.

Vadius fait la satire des beaux esprits qui vous assassinent de la lecture de leurs œuvres ; il n'a pas fini de se moquer d'eux qu'il tire de sa poche un manuscrit, et ce qui rend la chose particulièrement énorme, c'est l'entière bonne foi de Vadius ; il n'y a, en effet, dans ce qu'il vient de dire ni comique d'imposture, ni précaution oratoire ; même, à le bien prendre, il n'existe aucune contradiction entre son discours et son fait. Pour un auteur, tous les vers se divisent en deux classes, deux classes absolument distinctes : les vers des autres et les siens ; les premiers ennuient toujours, parce qu'ils sont mauvais à l'ordinaire, et que c'est encore pis s'ils se trouvent bons.

Dans le contraste proprement dit, lequel suppose des faits simultanés (1), les deux écarts symétriques

(1) La simultanéité est une idée si claire qu'elle n'a point à être définie, et néanmoins Kant, pour les besoins de son criticisme, a dû en donner une

Digitized by Google

s'ajoutent l'un à l'autre et l'effet est doublé ; quant à la surprise, laquelle implique succession dans les faits, Descartes a remarqué finement et judicieusement que son propre c'est que le sentiment qu'elle cause commence avec toute sa force : la soudaine plénitude produit une impression plus vive que ce qui a un progrès.

C'est par le moyen de ces jeux de scène qu'un trait délicat d'observation qui ne serait pas suffisant pour être comique le peut devenir ; quelquefois même ce ne serait pas assez du contraste simple, il faut encore, comme on va le voir, faire agir la surprise.

Ainsi, supposez d'abord un jeune homme qui explique comment la destinée lui a fait rencontrer la femme dont il est épris ; il vante ses mérites, s'exalte, s'enflamme ; c'est l'idéal rêvé. Un ami, confident de son bonheur, trouve cette maîtresse assez passable (un éloge ordinaire déplaît à la passion plus qu'une injustice tout aveugle), et raconte qu'il a découvert ailleurs, pour son propre compte, toutes ces véritables perfections. Cette conversation n'aura d'autre effet que de nous faire sourire doucement ; nous y reconnaîtrons l'amour avec son objet unique au monde,

manière de définition. Après avoir reconnu, en de certaines choses, ce caractère que la perception de l'une et la perception de l'autre peuvent, dans l'intuition empirique, se suivre indifféremment et réciproquement (observation ou formule qui lui a été empruntée, avec beaucoup d'autres, sans qu'on lui en ait fait honneur), il sort tout d'un coup et pour un instant de ses abstractions transcendantales et nous dit cette chose qui ne trouvera pas de contradicteur : « La simultanéité est *donc* l'existence de choses diverses dans le même temps. » Pour nous, constatons une fois de plus qu'avec deux lignes bien choisies il sera toujours permis ou du moins toujours possible de ridiculiser le plus grave des auteurs.

Digitized by Google

existant en autant d'exemplaires qu'il y a de cœurs tendres et d'imaginations ardentes ; l'amour qui, d'un mouvement naturel, donne à ce qu'il aime tout ce qui le rend légitimement aimable.

Mais qu'un père annonce à sa fille qu'il veut la marier et lui fasse le portrait flatteur du mari qu'il a résolu de lui faire accepter, à chaque mot la jeune fille reconnaît de mieux en mieux celui qu'elle aime à la dérobée, jusqu'à ce qu'enfin un trait trop particulier la tire de son erreur et de sa joie ; ici le même fonds d'idée provoque la crise du rire (il faut aussi tenir compte d'un plaisir de malice, mais n'anticipons pas), et le rire renaîtra à chaque représentation, même pour celui qui sait la pièce par cœur. Sans doute, il est bien dans la nature de l'étonnement de ne pouvoir se répéter, et l'ignorance ne se perd qu'une fois ; mais si c'est seulement lorsqu'une œuvre vous est encore inconnue que l'intérêt s'augmente de la curiosité, pourtant un coup de théâtre, même attendu, ne laisse pas de vous émouvoir presque de même, parce que vous le sentez toujours dans la personne avec qui vous vous identifiez par la sympathie ; quoique votre esprit soit éclairé, quoique vous sachiez l'avenir, « le dialogue de l'espérance et de la crainte » se refera au dedans de vous aussi longtemps que votre cœur sera touché, et le souvenir, qui ne défraîchit que ce qu'il y a de plus grossier dans les sensations, aide, au contraire, à goûter plus délicatement et avec plus de justesse les beautés vraies et les effets bien observés des passions sincères. C'est pourquoi l'on peut distinguer encore, sans trop de peine, à une soirée classique du Théâtre-Fran-

Digitized by Google

çais, les rires neufs et le rire des familiers de Molière; les premiers, presque toujours aussi justes, sont plus bruyants; mais témoignent-ils d'une jouissance aussi pleine, aussi profonde?

VII

Effet naturel de l'agglomération d'un public. — Essai d'explication. — La sympathie ; son effet général. — Deux particularités : ce que le fait, pour des plaisirs intellectuels, d'être pris en commun, donne de sécurité aux impressions et, en même temps, ajoute de clairvoyance à la pensée individuelle. — Transition.

Sans que l'auteur prenne le souci d'aucun artifice de mise en scène, le comique, par cela seul qu'il se produit devant un public, acquiert une intensité particulière due au milieu même ; ce pouvoir amplifiant demande à être étudié.

M. de Maistre a dit que, lorsque des hommes sont réunis, il se forme une sorte d'être collectif, distinct des unités qui le composent (1), et dont la puissance ne croît pas seulement comme les nombres : dix hommes assemblés donnent lieu à un développement d'énergie qui passe de beaucoup la somme de forces que représente dix fois un homme. Ne va-t-il pas jusqu'à vouloir chiffrer la *raison* de cette progression ?

Il y a toujours fantaisie et péril à traiter un ordre de

(1) Les mots *réunir, réunion,* n'avaient-ils pas déjà dit cela ? Nous ne nous lasserons pas de regarder aux mots.

Digitized by Google

faits par des procédés qui ne conviennent qu'à un autre, et les activités morales ne peuvent raisonnablement être ramenées à une expression de quantité exacte.

Mais enfin le fait est certain et notoire, bien qu'on soit incapable d'en déterminer mathématiquement la mesure ; il se pose en ces termes : on trouve dans le résultat total de la réunion plus et beaucoup plus que ce que donne l'addition de ceux qui y sont entrés (1).

D'où vient cette singularité ? Il ne servirait guère de dire qu'il y a un fait de combinaison, un travail de fermentation, un courant magnétique ; ces métaphores continueraient à dire la même chose d'une autre façon, sans nous rien faire savoir de nouveau ; peut-être même rentreraient-elles dans ce genre de commentaires dont on se contente si souvent, et qui explique l'obscur par le plus obscur ; nous sommes en présence d'un fait moral qu'il faut prendre comme tel et considérer en lui-même.

Il y a toutefois une comparaison qui peut nous mettre dans une bonne voie : deux glaces vivement éclairées, qui se regardent dans un salon, se renvoient l'une l'autre indéfiniment leur image, puis l'image de leur image, puis..... ; cette série de réflexions fait que chacune des glaces répercute plus de lumière que si elle avait été seule, et fait aussi que la lumière du salon est plus brillante.

De même et bien mieux encore, quand deux personnes sentent ensemble, elles le font plus fortement

(1) Observation particulière qui doit, d'une façon générale, nous mettre en garde contre l'analyse, dont les procédés sont presque toujours imparfaits et les résultats incomplets.

Digitized by Google

que si elles étaient séparées, car il se fait de l'une à l'autre un échange réciproque qui ne s'arrête pas, constant, progressif ; ce que la première éprouve réagit sur la seconde, qui, ajoutant à son impression personnelle ce qu'elle vient de recevoir, renvoie le tout à la première, et ainsi de suite : de la sorte le sentiment s'élève sans cesse.

Le fait est un fait de sympathie, et la sympathie est un instinct en vertu duquel chacun est porté à communiquer aux autres ce dont il est affecté et à les mettre à son unisson, en même temps que lui-même prend les sentiments de ceux qui l'entourent ; lors donc que plusieurs personnes sont déjà pour leur compte agitées d'un même mouvement, il s'établit des unes aux autres une émulation, un entraînement mutuel qui multiplie presque sans limites les premiers effets : plus on est de fous... ; le pouvoir sympathique de la gaieté est même si fort qu'un étranger qui n'entend mot à la langue que parlent les acteurs ne peut pas résister à la contagion du rire.

Nous avons fait tout le possible quand nous avons rattaché le phénomène au dernier principe accessible, à un fait simple et général, à une loi de notre nature (1);

(1) La sympathie a une telle importance non seulement dans nos jouissances dramatiques, mais dans les rapports sociaux, qu'un philosophe anglais, Adam Smith, avait prétendu en faire le principe même de la morale ; son livre est fort intéressant et abonde en fines observations psychologiques, mais sa doctrine est plus que douteuse ; toutefois on ne peut pas n'être pas frappé d'un rapprochement : la sympathie, à la condition d'être entendue d'une certaine façon, ne serait pas loin de la loi d'amour et de charité. Ce système vient d'être repris, ou peu s'en faut, mais sous une forme plus savante, avec le nom assez déplaisant d'altruisme.

Digitized by Google

mais deux particularités peuvent et doivent être notées dans les effets de la sympathie opérant sur les masses.

Ce qui empêche peut-être le plus l'homme de se livrer à l'admiration, à la gaieté, à une impulsion quelconque, c'est une timidité où il y a avant tout de l'amour-propre, de la crainte de se tromper ; on a besoin d'encouragement, mais on se sent fort quand on est d'accord avec tout le monde ; alors plus de vergogne ni d'hésitation ; peu savent se passer de ce *consensus omnium* et personne n'y est indifférent ; voilà donc que la sympathie apporte dans nos joyeux plaisirs, en même temps qu'elle les avive, un élément considérable de sécurité qui leur profite encore.

Ce double besoin de l'émotion qui cherche à la fois à s'exciter elle-même et à se rendre plus confiante par l'exemple de l'émotion d'autrui a été exprimé par l'auteur du *Télémaque* dans un trait d'une justesse charmante : lorsque Vénus arriva dans l'assemblée des dieux, ils furent éblouis de sa beauté : « ... Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours sur Vénus. »

Un autre effet doit encore être signalé de cette communauté qu'improvise entre les âmes la circonstance de se trouver ensemble. Nous avons tous une merveilleuse aptitude à reconnaître la vérité dès qu'on nous l'a montrée, mais nous savons assez mal la découvrir de nous-mêmes ; aussi la Bruyère a-t-il lancé un trait de satire, qui aurait pu être généralisé et nous atteindre tous plus ou moins, lorsqu'il a parlé du peuple qui, écoutant de grandes tirades dramatiques, « croit que

Digitized by Google

cela lui plaît ; » tous les hommes sont exposés, dans les choses où ils ne sont pas experts, à éprouver des sensations étranges et fortes qui les embarrassent : est-ce excellent? est-ce du dernier mauvais? Ils ont conscience seulement qu'aucune épithète médiocre ne convient ; trouver le mot qui sera tout à l'heure dans la bouche de tous, mais que personne ne sait dire, voilà ce qui fait l'homme supérieur ; il n'a souvent sur le sot que l'avance d'un moment : il s'avise. Or, dans une foule attentive, ce que chacun remarque de juste est aussitôt saisi par tous, rien n'est perdu et le plus alerte donne le signal ; ce que le plus fin critique n'a pas soupçonné éclate comme une évidence qui s'acclame, et il se fait des révélations qui étonnent l'auteur lui-même ; le niveau intellectuel collectif s'élève bien au-dessus de l'intelligence du plus perspicace des auditeurs, parce que toutes les intelligences s'ajoutent les unes aux autres : nouvel effet distinct de la sensibilité surexcitée, car il éclaire et n'échauffe pas seulement ; ce sont les idées qui se communiquent, comme tout à l'heure les émotions.

De la sorte, le concours de la foule ne fait pas seulement que l'erreur est plus vivement sentie, mais aussi qu'elle est plus vite et mieux comprise ; il sert ainsi doublement la cause du comique, et la sert d'une façon particulièrement précieuse en rendant le spectateur plus éveillé et plus pénétrant ; l'énormité n'est, en effet, qu'une condition matérielle, mais très insuffisante ; l'homme qui en plein midi viendrait dire : Il fait nuit ! serait seulement tenu pour un aveugle, pour un fou ou pour un loustic bien fade.

Digitized by Google

SECTION TROISIÈME

Le plaisir d'intelligence.

INDUCTIONS; JUGEMENTS; GÉNÉRALISATIONS.

I

1° *De l'induction.* — Puissance suggestive du comique. De la déduction.

L'induction est pour nous une opération si familière, si prompte, si nécessaire, si pratiquement sûre, que nous ne l'apercevons même plus ; nous faisons à chaque instant de l'induction sans le savoir ; et il faut se souvenir que, suivant les idéalistes, c'est seulement par le moyen ou à la suite de l'induction que nous *concevons* la matière, et que nous ne la *percevons* nullement, pour comprendre et pour goûter le mot d'un célèbre philosophe du dernier siècle : examinant, sans oser la résoudre, la question, si débattue dans l'école, de la réalité du monde extérieur, il croit pourtant pouvoir affirmer comme une proposition indéniable, que, si ce monde existe, il n'est *pas visible*. Jamais la thèse n'a été posée d'une façon plus aiguë, ni le bon sens si bien bravé jusque dans sa propre langue.

Ce début paraît nous égarer bien loin de notre sujet, mais il n'en est rien ; car, d'abord il nous donne occasion de remarquer qu'on rencontre le comique partout et même dans les livres qui semblent le moins

Digitized by Google

Digitized by Google

comme un coup de foudre, c'était une consternation : « On vint éveiller monsieur de Reims à cinq heures du matin pour lui dire que monsieur de Turenne avoit été tué. Il demanda si l'armée avoit été défaite ; on lui dit que non ; il gronda qu'on l'eût éveillé, appela son valet coquin, fit retirer son rideau, et se rendormit. » N'est-ce pas que Mme de Sévigné sait conter? Mais ce n'est pas un récit, c'est une scène.

Quel est celui qui avoue sur-le-champ qu'il a eu tort et que la discussion vient de le convaincre? Argante fort touché du tableau que Scapin lui fait de ce qu'il en coûte de toute façon pour plaider commence à regretter d'avoir rompu sur les trente pistoles qu'il fallait encore pour le prix du mulet ; autant il avait été vif et pétulant tout à l'heure à défendre son argent, écu par écu, autant il est devenu morne et absorbé ; il recouvre enfin la parole et demande piteusement ce qu'il savait déjà très bien : « A combien est-ce qu'il fait monter le mulet? » Ce temps de silence ne rappelle-t-il pas ces cours d'eau de la Suisse qui tout d'un coup disparaissent sous le sol? Vous n'apercevez plus, vous n'entendez plus rien; mais à quelque distance en aval, le torrent se montre de nouveau à ciel ouvert, et vous vous rendez compte par la pensée de ce qu'il était devenu et de tout le chemin qu'il a fait pendant qu'il s'est dérobé.

Il y a bien d'autres cas où l'on n'ose franchement déclarer ce que l'on éprouve ; lorsque le même Argante a fait intérieurement le sacrifice de toute la somme, il cherche encore à retarder le moment de s'en dessaisir ; il a aussi quelque méfiance et il tiendrait à aller

Digitized by Google

payer lui-même ; mais comment exprimer ce soupçon peut-être ridicule, en tout cas très blessant? Il laisse toutefois transparaître cette pensée commune à tous ceux qui se voient obligés de courir un risque d'abus de confiance : « J'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent. »

Le fait comique satisfait à la condition que nous étudions actuellement, dans la mesure où il est suggestif; le plaisir de l'intelligence se proportionne à l'activité de pensée qui se déploie et aussi au profit qui en est tiré.

Le comique est suggestif puissamment et de bien des façons ; nous ne parlons encore que des idées qu'il éveille, les sentiments viendront à leur tour.

Il provoque d'abord à une perpétuelle induction, nécessaire pour remonter à la cause, ainsi que nous venons de le voir ; parfois aussi, vous faisant prendre une direction inverse, il vous porte à imaginer les effets, à calculer, à suivre la portée d'une parole ou d'un fait ; ce n'est plus alors à proprement parler le procédé inductif, puisque c'est de la déduction ; mais l'initiative peut être aussi grande et aussi agréable : quand Elmire fait poser le masque à Tartuffe qui explique alors librement son amour et sa morale, vous vous mettez à vous représenter ce qui doit se passer dans l'âme du nigaud qui est sous sa table, et cette pensée donne à la scène ce qu'elle a peut-être de plus vif.

Digitized by Google

II

Deux sortes principales d'inductions. — De ce qu'on peut appeler les *révélations* : exemples.

L'induction au théâtre est le plus souvent l'induction simple, ordinaire, celle que l'analyse peut discerner à la suite de presque toutes les perceptions, celle qui est indispensable pour s'expliquer quoi que ce soit, celle, comme le dit si bien le fabuliste psychologue, par laquelle

Mon âme en toute occasion
Développe le vrai caché sous l'apparence.

Mais l'induction peut aussi être plus marquée, plus hardie et s'élancer plus loin ; elle peut être non plus celle qui comprend seulement, mais celle qui apprend et qui surprend.

C'est que l'auteur dramatique fait parler ses personnages, comme le grand Condé savait faire parler les prisonniers qu'il interrogeait, tirant d'eux *ce qu'ils savoient, ce qu'ils vouloient taire et même ce qu'ils ne savoient pas*. Cet art, qui est celui de toute composition scénique, n'est pas propre à la comédie, mais c'est la comédie qui nous fournit avec le plus d'abondance et avec le charme du plaisir le plus piquant les occasions de découvrir et d'observer.

Le lecteur a fait de lui-même dans les diverses sortes de réponses que nous venons de dire, le triage de ce

Digitized by Google

qui revient à la naïveté et de ce qui revient au comique d'imposture et de réticence.

Ces sortes de traits constituent souvent ce qu'on peut appeler les *révélations*, partie importante du meilleur comique.

Ce sont des espèces de trahisons ; elles sont ordinairement faites en toute innocence, et c'est justement ce qui en accroît l'effet.

Il y a d'abord la valeur de la trouvaille, ensuite l'imprévu de l'occasion, puis le discernement de la préoccupation et de la cause qui a fait dire la sottise ; nous ne disons encore rien du plaisir de malice, et ce plaisir peut être double si le personnage naïf fait rire de lui en même temps que d'un autre.

Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose,

dit le portier vénal du juge de la comédie.

Ce que produisent les révélations toutes naïves faites par autrui semble n'être pas sans analogie avec un fait de la nature physique : lorsqu'une graine a eu la chance de n'être point digérée en traversant l'estomac d'une bête, elle peut encore aller germer partout où le hasard la jette, et l'on constate même que, grâce aux substances animales dont elle s'est imprégnée, cette graine pousse, quand elle pousse, plus vigoureusement et mieux que celle à qui n'est pas arrivée pareille aventure.

Si la matière des révélations n'était pas si riche, nous pourrions rappeler avec beaucoup d'à propos *mon, ton, votre carrosse ;* mais nous allons donner deux exemples nouveaux ;

Digitized by Google

Le ministre littérateur qui avait pris Gil Blas pour secrétaire voulut bien le louer très chaleureusement sur son talent de rédaction, en trouvant toutefois, ajoute Santillane avec une fidélité modeste, que le style était trop naturel : nous voilà renseignés sur l'école d'écrivains à laquelle appartenait le comte d'Olivarès.

Claudine, qui, pour refuser à Lubin un innocent acompte sur leur mariage convenu et décidé, lui dit d'un air entendu qu'elle y a déjà été attrapée, nous donne bien à penser sur le prix que son expérience lui a coûté certainement et peut-être.

Il y a de ces petits mots qui n'ont l'air de rien et qui font l'effet d'un coup de sonde jeté jusqu'au fond des abîmes ; c'est par eux qu'on soupçonne quelque chose du roman intérieur au moyen duquel chacun se leurre ou se console, de la légende des familles, des illusions de la camaraderie ; que de grands hommes *in petto* ou dans la pieuse admiration de leurs proches ! L'excellente Mme Jourdain, qui s'est montrée si raisonnable, trahit tout d'un coup qu'elle a le ridicule de garder des prétentions : « Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez. — Trédame ! Monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà ? » Quelqu'un croit être modeste en disant : « En tout cas on ne me refusera pas telle qualité, » et c'est celle-là qu'on lui refuse surtout ; cette espèce de minimum qu'il s'accorde avec tant de confiance fait mesurer aux autres tout l'écart du mécompte et pourrait leur inspirer de salu-

Digitized by Google

taires réflexions ; mais par malheur chacun a coutume de faire toujours en sa faveur une exception unique et de s'épargner à soi-même toute espèce de personnalités.

III

2° *Des jugements.* — Jugements et généralisations. — Sens différent attribué ici à ces deux mots. — Indication des développements qui vont suivre et relatifs aux jugements.

On voit donc qu'à la comédie l'intelligence, même dans l'intervalle des surprises qui l'attendent, est toujours à l'œuvre ; et s'il est possible de distinguer les divers actes de cette faculté par le caractère qui dans chacun d'eux est dominant plutôt qu'exclusif, on la considérera assez bien comme occupée surtout soit à acquérir, soit à juger, soit à généraliser.

Nous venons de montrer sous les deux rubriques précédentes la façon dont elle fait connaissance avec les faits et se les explique, c'est l'induction ; nous devons maintenant examiner d'abord de quels jugements, ensuite de quelles généralisations cette première connaissance est vivement suivie.

Concevoir ce que suppose et ce que comporte directement le fait qui paraît ou la parole que nous entendons, ne fait que nous préparer à un plaisir plus délicat, plus relevé, plus fécond.

Les mêmes rapports qui, par leur clarté, nous ont servi de guides pour trouver la cause, nous font en-

Digitized by Google

suite sentir particulièrement leur justesse ; bien qu'elle ne soit ici qu'un autre nom de la clarté, la justesse devient l'objet d'une attention et d'une admiration propres; elle nous frappe et nous enchante; l'étrangeté du fait nous apparaît comme conforme aux habitudes de la passion; nous voyons tout à la fois ce que l'erreur a d'outrageant pour la vérité et son accord avec les lois de notre nature; c'est la logique dans le dérèglement, et la logique triomphant encore d'une façon nouvelle et plus saisissante même dans les aberrations les plus étranges et les plus violentes, singulier et instructif spectacle que notre raison contemple et savoure dans le vrai comique. Elle reconnaît sous les apparences de l'anarchie et du bouleversement une incroyable rigueur de déduction. C'est cette même régularité que la science parvient à découvrir dans la maladie, dont les accidents ne sont pas moins dépendants des lois certaines de la physiologie que l'état de santé ; et c'est même l'observation des crises et des perturbations dues à une cause accidentelle, qui vient jeter de la lumière sur les secrets de notre organisme et nous déceler ce qu'un fonctionnement normal et toujours régulier aurait dérobé aux plus patientes investigations. Notre regard embrasse alors d'une seule vue un ensemble de corrélations dont nous n'avions pas l'idée; nous goûtons, nous approuvons la convenance étonnamment parfaite de toutes choses; les dissonances mêmes nous ramènent à l'harmonie; nous admirons un ordre merveilleusement simple et savant, et nous avançons dans la connaissance de l'homme.

Mais il faut nous hâter de sortir de ces considéra-

Digitized by Google

tions abstraites et les éclaircir par des applications; toutefois il convient qu'auparavant encore le lecteur sache où et par où il va être conduit.

Les *jugements* apprécient et approfondissent surtout dans le personnage même les divers rapports que manifeste à l'attention le fait comique perçu; les *généralisations* ont pour but et uniquement pour but d'étendre hors du personnage les inférences auxquelles peut donner lieu le fait particulier.

Nous étudierons d'abord les *jugements*.

Nous voudrions pour montrer les jugements que porte l'intelligence envisager l'homme dans son assiette ordinaire, ensuite dans l'accès de la passion, enfin dans cet état particulier qu'on appelle un *caractère;* mais cette division n'a rien d'absolu et elle ne peut qu'indiquer la direction de notre marche; car dès le début, en prenant l'homme au repos et dans le calme, il faudra bien que nous fassions intervenir un désordre quelconque, puisque c'est la condition du comique; nous sommes ainsi amené à faire une distinction un peu arbitraire et que nous devons signaler entre la sensibilité qui, de ses mouvements continuels et inévitables, ne cesse de troubler ou de tenter notre raison, et la passion dont nous faisons un accident plus déterminé; l'une est par nous considérée ici plutôt comme un phénomène général, instinctif, presque physiologique et fatal, l'autre comme un fait plus intime, plus individuel.

Digitized by Google

IV

Les effets ordinaires de la sensibilité.

Ce n'est pas sans raison que nous avons dans la causalité une foi irrésistible ; mais, par un entraînement, par une routine assez grossière de l'induction, nous sommes perpétuellement portés à croire qu'il y a dans les objets quelque chose d'exactement ressemblant à ce que nous éprouvons à leur occasion ; nous allons même plus loin, et nous les traitons en causes intelligentes et libres, bienveillantes ou hostiles ; combien de témoignages de cette erreur ne pourrait-on pas signaler dans nos pensées et dans les habitudes de notre langage (1) ?

Que, lorsqu'une chose nous apporte de la joie ou de la peine, nous fassions attention à cette chose et que nous la regardions avec l'allégresse ou avec la colère où nous sommes, c'est naturel et l'âme la plus rassise n'est pas maîtresse de ce premier accueil.

Il est naturel encore qu'il en soit ainsi lorsque ce n'est pas du tout par une propriété lui appartenant plus ou moins que la chose nous affecte, mais par une

(1) Pour les poètes, le silex renferme dans ses veines la flamme que le briquet en fait sortir, et les gens qui ont le moins d'imagination disent avec une inconsciente audace que l'eau bouillante est *chaude ;* nous reconnaîtrons d'ailleurs bien volontiers qu'il ne leur serait pas aisé de dire autrement. Dans les deux cas il y a une sorte de prosopopée, et dans le second cette prosopopée est compliquée d'une métonymie et peut-être d'une subtile hypallage.

Digitized by Google

pure association de souvenirs dont la chose actuelle n'a vraiment pas à répondre : chacun dans l'histoire intime de ses pensées a des objets, des lieux, des odeurs quelquefois, des sons qu'il a disgraciés et pris en déplaisance ; d'autres ne lui peuvent revenir, n'importe par quel chemin, sans lui causer un agréable chatouillement.

Il faut concéder même qu'il n'y a pas à quereller un malade de ce que tout lui déplaît ; c'est avec raison, puisque toute sensation lui est douloureuse ; et pareillement notre bonheur communique un charme à ce qui une autre fois serait indifférent ; c'est que tout ce qui réveille le sentiment de la vie est doux quand la vie est douce.

Dans tout cela il n'y a presque encore que des phénomènes de notre sensibilité ; mais l'abus commence quand notre esprit voit une cause totale dans ce qui n'est tout au plus qu'un des facteurs et souvent le moindre, et il s'aggrave quand nous faisons responsable l'agent aveugle et innocent ; bien mieux le fait particulier nous met dans un état général dont tout le monde va avoir à se ressentir ; nous n'avons pas su à temps réagir contre la surprise de notre émotion, et voilà que notre volonté vient joindre son consentement aux plus criantes injustices.

Quelle bonne fortune pour la comédie que toutes ces disproportions entre les causes et les effets, que toutes ces significatives disconvenances ! Quelle mine que toutes ces extravagances de la sensibilité, qui est toujours (il faut bien le lui dire) beaucoup trop ou pour le moins un peu trop sensible !

Digitized by Google

Et pourtant ces erreurs sont si communes et si connues qu'elles ne peuvent plaire à la scène que si elles se présentent avec quelque chose de neuf, soit par leur exagération insolite, soit par quelque trait qui peigne le personnage : ce sont les deux circonstances, quelquefois réunies, qui donnent valeur au comique en donnant matière à nos réflexions.

Quand nous nous heurtons contre quelqu'un, l'apostrophe d'imbécile ! sert assez volontiers d'issue à notre mauvaise humeur, ou bien c'est quelqu'autre de ces épithètes si bien nommées *sottises;* mais qui supporterait dans l'art une si plate banalité? A la bonne heure si vous me représentez l'archevêque de Reims le Tellier voulant faire rouer de coups le pauvre paysan qu'il a renversé et failli écraser avec son carrosse, *tra tra tra;* la secousse dans un moelleux balancement et puis l'idée d'un homme qu'on a pensé tuer, est-il rien de si désobligeant?

Le comique fait aux erreurs de ce genre des procès de tendance : entendez-vous le capitaine Bitterlin s'emportant contre le garçon d'hôtel qui ose encore lui offrir de la truite, quand depuis huit jours, matin et soir, *il* lui en a fait manger à Bâle, à Zurich, à Lucerne... ! Cette incartade n'est-elle pas vivement saisie comme étant dans le vrai mouvement de nos impatiences ordinaires et même naturelles? Les griefs venant de sources différentes s'accumulent; à la fin nous éclatons, et alors sauve qui peut ! Avons-nous assez de calme pour ne pas conclure de la continuité des coups tombant toujours et si parfaitement en un même point, à un concert, à une ligue, et, pour un peu, à l'action d'un

Digitized by Google

être unique mal déguisé sous l'apparence d'une fausse pluralité? Que de fois nous n'ouvrons qu'un seul compte pour des gens qui ne se connaissent même pas! Si nous y prenions garde, nous aurions honte ou nous ririons bien de la manière dont nous pratiquons sans cesse la réversibilité.

C'est en toute chose que la sensibilité nous fait faire des bévues, par exemple dans nos récits : un récit est une œuvre d'art dont la règle est de faire passer l'auditeur par les émotions qu'il aurait eues s'il avait été témoin du fait; il faut donc qu'en racontant nous nous fassions violence pour oublier ce que nous savons, ce que nous sentons, et pour prendre les choses au début et les déduire sans anticipation dans leur suite naturelle; c'est un grand effort surtout si nous sommes agités, mais cet effort est nécessaire pour que l'effet se produise. D'ailleurs l'art ne consiste-t-il pas presque tout entier ou en grande partie à trouver l'ordre qui fait le plus d'impression ?

Scapin manque à ce principe élémentaire de la façon la plus grossière et la plus plaisante lorsqu'il détaille d'une voix lamentable et coupée de sanglots la description de la joyeuse fête au milieu de laquelle Léandre va être emmené captif en Alger; il y a là un contresens d'art, un anachronisme moral qui fait rétroagir la douleur de la catastrophe sur la gaieté du commencement : ce désaccord est choquant, mais vrai et justement observé chez un narrateur novice ou doublement fripon. Dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre (encore un de ces rapprochements qu'on voudra bien nous pardonner), Bossuet interrompt aussi les pein-

Digitized by Google

tures les plus douces et les plus riantes par des images de mort et par des larmes; c'est encore et toujours la nature où l'art porté à son dernier degré; c'est le désordre où jette une douleur plus forte que la volonté de suivre la discipline du discours; le même trouble produit, suivant les cas, ce que l'éloquence a de plus pénétrant et ce que le comique a de plus follement gai : c'est toujours la sensibilité saisie et rendue dans ses emportements.

Lorsqu'une de ces erreurs banales n'est pas portée jusqu'à un excès qui frappe notre imagination, il faut qu'elle se relève par quelque circonstance personnelle.

Ainsi tout le monde sait bien qu'une bonne nouvelle donne de la joie; celui qui l'apporte est fêté, choyé, récompensé, et c'est sur l'observation de cet entraînement qu'est fondé l'usage entre souverains de charger d'une dépêche agréable l'officier ou le diplomate sur lequel on veut appeler des faveurs; mais qu'un grand seigneur très hautain embrasse le messager d'une certaine nouvelle, et ajoute que jamais baiser donné à une belle maîtresse n'a été si délicieux que ce baiser donné sur une grosse vilaine joue, vous comprenez tout ce que le bouillant duc et pair a dans son cœur de trésors de haine contre les bâtards, de passion pour la justice, d'orgueil de son rang, et vous jugez que ce qu'on lui annonce porte ces sentiments-là au paroxysme.

Personne n'ignore non plus qu'une flatterie réjouit toujours sa dupe, et l'effet en est si sûr qu'on n'y échappe pas même lorsqu'on voit la fausseté du compliment : « Je sais bien que tu mens, disait un prince

Digitized by Google

à un courtisan, mais tu me fais toujours plaisir. » Frosine connaît cette vérité générale, mais elle sait de plus quelle sorte de paroles il faut choisir pour amadouer Harpagon ; elle loue son air jeune, sa bonne mine, et lui promet une longue santé (la vie chère à tous les hommes doit l'être plus encore aux avares) ; il enterrera, lui affirme-t-elle, tous ses enfants ; notre homme s'épanouit, mais il reprend un air sérieux dès que la soubrette arrivant à son but lui demande de l'argent.

Nous n'avons que trop bien tenu parole en mêlant souvent la passion à la sensibilité, et il était impossible de les séparer complètement ; quant à la passion, nous voulons, au milieu de ses variétés sans nombre, lui demander deux exemples seulement, mais que nous étudierons avec quelques détails : la prévention et l'admiration.

V

La passion. — Etude sur deux passions : la prévention et l'admiration. — La prévention ; d'où elle procède. — Exemples de prévention. — Comparaison de la prévention et de la distraction. — Rappel et justification d'une précédente division.

Un fait isolé est en quelque sorte trop court pour donner prise à l'intelligence et pour pouvoir être compris à lui tout seul ; le mot *comprendre* implique même l'idée d'enveloppement dans un système ; il faut que le fait vienne se classer dans une série commencée et se

Digitized by Google

rattacher à un principe; unique, il ne dit rien; c'est par une liaison qu'il devient instructif.

Telle est l'origine de la prévention, qui n'est autre chose que la fausseté dans cet élément nécessaire d'une connaissance préalable; vous ne pouvez même observer quoi que ce soit sans un fonds premier de croyance et sans une donnée tenue pour certaine; le positiviste le plus radical a foi dans une vérité, dans des lois, dans un plan, sans l'existence desquels ses recherches impliqueraient même contradiction (1). Or, si la vérité est dans l'axiome dont vous partez, votre observation nouvelle (en la supposant bien faite) confirmera, étendra, fécondera votre principe; si c'est l'erreur, cette erreur, grâce à ce qu'elle est témérairement exempte de doute, et à proportion même qu'elle est chère à votre cœur, se croira vérifiée, se fortifiera, englobera dans ses déductions de nouvelles conséquences; engagé dans une mauvaise voie, plus l'esprit est fidèle à la logique, plus il s'égare, puisque tous ses pas en avant sont des progrès dans l'erreur et qu'ils s'éloignent méthodiquement du vrai.

(1) Non seulement personne ne peut se passer de *postulats*, ni d'une certaine métaphysique plus ou moins implicite, inconsciente ou inavouée, mais ces sortes de préventions inhérentes à l'esprit humain triomphent irrésistiblement et parfois plaisamment de toutes les préventions acquises; nous pouvons, à cet égard, citer un exemple de contradiction qui est assez piquant pour être justiciable de notre livre: un philosophe anglais contemporain a nié ou mis en doute avec une merveilleuse finesse d'argumentation la réalité du monde extérieur; même on n'a jamais plus spécieusement, plus savamment, soutenu cette extravagance; mais en même temps il composait tout un volume fort intéressant pour établir les principes et les procédés logiques par lesquels notre intelligence doit se rendre maîtresse des faits de ce même monde.

Digitized by Google

Argan s'explique en récapitulant les *parties* de M. Fleuraut pourquoi, ayant pris moins de drogues ce mois que le précédent, il se porte plus mal ; quant à l'entêtement de porter un système à ses dernières extrémités, personne ne l'a si bien montré qu'Arnolphe, personne n'a eu plus d'esprit de suite dans l'application d'une théorie malheureuse, et nous nous promettons de le retrouver.

Qu'est-ce qu'une réputation, si ce n'est le résultat d'une prévention où le peu qu'on sait sert à interpréter ce qu'on voit et à conjecturer ce qu'on ignore ? C'est à travers cette idée qu'on juge toute chose, qu'on fait, par la supposition hasardeuse de l'intention, un crime ou un mérite d'un acte indifférent, qu'on voit une sottise ou quelque chose de profond dans un fait qui est le même : Mme de Sévigné parle d'un fripon qui avait su se faire passer pour si habile que s'il s'était laissé pendre, les gens auraient encore voulu y entendre finesse.

Voltaire nous représente un certain potentat entouré d'adulateurs qui, à chaque fois qu'il allait ouvrir la bouche, s'écriaient tout d'une voix : « Il aura raison». A la place des gens à gages envoyés par Zadig, il suffit de mettre des adorateurs sincères, et nous aurons la charge la plus parfaite de la prévention.

Il n'y a pas un cas, pas une phase de la prévention qu'il ne soit curieux d'étudier. Elle est tenace et intolérante au point de ne pas admettre la preuve contraire ; elle va même plus loin : quand vous évertuant à la réduire, vous lui demandez ce qu'elle dirait si..., elle s'embarrasse et finit par ne pas vouloir s'engager

Digitized by Google

même sous une condition absolument impossible :

En ce cas je dirois... non, je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

On ne peut raisonnablement exiger d'un homme qu'il discute ce qui lui semble absurde *a priori* ; aussi Orgon est dans son droit quand il parle ainsi, mais il montre combien sa prévention est tout à la fois profonde, voulue et ombrageuse ; il n'a garde surtout de prononcer une parole qui le révolte et qui lui porterait peut-être malheur, qui sait ? Il souffre même d'une supposition qui lui blesse le cœur rien qu'à traverser son imagination (1).

Mais l'homme serait trop heureux si ses préjugés ne le trompaient qu'en le faisant mal raisonner : ils l'empêchent de bien voir.

(1) Ceci se rattache à une loi de notre organisation mentale : une idée conçue par nous peut être considérée comme un germe qui n'a qu'un commencement d'être, mais qui est doué, pour ainsi dire, de vitalité, aspire à se compléter et ne trouve sa perfection et sa plénitude qu'en s'égalant ou en s'unissant à son objet et en donnant, autant qu'il se peut, un fait véritable ; voici comment les choses se passent : l'idée ébranle notre sensibilité qui réagit à son tour sur l'idée et lui fait prendre plus de solidité et d'énergie ; l'idée ainsi accrue ranime encore le sentiment et ainsi de suite ; l'activité volontaire elle-même entre en jeu concurremment, soit pour s'opposer, soit pour coopérer à ce progrès, et elle ne s'arrête que lorsqu'elle est parvenue à faire avorter l'idée ou au contraire à la mener à bonne fin. En effet, lorsqu'une idée nous déplaît, nous combattons par les efforts de notre vouloir la force en vertu de laquelle elle se développe naturellement, nous tâchons de l'extirper ou de l'étouffer ; si nous n'y pouvons réussir, nous refusons tout au moins de lui donner un corps en la rendant explicite dans notre conscience ; à plus forte raison nous nous abstenons de la dire tout haut ; ce serait un nouveau chagrin s'il nous fallait l'entendre exprimer par quelqu'un ; chacune de ces circonstances ferait faire un pas à la réalisation

Digitized by Google

Rien n'est si difficile ni si rare que de savoir observer; nos organes, de connivence avec nos erreurs préconçues, nous font des rapports mensongers; tout au

de l'idée, et cette idée nous est pénible à proportion qu'elle se rapproche davantage de la réalité : de là la répugnance légitime d'Orgon à se voir mettre en face de l'insupportable hypothèse, surtout à lui accorder une sorte de consécration en consentant à l'examiner.

D'un autre côté, quand une idée nous plaît, ce n'est plus seulement par sa virtualité propre, mais encore par le concours de notre instinct et de notre volonté réfléchie, qu'elle acquiert une forme de plus en plus concrète et qu'elle sort peu à peu du domaine subjectif pour s'élever vers l'objectivation; ainsi les petits garçons qui ont entendu parler de la guerre ne sont contents que lorsqu'ils jouent au soldat; les petites filles jouent à la dame; les hommes eux-mêmes, que les faits bornés de leur existence ne peuvent jamais satisfaire, en poursuivent les *desiderata* dans la fantaisie des rêves éveillés et dans la fiction des romans et des diverses sortes de drames; mais c'est à la scène que ce qui est imaginaire reproduit le mieux les conditions de la réalité, et c'est là en conséquence que nos plaisirs esthétiques ont le plus d'intensité.

D'une façon générale non seulement il faut dire que les sentiments et les mouvements de volonté qu'une idée fera naître lorsque, cessant d'être une pure conception, elle jaillira d'un fait actuel, effectif, ne peuvent être éprouvés d'avance et indépendamment des circonstances naturelles de ce fait et des effets d'ensemble qu'il produira sur tout notre être; mais il faut encore dire que cette idée elle-même n'est pas entièrement connue tant qu'elle n'est qu'une simple abstraction, une *anticipation* de notre intelligence: quelles lumières n'apportent pas aux plus avisés l'expérience de la vie et la pratique? L'enseignement par le fait est la condition nécessaire de la connaissance véritable, et nous trouvons ici l'explication d'un cas particulier de comique naïf : un homme vous paraît ridicule quand, d'un accent pénétré et avec la plus sincère surprise, il se met à vous dire une grande banalité; mais vous ne vous rendez pas compte que cette banalité vient d'acquérir pour lui un sens tout précis et tout nouveau; grâce à l'événement qui lui est arrivé, une révélation s'est faite dans sa pensée, et ce que de tout temps il avait répété avec tout le monde, non sans y croire, mais sans le comprendre assez, est devenu tout à coup une vérité qui, telle qu'elle lui apparaît maintenant, le frappe pour la première fois et qu'il s'empresse de publier.

Digitized by Google

moins nos impressions s'altèrent et la *folle du logis* peut nous procurer des hallucinations le disputant en vivacité et en confiance aux sensations réelles : M. et Mme de Sottenville sont suffoqués par l'odeur du vin en causant avec leur gendre accusé d'avoir bu, et Sbrigani sait bien qu'il ne faut pas contester à M. de Pourceaugnac le parfum de lavement dont il se sent poursuivi.

Un cas assez raffiné, quoique très fréquent, de la prévention, c'est la prévention qui a assez conscience d'elle-même pour se porter au-devant de l'objection imminente et inévitable; elle se sert couramment de la tournure suivante, à peine française tant elle est elliptique : « Ce n'est pas parce qu'elle est ma fille, mais elle est vraiment adorable. » C'est de même, à peu près, quoique d'un autre style, que Mme de Sévigné, qui était en Bretagne avec son fils, disait, après avoir vanté ses qualités et le charme de son commerce, qu'il lui plairait toujours infiniment quand il ne serait que *son voisin;* et ce qui nous rattache par un lien inattendu et nouveau à notre sujet, c'est que l'excellente mère, dont le cœur a été si partial et si aveugle, ne songeait à rien moins qu'à faire une épigramme en envoyant ce joli mot à Mme de Grignan, avec qui elle n'a jamais été mieux que quand la distance les séparait et qu'elles se trouvaient à la portée épistolaire.

Mais on n'aurait jamais tout dit de la prévention (1);

(1) Les élèves de l'École polytechnique désignent spirituellement sous le nom de *coefficient de galons* la prévention des examinateurs ayant affaire à un sergent, porteur de ses insignes : ils le cotent naturellement un peu plus haut qu'un autre ; aussi le règlement veut qu'aux examens décisifs de fin d'année les galons soient décousus et enlevés.

Digitized by Google

pourquoi ? C'est que la prévention n'est pas une vraie passion, c'est l'effet commun de toutes les passions. Nous avions déjà fait une pareille remarque sur la distraction; seulement au point de vue qui nous occupe, la prévention a une notable supériorité sur cette dernière : elle détermine et reflète avec une parfaite netteté sa cause et toutes les circonstances de sa cause; l'induction qu'elle suggère, les rapports qu'elle accuse, les jugements qu'elle provoque, sont d'une précision singulière, car les préventions propres à chaque passion la font reconnaître trait pour trait. La distraction est beaucoup moins expressive en ce sens qu'elle ne spécifie guère ce qui l'occasionne; elle laisse souvent beaucoup de vague dans le diagnostic; ainsi elle peut accompagner, comme nous l'avons vu, une simple contention d'esprit tout aussi bien qu'un vrai trouble moral; et si même il apparaît qu'il s'agisse d'une passion, laquelle est-ce? Ordinairement la distraction ne permet que des conjectures générales tirées de son caractère; elle se présente, en effet, toujours sous une de ces deux formes : elle est concentrée ou agitée, et puis, dans chacun de ces deux états, elle peut encore être gaie ou triste, de sorte qu'elle fait voir l'absorption souriante ou sombre, et l'excitation joyeuse ou douloureusement inquiète; mais elle ne change pas avec des nuances clairement significatives suivant le genre ni surtout suivant l'objet de l'émotion; c'est là son côté faible. Pourtant il peut arriver qu'elle cesse d'être, pour ainsi dire, négative (car elle est une sorte d'alibi mental), et qu'elle marque directement la cause de la préoccupation : Géronte, qu'ordinairement on prendrait

Digitized by Google

de bien court si on le prenait ne pensant point à son argent, oublie d'abord qu'il a sur lui les cinq cents écus que Scapin veut lui escroquer, et il s'épuise en expédients pour se procurer cette somme, et surtout, après avoir fait le geste de donner la bourse, il la remet dans sa poche : « Tant la douleur, dit-il, lui trouble l'esprit. »

Ce parallèle critique de la distraction et de la prévention confirme ce que nous avions dit sur les deux façons générales dont la passion a coutume de nous affecter : tantôt elle agit à l'instar d'un stupéfiant, tantôt elle imite les désordres des poisons qui, sans arrêter le fonctionnement de l'organisme, l'altèrent et amènent des accidents particuliers et propres.

VI

L'admiration.

L'admiration qui n'est souvent qu'une suite ou une forme de la prévention est sujette aussi à bien des erreurs. Les hommes ne méritent guère d'être admirés soit dans ce qu'ils sont, soit dans ce qu'ils font ; les estimer à propos et les aimer toujours par devoir, mais sans illusion (1), voilà ce qu'il faudrait ; car leurs qua-

(1) « ... On veut croire en général que tout est beau dans ce qu'on estime, plus beau encore dans ce qu'on aime. » (Le père André, *Essai sur le beau*, premier discours). Cette illusion d'ailleurs ne manque pas de produire certains effets salutaires, puisque, les hommes étant destinés à vivre ensemble, elle renforce les liens de la sympathie, et qu'elle favorise l'ac-

Digitized by Google

lités sont petites, comparées avec les perfections que la raison conçoit (1), et les meilleures œuvres de leur main ou de leur génie ne valent que par ce qu'elles ont su dérober au beau et au vrai (2); elles doivent donc uniquement, simples médiatrices entre nous et un irréalisable exemplaire, diriger et non arrêter nos pensées, les diriger pour les porter plus haut encore; l'admiration est une sorte d'hommage divin, qui devient de l'idolâtrie avec tous ses égarements même comiques, lorsqu'elle ne remonte pas jusqu'à son objet légitime.

Celui qui s'est fait un faux idéal (et quel est l'homme qui puisse se vanter d'avoir réglé toutes ses pensées suivant la raison et de ne s'être laissé séduire en rien par de forts méchants modèles?) s'extasie devant des sottises, devant des choses tristes ou blâmables qu'il faudrait plutôt cacher; incapable dans son engouement de distinguer le *quoique* du *parce que*, il célèbre avec orgueil et amour ce dont notre sang-froid gémit, murmure ou se moque.

S'il n'arrive guère qu'à la pure niaiserie ou à la passion extravagante d'admirer ce qui est tout à fait mauvais, l'admiration du médiocre semble un travers plus

complissement des devoirs sociaux et plus particulièrement des devoirs de famille.

(1) Rien n'était plus juste que l'expression qui pour louer un grand homme disait qu'il avait des *parties* du poète, de l'orateur, du capitaine...

(2) « Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont les sots. Les personnes d'esprit ont en eux *(sic)* les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments, rien ne leur est nouveau, ils admirent peu, ils approuvent. » (La Bruyère.)

Digitized by Google

particulièrement réservé à l'extrême culture et à l'érudition en tout genre.

Même lorsqu'elle commence bien et qu'elle a une cause juste, l'admiration est exposée à se laisser aller bien vite à des excès, tant nous sommes faibles : en effet, elle est un saisissement que nous éprouvons à la vue ou à l'idée du beau, de la perfection, de l'infini ; et tout délicieux et excellent qu'il soit, ce saisissement, suite de la disproportion qu'il y a de nous à cette image (1), suspend toute chose, dérange nos facultés et pour le moins peut donner à notre impression une importance démesurée; mais c'est lorsqu'elle est dévoyée, que l'admiration est surtout choquante, parce que c'est dans le sens de l'erreur qu'elle nous entraîne et qu'elle produit tous ses désordres, parce que l'enthousiasme, dont le principe est si noble et meilleur, à vrai dire, que nous, dégénère, tout en gardant la pureté de son aspiration, en un fétichisme grossier, aveugle, absurde, d'autant plus funeste ou ridicule qu'il est confiant, exalté, généreux.

Les chassepots qui font merveille, les belles fluxions de poitrine, marquent bien la préoccupation du spécialiste qui, s'élevant au-dessus du sentiment d'humanité ordinaire, sait ne voir que le triomphe d'un art meurtrier, ou que l'intérêt cruel de la curiosité dans la science qui cherche à guérir.

(1) Les effets de trouble causés par l'admiration sont particulièrement sensibles dans le *sublime,* le sublime étant entendu et défini comme cette espèce de beau où la puissance se manifeste avec tant d'éclat que notre raison en est confondue, et que tout en continuant à avoir foi dans l'ordre nous en perdons la clairvoyance.

Digitized by Google

Orgon n'aperçoit et ne vante dans la sereine constance du chrétien qui essaye de placer son cœur assez haut pour qu'aucun coup ne le puisse atteindre qu'une insouciance d'égoïste et de brute; Tartuffe est pour lui cet inimitable modèle :

C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme enfin.
Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrois mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

L'effort d'orgueilleuse insensibilité des stoïciens avait du moins sa grandeur et peut séduire l'imagination; mais la belle indifférence que prône notre béat, bien qu'elle soit du meilleur comique, est trop stupide (1) pour que le spectateur le moins éclairé s'y méprenne et s'en puisse scandaliser, et il semble que Bourdaloue qui a attaqué avec tant de force et de précision la comédie du *Tartuffe,* parce qu'elle pourrait rendre la vraie piété suspecte ou la travestir spécieusement, eût fait grâce à la pièce ou n'en eût point parlé, s'il n'y avait eu que des traits de ce genre (2).

(1) Certainement on ne peut voir qu'une grande et odieuse ineptie dans cette sorte d'ascétisme qui prétend renoncer aux tendresses et aux devoirs de la famille; mais, à travers l'aveuglement d'un disciple si docile et si inintelligent, on démêle la fine politique du scélérat établissant d'autant mieux son empire sur un cœur affranchi de toutes les affections naturelles

(2) Le thème de Bourdaloue est aussi profond qu'original; il n'y a peut-être pas de sujet plus rebattu dans la chaire que l'hypocrisie, et ce fécond et merveilleux moraliste sait tirer de ce sujet la matière d'un sermon entiè-

Digitized by Google

Enfin, écoutons l'Intimé parlant avec attendrissement de son respectable père à qui la mort, hélas ! a envié l'occasion d'une nouvelle gredinerie tout à fait digne de sa vaillante hardiesse :

... Si feu mon pauvre père
Etoit encore vivant, c'étoit bien son affaire.

M. Guizot a, le premier, croyons-nous, fait remarquer, à propos de Corneille, que l'admiration peut être un principe de pathétique qui doit être ajouté à la terreur et à la pitié, tenues depuis Aristote pour être les deux seuls ressorts de la tragédie (1) : l'héroïque, en effet, soulève et transporte les âmes et les remplit des émotions les plus fortes et les plus généreuses. Nous voyons que l'admiration est capable d'être aussi une source excellente de comique ; seulement celle qui produit des effets plaisants n'est pas celle qui est fomentée chez le spectateur, mais au contraire celle dont le

rement neuf : il fait voir les funestes effets de l'hypocrisie *des autres* sur les libertins, sur les lâches et enfin sur les simples ; sans nommer bien entendu Tartuffe, il le réfute en règle et avec ce détail si complet, si fin, qui est un des caractères de son génie oratoire ; ainsi il trouve même le moyen de viser les vers suivants que nous citons encore, parce qu'ils présentent également du *comique admiratif :*

Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle,
Un rien presque suffit à le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

(1) Nous avions bien fait de n'être pas trop affirmatif, car nous venons de nous apercevoir que la Harpe avait touché ce point ; mais il n'en reste pas moins à M. Guizot le mérite d'avoir magistralement approfondi et développé cette vérité si importante pour l'esthétique en général.

Digitized by Google

personnage en scène est la dupe et que le public ne partage pas du tout.

L'admiration d'ailleurs ne se développe que dans une âme qui a les inclinations belles; l'emphase sincère et habituelle, la promptitude à tout idéaliser, la pente au lyrisme, font connaître des qualités du cœur qu'on ne peut pas ne pas honorer et qu'on ne saurait trop chérir; mais elles peuvent aussi en même temps révéler une nature de jocrisse, et elles sont légitimement exploitées dans l'endroit où l'on rit de toutes les sottises humaines.

Rien au surplus ne manque à l'admiration; elle fournit son contingent à l'un et à l'autre de nos comiques: elle a non seulement ses naïfs, elle a encore ses hypocrites et ses fanfarons qui s'exclament sans fin en parlant des *Préraphaèlites,* de Sébastien Bach, de *la Somme* de saint Thomas, de *l'Histoire des variations,* des puissantes et subtiles conceptions de la pensée spéculative; ces imposteurs de la haute culture servent aussi à nos menus plaisirs; ils nous amusent par d'humiliantes bévues et par les obligations cruellement fastidieuses auxquelles ils se soumettent par honneur (1).

(1) L'esthétique aurait encore à faire bien des réflexions, si c'était le lieu, sur l'admiration considérée comme expression de cet étrange mais irrésistible besoin de notre âme, le goût du merveilleux; pour nous, constatant seulement comme un fait notoire que tous les hommes, les simples ignorants non moins que les téméraires chercheurs, se sentent la vocation de l'idéal, il nous suffit d'avoir montré les tentations et les méprises grossières ou raffinées dans lesquelles cet impérieux attrait les fait tomber. — Il y a de plus un rapport étroit entre le merveilleux et le mystérieux *(ignotum pro magnifico est),* et il ne serait pas difficile d'expliquer que si les hommes goûtent si

Digitized by Google

Nous nous bornons à ces deux analyses de passions, la matière serait inépuisable; c'est à peine même si nous y avons touché, car on pourrait disputer aux deux ridicules que nous venons d'examiner le nom de passion véritable.

VII

Le caractère — Un vrai caractère n'est ni exclusif ni excessif, ou, autrement dit, d'une part il ne détruit pas dans le personnage l'homme ordinaire, et de l'autre ce qu'il a de particulier ne doit pas être amplifié indéfiniment. — Exemples. — Le mérite d'une comédie ne s'apprécie pas par le nombre des mots plaisants ou même comiques, mais par la vérité des caractères et par la justesse de l'ensemble.

De la passion qui est une crise et un mouvement, nous passons aux *caractères* qui présentent un état fixe et organisé.

Le *caractère* fait voir ce que deviennent les forces intellectuelles et morales d'un homme sous l'influence persistante d'une passion qui n'est pas de simple passage, mais qui règne sur lui en vertu d'une longue possession; elle ne produit pas seulement des troubles accidentels, elle a eu le loisir et la puissance de mo-

vivement, si universellement, la poésie du mystère, ce n'est pas une infirmité de leur nature, et que c'en est au contraire un des plus nobles attributs; mais, ici encore, et c'est cela seulement que nous devons relever, le péril et le ridicule sont tout près: la prédisposition morale aux extravagances de la superstition, la prédilection intellectuelle pour tout ce qui en fait de langage et d'idée est vague, ténébreux, incompréhensible.

Digitized by Google

difier certaines choses d'une façon durable au profit de sa domination.

Pourtant rien d'étranger à l'humanité n'est introduit dans ce caractère, rien de propre à l'humanité n'y fait défaut, seulement tout y est ordonné par rapport à une passion maîtresse, toutes les autres d'ailleurs s'y montrant au complet : Harpagon ne laisse pas d'être amoureux, Alceste non plus ; mais un vice a prospéré dans des conditions favorables et a fait tort à ce qui se trouve trop dans son voisinage ou aurait contrarié sa croissance ; il n'a pas détruit les autres instincts, il les a façonnés à sa convenance toutes les fois qu'il le fallait ; pour tout ce qui ne touche pas à son objet, le bon sens est resté droit ; la volonté elle-même a conservé ses impulsions naturelles et bonnes, sa spontanéité juste et normale, sauf sur un point où elle subit l'empire de l'habitude, mais l'habitude elle-même qu'est-ce donc, si ce n'est encore le résultat du libre arbitre toujours exercé dans le même sens ?

Dès lors on doit reconnaître dans un caractère non pas seulement la passion arrivée par le progrès du temps à sa plus haute puissance, mais tout un système parfaitement lié où tout se commande, se répond, se justifie ; ce n'est pas l'homme, c'est un homme ; c'est moins encore une monstruosité, c'est un cas particulier ; notre intelligence saisit dans l'ensemble et dans chaque détail à la fois la vérité morale et les conditions d'une vie individuelle ; elle retrouve le fond commun de notre nature et se rend compte de ce qu'il en advient sous une action spéciale ; les erreurs y sont telles qu'elles seules conviennent au personnage et ne

Digitized by Google

conviennent qu'à lui, et que tout autre se trompant, même pour la même cause, se tromperait différemment; c'est ce qu'on pourrait appeler, si nous osons dire ce mot savant ou barbare, l'idiosyncrasie morale.

Tout alors importe et signifie, fait partie d'un enchaînement clair, mais neuf et particulier, tout est renseignement et rapport, tout est matière à observation, à jugement, à comparaison; nous ne croyons pas le personnage parce que nous savons qu'il n'est pas sincère ou éclairé, et nous savons aussi en quoi et à concurrence de quoi il est aveugle ou de mauvaise foi; les rectifications auxquelles nous soumettons sans cesse ce qu'il nous dit nous servent à la fois à le mieux connaître et à nous faire une idée juste de ce qu'il altère: tel, mais avec moins de variété, un corps vient successivement dessiner son ombre sur ce qui l'entoure, changeant de silhouette suivant l'inclinaison, le relief, l'éloignement des surfaces qui la reçoivent; l'observateur, qui ne voit pas directement l'objet et qui ne jugerait pas bien non plus des surfaces où il se projette, détermine toutes ces inconnues les unes par les autres, et, à l'aide d'épreuves comparées, se fait peu à peu une notion précise et sûre tant de l'objet que des plans voisins.

Ainsi dans le développement d'un caractère, l'âme que personne n'a jamais vue, la passion qui en elle-même nous échapperait aussi, toutes les choses dont on ne peut prendre opinion que sur des témoignages ou d'une manière médiate, viennent s'accuser, se manifester réciproquement, et de toutes nos remarques

Digitized by Google

particulières se forment des physionomies vivantes et vraies.

Mais le caractère doit encore être considéré d'un autre point de vue : il est l'expression de l'infirmité humaine. Pour le bien, pour le mal lui-même, nous sommes voués à la médiocrité; la perfection est hors de notre atteinte, et l'idée ne s'en réalise qu'avec beaucoup de lacunes et avec beaucoup de taches; et de même les défauts n'apparaissent que contenus dans de certaines bornes et se laissant encore disputer le terrain par d'inévitables qualités; ces mélanges, ces inconséquences mauvaises ou bonnes, cette diversité, c'est le cachet de la vraisemblance et de la vérité même, puisque c'est une loi de notre nature :

Tel est d'une grande délicatesse sur l'argent, mais il est d'une ridicule mesquinerie pour la dépense, tandis qu'un autre est généreux, mais peu honnête; un autre encore donne très volontiers, mais il faut toujours lui suggérer l'idée de donner, sinon il laissera sans récompense les services mêmes qu'on ne peut accepter sans devenir presque débiteur,

Don Juan n'est qu'un voluptueux, c'est-à-dire un égoïste sous la forme la plus grossière, et il est chevaleresque à exposer sa vie.

Les esprits forts démentent sans cesse leur scepticisme en laissant voir des superstitions inouïes, parce que le besoin naturel de croire, lorsqu'il est refoulé de ses voies ordinaires, se répand d'un autre côté, au seul profit de la sottise individuelle.

Cet homme est ambitieux et il l'est sans mesure, mais il a des scrupules et ressemble à un joueur

Digitized by Google

qui voudrait toujours gagner et ne jamais tricher.

Les voleurs font voir de la probité entre eux et une sorte d'honneur, et à l'inverse on surprend chez des gens très sévères d'étonnantes capitulations de conscience sur certaines choses qu'ils se sont de tout temps concédées.

Voici quelqu'un qui a des maximes et une conduite tout à fait en désaccord, et pourtant il est sincère à force d'être aveugle.

L'un a beaucoup de sens et n'a pas de volonté comme Chrysale ; l'autre manque d'idées et non d'entêtement.

Hier le hasard, la nécessité, peut-être la rancune vous a jeté dans un parti, aujourd'hui votre bonne foi est suffisante, demain elle sera entière, tant on s'acoquine vite à un rôle et même à une opinion.

La Rochefoucauld nous a montré quelque part d'une façon fort piquante qu'il y a bien des bravoures, que personne ne les a toutes, que les plus timides en ont quelques unes, et que le plus hardi le serait encore plus s'il était sûr de n'être pas tué.

Le contentement intime que vous procure la vertu la plus désintéressée en paye les premiers efforts et va diminuer le mérite de votre persévérance; encore un peu et une bienheureuse routine vous empêchera de changer, vous continuerez à être vertueux « comme les chevaux trottent ».

On a remarqué et on loue votre modestie, mais qui sait si vous avez renoncé sans amertume à vous attirer l'envie par un peu plus de bruit et de succès ?

Vous êtes sobre, mais avez-vous bon estomac ?

Digitized by Google

Votre jugement est d'une sûreté dont vous êtes fier, mais l'imagination qui vous fait défaut vous épargne toutes ses tentations, et grâce au terre à terre où vous vous complaisez vous n'avez connu ni les difficultés, ni les erreurs, ni l'attrait des idées générales et des grands problèmes.

Partout il y a des *mais*, partout il y a des regrets à avoir, des souhaits à former, des réserves à faire : Mme de Sévigné employant une de ses expressions favorites aurait dit que choses et gens, mérites et défauts, tout est à facettes.

Notre expérience et notre raison reconnaissent dans ces caractères, dans ces *empreintes* forcément définies et finies, toujours défectueuses par quelque endroit, dans ces compromis, le bien et le mal s'associant, se contre-pesant, se limitant, se contrariant, comme ils ont coutume de le faire et comme il faut qu'ils le fassent pour constituer des êtres capables d'appartenir à notre monde imparfait, à ce monde où l'absolu, le pur, le complet, sont introuvables; c'est de même à peu près qu'un œil tant soit peu exercé discerne qu'un buste antique est un portrait véritable et non le produit d'une conception esthétique plus ou moins abstraite; en effet, au milieu de toutes les variantes auxquelles se prête la figure humaine, au milieu de toutes les possibilités d'où l'artiste cherche à tirer son idéal, la nature seule, dans son jeu libre autant que réglé, sait donner à chacune de ses œuvres quelque chose de singulier, et rien qu'à voir ce quelque chose, qu'aucun sculpteur n'inventerait, saisi et imité dans un morceau de marbre, nous sentons que l'original a vécu et qu'il pourrait

Digitized by Google

renaître; mais la plastique qui engage la lutte en se prenant aux formes matérielles, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus précis et de plus arrêté, est dans des conditions bien moins favorables que le reste de la poésie pour faire concurrence aux faits par ses seules ressources et par sa fécondité propre : quoique sorti tout entier du cerveau de le Sage, Gil Blas est plus vivant, il est même plus vrai, il a plus de l'homme que bien des gens dont nous parle l'histoire, la véritable histoire, souvent mal informée, toujours fort expéditive (1).

Le personnage ainsi créé de toutes pièces (mais non tout d'une pièce) par le génie du poète qui imagine sans copier et qui anime son heureuse fiction du souffle de la vérité, c'est le comble et la perfection de l'art, c'est ce qui nous procure le plaisir le plus sérieux et le plus profond; et si nous avons dû, par la nécessité de nos démonstrations, ne guère citer que des mots et des

(1) Il faut d'ailleurs remarquer que le Sage n'a pas entrepris de rivaliser la plume à la main avec la réalité tangible et visible, et qu'il s'est abstenu d'essayer aucun portrait physique du héros qu'il avait idéalement conçu avec tant de précision; il se contente de nous faire connaître à fond son caractère par ses actes, nous laissant toute liberté pour l'incarner si nous le voulons et comme nous le voudrons. De quelle couleur étaient les yeux de Gil Blas, ou ses cheveux, et comment avait-il le nez fait? L'ignorance absolue où l'auteur nous tient à cet égard nous a fait beaucoup rêver sur la poétique du roman : le système de certains philosophes qui attribuent à l'idée assez de puissance pour se réaliser elle-même, ne pourrait-il pas, quelle que soit la valeur du système, suggérer une indication précieuse pour les œuvres de l'imagination? Ne conviendrait-il pas, sans se répandre en tant de descriptions, d'aller droit à l'intelligence des lecteurs pour en faire jaillir, par une sorte de génération spontanée, tout ce qu'il leur faut de formes et de couleurs?

Digitized by Google

traits, ce qu'on peut citer enfin, on se ferait une idée inexacte et bien éloignée de celle qui est la nôtre, en voulant apprécier le mérite d'une comédie par l'abondance des mots plaisants ou même des mots comiques qui s'y trouvent; de même que le bonheur n'est pas en perpétuelles joies ni la tristesse dans des sanglots sans trève, mais que l'un et l'autre se forment d'un certain fond qui donne la teinte à toutes les pensées (et la vie même dans ses temps de plus grandes émotions ne se compose-t-elle pas surtout d'intervalles?), de même une bonne comédie consiste dans la vraie et profonde observation, dans l'invention des caractères, dans tout un ensemble qui plaît et qui contente, sans qu'on puisse rapporter à chaque chose son effet propre ni la part lui revenant au milieu d'une impression générale et continue; et le rire même le plus fréquent ne jaillit de cette justesse parfaite, de cette vérité constamment fidèle, que comme un accident, mais un accident naturel et harmonieux : vous vous sentez dans une atmosphère saine, douce et vive, qui a son charme propre, indépendant des explosions qu'elle favorise.

Mais pour cette partie excellente et principale du comique, nous ne pouvons que renvoyer à la lecture, à l'étude, à l'admiration de Molière.

Digitized by Google

VIII

Transition pour arriver à la troisième opération intellectuelle que suscite le comique, c'est-à-dire à la généralisation. — Observation et expérience. — Vertu des exemples.

Les jugements dont nous venons de nous occuper ont seulement pour résultat de nous faire connaître une personne à fond, une seule, celle que nous voyons; mais, par une autre propriété, le comique nous apprend à connaître tous les hommes; c'est ce que nous allons tâcher d'expliquer après avoir présenté quelques considérations nécessaires.

Si nous ne faisons pas un traité de la comédie (1), il nous faut pourtant définir ce qu'est le théâtre au point de vue de l'intelligence, et cette définition nous acheminera justement à cette sorte de fécondité qui appartient au comique et grâce à laquelle, dès qu'il a été vu et senti, ses cas d'application se multiplient et se généralisent immédiatement dans la pensée.

On distingue dans les sciences l'*observation*, qui se contente d'épier les faits sans y intervenir autrement que comme témoin, et l'*expérience*, qui fait en quelque sorte travailler la nature sous les ordres de l'homme

(1) Nous n'envisageons pas, en effet, la comédie dans sa synthèse, dans sa conception première, dans son développement, dans ses conditions vitales; voué surtout à une œuvre d'analyse, nous ne recherchons dans les comédies que des choses particulières, la chose précise qui fait rire, ce qu'une hallucination de l'esprit scientifique pourrait appeler, comme nous l'avons dit, *la cellule plaisante*.

Digitized by Google

et qui provoque les phénomènes convenables. Le poète comique fait des *expériences*, ou pour mieux dire fait faire des *expériences* au spectateur qui croit faire des *observations;* le poète invente, dispose, arrange un événement fictif, mais strictement conforme aux lois de notre nature morale; le spectateur, grâce aux illusions scéniques, aux amorces de la vraisemblance et à toutes les habiletés de l'art, pense assister à un vrai événement.

Une pièce est un exemple, mais un exemple plus simple, plus clair que ne serait un fait réel quelconque.

Or les exemples ont une énergie singulière pour nous toucher et nous convaincre; ils frappent notre imagination, et ils incitent et forcent notre raison à dogmatiser.

Ainsi, que la Rochefoucauld nous dise : « Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils; celui qui en demande paraît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite; et celui qui conseille...; » on peut se laisser plus ou moins persuader par cette maxime qui, en tous cas, après nous avoir plu un instant, court le risque d'être oubliée et de se perdre dans le vague d'une thèse abstraite. Mais voyez la scène du *Mariage forcé* où Sganarelle consulte sur le mariage auquel il s'est décidé; avant d'annoncer à son ami de quoi il est question, il lui fait faire le serment d'être sincère; Géronimo ne tient que trop bien sa promesse et déclare qu'un pareil projet serait une

Digitized by Google

vraie sottise; alors il s'entend dire que la chose est résolue; s'apercevant de son pas de clerc, il recule, cesse de contredire et donne un acquiescement de banale politesse qui ne peut tromper personne; l'amoureux qui avait été d'abord décontenancé revient à la joie, remercie du conseil qu'on lui donne, promet de suivre ce conseil et récompense ce conseil par une invitation à la noce.

Cette aventure instruit mieux que toutes les morales du monde; que de traits nouveaux et excellents! quelle mise en scène, quelle heureuse complexité vient faire vivre la sèche maxime spéculative (1)! Nous recevons une impression vive et durable, parce que les circonstances sont les angles saillants par lesquels un fait s'arrête et se fixe dans notre mémoire et parce que la morale est tirée par nous; le lien qui unit tous les faits assimilables apparaît lumineux à notre esprit; c'est que nous avons besoin d'un fait concret et individuel qui émeuve et intéresse à la fois notre imagination et notre sensibilité; dans cet état d'excitation mentale, la généralisation s'opère comme d'elle-même et avec une autorité qui s'impose; car si nous sommes avides de vérité, pourtant nous ne croyons bien que les vérités que nous nous sommes données à nous-mêmes : or cette conclusion est notre œuvre et nous ne l'avons acceptée sur la foi de personne. Aussi on peut remarquer combien la scène comique nous fournit non seulement de types, de situations et de mots

(1) Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(La Fontaine.)

Digitized by Google

populaires, mais même de lumières et d'enseignements; chacun en recherchant l'origine de ses idées peut se rendre compte qu'il doit à la comédie plus qu'à tout autre genre de littérature une bonne partie de sa connaissance des hommes et surtout de son bagage d'aphorismes pratiques, d'arguments journaliers, de preuves courantes et consacrées.

IX

3° *Des généralisations.* — Nature et fondement logique de la généralisation à laquelle donne lieu la vue du fait comique. — Propriété précieuse dont jouissent toutes ses généralisations. — Une autre propriété spéciale à une certaine classe d'entre elles.

L'irrésistible tendance de notre esprit à ériger en règle, en vérité toujours vraie, ce que nous avons vu clairement une bonne fois, ou du moins à puiser dans le fait particulier l'idée générale, trouve à la scène de merveilleuses facilités pour se développer, et toutefois elle n'a pleine satisfaction que lorsqu'il s'agit d'un fait moral; cela nous fait répéter, mais va justifier à un nouveau point de vue, ce que nous avions déjà dit.

La simple imposture de nos sens ne mériterait pas d'être représentée; sans doute nous saurions bien restituer la vérité :

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse;

mais d'abord notre esprit n'est pas réellement abusé,

Digitized by Google

car les yeux, grâce à leur éducation et surtout au contrôle du tact,

Ne nous trompent jamais en nous mentant toujours;

ensuite cette illusion ne nous apprend rien des mystères de notre cœur; or la plus petite vérité morale nous touche plus que la plus étendue des lois de la nature physique, et le fait est même, ici, trop général et trop universel pour exciter la moindre curiosité.

De même, mais par un motif contraire, on ne serait pas encore dans le comique si on nous montrait Arlequin avec une grosse pierre sous son petit manteau court, disant que c'est un échantillon de la maison qu'il veut vendre; et pourtant notre esprit aurait le plaisir de trouver la raison subtilement naïve de son erreur; mais si dans la circonstance l'induction a tout son jeu et même tout son piquant, elle ne met à nu qu'une ingénuité sans conséquence; outre que le fait n'a pas de cause morale, il est trop exceptionnel et aucune généralisation n'est possible.

Un autre exemple de fait plaisant tout aussi hétéroclite, c'est-à-dire tout aussi infécond, nous est fourni par les comédiens voyageurs d'Hogarth accrochant à un *nuage* leurs nippes qu'ils viennent de laver : un décor massif représentant une chose tout inconsistante et tout humide leur sert de point d'appui pour faire sécher du linge.

Quand donc la généralisation devra-t-elle se produire et se produire avec toutes les qualités que nous aimons à y trouver, c'est-à-dire quand est-ce que du même coup elle sera large et intéressante? C'est quand il

Digitized by Google

s'agira de l'homme obéissant à ses passions, se trompant d'une façon morale et non pas seulement physique ou même intellectuelle; alors on sera en présence d'une cause permanente, continuelle, intime, d'erreurs, il y aura tout ensemble généralisation et application à nous; car d'abord tous les hommes étant faits de même, la comédie est un perpétuel *ab uno disce omnes;* et comme les hommes ne sont pas seulement semblables, mais qu'encore (si toutefois c'est vraiment dire autre chose) ils sont nos semblables, la leçon est toujours et très clairement à notre adresse, *nosce te ipsum:* il n'est pas, en effet, une seule faiblesse de la passion dont le plus sage ne trouve en son cœur le souvenir ou le germe.

Voilà ce qui fait et le principe et la pertinence si vive de la généralisation due au comique (1); quelle est la connaissance, entre toutes les connaissances, qui nous importe plus et dont nous ayons plus affaire que celle des hommes et de nous-mêmes?

Il est à peine besoin de signaler que jamais la bouffonnerie, même la plus gaie et la plus heureuse, ne produira le remarquable effet dont nous parlons, et qu'ainsi elle ne peut donner que des plaisirs à peu près vides (2). Il lui est interdit d'arriver à ce qui fait la marque, la moralité et l'honneur du comique, c'est-à-

(1) Si, en logique rigoureuse, on peut dire que la généralisation n'est qu'un des aspects ou un des résultats de l'induction, toujours est-il que ce que nous considérons maintenant est très différent de ce que l'induction nous a fait voir plus haut.

(2) Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
(La Fontaine.)

Digitized by Google

dire à nous faire rire de notre propre ressemblance.

Mais, outre ce caractère propre et nécessairement propre à tout exemple de la passion humaine (nous voulons parler à la fois de sa virtualité expansive et de la part toute personnelle que chaque spectateur y doit prendre) (1), l'exemple peut puiser une nouvelle valeur dans cette circonstance qu'il est le spécimen le meilleur et le plus frappant d'une sottise usuelle. Dans ce cas, il est même permis à l'erreur d'être moins foncièrement morale, pourvu qu'elle se relève par le mérite d'une portée particulièrement pratique ; on a alors un fait digne de passer en proverbe et propice à symboliser avec bonheur toute une catégorie de faits : pour se racheter d'un mauvais cas, le seigneur Polichinelle (2) est laissé maître d'opter entre trente croquignoles, douze coups de bâton ou six pistoles (les pistoles ne sont pas à recevoir) ; il se décide pour les croquignoles ; mais, à la quinzième, il perd courage, demande en grâce les coups de bâton qu'il ne peut non plus supporter jusqu'au bout, et paye enfin. Qui nous montrera par un fait plus insigne, plus *préro-*

(1) Si la leçon nous est toujours applicable, il n'en résulte pas que nous sachions toujours nous l'appliquer ; mais elle est si juste et si saisissante que nous l'appliquons au moins aux autres, et cela suffit à notre plaisir : « Si comme nous, qui étudions, avons appris de faire, chascun qui oid une juste sentence, regardoit incontinent par où elle lui appartient en son propre, chascun trouveroit que cette-cy n'est pas tant un bon mot comme un bon coup de foüet à la bêtise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les advis de la vérité et ses préceptes comme adressés au peuple, non jamais à soy ; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chascun les couche en sa mémoire, très sottement et très inutilement. » (MONTAIGNE.)

(2) Premier intermède du *Malade imaginaire*.

Digitized by Google

gatif, comme eût dit Bacon, ce qu'il nous en coûte toujours à manquer de résolution ou de persévérance et à marchander un sacrifice nécessaire? Tous les maux dont nous ne devions souffrir que l'un ou l'autre nous arrivent l'un après l'autre, dans l'ordre, il est vrai, que nous avons été admis à régler; mais l'usage de notre liberté et la faveur de pouvoir choisir nous ont seulement valu un cumul de peines, aggravé même toujours et forcément par une gradation cuisante.

Bien mieux, il y a même des erreurs presque tout à fait matérielles dans leur origine qui peuvent être utilement et agréablement proposées; ce sont celles qui ont encore et toujours cela de commun avec les erreurs purement morales, qu'elles sont susceptibles d'une généralisation à peu près pareille et aussi fructueuse. Sans doute, il n'y a dans les choses aucune apparence qui doive nous décevoir invinciblement, et nous sommes coupables au moins de précipitation si nous nous laissons surprendre; mais les choses, par certains accidents, par certaines relations qu'elles ont entre elles, semblent quelquefois nous solliciter à des idées fausses. Si l'on vous rend témoin d'une de ces erreurs, il faudra que vous puissiez démêler tout de suite la vérité; ainsi il faudra que votre esprit sache se transporter d'emblée à ce point de vue tout particulier d'où, par les lois de la perspective, deux objets largement séparés par la distance mais placés sur la même ligne visuelle se confondent en un seul; dans ce cas ou dans d'autres analogues, vous vous rendrez facilement compte de ce qui a donné le change,

Digitized by Google

et, en découvrant ces pièges que de spécieuses ressemblances tendent à notre crédulité, non seulement vous remarquerez mieux un aspect insuffisamment observé dans un objet particulier, mais surtout vous apprendrez d'une façon générale par quelles routes nous avons coutume de nous égarer.

« La belle croix d'argent! dit un gentilhomme en regardant l'enseigne de l'hôtellerie vers laquelle il arrive.

— La belle croix d'or! riposte un autre, venant du côté opposé.

— Que dites-vous?... Elle est d'argent.

— Pardonnez-moi, elle est d'or.

— Vous voulez rire.

— Avez-vous la berlue?... »

De propos en propos, la querelle s'échauffe, et nos gens, pour prouver chacun leur dire, mettent flamberge au vent, lorsque, attiré par le bruit, l'hôtelier leur dit : « Messieurs, vous avez tous les deux raison : mon enseigne est peinte en or à droite, en argent à gauche. »

Le spectateur bien posté pour avoir tout compris au premier mot a reconnu l'image de beaucoup de nos débats, nos affirmations hâtives et cette double face de la plupart des questions: c'est un exemple où chacun peut se mirer.

Mme de Sévigné disait d'une certaine histoire dont elle faisait souvent d'heureuses applications, qu'on était riche quand on la savait ; de même, pouvons-nous dire, c'est à proportion qu'une erreur est sentie comme étant habituelle, fréquente, familière, répandue, ten-

Digitized by Google

tante, et qu'elle fait concevoir l'idée d'un type commun et fécond, que nous trouvons plaisir et profit dans la généralisation qui s'improvise et se développe : un nombre considérable de souvenirs personnels ont rencontré leur formule (1).

X

Résumé de la section. — Plaisir intellectuel des spectateurs comparé avec l'effort intellectuel nécessaire pour observer la vie réelle. — Transition.

En résumé, plus est fournie et drue la gerbe d'idées que l'on rapporte, plus ces idées sont claires, inattendues, instructives, profondes, abondantes en conséquences et en rapports divers, à la fois particulières et généralisables, plus, en un mot, l'intelligence a de mouvement, d'initiative, d'activité efficace, plus aussi ses jouissances sont grandes : il y a travail, mais il n'y a pas peine (2).

(1) D'une part la perception des analogies qui progresse avec le progrès de chaque intelligence individuelle, et de l'autre l'indigence des langues, font que ce qui a commencé par être particulier tend, autant que cela est possible et autant que cela est légitime, à devenir générique : un *qui-proquo,* sorte unique de solécisme, a promptement signifié toute espèce de méprise, même non grammaticale ; un louis, un napoléon, c'est une pièce d'or de vingt francs à n'importe quelle effigie ; un tartuffe, un sosie, un lovelace, etc.... Les traités des tropes ne manquent pas de signaler, avec le détail convenable, cette loi d'extension, mais ils ne la rattachent peut-être pas assez à la loi plus ample dont elle relève, celle de l'association des idées ; les dernières observations de notre texte ne sont qu'un cas spécial de cette même loi.

(2) Nous avions prévenu, on s'en souvient, que nous ne pouvions prendre pour méthode d'examiner bien distinctement les effets esthétiques d'abord

Digitized by Google

Chaque fait a besoin, il est vrai, d'être compris et interprété par le spectateur ; mais le spectateur est le personnage invisible et présent, pour qui tout est préparé sans qu'il y paraisse, auquel rien n'est adressé, mais pour lequel tout se dit ; de plus, comme un souffleur mystérieux, le poète parle sans cesse à son intelligence sans bruit de paroles ; et puis n'oublions pas tout ce qu'apportent de clarté le jeu des acteurs, les costumes, la mise en scène, etc... ; mais enfin l'oreille du spectateur n'a pas entendu ce que sa raison conçoit, et c'est là l'important.

Grâce à tout cela, tout le monde à la comédie est presque égal ; tout le monde y discerne les sophismes les plus subtils de la passion ; mais cette clairvoyance n'existe que là, et les critiques les plus avisés sont souvent de pauvres observateurs dans la vie réelle. C'est qu'au théâtre il suffit à l'intelligence de répondre à une discrète mais perpétuelle provocation et de savoir ne pas laisser échapper ce que l'auteur désire faire remarquer. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'à se baisser et à prendre. La vie présente des faits autrement compliqués, où le comique est moins abondant, moins fort et surtout moins visiblement disposé, où beaucoup de choses inutiles sont mêlées au petit nombre de celles

sur l'intelligence, ensuite sur la sensibilité ; on voit ici une nouvelle raison qui rendait à peu près impraticable et en tout cas bien vaine une pareille séparation dans notre matière spéciale ; les faits de l'activité intellectuelle viennent, par l'agrément de la récolte faite et de l'excitation qui la fait faire, se transformer instantanément en faits de sensibilité intellectuelle et se confondre avec eux. Pourtant nous allons tout à l'heure étudier à part des effets où c'est la sensibilité qui domine : les plaisirs de malice et les plaisirs de justice.

Digitized by Google

qu'il faut regarder ; il s'agit de deviner vraiment, de déchiffrer par l'effort du travail le plus long et le plus difficile ; il faut découvrir ce que les gens vous cachent avec la volonté très énergique et très habile que vous ne soupçonniez rien : les conditions sont renversées absolument.

Aussi le lettré se flatterait à tort que beaucoup de lecture vaut un peu d'expérience ; sans doute s'il savait démêler l'arrière-pensée et le but secret de quelqu'un de nos beaux phraseurs, il serait prompt à lui appliquer le vers du Dante : « Je crois qu'il croit que je le crois ». Mais sa perspicacité n'offrira que rarement à son érudition de pareilles bonnes fortunes ; car avec tout ce dont sa mémoire est pleine, il peut ne pas connaître les hommes, ne rien entendre à leurs intérêts, et surtout, dans sa candeur d'homme d'étude, dans son indifférence et son aveuglement pour tout ce qui ne touche pas à sa préoccupation habituelle, il peut et doit manquer de cette malice qui est si utile dans le monde pour aiguiser les regards et pour donner à l'observation son mordant et sa justesse pénétrante.

Digitized by Google

SECTION QUATRIÈME

Le plaisir de malice.

I

Idée générale du plaisir de malice.

Nous arrivons au premier des deux sentiments tout particuliers que suscite le comique.

Il entre toujours dans la composition du rire comique un plaisir de malice ; comment en serait-il autrement, puisque cette sorte de gaieté naît de la contemplation d'un désordre ?

On serait tenté toutefois de s'étonner que le mal cause chez celui qui en est témoin autre chose qu'un sentiment pénible ; il n'y a que ce génie funeste, éternel ennemi du genre humain, qui semblerait devoir trouver des délices dans le mal, par cela même que c'est le mal ; aussi a-t-il été bien nommé le *malin*, non seulement à cause de sa volonté perverse, mais à cause de sa merveilleuse habileté à découvrir les faiblesses et les turpitudes ; c'est l'intelligence sans l'amour, son rire est le rire satanique.

Quant à l'homme, il n'est ni tout bon ni tout méchant, et si le bien même l'emporte de beaucoup sur son contraire dans nos penchants et dans nos aspirations, il faut reconnaître pourtant que nous ne commençons pas toujours par nous affliger en voyant un

Digitized by Google

travers, une mésaventure, un malheur quelquefois même, et souvent les gens les meilleurs ne savent que réprimer un premier mouvement peu avouable; serait-ce qu'une certaine supputation superstitieuse nous ferait croire que notre part de chances mauvaises est diminuée d'autant par ce qui vient d'arriver à autrui? Ne serait-ce pas plutôt une certaine volupté de l'égoïsme, qui ne peut se défendre d'une agréable comparaison? Quoi qu'il en soit, dans les choses surtout qui touchent à l'amour-propre, nous saisissons avidement tout signe de supériorité et nous nous faisons d'une pure différence un mérite, une sorte de bonheur négatif; et puis quelle revanche pour l'envie que la pitié et l'occasion de faire le généreux! Et si c'est nous qui avons fait la découverte, nous nous savons un gré infini de notre perspicacité et du talent de dire si cruellement bien: c'est un plaisir où rien ne manque.

C'est donc à l'imperfection de notre nature, à notre malignité, que nous devons le plaisir du comique; un être sans défaut serait seulement attristé de ce dont nous osons nous divertir, oubliant que nous rions de nous-mêmes.

Mais il ne faudrait pas faire le philosophe chagrin et fâcheux, en condamnant des plaisirs délicats et utiles; il n'est pas bon d'être plus sage que ceux qui sont sages. « Celui qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. » D'ailleurs il est remarquable que la comédie nous met en présence du cas unique où la vue du mal nous est à la fois agréable et saine; certains désordres nous plaisent, mais nous nuisent, parce que nous en devenons complices dans notre cœur; d'autres, que

Digitized by Google

nous réprouvons, nous ramènent, il est vrai, au goût de ce qui est bien, mais c'est par le moyen d'une impression pénible que la réaction vertueuse se fait; le comique, par un privilège qui lui est propre, nous procure la joie et la leçon profitable jointes ensemble.

Toujours est-il que c'est dans la malice qu'est la partie aiguë, si l'on peut parler ainsi, du plaisir comique; l'intelligence, la justice, y trouvent aussi des satisfactions, mais d'une nature plus calme; c'est la malice surtout qui donne lieu à la joie explosive, et c'est ce qu'il y a de plus apparent et de plus vif dans le phénomène qui va être ce qu'il y a de plus délicat à analyser. En effet, dans tout ce que nous venons de dire sur la malice, il n'y a que des à peu près, des pressentiments peut-être, mais des vues superficielles qui ne peuvent nous contenter; il nous faut rechercher la vraie solution d'un intéressant problème moral.

II

Recherche psychologique sur le principe de la malice. — Anomalie morale que présente la malice. — Explication de cette anomalie. — Distinction de la méchanceté et de la malice proprement dite. — La malice est un produit de la rivalité et de l'envie. — Les hommes sont particulièrement rivaux sur le terrain de l'amour-propre. — Opinion de Hobbes. — — La malice du spectateur n'a trait qu'à l'amour-propre. — Merveilleuse clairvoyance de la malice.

L'homme, par une propriété fondamentale de son organisation, par une loi qui, dans le monde moral,

Digitized by Google

semble correspondre à la loi universelle de l'attraction, s'affecte sympathiquement, c'est-à-dire qu'il pleure avec ceux qui pleurent et qu'il rit avec ceux qui rient; c'est donc une chose bizarre qu'une sensibilité intervertie et pervertie, qui souffre du bien et qui jouit du mal, et telle est l'exacte définition de la malice.

Ce désordre est causé par l'égoïsme, qui réagit contre une tendance générale et instinctive, et nous parviendrons à nous en faire une idée plus claire si nous distinguons la méchanceté d'avec la malice proprement dite.

Le cas extrême et le mieux caractérisé de la méchanceté peut nous être fourni par le despote qui ordonne la mort d'un innocent et qui repaît ses yeux du spectacle de son agonie; nous voyons là l'orgueil qui prétend que tout lui obéisse, la souveraineté qui jouit d'elle-même en montrant sa force et en l'exerçant sous la forme la plus éclatante, sous la forme d'un pouvoir malfaisant qui renverse l'ordre pour faire triompher un caprice; faire le bien n'est pas sans douceur, mais ce n'est pas un acte d'indépendance, puisqu'on ne fait que concourir pour sa faible part à l'harmonie universelle. Le despote sanguinaire, lui, a fait, si nous osons nous servir de ce mot, un acte de dieu, tout au moins un acte de maître absolu; est-il rien de si enivrant? Nous retrouverions à des degrés moindres le même fonds de personnalité orgueilleuse et révoltée dans la joie du Vandale qui saccage et qui brûle, et de l'enfant qui brise un jouet ou qui s'amuse à tourmenter un pauvre animal; plus l'action destructive produit d'effets, plus elle lui est agréable; le bruit qu'il fait, les cris de douleur qu'il arrache, lui procurent une volupté

Digitized by Google

nouvelle, en faisant retentir jusqu'au fond de son âme le plus flatteur témoignage de sa victoire.

La méchanceté est donc essentiellement cruelle et perverse ; elle a la passion du mal, de la souffrance, du néant.

Heureusement, ce vice est rare ; mais on en démêle le principe dans un genre de jouissances moins répréhensibles et bien plus communes.

Beaucoup de gens aiment à arrêter leurs regards sur des maux dont ils n'auraient pas consenti pourtant à être la cause ; il n'y a plus d'orgueil, mais il y a toujours un égoïsme brutal qui poursuit un plaisir dans la vue de la souffrance. C'est que, pour ces gens, la vie est lourde et monotone ; ils veulent en secouer l'ennui et se soustraire aux pensées qui s'élèvent de leur propre cœur ; ils ont besoin des émotions fortes, violentes, terribles.

Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux,

disait Perrin Dandin pour appuyer la proposition galante qu'il faisait à Isabelle de la mener voir donner la torture à un malheureux. C'est ainsi que la foule se précipite aux exécutions capitales et monte sur la falaise pour assister à un naufrage. Sans doute, vous n'êtes pas méchant pour vous plaire aux troubles dont vous agite un drame représenté au théâtre, car si le héros est en danger, vous vous unissez à lui par la compassion ; mais vous êtes méchant si, dans un malheur réel, vous vous joignez d'intention à la force qui accable une victime, ou si, sans aller jusqu'à cet excès, vous cherchez seulement un passe-temps agréable,

Digitized by Google

l'oubli de vos préoccupations ou un moyen de raviver, au spectacle des maux qui ne vous atteignent pas, la jouissance des biens que vous possédez : la sécurité, l'aisance, le repos, la santé, dont vous perdiez le sentiment par la langueur de l'habitude.

Le vice auquel nous réservons le nom plus spécial de malice se délecte aussi du mal et procède également de l'amour de soi ; mais il cesse d'être aussi odieux, car il est beaucoup moins méchant, et il ne l'est pas gratuitement : il a toujours en vue un profit intrinsèque, qu'il soit d'ailleurs réel ou tout imaginaire ; il a sa source dans une certaine jalousie, et personne peut-être n'est absolument exempt de jalousie et de malice.

En effet chaque homme se préfère à tous les autres hommes et il n'a pas tort, puisque c'est lui entre tous qui doit particulièrement veiller à sa conservation et travailler à son bonheur ; mais de cette préférence légitime qu'il s'accorde naît un conflit inévitable avec l'intérêt de tous les autres ; c'est la lutte pour la vie ; ses semblables sont ses concurrents ; ce qu'ils perdent, il le gagne ou du moins il croit le gagner. Les hommes ne sont-ils pas en perpétuelle compétition pour quelque chose, la gloire, les honneurs, les emplois, la richesse, le talent, le crédit, la considération, l'estime? En vain dira-t-on qu'il y a place au soleil pour tout le monde ; soit, mais la place est plus ou moins grande, plus ou moins belle, et c'est avec raison qu'on se dispute la place. En vain dira-t-on encore que les éloges qui peuvent être décernés sont inépuisables puisqu'ils se multiplient avec les causes qui doivent les faire naître ; c'est vrai, mais l'attention du public et la fa-

Digitized by Google

veur dont il dispose ont leurs bornes, et il ne vous est pas indifférent d'être seul à les obtenir ou de les partager avec beaucoup et d'y avoir tel ou tel rang; si ce que vous valez ne varie nullement avec l'appréciation qu'on fait de vous, votre rôle social et les satisfactions d'amour-propre qui y sont attachées dépendent tout-à-fait non seulement de la façon dont il plaira aux hommes de vous juger, mais encore de la façon dont ils jugeront vos rivaux (1).

Si l'envie souffre un vrai dommage et s'afflige à bon droit lorsque quelqu'un s'empare d'une chose qui était unique et qu'elle convoitait, ou encore lorsqu'elle voit son succès devenir plus difficile ou moins brillant par l'effet d'autres succès, elle se crée en outre des tourments plus raffinés qu'on ne soupçonnerait pas si on n'en avait l'expérience : le bonheur intime de votre voisin, ce qu'il a de satisfactions toutes personnelles, rien de cela n'est pris à votre détriment. Ce voisin semble pouvoir être heureux de cette manière sans qu'il vous en coûte quoi que ce soit; mais non, vous savez son bonheur, et c'est assez pour que votre cœur jaloux s'en désole ; c'est un bonheur possible, bien mieux c'est un bonheur réel, et vous ne l'avez pas ; et c'est ainsi que, faisant une application toute nouvelle du vers humanitaire de Térence, la malice envieuse ne considère comme lui étant étranger rien de ce qui regarde les autres, et qu'elle se rend malheureuse de ce qui devrait le plus lui être égal; l'envie veut tout avoir, ce qu'elle

(1) *Rivaux*, étymologiquement *riverains* : deux propriétaires dont les fonds séparés par un cours d'eau sont situés en face l'un de l'autre ont sans cesse maille à partir.

Digitized by Google

voit, ce dont elle entend parler, ce qu'elle rêve, tout, même les choses inconciliables entre elles (1).

Pour bien faire voir que nous assignons à la malice sa vraie origine, l'envie, il faut montrer les jouissances de la malice en rapport constant et proportionnel avec les causes et les dangers ou les craintes de rivalité.

Supposez qu'une désagréable petite aventure soit arrivée d'abord à un personnage qui vivait il y a deux siècles, puis à un contemporain qui habite au bout de la France, puis à une personne de votre ville dont vous ne connaissiez même pas le nom, puis à quelqu'un de votre société; que l'hypothèse vous rapproche encore plus de celui que l'histoire concerne, votre joie malicieuse croîtra à chaque coup, pour s'évanouir entièrement à la fin, car votre amour-propre peut à certains égards envelopper et couvrir vos amis, votre famille, qui sont comme une

(1) Ce quelque chose d'insatiable qui est dans cette passion est le trait de ressemblance qui existe entre l'envie des envieux et la jalousie des amants : toutes les deux tendent à une appropriation indéfinie, et par conséquent impossible ; seul l'amour de la vérité, de l'absolu, du beau, quoiqu'il se montre aussi déraisonnablement ambitieux dans son effort, est exempt de tout trouble de jalousie, parce qu'il est exempt de tout égoïsme. Ce n'est pas le lieu d'en dire davantage sur ce simple rapprochement; mais nous rapporterons comme appartenant de droit à notre sujet et à notre étude morale les contradictions comiques que relève ce beau passage de Bossuet : « Elle veut que toutes les créatures lui en parlent, elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler : elle ne peut souffrir ce qui s'en dit ni ce qu'elle en dit elle-même; et l'amour qui la fait parler lui fait trouver insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé. » Cela conviendrait en perfection à l'amour terrestre, bien que ce ne fût pas celui-là que Bossuet avait en vue.

Digitized by Google

extension de vous-même : ces *variations concomitantes* ne peuvent laisser de doute sur le principe de votre plaisir.

On remarquera aussi qu'un maître applaudit au succès de son élève jusqu'à ce qu'il conçoive de l'ombrage ; un riche banquier s'apitoye sur la perte d'argent qui ruine un pauvre diable et se réjouit de la faillite d'un confrère ; votre protecteur a encouragé de son sourire tous vos progrès dans le monde, ayez peur qu'il ne cherche à vous faire rentrer dans le néant le jour où vous aurez assez bien profité de son zèle et de ses conseils pour n'avoir plus besoin de lui ; l'homme de lettres s'afflige sincèrement si vous perdez votre procès, mais il éprouve le même sentiment si votre livre réussit.

Ainsi notre malice tient très attentivement compte de la qualité des personnes et à la fois du genre des chagrins ou des prospérités; avant toute réflexion, nous avons senti déjà si l'événement peut contrarier nos visées en quoi que ce soit ou nous apporter le plus imperceptible avantage : quand un homme de talent s'est élevé aux premières dignités, il y aura double plaisir pour nous si ce talent subit un échec et si ce talent est celui auquel nous prétendons nous-mêmes ; mais l'envie a tant de ressources que, quand nous sommes obligés de ne pas contester la réputation et les titres de ce même homme, nous ne sommes pas incapables de nous consoler en découvrant qu'il a une douleur domestique.

La malice est donc une sorte de méchanceté qui a pour cause et aussi pour limite l'intérêt ; c'est un

Digitized by Google

égoïsme envieux, c'est un sentiment de rivalité ; mais la malice dont nous avons à nous occuper n'est encore qu'une partie de cette malice générale, c'est une malice qui ne songe qu'à rire, et il faut tâcher de bien caractériser ce qu'elle est.

La chose en laquelle les hommes se ressemblent peut-être le plus, c'est l'amour-propre; en tous on le trouve égal et ne différant guère que par l'objet où il est placé : les souverains malgré leurs graves et nobles soucis, les pauvres artisans malgré leur lutte journalière contre le besoin, les enfants malgré leur ardente mobilité, ont encore assez de loisir et d'attention pour être très sensibles à des préoccupations de mesquine vanité qui nous étonnent sans cesse. Sur le terrain de l'amour-propre nous sommes tous de pair et, par conséquent, tous en perpétuelle compétition : nous prenons part à tout ce qui affecte les autres amours-propres (1). Or la malice que le comique flatte

(1) Hobbes a dit : « La passion qui excite à rire *n'est autre chose* qu'une vaine gloire fondée sur la conception subite de quelque excellence qui se trouve en nous par opposition à l'infirmité des autres... » C'est bien la joie malicieuse qui a son principe dans l'amour-propre ; mais Hobbes nous paraît commettre une double erreur, d'abord en ne voyant que cet élément unique dans le plaisir du rieur, et ensuite en affirmant que cet élément existe dans tous les cas plaisants : on le chercherait en vain par exemple dans l'esprit non satirique. Ainsi entendez ce mot spirituel : « La raison finit toujours par avoir raison ; » qui démêlera dans votre sourire la moindre nuance de gloire ou de mépris pour le prochain ? Peut-être dira-t-on que vous êtes fier de comprendre la finesse de ce mot, et que vous pensez que tout le monde ne l'entend pas aussi bien que vous. Cette supposition serait déjà peu vraie et bien subtile, mais en tout cas elle ne pourrait justifier l'hilarité causée par un calembour aussi clair qu'il est sot. Pourtant alors il resterait encore le recours de dire que vous êtes content de vous-même

Digitized by Google

et réjouit est celle qui ne regarde qu'aux blessures de l'amour-propre ; elle ne voit dans le mal qui arrive que cette particularité. Un homme est-il atteint dans sa fortune par quelque sotte spéculation? elle abandonne à l'envie vulgaire et basse le soin de compter l'argent qu'il perd et l'illusion d'être enrichie elle-même de tout ce déficit; elle laisse de côté le dommage matériel, et va droit à la confusion de la victime, au ridicule, à ce qu'il y a toujours de plaisant dans le martyre d'une vanité qui peste, d'une vanité absolument faite à l'image de la nôtre. Que la victime ait été frappée à tort ou à raison, elle ne s'en occupe pas non plus; elle voit seulement une amusante chose et elle en rit à son aise.

C'est de la malveillance sans doute, mais une malveillance qui ne se prend qu'au côté comique des malheurs; ainsi la malice n'a que peu de régal lorsque Scapin bâtonne Géronte, et même la douleur physique est une circonstance qui trouble sa jouissance; mais lorsque dans la dernière scène Scapin, porté sur une civière et se prétendant quasi-mort, lui demande publiquement grâce pour tous ses méfaits et surtout pour

en jugeant le calembour mauvais. Seulement à ce compte on trouverait que le fait de toute idée conçue peut être une occasion de jouissance orgueilleuse, de telle sorte que ce que le plaisant a de particulier n'aurait reçu aucune explication.

L'opinion de l'auteur du *Discours sur la nature humaine* a été approuvée par Addison qui l'appuie d'exemples intéressants et de fines réflexions; ce qui est suffisamment vrai pour être excellent dans les pages humoristiques du *Spectateur* cesse d'être assez exact dès qu'on cherche à parler *ex professo* : le sentiment de rivalité est justement signalé dans le plaisir du comique, mais il est absent de presque tous les autres rires.

Digitized by Google

les coups de bâton, nous rions sans scrupule; Scapin comprend toute la gravité de l'offense; il revient sans cesse là-dessus : « Les coups de bâton que je... » : Géronte avec précipitation et générosité l'interrompt toujours pour lui pardonner sans qu'il achève; l'insistance perfide du faux moribond est plus cruelle que les vrais coups de bâton, mais comme elle ne cause plus de meurtrissure et ne fait souffrir que la vanité, notre malice y trouve la sorte de satisfaction qu'elle recherche : le plaisir d'un pur ridicule.

De même si une personne pouvait espérer un poste et que ce poste ne lui soit pas donné, ce sera une joie seulement pour ses ennemis particuliers et pour l'envie grossière, mais notre malice de spectateurs ne s'intéressera point à ce fait, il lui faut mieux; elle ne consentira à s'émouvoir que s'il y a une déception piquante, une figure décontenancée; elle ne détache du fait que ce qui s'y trouve de moral, d'esthétique, de comique : ainsi il était question de M. de Saint-Géran pour faire partie de la maison de la Dauphine; il le désirait vivement et s'était fort remué; Louis XIV ne voulut pas de lui, et la préférence qu'il accorda à de plus favorisés ne fournirait rien à notre malice; mais la *Gazette de Hollande* publie les nominations de la façon suivante :

« Monsieur de Richelieu, chevalier d'honneur;

« Monsieur le maréchal de Bellefonds, premier écuyer;

« Monsieur de Saint-Géran, rien. »

Comme il faut toujours rapporter et mesurer le plaisir de malice à la mortification des amours-propres, ce

Digitized by Google

plaisir augmente quand il y a plusieurs victimes dans un seul et même fait; ainsi la scène fameuse de Gil Blas avec son archevêque de Grenade est doublement piquante ; d'une part le secrétaire qui craint de perdre sa place s'il ne parle pas, est mis à la porte pour avoir parlé ; de l'autre nous avons la surprise du prélat, son sourire contracté, sa colère qui fait une si bonne distinction : « Je ne trouve pas du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. » Et pourtant cette histoire acquerra encore une nouvelle dose de gaieté mordante, s'il peut apparaître une dupe de plus, et c'est ce qui arriva ou sembla arriver un jour : Gil Blas faisant le récit de sa mésaventure devant le marquis de Marialva, sa maîtresse crut d'abord que c'était un conte fait à plaisir pour éprouver la crédulité du bon Portugais : « Ce qu'il y avoit de plaisant, c'est que Laure, qui s'imaginoit que je composois une fable à son exemple, faisoit des éclats de rire qu'elle n'auroit pas faits si elle eût su que je ne mentois point. »

Comme conclusion de tous ces exemples, de toutes ces analyses et distinctions, nous dirons que la malice que nous avons en vue n'est autre chose qu'un amour et une recherche de ce petit mal qu'on appelle le ridicule (1).

En définitive la malice est toujours une espèce de méchanceté, mais elle en est l'espèce qui est la moins noire; elle est aussi celle qui a les yeux le plus perçants

(1) Un dernier exemple ne sera pas inutile pour bien accuser la différence que nous mettons entre la méchanceté et la malice; la nature haineuse de

Digitized by Google

(ce sont là les deux caractères de la race); et il est fort à propos qu'elle voie clair, car elle s'attache particulièrement au mal moral, aux fautes même les moins graves, qui inquiètent notre vanité et que nous cachons soigneusement; elle a donc besoin d'une grande pénétration, et elle possède en effet une bien autre finesse que l'intelligence toute débonnaire.

Les occasions ne lui manquent pas pour s'exercer.

Elle se livre à un incessant travail d'interprétation qui détruit bien des apparences et tire bien des conséquences inattendues; elle découvre les buts les mieux masqués, entre dans les voies les plus ténébreuses, dévide les sophismes les mieux embrouillés; elle

la méchanceté est rendue à merveille par la joie cruelle des Souris qui, croyant le Chat vraiment mort,

Se promettent de rire à son enterrement.

Ce qui fait la difficulté de la distinction c'est qu'au fond de la malice comme de la méchanceté on trouve immanquablement et à la fois de la haine ou du défaut de pitié, et de l'amour de soi, mais mélangés en proportion inégale : la méchanceté la plus perverse, la plus pure, n'est jamais sans quelque retour d'égoïsme glorieux et heureux, et d'autre part il y a toujours un imperceptible levain de haine dans la malice qui semble le mieux et le plus exclusivement formée par l'amour-propre tout seul; mais ce qui caractérise la malice, c'est que l'instinct mauvais, le principe de haine qu'elle renferme, ne va pas au delà du plaisir que cause la vue d'un simple ridicule.

Quant à la haine, considérée dans son essence et indépendamment de la méchanceté qui n'est qu'une de ses productions et une de ses formes, elle a ceci de propre, comme l'ont remarqué les moralistes dignes de ce nom, qu'elle voue au néant, à la destruction ce qu'elle hait; elle est homicide d'intention, ou, si c'est trop dire, par tendance; elle crie : « Mort aux tyrans ! » De même, mais à l'inverse, l'amour voudrait rendre immortel son objet; il crie : « Vive le Roi ! » A l'enterrement de M. Thiers on a entendu des cris de : « Vive Thiers ! »

Digitized by Google

a appris par expérience que quand les hommes feignent, c'est pour se montrer à leur avantage, sans cela pourquoi feindraient-ils (1)? Il y a donc presque toujours à rabattre ; pour trouver le vrai, elle ne craint pas de présumer tout le pis : elle s'en fait une règle.

Elle excelle à discerner ce qu'on dit par politesse nécessaire ; ce qu'on dit par complaisance indifférente, sauf à dire tout autrement à un autre ; ce qu'on dit par conversation ; ce qu'on dit pour l'avoir lu ou entendu : ce qu'on dit parce qu'on croit qu'on le pense ; ce qu'on

(1) Nous sommes si merveilleusement constitués que cette hypocrisie même ne laisse pas d'avoir son utilité sociale, ainsi que Kant l'expose dans la page suivante :

« Il y a dans la nature humaine une certaine fausseté qui doit en définitive, comme tout ce qui vient de la nature, aboutir à une bonne fin ; je veux parler de ce penchant que nous avons à cacher nos véritables sentiments et à en étaler certains autres que nous trouvons bons et honorables. Il est certain que ce penchant qui porte les hommes à dissimuler leurs sentiments et à prendre une apparence avantageuse n'a pas servi seulement à *les civiliser*, mais à *les moraliser* peu à peu dans une certaine mesure, parce que personne ne pouvant pénétrer à travers le fard de la décence, de l'honnêteté et de la moralité, on trouva dans ces prétendus bons exemples qu'on voyait autour de soi une école d'amélioration pour soi-même. Toutefois cette disposition à vouloir paraître meilleur qu'on n'est et à montrer des sentiments qu'on n'éprouve pas n'a qu'une utilité *provisoire* : elle sert à dépouiller l'homme de sa rudesse et à lui faire prendre d'abord l'apparence du bien qu'il connaît ; mais une fois que les véritables principes sont développés et qu'ils sont entrés dans l'esprit, alors cette fausseté doit être peu à peu combattue avec force, car autrement elle corromprait le cœur et étoufferait les bons sentiments sous une belle mais trompeuse enveloppe. » (*Critique de la Raison pure* ; traduction de Barni, t. II, p. 317.)

Kant, qui aime et qui excelle à nous montrer les antinomies et à les faire s'entrechoquer, nous permettra de provoquer la comparaison de ce passage avec le sermon cité plus haut où Bourdaloue fait à l'hypocrisie une guerre impitoyable.

Digitized by Google

dit uniquement parce qu'on ne le pense pas ; ce qu'on veut faire entendre sans le dire, ce qu'on fait entendre sans le vouloir ; l'intention sous toutes les paroles, le degré de sincérité, de conviction, d'autorité qui convient à chacune ; la part qu'il faut faire à l'exagération, ce mensonge des honnêtes gens.

Quant au mensonge complet, il est si facile à reconnaître qu'elle n'a même pas besoin de ses lumières spéciales ; tout le trahit, il a même sa formule consacrée :

> *Sans mentir,* si votre ramage
> Se rapporte à votre plumage...

Célimène ne manque pas à ce style lorsqu'elle accueille Arsinoé qu'elle était en devoir de déchirer :

> ... Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène ?
> Madame, *sans mentir,* j'étais de vous en peine.

De même encore les compliments *sincères* des indifférents, des jaloux, de ceux qui rient sous cape.

Le secret de la force qu'on ne peut refuser à la malice, c'est d'abord sa facilité à supposer le mal, c'est ensuite son ardeur passionnée, car, lorsqu'à l'amour naturel de la vérité s'ajoute un intérêt particulier, l'intelligence s'avive.

On voit donc que la malice exige un certain développement intellectuel, il faut même reconnaître qu'elle favorise l'émancipation et les progrès du sens critique ; c'est pourquoi on dit *sans malice* les simples, les innocents, les naïfs, lesquels n'imaginent jamais le mal, prennent à la lettre tout ce qu'ils entendent et croient

Digitized by Google

dévotement à tous les semblants; ce sont de bonnes âmes et des cœurs sans détours, ils voient le monde meilleur qu'il n'est; leur pureté même contribue à leurs illusions, tandis qu'au contraire un certain fonds de cupidité et de vice, quelque goût et quelque expérience personnelle du mal, donnent à un être fort borné une sagacité véritable pour lire dans les consciences.

Toujours est-il qu'il faut de la malice au plaisir du comique, et que les plus avisés sont ceux qui découvrent le plus de ridicules.

III

Le plaisir n'a lieu et le comique ne se produit que si le désordre ne fait pas prévaloir une sympathie douloureuse ou une aversion pénible.

La malice devant causer de la joie (1), elle disparaît et le comique avec elle, si quelque motif particulier l'étouffe dans une circonstance où elle aurait naturellement place; ainsi le respect, la tendresse, la compassion, la peur, ne permettent plus de rire de ce qui nous amuserait quelquefois beaucoup si ces sentiments

(1) La malice peut aussi donner des impressions tristes, lorsqu'elle est excitée par le bonheur d'autrui; mais nous n'avons pas celle-là en vue, et pourtant ces tristesses et ces dépits peuvent être une source de gaieté pour le spectateur.

Digitized by Google

ne désarmaient notre malice et ne faisaient prévaloir la tristesse ou une émotion sérieuse (1).

Le plaisir qu'éprouvent beaucoup de gens à voir tomber quelqu'un n'est que méchanceté; le comique et la vraie malice ne commencent qu'avec la confusion du maladroit ou son affectation de ne s'être point fait mal et son sourire contraint qui veut conjurer la moquerie et qui la redouble : car il est entré dans l'imposture.

Tout le monde sans exception souffre à voir la chute d'un manœuvre chargé d'un fardeau; mais qu'un danseur tombe en faisant le cavalier seul, qu'un manant enrichi glisse sur le parquet du château qu'il vient d'acheter, aucune charité ne peut mettre de sourdine au rire.

On ne se moque bien que des infirmités qui veulent et croient se dissimuler; c'est la vanité qui reçoit un juste châtiment; mais une disgrâce franchement acceptée n'est plus tournée en dérision; pour un aveugle on n'a jamais éprouvé qu'une pitié sincère et secourable; c'est ce que savait très bien un bossu qui n'en abordait jamais un autre sans lui demander : « Monsieur avoue-t-il ? »

Si c'est en nous que le ridicule est relevé, nous ne pouvons plus le goûter, mais notre rire de mauvaise grâce est une nouvelle comédie :

> Je tiens cela plaisant autant qu'on sauroit dire;
> Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire;

(1) Le lecteur se rappelle le sourire mouillé de larmes qu'Homère donne à Andromaque lorsque, dans les adieux à la porte de Scée, le petit Astyanax a pris peur en voyant Hector coiffé de son casque.

Digitized by Google

Et vous n'en riez pas assez à mon avis. —
Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

De même nous ne savons pas mettre tout son prix au sarcasme qui bafoue le plus justement une opinion qui est la nôtre ou vers laquelle nous inclinons.

C'est encore et toujours la malice qui explique pourquoi le rire le mieux en train s'arrête lorsque celui qui en est l'objet aperçoit son erreur et se mêle bonnement à l'hilarité; le charme est rompu parce que notre malice n'a plus où se prendre; semblablement si on désespère d'ouvrir les yeux à celui qu'on raille et de le rendre sensible aux brocards dont on le transperce, on se lasse du jeu; mais s'il se fâche et conteste, on rit d'un ton plus fort.

Dans ces divers exemples on a remarqué le moment où l'imposture succède à la naïveté.

On dit souvent qu'une chose serait risible si elle n'était odieuse ou lamentable, et nous devons comprendre que rien n'est mieux dit; car les plus violents désordres ont leur côté plaisant; la tragédie, elle aussi, vit sur la passion tout comme le comique, seulement les égarements qu'elle nous montre nous indignent ou nous attendrissent; mais changeons les proportions, ôtons le sang, les suites fatales et la solennité, et nous retrouverons la gaieté avec la malice.

Par exemple supposons une femme qui, désireuse de jouer à la Bourse ou dans un salon de conversation, mais n'osant pas jouer elle-même, parvient à vaincre les scrupules et les remontrances d'un ami dépositaire

Digitized by Google

de son avoir; elle le détermine à aller pour elle tenter la fortune; il revient décavé, on le reçoit de belle sorte :

Mais parle : de *mon or* qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'*aventurer* ? Qu'*as-tu* fait ? A quel titre ?
Qui te l'a dit ? — O dieux ! quoi ! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné... —
Ah ! falloit-il en croire une *ardeur* insensée ?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée ?
Et ne voyois-tu pas dans mes emportements
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous moments ?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire ?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ?
Toi-même avant le coup venir me consulter ?
Y revenir encore ou plutôt m'éviter ?

Il y aurait donc peu de variantes à introduire pour adapter une situation terrible à une situation plaisante; mais si la perte était de conséquence et devait causer la ruine d'une famille ou amener quelque résolution sinistre, on retomberait dans les angoisses du drame. Ce sont ces ressemblances mêmes qui rendent les parodies si faciles; veut-on nous permettre une dernière fantaisie, et se figurer ce que deviendrait la plus tragique scène de notre théâtre si la coupe empoisonnée de Rodogune ne contenait plus qu'un sel de magnésie ?

Puisque nous venons de rapprocher la tragédie et la comédie, il est à propos de compléter au point de vue qui nous occupe la comparaison de l'une avec l'autre : la première roule sur la pitié et sur la terreur; la comédie, au lieu de la pitié sympathique, ex-

Digitized by Google

cite la malice qui est bien manifestement son contraste; de plus elle remplace la terreur qui vous remplit d'émotions sombres et vous presse de la menace d'une catastrophe, par de la gaieté et par le plaisir de voir que tout se passe au mieux de vos souhaits: ce dernier trait se réfère aux satisfactions de justice que nous connaîtrons bientôt.

Tout opposée qu'elle soit à la malice, la pitié peut pourtant exciter chez le spectateur une gaieté malicieuse, toutes les fois que le personnage manifeste à contresens des sentiments de pitié : ainsi « le pauvre homme ! » est fort plaisant, appliqué par Orgon à l'heureux drôle qui se goberge en attendant et en rêvant un sort plus doux encore ; et même ce mot, après que nous en aurons ri suffisamment, peut nous donner un nouveau plaisir, celui d'y reconnaître une parfaite concordance avec une des plus fines observations de l'esthétique et de la psychologie. Schopenhauer a dit que l'amour enveloppe la pitié ; l'être que nous aimons et dont nous voulons par conséquent le bonheur, n'étant jamais capable d'avoir tout le bonheur que nous ambitionnerions pour lui, une tristesse de compassion envahit notre cœur aimant et se fait un passage et une place à travers nos plus tendres, nos plus joyeuses effusions. Molière n'aurait peut-être pas écrit cette analyse qui est juste et profonde, mais Schopenhauer aurait-il trouvé « le pauvre homme ! » ?

Pour nous, il nous faut achever de montrer les mêmes causes produisant des effets opposés, suivant que la gaieté maligne peut ou non s'y donner carrière.

Digitized by Google

Nous avons parlé de deux hommes tout pareils faisant des mouvements pareils et de la surprise se résolvant alors en un éclat de rire; mais imaginez des gens voyant réellement une double apparition, le fait se raconte et peut se voir à la scène; ils douteront si la folie n'envahit pas leur cerveau, ou si les puissances surnaturelles n'interviennent pas; ils éprouveront la plus violente des émotions et même une terreur religieuse; car s'ils sont sûrs de leur raison, il faut de nécessité que les lois de l'univers qui s'interrompent aient cédé à la magie, au miracle.

Nous avons parlé aussi des petites ruses louvoyantes de la curiosité; mais il peut se faire que cette curiosité soit celle d'une mère inquiète de la vie de son fils et troublée d'un affreux pressentiment; elle souffre cruellement de son ignorance, mais elle a encore plus de peur de la vérité, et qui de nous ne connaît, pour l'avoir éprouvée, cette instinctive lâcheté qui nous fait préférer l'agitation de l'incertitude au risque de tout apprendre? « Mme de Longueville fait fendre le cœur. Je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mlle de Vertus étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal où elle est presque toujours. On est allé la quérir avec M. Arnauld pour dire cette terrible nouvelle. Mlle de Vertus n'avoit qu'à se montrer. Ce retour précipité marquoit bien quelque chose de funeste. En effet dès qu'elle parut : « Ah! mademoiselle, comme se porte mon frère (1)? » Sa pensée n'osa pas aller plus loin. « Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu

(1) Ce frère, c'était le grand Condé.

Digitized by Google

un combat... et mon fils? » On ne répondit rien. « Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? — Madame, je n'ai point de parole pour vous répondre. — Ah! mon cher fils, est-il mort sur-le-champ? N'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu! quel sacrifice! » et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. »

IV

Le comique n'existe pas s'il n'y a une personne en cause.

Revenant au plus vite dans notre domaine, nous n'aurons pas de peine à comprendre que, la malice étant essentielle au comique, le comique n'existe que par nous et que pour nous, et qu'il est ainsi notre apanage à double titre; les choses et les animaux n'y peuvent donner lieu que par réflexion et par contre-coup.

Ainsi, que dans un salon quelqu'un s'asseye par mégarde sur un chapeau, voilà de quoi troubler la gravité d'une respectable assemblée; certes ni l'avarie de cet objet, ni le petit craquement qu'on a entendu n'a rien de bien plaisant en soi, mais l'homme au cha-

Digitized by Google

un office public, et nous trouverions à cet emploi un plaisir plus vif et plus assaisonné que n'en donne le simple devoir.

Si pourtant nous avons un goût impérieux pour les recherches morales, ne pourrions-nous les diriger plutôt vers la découverte du bien dans les autres? La région est peu explorée; notre humilité pourrait y trouver profit, de même que notre justice.

Mais du moins il y a une application moins nouvelle et fort utile à faire de notre malignité; en ajoutant ce qu'elle nous apprend des autres à ce que nous dit notre conscience, nous pouvons arriver à la connaissance complète de nous-mêmes; car nous savons bien nos impostures, et cela même nous aide à comprendre celles qu'on emploie contre nous; mais nous ignorons nos naïvetés; celles d'autrui que nous discernons si vite devraient à leur tour nous éclairer sur les nôtres et nous fournir précisément cette seconde moitié de vérité qui nous manquait encore : alors la paille nous ferait découvrir la poutre.

Si la devise *castigat ridendo* n'est pas menteuse, c'est la comédie surtout qui devrait servir à cet amendement moral; mais en tout cas c'est chez elle qu'on peut rire d'autrui en toute sûreté de conscience; le prochain qu'elle nous montre n'a été créé et mis en scène que pour notre instruction et notre amusement; la charité ne peut gêner et contraindre notre joie en ce monde tout de fiction; nous y serons même à l'abri des scrupules délicats qu'on pourrait avoir à l'endroit des médisances de l'histoire, et que Saint-Simon a cru devoir réfuter.

Digitized by Google

Avant d'en finir avec la malice, il faut remarquer qu'elle est ordinairement moins vive et moins mordante dans le comique naïf que dans le comique d'imposture; dans le premier le personnage est plaisant sans le savoir; dans le second nous voyons à la fois une ruse et une maladresse, nous découvrons ce qu'on croit avoir intérêt à nous cacher et la volonté de le cacher; il est donc dans sa nature de produire toujours des effets doubles à tous égards; de plus l'imposteur s'aperçoit souvent de son ridicule, et notre joie s'augmente alors de ce qu'il souffre : c'est l'expiation, et ceci nous amène au dernier élément du comique, à ce qui en corrige et en purifie le principe malicieux, c'est-à-dire à la vive intuition de justice qui l'accompagne.

Digitized by Google

SECTION CINQUIÈME

Le plaisir de justice

I

Premier aperçu. — Descartes a signalé que la justice a quelque place dans le comique. — Trois conditions de la justice répressive : les vraies peines doivent être exemplaires, *naturelles*, expiatoires. — 1° Exemplarité du comique.

Si nous nous recueillons au moment où nous venons d'entendre un mot comique, ou bien quand nous voyons un homme tourner et s'agiter dans le cercle vicieux d'une situation fausse, nous constaterons toujours dans les éléments multiples de notre impression un tressaillement d'aise particulier, intime, suivi d'un état heureux pour notre conscience ; elle a d'abord et vivement saisi qu'il convient, qu'il faut, qu'il est dans l'ordre qu'il en soit ainsi, et puis elle s'arrête et se complaît dans cette vue ; après le premier choc de la surprise, la réflexion lui fait trouver un plaisir plus calme, plus reposé, plus profond, mais parfaitement analogue à celui dont la pointe a commencé par nous piquer ; ce n'est qu'un développement de la première sensation trop prompte pour n'être pas très sommaire, trop riche, trop pleine de justesse pour pouvoir sans un peu de temps livrer tout ce qu'elle contient de vérité, d'enseignement, d'harmonies morales ; ce n'est

Digitized by Google

plus la logique seulement qui nous frappe, ou si c'est encore elle, elle se présente sous un autre aspect et prend un nouveau nom.

Cette sorte de joie plus pure et plus noble que tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici, correspond à un sentiment de justice ; elle se traduit très heureusement par cette exclamation populaire, qui n'est pas toujours proférée mais qui est toujours au fond de notre cœur : Oh, que c'est bien fait ! Peut-être est-ce là le trait le plus caractéristique du comique vrai (1).

En effet, en examinant de près la nature et les qualités de la *peine* que constitue le comique, on admire comme elle satisfait de tous points au vœu de la justice la plus parfaite.

La justice appliquée au mal, c'est le rétablissement de l'ordre dans les faits de l'activité volontaire ; l'ordre, comme un ressort énergique, reprend sa place en meurtrissant la main qui lui a fait momentanément violence ; de cette notion ou plutôt de cette comparai-

(1) Descartes nous paraît être le premier et presque le seul qui ait indiqué et encore par un simple mot cet élément de justice : « La dérision ou moquerie est une espèce de joie mêlée de haine, qui vient de ce qu'on aperçoit quelque petit mal en une personne qu'on en pense *digne* : on a de la haine pour ce mal, on a de la joie de le voir en celui qui en est *digne*... » Il ne se sert pas de l'expression de comique, mais celles qu'il emploie, *dérision ou moquerie*, désignent et ne peuvent désigner que le comique envisagé au point de vue de ce qu'éprouvent les spectateurs. Il a donc fait une observation importante et qui était encore à faire. S'il n'entrait pas dans son dessein d'insister sur cette observation et d'en tirer tout ce qu'elle pouvait contenir, il était trop clairvoyant pour l'étendre au delà de l'espèce particulière qui la lui avait à bon droit suggérée : la justice n'a rien à voir dans ce qui est purement et simplement spirituel, ni dans ce qui n'est que bouffon ; elle est la marque de distinction du comique.

Digitized by Google

son assez fidèle peuvent se déduire les conditions d'une bonne peine.

Elle doit être exemplaire : il faut un redressement public, puisqu'il y a eu scandale.

Elle doit être *naturelle*, c'est-à-dire (si nous pouvons continuer l'image) que c'est la force seule de l'élasticité qui, sans aucune intervention étrangère, doit opérer le retour à la position normale.

Enfin elle doit être expiatoire : il faut une victime qui souffre et soit blessée, puisqu'il y a un coupable, et il faut que cette victime souffre dans la mesure exacte du méfait.

Ces trois mérites existent au suprême degré dans le comique.

Le remords d'une faute, le simple dépit d'une sottise, n'agissent qu'au dedans; il faut aux autres quelque pénétration pour découvrir le travail intérieur que le patient s'applique même à dissimuler. Le ridicule fait éruption au dehors ; c'est une manifestation visible, bruyante; la vérité, la raison, la morale ont été outragées aux yeux de tous, elles exigent et obtiennent par l'hilarité vengeresse du parterre une réparation égale à l'affront et presque supérieure, car souvent le public conçoit cette disgrâce comme plus mortifiante et plus redoutable que le reproche de la conscience, et les effets du mauvais exemple sont arrêtés par l'éclat de la répression.

Digitized by Google

II

Définition des peines *naturelles* et des peines *arbitraires*.

Ce n'est pas assez que le châtiment soit tout ostensible ni même qu'il soit hautement applaudi comme bien mérité ; si nous aimons à voir qu'un homme souffre quelque dommage pour avoir mal fait et que sa faute lui nuise, notre raison pourtant n'est entièrement contente et notre idée de la justice n'est vraiment remplie que lorsque nous voyons entre la faute et sa peine le rapport d'une cause et d'un effet ; il faut que la peine nous apparaisse comme une suite nécessaire et non comme un accident équitable ; alors nous sentons l'empire d'une loi qui ne s'élude pas et nous entrevoyons quelque chose des profondeurs de l'ordre moral : nous sommes en présence d'une peine naturelle.

Mais il y a bien des justices de simple expédient, et même toutes les justices humaines ont ce caractère.

Avec les enfants on est obligé de renforcer l'attrait du bien et la répulsion de ce qui doit être évité, en faisant produire à leurs actes plus que leurs conséquences propres; il faut que quelque chose de matériel et de présent remplace par anticipation les effets trop éloignés de leur indocilité ou de leur obéissance : on les soumet à des *pénitences*, comme on leur donne des prix.

La sécurité sociale a exigé aussi l'institution de

Digitized by Google

peines qui toutes sont arbitraires, puisqu'elles sont surajoutées à ce que le crime a d'intrinsèquement malfaisant pour son auteur; et c'est une confusion toute volontaire sur cette origine des supplices qui faisait le piquant de ce mot d'autrefois, que les coquins étaient sujets à une maladie mortelle de plus que les honnêtes gens: la potence. Au reste le législateur sent si bien le vice irrémédiablement attaché à son système qu'il s'est de tout temps ingénié à frapper les esprits par des rapports sensibles; c'est ainsi qu'il avait trouvé le talion, qui, répétant exactement sur la personne des coupables ce qu'ils avaient fait eux-mêmes, figurait aux yeux comme un contre-coup matériel; la fidélité à rendre la pareille, la loi des représailles, en un mot la réciprocité est une des idées qui correspondent le mieux à notre conception de la justice.

On voit bien mieux encore la façon tout artificielle dont les dramaturges et les romanciers satisfont, et beaucoup plus exactement qu'on ne le supposerait, à notre besoin instinctif et impérieux d'une bonne justice distributive : nous sommes alors en plein domaine de la fantaisie, et l'auteur prouve quelquefois mieux l'honnêteté de son âme que la nécessité de ce qui arrive.

Mais même lorsque la peine ou la récompense n'est pas dans une dépendance véritable et forcée avec le fait, il nous est agréable que quelque chose de naturel nous soit montré au moins dans le mode de la rémunération : ainsi dans la fable du Bûcheron et de Mercure, le Bûcheron honnête reçoit, outre sa cognée de bois, la cognée d'argent et la cognée d'or ; supposez

Digitized by Google

qu'au lieu de lui donner ces objets précieux à l'occasion desquels s'est fait voir sa délicatesse, Mercure lui fasse cadeau d'un sac d'écus, combien la leçon serait moins parlante! De même, si lorsqu'il s'agit de punir les Bûcherons cupides et menteurs, Jupiter s'en allait déranger ses foudres, cela nous plairait moins que de voir son messager se servir de la cognée d'or pour leur en fendre le crâne; tant il est vrai que nous ne pouvons détacher de notre idée de la justice l'idée d'un ordre aussi simple qu'admirablement beau, et qu'à défaut de la justice véritable, de la justice, si nous pouvons ainsi parler, *automotrice* (1), nous en voulons une qui s'efforce de lui ressembler de son mieux.

III

2° Le comique est une peine *naturelle*. — Gradation des circonstances qui peuvent particulièrement faire ressortir cette qualité de la peine. — *Traître* et *bourreau*.

Le comique est une des choses au monde qui sont le moins arbitraires : le poète, qui arrange les événements à son gré et qui opprime un personnage comme il lui

(1) *Automotrice* est un barbarisme et des pires qui se soient jamais faits; *automatique* n'était pas suffisamment à notre gré, et nous n'avons pu trouver dans notre langue de mot à la fois correct et juste; les Anglais auraient dit *self acting*, et le mot eût été excellent; la philosophie allemande aurait dit peut-être *immanente*, ce qui ne conviendrait pas mal à notre pensée, mais ce mot, dans son abstraction, aurait eu le double inconvénient de supprimer l'image à laquelle nous tenions, et de prêter à des conséquences que nous n'admettrions pas.

Digitized by Google

plaît, n'est pas maître de le punir par le ridicule d'une façon capricieuse ; le ridicule n'est pas en son pouvoir comme le destin de ces aventures imaginaires ni même comme la source de nos larmes; il tient à des conditions dont aucune volonté ne dispose.

Le rire comique, par sa promptitude, par sa franchise, exclut toute idée, toute possibilité de supercherie même à bonne intention.

Le comique est dans l'acte, dans la situation, dans la chose même ; le poète serait impuissant à le créer, il le fait seulement jaillir ; il ne lui est loisible que de bien mettre en lumière l'erreur, que de donner ou pour mieux dire que de restituer à la passion son langage, ses contradictions, ses folies habituelles ; si la vérité a été trouvée, c'est elle qui se charge de faire rire ; si elle a été méconnue, toutes les sollicitations de l'auteur cherchant à nous égayer sont irritantes et vaines.

C'est que le comique est un effet qui se produit de lui-même, c'est un fruit naturel de la sottise ; en tant que peine, il découle du fait comme une conséquence sûre ; il n'est suspecté par personne de n'être qu'une simple apposition due à la sollicitude d'un art moralisateur ; il laisse invinciblement dans le *patito* et dans le spectateur une conviction utile autant que vraie et l'idée d'une justice qu'il faut absolument subir.

Bien que le comique soit toujours reconnu et senti comme une propriété inhérente au désordre moral, néanmoins il peut être mis au jour avec plus ou moins de spontanéité; plus il se montre à lui tout seul et sans secours étranger, plus il est goûté comme un effet

Digitized by Google

naturel, nécessaire, infaillible, et plus nous sommes réjouis dans notre sens moral. On peut à cet égard indiquer la gradation suivante où la satisfaction de justice s'accroît très distinctement du plaisir de la découverte et de la joie malicieuse, qui s'accroissent aussi mais dont nous n'avons plus rien à dire :

1° Un personnage sans malveillance ni intention vient innocemment dire une chose cruelle ; ce châtiment est d'autant meilleur qu'il est inattendu et involontairement infligé : toute malice est absente, on sent la force d'expansion de la vérité ; le cours ordinaire de la vie amène et ramènera de ces indiscrétions et de ces franchises ; on peut bien éviter un frondeur, un goguenard perfide, ou tâcher de le faire taire, mais on songe avec inquiétude que

Il n'est point de secret que le temps ne révèle.

Il y a au théâtre deux mots pour désigner ces fâcheux bavards, *traître* et *bourreau*.

Le traître à proprement parler est celui qui fait une *révélation* concernant un autre : ainsi dans Gil Blas, don Raphaël et Laméla racontent qu'ils ont chargé un ecclésiastique de confiance d'aller faire une restitution ; un doute manifesté sur la probité du mandataire amène don Raphaël à affirmer qu'elle est à toute épreuve, et Laméla s'empresse d'ajouter : « J'en serois aussi la caution ; c'est un saint prêtre accoutumé à ces sortes de commissions, et qui a eu, pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens. »

Le bourreau ne fait rien connaître de nouveau, mais

Digitized by Google

il ne fait pas moins souffrir. *La Bourse* de Ponsard peut nous fournir un exemple parfait du *bourreau* : le maître et le valet jouent tous les deux à la bourse, ils ont toujours même fortune ; il y a une scène excellente où le valet ruiné se lamente, se désespère, se reproche de n'avoir pas écouté les sages conseils de son maître ; il reconnaît avec amertume l'évidence de la sottise qui lui fait tout perdre, son petit avoir, son bonheur, l'espérance d'une union désirée ; son maître est là entendant sa propre histoire et s'efforçant en vain d'imposer silence à l'exécrable bourreau.

Malgré la distinction très réelle, au point de vue critique, de ces deux mots, il est clair que lorsque dans une scène l'apostrophe furieuse de traître ! est jetée, c'est que le traître est déjà également bourreau : on peut vous torturer encore mieux par ce qu'on vous apprend si vous êtes l'intéressé, que parce qu'on vous fait sentir sans vous l'apprendre ; et les deux épithètes sont assez odieuses pour que la passion les emploie indifféremment l'une pour l'autre et ne prenne pas le soin d'en faire un choix trop méticuleux (1).

Si l'on veut enfin séparer théoriquement et soigneusement le traître du bourreau, on pourra remarquer que l'office du premier semble se rapporter surtout aux plaisirs d'intelligence, et celui du second aux satisfactions de justice.

(1) Ajoutons que lorsqu'il s'agit d'une femme le mot de traîtresse est le seul mot possible ; toutefois dans la langue noble, bourreau a son féminin :

Pourquoi veux-tu, *cruelle*, irriter mes ennuis ?

dit Hermione à sa suivante qui lui fait trop bien voir la vérité.

Digitized by Google

2° Un personnage sympathique et dévoué vous défend par des excuses concédant plus que l'accusation, ou vous loue à rebours (nous pourrions rappeler ce bon Laméla) ; ces éloges sont autant de coups de poignard, d'autant mieux enfoncés que la main a plus de zèle, et l'on admire comme votre faute trouve sa punition par l'aveuglement de vos meilleures dupes ; c'est l'application principale du proverbe qu'*on n'est trahi que par les siens*.

3° Enfin le personnage peut s'immoler lui-même ; n'est-ce pas une magnifique simplicité de moyens que la victime se flagelle de sa main propre? Souvent même le coupable aura déjà été l'accusateur, le témoin et le juge ; il peut donc à lui seul faire les divers personnages qui doivent figurer dans une œuvre complète et parfaite de justice répressive ; et notre raison s'appliquant à bien comprendre un pareil spectacle, y découvre une cause nouvelle de joie et ressent un nouveau plaisir de justice, lorsqu'elle reconnaît que cette piquante économie de personnel, loin d'être une ironie mise par surcroît, procède de la nature même de la passion.

Tantôt le personnage se blesse lui-même sans tâcher, sans le voir, sans le sentir d'abord.

Tantôt il se frappe, non à son insu, mais malgré lui, et il est forcé de poursuivre en dépit de sa douleur : lorsque Scapin éperdu d'épouvante devant l'épée nue de son maître fait la confession de quantité de méfaits qui n'auraient jamais été connus, la conscience n'a-t-elle pas une jouissance qui lui revient en propre, à voir un fourbe s'accuser lui-même? Vraiment Scapin joue de malheur ; c'est la première fois qu'il a été

Digitized by Google

soupçonné à tort, et cette injustice l'amène à dévoiler des tours pendables qui ne sont que trop réels et qui redoublent la colère de Léandre; cette erreur d'un fripon troublé à la fois par la terreur, par le souvenir de ses vieux péchés et par la nouveauté d'être calomnié, produit une scène qui édifie autant qu'elle amuse; et cette fois nous ne ferons plus de querelle à Scapin, il est franchement comique, et beaucoup plus qu'il ne voudrait.

Le dernier terme enfin, c'est le personnage se frappant lui-même avec ardeur, avec orgueil, avec volupté; ainsi écoutez Orgon énumérant avec ravissement les grimaces et toutes les preuves d'hypocrisie qui lui ont gagné le cœur :

Ah ! si vous saviez comme j'en fis rencontre,
Vous prendriez pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église, il venoit d'un air doux
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussoit sa prière;
Il faisoit des soupirs, de grands élancements,
Et baisoit humblement la terre à tous moments;
Et lorsque je sortois il me devançoit vite
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon qui dans tout l'imitoit
Et de son indigence et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais avec modestie
Il me vouloit toujours en rendre une partie;
C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié.
Je ne mérite pas de vous faire pitié.
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres à mes yeux (1) il alloit le répandre.

(1) *A mes yeux*, quelle perfection dans ce trait !

Digitized by Google

C'est un effet si bien observé de l'erreur que de la montrer se complaisant en elle-même, mais il y a même davantage dans cet exemple ; c'est peu que toute conviction forte se glorifie, elle a besoin de faire de la propagande, les deux premiers vers l'indiquent bien ; cette ambition de prosélytisme et le succès qui la suit méritent une risée de plus : le dernier progrès de la sottise (et il manque rarement), c'est la fureur de vouloir vous affilier.

On doit donc conclure de ces exemples que, dans le monde du ridicule, le suicide (si nous pouvons employer ce mot) a plus de perfection que l'assassinat ; c'est que d'abord il a une cause naturelle intrinsèque et non accidentelle; mais il y a une autre raison : une satire peut être suspecte, l'aveu de l'accusé n'admet pas de chicane; lorsque le seigneur Polichinelle, dont nous avons déjà parlé, ayant mis en fuite toute la troupe des archers avec leur chef en tête, ce même chef vient lui reprocher d'avoir osé leur faire peur, quelle épigramme vaudrait cette plainte, ce trait *dardé de plénitude involontaire ?*

Si nous avons pris des exemples qui font saillir d'une façon particulière que c'est la passion qui, par sa vertu propre, produit inévitablement le comique, cela est vrai et toujours vrai même dans les cas moins saisissants; la véritable justice ne cesse de manifester, par le comique, des rapports que notre expérience reconnaît si bien qu'elle aurait pu les prévoir ; et ainsi, comme la faute n'est pas seulement le motif de la peine, mais qu'elle en est la cause, la cause rigoureusement et sincèrement efficiente, il en résulte que la peine

Digitized by Google

vient de soi-même se proportionner d'abord et de plus s'assortir fidèlement à l'espèce et à la gravité de la faute ; de telle façon que l'on doit voir quelque chose d'analogue à la génération vivante, qui est le cas de causalité le plus merveilleux et qui transmet toujours la ressemblance avec l'être ; mais les conséquences et les particularités de cette corrélation intime se déduiront mieux lorsque l'expiation, à laquelle nous arrivons, nous aura montré cette sorte de fatalité qui n'est que la nature même du mal moral.

IV

3° Comment le comique est une peine expiatoire.

Si l'erreur n'était pas une faute, une simple rectification ferait l'affaire.

Pour réduire le pyrrhonisme à sa valeur, il suffirait de battre un passant ; ses cris prouveraient s'il se croit battu et si la douleur laisse quelque place au doute métaphysique. Mais il n'y aurait là que de la justesse ; la justice ne commence que quand c'est le pédant lui-même qu'on soumet à ce genre de réfutation ; les coups de bâton qui tombent sur le dos de Marphurius, sans être logiquement plus démonstratifs que s'ils s'adressaient à un autre, retentissent plus agréablement à notre oreille parce qu'ils plaisent à notre conscience.

Cette simple remarque suffirait pour faire voir combien il s'en faut qu'il n'y ait ici qu'une simple bouf-

Digitized by Google

fonnerie; mais le plaisir que nous trouvons dans ce trait est si excellent que nous devons pousser plus avant notre analyse.

Celui qui vous contredit sur une évidence ou bien sur un fait de votre conscience psychologique, celui par exemple qui nie que vous éprouviez une douleur qui est réelle, ou que vous aimiez ce que vous aimez, celui-là se met en dehors de toute discussion possible; toutes les preuves que vous essaierez de lui fournir n'auront jamais rien de comparable à l'éclat de la vérité qu'il conteste ou à la certitude qui accompagne le témoignage du sens intime; s'il refuse de voir ce qui est manifeste, ou de croire à votre affirmation sur ce qui se passe en vous, il faut briser là; il n'y a pas de procédé intellectuel au monde pour triompher d'une résistance pareille, car tout le travail de la logique consiste uniquement à rattacher une proposition particulière à un axiome tenu pour constant (intuition ou fait d'expérience), et à parvenir ainsi à quelque chose de premier qui a cette perfection qu'il n'y a plus besoin, ni utilité, ni même moyen (1) de le justifier. Seulement vous ne vous rendez pas compte dans la dispute que c'est là non une impuissance de votre dialectique, mais une impossibilité de la chose; vous ne savez pas vous résigner à vous taire et à rester sur un démenti; vous continuez à vouloir donner des raisons qui sont nécessairement mauvaises et que l'adversaire détruit avec facilité; votre irritation contre lui s'accroît, et

(1) Rien que par son sens littéral, le mot *moyen* répugne à être appliqué à ce qui est *immédiat*.

Digitized by Google

incapable de le convaincre, vous avez vraiment envie de le battre. Que de fois les soubrettes de Molière échauffent les oreilles de leur maître par de ces contradictions qui ne comportent d'autre réponse qu'un bon soufflet ! Mais ici, dans le *Mariage forcé*, la voie de fait a une valeur particulière d'argument qui ne lui est pas habituelle ; ensuite si elle est exercée sur la personne même du raisonneur, cela d'une part importe pour que l'argument si bien *ad hominem* ait toute sa vertu persuasive, et cela d'autre part est tout à fait naturel et juste, parce que l'impertinence de la thèse appelle instinctivement cette riposte.

Ce n'est donc pas assez que la vérité obtienne réparation ; l'ordre réclame aussi la satisfaction qui lui est due, et la suite va continuer à le faire voir.

V

Tout vice, tout travers est le bourreau de soi-même *(heautotimoroumenos)*. — Examen particulier de l'amour-propre. — Un mot des autres passions.

Dans les conditions où la vie nous est donnée, des plaisirs sont attachés au devoir, stimulants d'abord, récompenses ensuite ; mais souvent les hommes, séparant le moyen du but, ne prennent que le plaisir, ou, faisant fraude à la vérité, prétendent à des honneurs qui ne leur appartiennent pas. Ils veulent avoir la gloire de la vertu sans se donner la peine d'être vertueux ; ils jouent le désintéressement tout en

Digitized by Google

voulant ne rien perdre: c'est la friponnerie qui tente de garder la chose et son prix; enfin, de mille façons, ils abusent de leur liberté et de leur intelligence pour violer l'ordre; l'ordre a son tour et sa revanche.

Comme le monde moral forme un système merveilleusement enchaîné, c'est la faute même, cause de la peine, qui en est l'instrument; le contentement légitime qu'on éprouve à voir quelqu'un *puni par où il a péché* ne donne encore qu'une idée assez grossière des perfections de la vraie justice, qui n'est perpétuellement et ponctuellement qu'un prêté rendu; elle a institué pour toute faute le plus rigoureux, le plus étonnamment exact des talions, et quelque chose même de bien supérieur au talion.

Commençons par les petites choses.

L'amour-propre ne se prépare le plus souvent que des humiliations ou des regrets, et il suffit même de dévoiler ses illusions ou de dire tout haut ses calculs secrets pour le punir cruellement; aussi est-ce le plus riche tributaire de la comédie, et même, comme nous le savons et comme nous le saurons encore mieux, il est, à vraiment parler, l'âme du comique; il a donc droit à la place d'honneur.

C'est le vice le plus universel et le plus inévitable; il naît le premier de nos vices, et la mort seule nous en délivre; c'est même tout au plus, car il nous survit encore par des préoccupations mondaines d'outre-tombe. Il est de toutes les minutes et de toutes les occasions; il peut aller tout seul ou se mêler aux plus grandes, aux plus généreuses passions; il se glisse dans celles qui sont les plus sincères; il tempère les

Digitized by Google

plus fortes afflictions, les enchante presque par la douceur de se sentir une belle âme et de ne pas le laisser ignorer ; il trouve son compte dans ce qui dépend le moins de nous, par exemple dans le hasard de nous être rencontrés où d'autres n'étaient pas, d'avoir entendu ou éprouvé quelque chose d'extraordinaire ; il fait mentir pour l'honneur d'être mieux écouté. Nul n'est si subtil en ses motifs, si adroit à profiter de tout, si retors ; il crée, parmi les misérables et parmi les heureux du monde, des distinctions et des différences qui font sourire ceux qui, placés dans l'entre-deux, se contentent de les plaindre en masse ou de les envier sans nuance ; il nous fait trouver dans l'éloge qu'on nous donne et que nous savons bien ne pas mériter, la consolation de penser que du moins cet éloge a été considéré comme possible ; il nous réjouit dans les plus tristes découvertes que nous faisons sur nous-mêmes, par une satisfaction de sagacité, et nous nous admirons en cela même (1). C'est le principe d'un nombre prodigieux de nos actions, et il influe même sur celles qu'il n'a pas déterminées. Que de jouissances ne lui devons-nous pas, mais de com-

(1) « On est moins humilié du fond des vérités que flatté de savoir se les dire. » (Fénelon.) Il y aurait de l'injustice ou de l'aveuglement à ne pas voir que les confesseurs et les directeurs de conscience ont sur les laïques de considérables avantages pour connaître les hommes et pour nous les faire connaître : avoir charge d'âmes, ne rien écrire que par devoir de son ministère et qu'en vue d'un but pratique, découvrir les fautes non par des conjectures malicieuses et incertaines, mais par des aveux humiliés et repentants, être saisi chaque jour de vrais problèmes moraux par des demandes précises et sincères de consultation, quelle obligation d'être attentif, clairvoyant et habile, quelle occasion de lumières, quelle source *d'observations et d'expériences !*

Digitized by Google

bien de soins il nous embarrasse! Avons-nous jamais songé combien nous deviendrions différents de nous-mêmes si nous étions libres de tout amour-propre, et réfléchi à ce que nous nous serions créé de loisirs?

Non seulement l'amour-propre est partout, mais il a toutes les qualités que l'on peut désirer ici : il n'y a pas de vice plus facile à deviner dans ses ruses, car nous sommes éclairés par notre pratique personnelle; moins toléré et plus intolérable, parce qu'il se heurte toujours à d'autres amours-propres, et *corsaires contre corsaires...;* plus constamment amusant dans ses manifestations, car il ne peut guère aller jusqu'à l'émotion tragique, et il demeure presque toujours avec les proportions de la sottise, particulièrement digne de risée.

Il est donc rare que l'amour-propre échappe à ce qui l'attend, et quand il se laisse prendre il paye cher les petites jouissances qu'il prétendait se ménager. Quant aux autres passions qui courent aussi après l'image du bonheur, elles n'ont guère non plus que la fatigue et les agitations de cette course folle, et, pour les bien punir, il ne faut souvent que leur donner la possession de ce qu'elles convoitent; dans le plus entier accomplissement de ses vœux, on s'écrie avec une triste surprise : « Ce n'est que cela ! » et l'on se reconnaît dupe; ou, mieux encore, on se désole d'avoir été exaucé dans ses aveugles souhaits (1), et l'on éprouve par soi-même toute la justesse du mot de saint Augustin, plus d'une fois commenté par l'éloquence de Bossuet : *Quo-*

(1) Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il désire !

(La Fontaine.)

Digitized by Google

niam volens quo nollem perveneram ; mais ces réflexions pourraient nous entraîner au delà des modestes régions où le comique exerce le plus habituellement ses droits (1).

Ce n'est pourtant pas que le comique ne fasse jamais que de légères piqûres ; il cause quelquefois des douleurs singulièrement violentes et profondes. Un exemple va faire voir la puissance et les terribles ressources de cette justice morale et ses raffinements de cruauté ingénieuse ; les observations particulières qu'il suscitera nous conduiront ensuite à des idées plus générales et pourtant plus précises sur l'objet actuel de notre étude.

VI

L'École des femmes étudiée au point de vue de la justice.

Moitié superstition, moitié vanité, Arnolphe a quitté un nom roturier et de mauvais augure ; ce changement de nom sert à la méprise dont il pourrait profiter, mais qui amène sa perte.

Il aime les chroniques scandaleuses et se montre impitoyable pour les maris malheureux. Quelle sensibilité il se prépare pour ce qu'on lui réserve !

Il excite un jeune homme à la débauche et lui pro-

(1) Cependant elles rappelleraient assez bien à la mémoire le titre d'une comédie fort connue : *Les Malheurs d'un amant heureux.*

Digitized by Google

cure l'argent qui doit aider à son succès ; mais qui aurait pu supposer qu'il s'agît d'Agnès ?

Ce n'est pas seulement un jaloux, c'est un chef d'école qui a ses principes à lui pour ce qu'on pourrait appeler l'*élevage* des femmes ; il a pris la sienne dès le berceau, et Dieu sait comme elle a été l'esclave de la méthode nouvelle ! Aussi tout a réussi à souhait : Arnolphe a fondé sur la reconnaissance l'espoir d'un sentiment plus tendre ; l'ignorance lui promet la pureté, et il a soin d'enseigner la morale à heures réglées, avec tous les charmes de la pédagogie.

Il n'a pas seulement pris de longue main toutes ses sûretés ; il est encore très fin, très familiarisé avec toutes les ruses des galants, et il peut défier hardiment qu'on le surprenne.

Un étourdi vient qui, d'emblée, enlève un cœur si bien tenu en charte privée. En vain Arnolphe reçoit de son rival la confidence de tous ses progrès et de tous les incidents ; malgré la bonne garde qu'il fait, malgré les avantages que lui donnent la naïveté d'Agnès et les perpétuelles indiscrétions d'Horace, il est dix fois battu et finalement mis hors de combat dans cette lutte poignante.

Du commencement à la fin, il souffre le martyre ; par combien d'endroits n'est-il pas blessé ? Il est atteint dans toutes les sortes de vanités : vanité de l'esprit systématique, crainte du ridicule, amour-propre de la passion ; il est confondu dans les profonds calculs de son égoïsme et dans les espérances de sa lubricité ; il a l'âme déchirée, car sa passion, pour être ridicule, ne laisse pas de l'avoir envahi tout entier.

Digitized by Google

Tout se tourne contre lui ; chacune de ses précautions lui est devenue un piège ; l'innocence favorise la séduction ; la sotte trouve dans son cœur un langage, une éloquence, des accents qu'aucun art n'aurait trouvés ; elle a dans sa révolte, dans son amour, dans son bon sens, d'adorables réparties qui accablent Arnolphe et redoublent sa flamme à mesure qu'elles le désespèrent. Il n'est pas jusqu'aux faveurs passagères de la fortune qui ne soient de perfides répits et qui ne servent à rendre plus vive l'impression de ce qui va suivre.

Quelle correspondance dans le détail de chaque erreur et de chaque punition partielle, avant d'arriver au dénouement qui consomme l'expiation !

Et, pour comble, le malheureux a recouvré à la fin sa clairvoyance ; il se rend compte de tout ce que nous venons de dire ; il comprend qu'il succombe justement et reconnaît l'extravagance coupable de son dessein et des moyens qu'il a employés.

Bien des fois on a mis sur la scène l'amour égoïste, c'est-à-dire celui où l'on se préfère à ce que l'on prétend aimer, amour cupide, vaniteux, ambitieux, sensuel ; le type le plus habituel est le vieillard jaloux ; mais nulle part on n'a donné un exemple d'un effet moral plus saisissant.

La preuve est faite, et péremptoirement ; Arnolphe avait tout en sa faveur, l'expérience, la longue préparation, l'autorité d'un bienfaiteur et d'un maître absolu, la chance de tout apprendre à point, et pourtant, avec tant de bonnes cartes en main, il perd la partie.

Ce n'est donc pas un accident ; le système est jugé

Digitized by Google

et condamné. On quitte la pièce avec la conviction que le résultat était inévitable, car cet exemple est le cas-limite, comme diraient les mathématiciens ; la conclusion retombe de tout le poids d'un *à fortiori* écrasant sur toutes les hypothèses possibles et imaginables ; et, en même temps, on se trouve au fond de la conscience un sentiment délicieux et étrange, une volupté de vengeance et la pureté d'un contentement généreux ; c'est que nous nous vengeons nous-mêmes dans le triomphe de la justice et de la raison, et qu'ainsi nous éprouvons dans la sérénité propre aux jouissances désintéressées tout ce que la rancune satisfaite a de personnel et d'âcre.

VII

Comment et pourquoi dans le comique les plaisirs de justice sont forcément mélangés d'une joie malicieuse. — Le comique n'épuise pas tout ce qu'une comédie a de démonstratif et de moral. — Trois questions que fait naître l'examen de *l'Ecole des femmes*.

Quand on veut se faire de la vérité une notion exacte et complète, il faut, loin de vouloir les dissimuler, chercher à mettre en vue les points où les choses, que l'analyse a le plus légitimement séparées, viennent sans cesse se toucher et même se mêler : si l'on a pris garde à la remarque qui a terminé le paragraphe précédent, on a dû reconnaître que la justice et la malice avaient donné lieu à une impression quelque peu équi-

Digitized by Google

voque où leurs effets respectifs se ressemblent et se rassemblent. Cette confusion est fréquente, elle est même inévitable toutes les fois qu'on est en présence d'un fait comique; c'est ce qu'il est facile d'expliquer : lorsque la justice punit, elle produit du même coup un bien et un mal, un bien en faisant prévaloir l'ordre général et nécessaire, un mal en infligeant un dommage particulier; notre pensée peut de préférence et à son choix regarder l'un de ces deux aspects, mais elle ne peut pas se soustraire entièrement à la vue et à l'influence de l'autre; voilà pourquoi, bien que les plaisirs que cause l'amour de la justice soient et demeurent toujours exclusivement esthétiques (nous voulons dire absolument purs), ces plaisirs doivent dans la circonstance déchoir de leur perfection idéale, puisqu'ils ne sauraient être exempts, si l'on peut ainsi parler, d'une certaine sensualité de malice.

Bien que notre attention se tourne continuellement vers le plaisant et s'y attache avec une fixité nécessaire, la préoccupation de notre sujet ne nous aveugle pas jusqu'à faire abstraction de tout le reste et notamment jusqu'à vouloir absorber la justice dans le comique; dans toute bonne comédie l'ordre, la logique, la vérité développent constamment et largement leurs effets, et le comique n'est que le moindre et le plus accessoire de ces effets; mais il appartient en propre à la punition du désordre, et l'Ecriture, au milieu des supplices éternels des méchants, n'a pas oublié les sinistres ricanements de la moquerie.

Le comique n'est donc qu'une des manifestations, un des accompagnements de la justice et une de ses per-

Digitized by Google

fections; s'il fait partie de la justice, c'est au titre le plus humble; le rire ne résume pas toute la morale ni toute la raison que contient une pièce, mais il les accentue d'une façon particulière; c'est ainsi que le pétillement lumineux qui décèle parfois la présence de l'électricité, n'est pas l'électricité tout entière.

Mais si le comique n'est qu'une partie de l'expiation, à quoi est-ce que cette partie correspond et qu'est-ce qu'elle laisse en dehors d'elle?

N'y a-t-il pas lieu, pour bien apprécier la valeur *satisfactoire* du comique, de considérer séparément ce qui se passe dans l'âme du spectateur et ce qui se passe dans l'âme du personnage?

Enfin, ne convient-il pas de distinguer les effets comiques immédiats et les effets plus lents à se produire?

Telles sont les trois questions que fait naître dans la pensée notre étude sur *l'Ecole des Femmes;* nous allons tâcher de les résoudre successivement.

VIII

1re *question:* A quelle partie de la peine correspond le comique? — Distinctions des divers éléments dont se composent une faute et la peine d'une faute. — Différence de l'immoralité d'un fait et de son ridicule.— Fautes légères dont le ridicule est la peine totale.

Plus on réfléchit sur le ridicule, mieux on voit qu'il se réduit à une humiliation; l'amour-propre y est seul

Digitized by Google

vraiment intéressé, et ce n'est que dans la mesure où une faute est une sottise qu'elle est passible du ridicule.

Ainsi d'abord il y a toujours du faux calcul dans le crime le plus odieux et le plus extravagant, mais le ridicule ne se prend qu'à cette part de duperie qui se montre à la suite de tout méfait; il ne donne pas à la passion le repentir, mais seulement le regret et la honte de sa maladresse.

Ainsi encore le désordre moral entraîne presque sur l'heure diverses conséquences matérielles qui peuvent être fort pénibles; ensuite il peut faire naître l'incommode remords; rien de tout cela n'est encore le comique; le comique ne commence pour le coupable que lorsqu'il s'aperçoit de son erreur et lorsqu'il comprend qu'il va devenir la fable et la risée du monde; alors l'homme est atteint dans sa vanité, il peut l'être dans sa dignité même.

En effet, il a un sentiment légitime et fier de ce qu'il est, c'est-à-dire un être doué de raison pour découvrir la vérité, et de liberté pour accomplir son devoir; il sait que sa grandeur est de prêter à la loi une obéissance volontaire et que son intérêt est de se conformer à la règle; or il se rend compte qu'il a mésusé de l'un comme de l'autre de ces deux nobles privilèges; il a voulu lutter contre l'ordre ou jouer au fin avec lui; et il est obligé de reconnaître qu'il s'est grossièrement trompé et qu'il n'est pas le plus fort. Cette vue de son impuissance et de sa folie l'accable; c'est là vraiment le ridicule: car le ridicule, que les autres vous jettent à la face et vous renvoient, n'est que l'image affaiblie du

Digitized by Google

ridicule plus profond, plus impitoyable, que vous trouvez dans votre propre conscience (1), mais qu'ils vous aident à y découvrir.

Ce n'est donc pas l'immoralité d'un fait, ce n'est que sa sottise et le sentiment qu'on en a, qui font le point vif du comique; non seulement le domaine des infractions morales et celui du comique diffèrent par l'étendue, mais ils n'ont pas le même centre. Le ridicule n'est pas en raison de la gravité d'une faute; il peut être léger ou presque nul quand il s'agit de la chose la plus répréhensible, tandis qu'un fait presque innocent peut s'en attirer une assez forte décharge.

Voilà la vraie part à faire au ridicule dans le malaise général et complexe de la conscience; mais cette vue et cette distinction demeureraient un peu trop spéculatives si elles n'étaient éclairées et précisées par deux séries d'exemples.

Observons en premier lieu le ridicule dans les cas où il se présente seul à notre regard et où il ne court pas le risque de se confondre avec d'autres émotions.

On le trouve souvent là où la conscience n'avait rien encore à se reprocher, mais où l'amour-propre s'est mal à propos éveillé.

Ainsi il s'élève dans notre âme de ces premiers mouvements d'humeur, de joie mauvaise, de haine, d'envie, de convoitise, que nous devons refouler :

Je l'étouffe, il renaît, il me flatte et me fâche.

(1) Les poètes et les orateurs ont multiplié les expressions pour dépeindre ce que la conscience nous fait sans cesse souffrir de tortures ou de tracasseries; mais ils n'ont jamais rien trouvé de plus heureux que ce mot

Digitized by Google

Nous ne sommes pas plus blâmables de sentir ces basses inspirations que de recevoir dans la brise qui passe une émanation malsaine; nous n'avons point à rougir, du moment que notre volonté vaillante et pure a refusé net son consentement; mais pourtant qu'il est mortifiant d'être visité par de pareilles pensées! Il faudrait les combattre seulement et non les nier; eh bien! nous les nions avec une vivacité plus aigre que s'il s'agissait d'une faute véritable; nous croirions tout perdu si le fait était avéré; mais alors, à côté du fait dont nous ne sommes pas vraiment responsables, il se produit une fausseté qui mérite qu'on en rie.

« Je te fais mon compliment de ton gendre.

— Merci, mon bien cher ami.

— Il a fort bon air.

— N'est-ce pas?

— Enfin il me plait tout à fait.

— Que tu me rends heureux!

— Véritablement il est très bien, il est mieux que toi.

— Mieux que... que... ah! Eh! bien, tant mieux, j'en suis enchanté...

— Et beaucoup mieux que moi à plus forte raison. »

L'imposture vaniteuse à laquelle le comique s'attaque n'est pas seulement celle qui ment à l'évidence ou celle qui s'attribue un mérite imaginaire: elle est quelquefois plus déliée.

Rien n'est plus naturel ni même plus légitime que

naïvement énergique de d'Aubigné: « Je n'avois pas bien dormy la nuit, et sans mentir j'eusse voulu ma conscience couchée à part. »

Digitized by Google

de vouloir passer pour ce qu'on est et de n'être point privé des honneurs qui reviennent à la vertu, au talent; la lumière est faite pour rayonner et il est dans les droits de la vérité qu'elle soit répandue ; bien mieux, notre besoin instinctif de sympathie nous porte à désirer que les autres soient informés de ce qui nous est avantageux. Il faudrait s'élever au-dessus de l'humanité pour pouvoir vaincre la joie d'être loué à propos; mais nous voulons avoir la gloire de la modestie sans renoncer à la douceur de l'encens et au profit de la renommée : hypocrisie, comique.

Le bon Corneille parle de ses chefs-d'œuvre avec une franchise qu'on aime et avec un naïf et bien légitime orgueil; au contraire on voit un écrivain, d'un grand talent d'ailleurs, dire dans une préface qu'il *a toujours fait bon marché de ses livres,* mais on sourit, sachant que jamais homme n'a plus joui de sa personnalité et n'en a plus fatigué les autres.

Vous voudriez bien faire savoir une petite prospérité qui vous est arrivée, et pourtant ne pas la dire de vous-même; vous faites de votre mieux pour vous faire questionner, car si l'on vous interroge, il faudra bien parler et vous ne pouvez pas refuser de répondre; vains efforts! Vous vous décidez enfin à faire part du sujet de votre joie, mais si l'interlocuteur savait tout et a suivi votre jeu, quelle école!

Le ridicule peut même consister à cacher des choses dont on devrait être fier; nous faisons allusion au respect humain et au ridicule qu'il donne à ceux qui en sont les esclaves; quelque louables que soient vos opinions et vos œuvres, si vous n'en avez pas le courage,

Digitized by Google

vous ne pouvez vous plaindre qu'on se moque de vous : votre pusillanimité devient l'objet d'une légitime dérision.

IX

Continuation. — Fautes où l'amour-propre se trouve mêlé à d'autres passions.

Dans les divers exemples que nous venons d'exposer, nous avons vu la vanité toute pure; mais elle peut aussi se mêler à d'autres sentiments, et si alors une passion particulière poursuit son but propre, plus apparent, plus solide, la vanité ne laisse pas d'y avoir sa place et en conséquence de donner prise au ridicule; ainsi voyez des amants : deux volontés s'accordent dans un même désir, mais deux amours-propres s'interposent; la honte d'un aveu, la crainte d'un affront, les ombrages, les délicatesses inventent mille détours, mille stratagèmes qui créent des retards et des obstacles dont on souffre des deux côtés; quelles ravissantes scènes de querelles amoureuses nous a données Molière! Mais dans les affaires de cœur le ridicule qui a toujours une pointe d'hostilité s'émousse, parce que le spectateur y prend un intérêt tendre ou passionné.

Au contraire il n'a aucune indulgence pour toutes les simagrées auxquelles donne lieu l'argent; la comédie de l'argent est perpétuelle et la vanité y a son rôle nécessaire. Nous avons l'amour de l'argent et plus que nous n'en voulons convenir; c'est que nous en

Digitized by Google

avons la pudeur, mais la pudeur exclut-elle la sensibilité?

Il n'est presque personne qui parle sur sa fortune comme il faut; celui-ci dit négligemment: « mes faibles revenus », et ils sont considérables; celui-là semble regarder la dépense comme rien, et il est obligé de compter; le richard grossier fait sonner à tout propos ses écus; les gens de goût n'abordent guère ce sujet, ce qui donnerait à croire qu'ils y pensent moins qu'ils ne font et moins même qu'ils ne doivent.

Voyez l'air patelin du fournisseur qui apporte sa note, sa petite note, épithète propitiatoire; le sourire inquiet de celui qui vient emprunter, et les balbutiantes excuses avec lesquelles on l'éconduit sans oser lui dire: « Monsieur, je ne vous prête pas, parce que je crois que vous ne me rendriez pas; » et encore les terribles animosités soulevées par les questions d'argent qu'on traite avec un laisser-aller si haut!

Quand il s'agit d'aller à un guichet toucher son dû, rien n'est si simple, mais le mouvement d'allonger la main pour recevoir un paiement après lequel il faut encore dire merci! est toujours un peu gênant; mille précautions en témoignent: les anciens médecins ne recevaient d'argent qu'en se retournant et en mettant derrière leur dos la main prenante; la cérémonie ne se fait plus qu'au Théâtre Français; mais aujourd'hui encore un jeune médecin rougit quand on le paie; un vieux médecin rougit aussi quand on ne le paie pas.

Le jeu devient plus vif encore et plus curieux à observer, lorsqu'il y a lieu de déterminer une somme sujette à débats; deux maquignons qui cherchent à se

Digitized by Google

tromper n'intéressent guère, parce que leurs impostures sans vergogne ne laissent place à aucun comique d'imposture. Mais supposez un service d'une estimation délicate et qui doit pourtant se payer... pardon, se reconnaître en espèces sonnantes; on aime fort les intermédiaires pour adoucir les chocs; mais enfin voilà en présence le créancier et le débiteur; chacun veut faire le grand, mais sans qu'il lui en coûte; personne ne veut parler le premier; l'un craint de demander trop, car on se récrierait, ou trop peu, car on le prendrait au mot; l'autre éprouve la contre-partie de ces inquiétudes. « Si j'intéressais sa délicatesse à ce qu'il se montrât modéré. — Si son amour-propre ou son ignorance le rendait généreux. — Monsieur, veuillez me dire ce que je vous... — Monsieur, je reçois tout ce qu'on m'offre. — Je n'ai aucune idée... ; de grâce veuillez me faire connaître... — Vous êtes trop équitable et trop éclairé pour ne pas faire une parfaite appréciation. » Le goût de l'argent aux prises avec des susceptibilités hypocrites ou fières produit d'amusantes scènes où il y a quelquefois une dupe et souvent deux mécontents.

Digitized by Google

X

2e *question :* N'y a-t-il pas lieu d'apprécier le comique non seulement du dehors par l'impression du spectateur, mais encore au dedans par ce que ressent le personnage ? — Un nouveau caractère distinctif à ajouter à nos deux comiques: le comique naïf est inconscient, l'autre est conscient.

Si le comique est la peine particulière et propre dûe à la vanité ou à l'orgueil, la justice n'obtient qu'un simple commencement de satisfaction par ce qu'éprouve le spectateur; les personnages naïfs ne perçoivent pas leur ridicule; bien qu'ils soient là présents, c'est comme une justice par contumace ou une exécution en effigie, puisqu'ils ne sentent rien. Nous autres spectateurs, nous voyons et nous goûtons le comique parce qu'il frappe nos yeux; mais nous songeons surtout au chagrin du personnage s'il savait, ou quand il saura, sa sottise, et c'est cette pensée qui donne à notre plaisir ce qu'il a de plus vif, car c'est par là que d'exemplaire le comique devient tout à fait expiatoire ; en attendant nous rions toujours par provision et à bon compte.

Mais il faut suivre attentivement ce qui se passe dans le for intérieur du personnage et voir comme l'aggravation progressive de la peine est conforme à la justice.

Nous avons dit que le comique naïf pourrait aussi être appelé comique passif et comique simple, et que l'autre est actif et double; nous devons ajouter à

Digitized by Google

chacun des deux une qualification nouvelle : le premier est inconscient, le second est conscient.

Si le naïf ne souffre pas actuellement de son ridicule, c'est assez équitable, puisque sa volonté n'a pas encore vraiment failli ; mais la naïveté peut ne pas durer, et le moment où elle arrive à résipiscence ou à clairvoyance est quelquefois difficile à saisir ; pourtant ce réveil est très bien marqué par ce mot du *Misanthrope :*

> Par la sambleu ! messieurs, je ne croyois pas être
> Si plaisant que je suis.....

Seulement le cas d'Alceste est particulier : il a assez d'orgueil pour n'avoir presque pas de vanité ; or on n'est vraiment ridicule qu'à la condition de n'avoir pas la force et la conviction nécessaires pour tenir tête à la raillerie et pour la mater (1) ; les rires de Clitandre et d'Acaste ne sont pas capables d'ébranler cet ennemi du genre humain.

Mais d'ordinaire à ce point il faut prendre parti : ou bien se mettre avec les rieurs, ce qui est le plus sage, ou bien persévérer avec impénitence, et alors

(1) Un petit fait montrera bien la puissance que possède un ton ferme pour éteindre incontinent les rires malicieux : un professeur de chimie faisant une expérience annonce qu'il va obtenir un précipité d'un rouge vif ; à l'instant apparaît du jaune et du jaune le plus éclatant ; les élèves se mettent naturellement à rire ; sans se troubler le professeur répète avec assurance les mots : un précipité d'un rouge vif ; aussitôt l'auditoire redevient sérieux, au bout de quelques secondes le résultat prédit se fait voir, et tout l'amphithéâtre retentit de joyeuses acclamations au milieu desquelles l'on pourrait encore discerner quelques rires, mais bien différents des premiers.

Digitized by Google

c'est presque toujours du comique d'imposture qui se produit ; nous avons déjà signalé ce passage dans la peur et dans la colère, et nous avons vu les souffrances de l'une et de l'autre s'accroître à mesure que la mauvaise foi apparaît et grandit.

Ce n'est pas que le personnage qui veut soutenir sa première naïveté par de l'imposture, voie son comique comme il le verrait avec les yeux d'autrui ; il n'a ni la même lucidité, ni surtout le même agrément ; mais sa conscience le gêne ; il a d'abord le malaise vague de sa situation fausse ; puis il commence à se douter de quelque chose ; cette idée l'agite, il se rend compte qu'il doit être ridicule ; enfin il découvre nettement toute sa sottise ; mais son supplice n'est complet que s'il s'aperçoit qu'on rit de lui, et il le remarque bien vite parce qu'il a l'inquiétude soupçonneuse d'un coupable : ce qu'il mérite et redoute est arrivé ; alors il sent toute la douleur de l'aiguillon ; le naïf en a été quitte pour reconnaître une erreur ; l'imposteur est obligé de confesser une fraude aussi malheureuse que flagrante.

Mais cela n'a lieu pour l'imposture, comme nous l'avons annoncé, que lorsqu'elle appartient à la période de réaction ; au contraire, tant que Vadius et Trissotin s'accablent de compliments, ils sont à la fête, car le jeu leur plaît fort de s'entre-gratter ; mais vient le moment où le pacte d'éloges mutuels se rompt et en se rompant se dévoile, et alors il ne suffit plus de rendre à la vérité ce qui lui est dû, il faut payer la forte et légitime usure qu'exige toujours la rancune de vos anciennes dupes, et l'expiation retardée ne laisse rien à désirer.

Digitized by Google

Pourtant, quelles que soient l'acuité et la justice de ce que souffre l'imposteur en se voyant publiquement bafoué, c'est toujours dans son intelligence qu'il trouve son plus insupportable tourment; en lui montrant sa vraie duperie, elle lui enlève la consolation de se plaindre et l'espérance d'être plaint. Elle le force à contempler l'évidence qui rattache l'effet à sa cause; c'est ainsi que lorsque Hermione a voué Oreste à la mort, sa haine n'est pas encore satisfaite, elle veut que son amant sache à qui on l'immole :

> ..... Ma vengeance est perdue
> S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

Toute justice est imparfaite, si elle n'éclaire celui qu'elle frappe; c'est un complément nécessaire à sa moralité, et songeons à ce qu'est cette lumière intérieure qui se fait au bruit des huées!

XI

3e *question :* Ne convient-il pas, pour bien juger de la vindicte exercée par le comique, de distinguer dans le désordre les petits effets immédiats et les conséquences plus graves et plus éloignées?

La sanction morale et générale que constitue le comique n'a-t-elle pas des caractères différents, puisqu'on la voit tantôt bénigne et légère, tantôt terrible comme lorsqu'elle s'acharne après Arnolphe?

Digitized by Google

Non, le comique est toujours de même nature : seulement il faut remarquer qu'il sévit contre deux sortes de faits, les petites friponneries de la vanité et les désordres plus profonds ; dans le premier cas il est sans fiel et sans amertume véritable, et il est, comme nous l'avons dit, la seule peine et toute la peine d'une faute assez vénielle qui est saisie sur le fait et punie sur-le-champ ; dans le second cas, il n'est qu'une portion du châtiment, et ce n'est pas chose facile que de l'isoler du cortège des conséquences plus afflictives que traîne après soi une faute grave ; si ces conséquences ultérieures et parfois assez tardives forment toujours la peine principale, elles ne laissent pas de pouvoir encore être mêlées de quelque chose de plaisant ; ce comique différé n'est pas à omettre ; souvent il vaudra mieux et sera plus poignant que celui qui dès l'origine a déjà pu être asséné à l'amour-propre ; c'est même lorsque ces effets piquants ou cruels n'apparaissent qu'avec le secours du temps, et comme une semence confiée à une bonne terre, qu'ils sont de la moralité la plus haute et la plus intéressante.

En effet, ce n'est pas dans les traits particuliers, dans quelques petits détails et dans ce qu'on aperçoit à un moment unique, qu'il faut chercher les satisfactions les plus relevées de la conscience ; on les trouve surtout dans la suite d'un caractère, dans le développement des passions, dans une vue d'ensemble ; là rien n'est fortuit ni gratuit, si ce n'est l'occasion, qui viendrait toujours, tôt ou tard ; nous assistons alors à une déduction dont la logique nous subjugue ; c'est là le domaine de la grande comédie, qui presque aussi

Digitized by Google

bien que l'histoire peut nous apprendre à connaître l'homme.

Dans la série de ces faits qui se succèdent et s'enchaînent sous l'impulsion continue des volontés, on voit tous les sophismes à l'œuvre, spécieux ou hardis, plus nombreux et plus variés que dans aucun traité de logique, et qui donc a inventé les sophismes et s'entend à les employer, si ce n'est la passion ? La passion, on la voit roulant dans ce perpétuel dilemme : ou bien de se contredire, car elle ne peut aller jusqu'au bout de ses absurdités, ou, tant qu'elle se reste fidèle, d'être tristement féconde en conséquences funestes ou ridicules ; c'est alors que s'accomplit immanquablement et sans sortilège cette menace populaire qu'*un malheur n'arrive jamais seul ;* car le proverbe est l'évidence même quand ce malheur est une faute ou déjà la suite d'une faute ; on voit enfin quelque chose de semblable mais de supérieur à cette fatalité mystérieuse et aveugle qui faisait régner une terreur religieuse sur la scène antique ; on reconnaît une puissance aussi inflexible, mais éclairée, intelligente et morale, qui n'est autre chose que la loi de la responsabilité humaine et qui se résume dans ce mot : « Vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu ! »

La contemplation de ces vérités et surtout des effets des forces morales nous découvre de plus en plus une harmonie incomparable et singulièrement profonde, dont l'admiration pourrait être rendue salutaire ; et celui qui après une belle tragédie demandait ce que cela prouve, n'aurait pas sans doute fait entendre cette saillie de géomètre en voyant une peinture agréable

Digitized by Google

et juste des travers de l'humanité, tels qu'ils apparaissent dans une bonne comédie de mœurs ou de caractère.

XII

Ridicule infligé perfidement ou arbitrairement. — Court résumé de la justice.

Mais il y aurait trop de puérilité à voir tout en beau et en grand; nous n'oublions pas que c'est rarement que la comédie se tient à ces hauteurs, ou que même elle les laisse apercevoir par d'étroites et fugitives échappées. Même elle est fort sujette à abuser du ridicule, en cherchant à le mettre injustement où il ne devrait pas être; il y a immoralité à travestir la vertu en affectant de ne montrer que ses gaucheries et ses excès; du moins il faut que l'art, qui a droit sur tous les travers, sépare avec un soin scrupuleux ce qu'on n'est déjà que trop diposé à confondre. Il y a un danger moindre mais plus fréquent à la comédie : souvent un personnage est jeté à plaisir dans des conjonctures fâcheuses qui amusent à ses dépens; on peut alors être sur les confins de la farce, si déjà on ne les a franchis. Pourtant il y a des coïncidences qui, toutes gratuites qu'elles peuvent être, ont du sel et de la justesse: Sosie prépare le récit épique de la bataille de Télèbe; il en est au beau milieu de l'action, lorsqu'un peu de panique pense troubler l'armée, et à ce moment le

Digitized by Google

vaillant historien lui-même s'alarme et s'interrompt :

Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;
Là, les archers de Créon, notre roi,
Et voici le corps d'armée
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur ;
J'entends quelque bruit, ce me semble.

La difficile, *l'étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens* n'admet pas les bouffonneries ; néanmoins, lorsque nous sommes montés à un certain degré de belle humeur, nous admettons sans trop de choix tout ce qui l'alimente ; et comme tout homme nous paraît assez digne de quelque leçon et de quelque déboire, notre malignité, qui n'est pas ici trop en faute, fait que toute petite misère, infligée même un peu à tort et à travers, est portée en compte à valoir sur ce que chacun doit ou devra pour d'autres peccadilles. C'est par une raison de ce genre que Mercure calme son scrupule d'avoir bâtonné cruellement le pauvre Sosie :

Enfin je l'ai fait fuir, et, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.

D'ailleurs, l'impatience et les sots emportements du personnage molesté à crédit justifient la plupart du temps la correction, ne fût-ce qu'après coup.

Mais pour conclure et résumer d'un mot tous nos développements sur la justice, il faut dire que là où le comique n'est pas senti comme juste, comme dérivant à la fois des conditions de notre nature, des propriétés de la passion et des règles d'une équitable

Digitized by Google

répartition des peines, il ne mérite pas vraiment ce nom (1).

XIII

Différent parti auquel se rangent la conscience et les sympathies du spectateur, suivant qu'il s'agit de tragédie ou de comédie.

Il y aurait une lacune dans notre étude sur la justice si nous ne marquions la différence qui existe à ce point de vue entre les deux espèces d'œuvres dramatiques.

(1) Nous retrouvons la substance de presque tout ce que nous venons de dire dans une page, une des plus belles, de *Molière et Bourdaloue*, de M. Louis Veuillot, et l'on va voir que, pour ne pas craindre de la citer ici, il faut que nous préférions bien l'intérêt du lecteur au nôtre : « La perfec-« tion d'une comédie n'est pas tout entière dans l'agrément du style et « dans la durée du succès. L'art et la raison exigent davantage. Ils exigent « que le poète rassemble des caractères variés dans une action prompte, « qui ne s'écarte pas de la vraisemblance et qui laisse au spectateur une « utile leçon. Il faut que les hommes s'y montrent, que les événements s'y « passent comme dans l'ordinaire de la vie ; que toutes les péripéties, jus-« qu'à la dernière, soient amenées, non par des aventures fortuites, mais « par le jeu naturel et logique des caractères et des passions, et qu'enfin le « dénouement donne satisfaction au sentiment de la justice, sans faire vio-« lence à la vérité. A moins d'être un amusement puéril et indigne de la « grandeur de l'esprit humain, le poème dramatique doit offrir un abrégé « de la vie humaine ; il doit se terminer toujours comme elle se termi-« nera, par cet acte de discernement suprême où, d'accord avec le juge et « avec les témoins, le méchant, non seulement châtié, mais encore con-« vaincu, confessera qu'il s'est volontairement, et au mépris de la con-« science, engagé dans l'abîme. La morale le veut ainsi, car elle ne peut se « séparer de la vérité ; l'art le veut également, car le beau, seul but de l'art,

Digitized by Google

A la tragédie, le spectateur épouse souvent la cause du vaincu ; la morale, la justice outragées ont leur muette et puissante protestation que la conscience accueille, et au fond de notre âme il se fait une vengeance. Mais pour le ridicule tout se consomme sur la scène ; si la fortune peut trahir la vertu et le droit, la sottise n'est jamais fustigée mal à propos ; à la comédie, le spectateur est toujours contre les victimes et les dupes, et toujours pour ceux qui réussissent. Cette sympathie, acquise d'avance au succès, peut sembler d'une morale assez abaissée ; mais pourtant il faut reconnaître l'excellence irréprochable du rire final, du rire de celui qui rit vraiment le dernier en n'importe quoi ; c'est toujours le signe du triomphe définitif de la justice et du bon droit ; et ne sait-on pas que le Dieu juste s'est réservé à la mort des impies cette suprême et terrifiante jouissance : *In interitu vestro ridebo et subsannabo !*

La comédie, tout au moins, a cela pour elle qu'elle prétend toujours donner une œuvre expressément complète, tandis que la tragédie ne s'achève la plupart du temps que dans notre pensée. Mais est-ce une supériorité pour la première ? Les œuvres les plus belles, les plus grandes, ne sont-elles pas dans l'art celles qui laissent sur une impression et non sur une conclusion, et qui font rêver? De même, dans les faits de

« n'est la splendeur du vrai que parce qu'il en est l'évidence. Si les caractères sont faux ou violemment outrés, si les événements paraissent chimériques, l'auteur esquivera les difficultés qu'il fallait vaincre, et le spectateur, jeté de fantaisie dans un monde qu'il ne connaît pas, ne prend à ce qu'il voit qu'un plaisir stérile ou dangereux... »

Digitized by Google

l'ordre purement plastique, le temps, qui n'a livré que mutilés à notre admiration les plus magnifiques marbres de l'antiquité, n'a-t-il rien fait pour leur perfection, et, plus savamment artiste que le sculpteur lui-même, ne leur a-t-il pas donné un dernier charme?

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME

SYNTHÈSE

SYNTHÈSE DES CINQ ÉLÉMENTS DU COMIQUE. — LEUR APPLICATION AUX AUTRES CAS PLAISANTS. — ESSAI DE THÉORIE GÉNÉRALE DU PLAISANT.

I

Une considération empruntée aux sciences naturelles. — Lien logique des cinq éléments. — Si leur concours est nécessaire pour constituer le comique, presque aucun d'eux n'appartient privativement au comique.

Les cinq éléments que nous avons étudiés doivent être maintenant considérés d'un regard d'ensemble; nous avons traité ces cinq particularités comme existant séparément et comme indépendantes; ne se tiennent-elles par aucun lien? Que sont-elles les unes vis-à-vis des autres?

Les sciences n'ont accompli que la moitié de leur besogne quand elles ont seulement constaté la présence simultanée et constante de plusieurs propriétés ou caractères. Ainsi ç'a été un premier pas pour la zoologie de remarquer que les ruminants ont toujours le pied fendu et des cornes sur l'os frontal; mais quel

Digitized by Google

rapport enchaîne ces coïncidences? Il y a là une énigme dont le mot n'a pas encore été trouvé, et une manifeste lacune dans notre connaissance. Nous soupçonnons seulement dans ce parti pris de la nature une loi de causalité qui se dérobe à notre curiosité.

Ces espèces de questions, qui attendent et qui attendront longtemps une réponse, sont très nombreuses, et elles sont à peu près insolubles dans l'étude des *choses*, parce que les choses se présentent à nous toutes faites et toutes constituées; les propriétés qu'elles renferment ne peuvent guère nous apparaître que comme des coexistences; nous ne savons pas remonter au delà pour les rattacher à des antécédents mystérieux qui nous échappent et qui les réduiraient sans doute à une simplicité supérieure. Mais dans l'étude des *faits*, c'est-à-dire lorsque nous voyons une succession, un fonctionnement, lorsque les choses se transforment sous nos yeux, agissent, produisent d'autres choses, notre observation a beaucoup plus de prise. Cette différence se fait bien sentir, par exemple, lorsqu'on passe de l'anatomie à la physiologie; alors nous saisissons plus aisément les relations de cause et d'effet; il ne s'agit plus d'un *pourquoi* presque toujours vain et téméraire, mais d'un *comment* pratique et très satisfaisant pour notre raison, et l'éclairant dans la mesure où elle peut être éclairée (1).

(1) Ces considérations sont assez abstraites et encore plus insuffisantes; nous avions voulu les développer, mais nous nous sommes aperçu que nous ne pouvions le faire que moyennant une digression trop longue et qui surtout dépasserait de beaucoup la mesure de nos forces, car ce à quoi nous aurions été inévitablement entraîné n'aurait été rien moins qu'une théorie

Digitized by Google

Or justement notre problème nous montre un développement de divers *faits ;* d'abord ce ne peut être par hasard qu'ils se rencontrent ensemble, partout et toujours, et qu'ils soient si bien associés qu'aucun ne fausse jamais compagnie ; ensuite, un peu d'attention permet de reconnaître que l'origine morale du comique est la vraie et seule qualité intrinsèque, et que tous les autres éléments ne sont que des effets de cette cause unique et des conséquences claires et forcées du même principe, qui est l'antécédent nécessaire et suffisant.

C'est parce qu'il y a un désordre moral que notre intelligence en saisit, en mesure, en comprend le point de départ, les résultats et toutes les circonstances, et qu'elle approuve tout ce qu'elle voit comme conforme à la nature humaine ; c'est parce qu'il y a un mal que notre malice s'en réjouit ; c'est parce qu'il y a une faute que notre conscience applaudit au châtiment proportionné du coupable ; quant à l'énormité de l'erreur, elle provient de l'aveuglement de la passion, et elle apparaît surtout grâce à ce qu'elle est contemplée par un spectateur que cette passion ne trouble pas actuellement : elle correspond au phénomène psychique de l'étonnement.

Mais pour que notre notion soit complète, il faut

sur les limites absolues des connaissances humaines et sur les limites respectives de la science et de la philosophie. Nous avons cru pourtant à propos d'indiquer, en ce qui concerne le plaisant, la voie que suivait notre pensée, et nous prions le lecteur qui s'intéresserait aux vues théoriques et théorétiques de vouloir bien se reporter à notre premier appendice placé à la fin du volume sous le titre de : *Coup d'œil sur la nature et les conditions de l'étude du plaisant comparée avec les sciences de la matière.*

Digitized by Google

rappeler que tout cela doit se trouver dans un *fait* (1), de sorte qu'à bien compter nous avons six choses.

On doit encore remarquer que, de ces six choses, trois sont dans le comique même et en constituent la nature : *il est un fait, il a une cause morale, il est énorme ;* les trois autres sont des effets et ne s'observent que dans le spectateur : *le plaisir d'intelligence, le plaisir de malice, le plaisir de justice.* Toutefois, le plaisir d'intelligence et le plaisir de justice tiennent intimement à l'essence même du comique et à ce qu'il renferme formellement, tandis que le plaisir de malice semble plus particulièrement tenir à notre nature ; de plus, quant aux plaisirs de justice, s'ils sont intégralement pour nous et dans nous, il ne faut pas omettre les chagrins divers que la justice inflige au personnage et attache au comique même, et qui font d'ailleurs la partie la plus délicate et la plus achevée de notre plaisir ; enfin, de ces trois plaisirs, l'un est pour l'entendement, les deux autres sont plutôt sensibles.

Voilà donc les rapports de dépendance logique bien établis et le caractère propre à chacun des éléments bien déterminé (2).

Mais si nous sommes parvenu à faire ressortir les éléments et la relation des éléments qui se rencontrent dans le comique, notre pensée n'a pas été de mettre cet ensemble en antithèse avec ce que présentent les autres

(1) La particularité que le comique est un fait accroît l'intensité de l'impression causée par son énormité, et cela n'a pas lieu pour le plaisant qui n'est que spirituel et qui demeure à l'état de pure idée.

(2) Ce résumé rétablit assez la distinction, que nous avions dû négliger, de l'objectif et du subjectif.

Digitized by Google

cas plaisants, mais seulement d'étudier avec un soin particulier le cas plaisant le plus utile à l'observation, parce qu'il est le plus complexe et le plus complet.

En effet, peu des choses que nous avons dites lui sont exclusivement propres ; ainsi, certaines facéties ne peuvent-elles pas être énormes et spirituelles? L'esprit ne nous donne-t-il pas des plaisirs intelligents et malicieux? Et pourtant on sent, et on va voir encore mieux, que le comique a une individualité très tranchée.

II

Coup d'œil sur quelques exemples plaisants, considérés en tant qu'ils constituent plus ou moins un fait, et rangés suivant cette particularité.

Le comique nous fournit un point culminant d'où nous allons pouvoir dominer et embrasser du regard toute la matière.

Il nous serait possible de prendre comme base d'une classification une quelconque des six choses que nous avons nommées ; la cause morale, nœud vital du comique, paraîtrait le meilleur caractère à choisir ; mais nous avons reconnu qu'il sera plus simple, plus clair et plus avantageux pour le but que nous nous proposons actuellement, de tout ramener à la particularité qu'il y a ou qu'il n'y a pas un fait, et nous allons voir, dans la série ordonnée par rapport à cette circonstance, chacune des autres propriétés peu à peu apparaître, s'ac-

Digitized by Google

cuser davantage, diminuer, s'évanouir; ces mouvements, la fidélité que certaines propriétés montreront à ne pas se détacher de certaines autres, au contraire l'indépendance réciproque qui se manifestera dans d'autres caractères, nous donneront l'idée la plus juste et la plus intime que nous puissions nous faire de ce qui constitue le fond même de notre sujet.

1° Commençons par les Ménechmes se livrant à une même gesticulation; voilà bien un fait, mais un fait tout pur; il n'y a ni moralité, ni profit: énormité, petit plaisir d'intelligence, rien de plus.

2° Maintenant veuillez vous représenter ceci (l'histoire, qui est véritable, est arrivée il y a quelques soixante ans): un provincial débarqué de la veille à Paris court après une voiture d'arrosage en fonctionnement sur une promenade publique, et crie au conducteur d'une voix essoufflée: « Monsieur, monsieur, votre tonneau fuit! » Nous avons un fait, une action, une erreur énorme, l'élément psychique apparaît; il y a un plaisir assez agréable d'intelligence, un autre passablement vif de malice, et c'est tout: la cause morale et la satisfaction de justice manquent; ce n'est pas encore du comique; on voit bien une petite faute à reprocher au plaisant donneur d'avis, mais elle est si légère! C'est une naïveté tout obligeante, de pure ignorance et surtout sans passion.

3° Poursuivons et prenons la scène de *quiproquo* où Harpagon pense à sa cassette et Valère à sa maîtresse; toutes les conditions du comique se trouvent réunies: un fait, un fait animé et complexe, deux préoccupations passionnées et tout ce qu'un spectateur peut souhaiter.

Digitized by Google

4° Sans que l'élément moral diminue (il augmente au contraire aux dépens de beaucoup de choses), le comique va s'affaiblir si nous arrivons au *Misanthrope;* nous ne pouvons pas faire une étude sur ce chef-d'œuvre, nous voulons simplement indiquer, dans l'ordre d'idées où nous sommes en ce moment, quelques-unes des raisons pour lesquelles Molière manque ici de gaieté; car c'est un point dont ses plus grands admirateurs peuvent difficilement disconvenir. L'intrigue y est trop légère: un sonnet, des conversations, des portraits, une correspondance surprise, est-ce assez pour alimenter et soutenir l'intérêt? Sans doute il y a de la passion, mais cet amour avec son ardeur, sa violence et ses tourments, nous jette dans le drame, et nous ne sommes plus dans la comédie; d'ailleurs la malice est toujours un peu mal à son aise avec Alceste, elle a besoin de regarder de haut et de mépriser quelque peu ceux dont elle rit, et le grand caractère d'Alceste la trouble et lui impose; on ne peut se défendre de le plaindre parce qu'il est malheureux et triste. Les qualités mêmes de la pièce lui nuisent au théâtre; le goût et la réflexion y trouvent des jouissances si délicates et si sérieuses qu'elles ne conviennent guère qu'à la lecture; le débit des acteurs ne laisse pas le loisir d'admirer un style incomparable, la perfection des peintures morales, l'abondance et la justesse des observations; même lorsqu'on sait tous les vers par cœur, la pensée est toujours en retard et elle s'irrite de ne pouvoir sentir assez ce qu'elle ne fait qu'entrevoir. On a dit très heureusement que cette pièce *fait rire dans l'âme:* c'est une critique en même temps qu'un éloge;

Digitized by Google

le *Misanthrope* est, si nous osons le dire, en dehors des conditions du comique vivant; les plaisirs de malignité qu'il nous procure sont trop exquis, trop raffinés, trop littéraires, trop profonds, pour provoquer cette grosse gaieté, ce rire plein dont la scène ne peut pas se passer; le comique y a trop de hauteur, et surtout il n'y a pas assez de corps; c'est plutôt de la satire morale que de la comédie (1).

5° Il nous reste un dernier pas à faire; nous parvenons au plaisant qui n'a plus du tout de fait pour support, c'est-à-dire que nous retrouvons l'*esprit* dont

(1) Notre hardiesse est grande à parler ainsi, et pourtant elle égale à peine notre admiration pour cette maîtresse œuvre; mais nous persistons à penser qu'Alceste, malgré les prodiges de l'art de Molière, n'était pas un sujet de comédie. D'ailleurs il y a trop de renseignements qui nous manquent sur son caractère; nous sommes loin de le connaître à fond; nous voyons bien qu'il a de la vertu et un orgueil immense; mais nous voudrions connaître quelque chose de sa vie antérieure, de son éducation, et surtout savoir ce qu'il croit. Don Juan est un athée, Arnolphe est un chrétien, tous les autres personnages de Molière sont chrétiens aussi ou le peuvent être; mais Alceste? M. Louis Veuillot, un connaisseur, qui possède son Molière et le goûte peut-être plus encore qu'il ne le malmène, a dit fort spirituellement dans son ouvrage de *Molière et Bourdaloue*, qu'Alceste converti deviendrait janséniste; mais avait-il besoin d'être converti? Que de questions se posent auxquelles on ne peut répondre! Une originalité si forte doit avoir des causes profondes; croit-il en Dieu? peut-il y croire, lui qui hait mortellement les hommes? Quelle est sa doctrine religieuse, sociale, politique? Est-ce un scepticisme désespéré qui l'irrite, l'assombrit et lui donne cette humeur furieuse? D'où vient en un mot qu'il a le cœur si malade? Il est impossible qu'un homme comme lui, qui a cette intelligence et cette moralité, n'ait pas réfléchi sur les grands problèmes de la religion et de la philosophie, et ne soit pas arrivé à une conclusion : cette conclusion, si intéressante, si nécessaire à connaître, le spectateur l'ignore; n'est-ce pas là ce qui fait du caractère d'Alceste une énigme indéchiffrable et douloureuse?

Digitized by Google

nous avons cru pouvoir dire que c'est une idée et non un fait; nous allons être obligé de nous occuper encore assez longtemps de l'esprit, à l'effet de perfectionner la notion du plaisant en général et de ses diverses espèces.

III

L'esprit est encore un fait, mais un fait d'une autre nature.

Nous voici devant le défilé le plus étroit et le plus abrupt de toute cette étude; nous en sortirons pourtant et le lecteur avec nous, s'il veut bien montrer un peu de complaisance et de souplesse; mais il faut passer par là, car nous ne savons pas d'autre chemin.

« Monseigneur, disait à un jeune prince son professeur de philosophie, je viens de vous prouver que Dieu existe, je vais maintenant vous prouver qu'il n'existe pas. » Pour nous, nous n'avons pas à détruire véritablement ce que nous nous étions efforcé d'établir, à savoir que l'esprit n'est pas un fait, mais cette proposition doit être expliquée et un peu amendée.

Rien n'est plus aisé et plus simple qu'une conception systématique et qu'une construction purement logique; mais lorsqu'on cherche l'expression fidèle et rigoureuse de la vérité, on éprouve un étrange embarras; plus on examine de près les faits, plus on voit combien est sinueuse la ligne qui veut en tracer exactement le contour et combien est riche et délicate leur

Digitized by Google

concrète complexité; et alors on ne peut plus se contenter de la première vue, qui a été bonne seulement pour guider les premières démarches. Sans doute la vérité ne change pas, et elle ne souffre aucune exception, car ce ne serait plus la vérité, et les exceptions ne sont que les cas qui relèvent d'une loi supérieure; ce sont seulement nos idées et les formules dans lesquelles nous essayons d'emprisonner les lois, qui peuvent être fausses en certaines circonstances, et alors il faut changer nos formules. Plus nous nous tenons en communication attentive avec la réalité, plus nos idées justes se vérifient, se développent, se précisent, s'améliorent, mais en même temps ce progrès nous oblige à rendre sans cesse nos propositions générales plus prudentes et moins brèves.

Or l'esprit est encore un fait, mais un fait moindre et tout autre.

L'esprit, c'est l'auditeur trompé ou trompé à demi et un instant; on a voulu le nier, mais nous en appelons à l'observation; l'auditeur se dit toujours : « Ouais, je viens de l'échapper belle! » ou pour le moins il a eu un moment d'hésitation, et c'est même cette surprise ou cette double impression qui fait le charme et le piquant de l'esprit; la vérité se montre tout à coup à vos yeux sous les livrées de la folie; vous reconnaissez la raison déguisée; il y a comme une courte et vive intrigue à travers laquelle vous arrivez au but.

On a prétendu encore, à l'appui de l'opinion que nous combattons, que si l'auditeur était l'objet d'une tromperie ou d'une tentative de tromperie, il se fâcherait, loin de vouloir rire; mais c'est là encore une er-

Digitized by Google

reur évidente : l'auditeur n'a pas été traité en dupe que l'on berne, mais en homme intelligent et adroit, capable de se tirer d'un piège subtil ; il voit dans la fine partie de cache-cache qui lui est proposée un hommage rendu à sa perspicacité (1).

Ce fait ne ressemble pas du tout au fait du comique : ce dernier est le fait d'un tiers, c'est une erreur complète qu'il a commise et qu'on nous livre.

L'esprit nous fait commettre à nous-mêmes l'erreur ou le semblant d'erreur; tout se passe de l'homme d'esprit à nous, tout s'accomplit dans notre pensée.

(1) Nous ne faisons pas de polémique ou nous en faisons le moins que nous pouvons ; nous cherchons seulement à bien suivre nos idées et à les justifier ; pourtant nous devons signaler qu'on a beaucoup discuté pour savoir si celui qui rit commence par accepter l'erreur pour aller ensuite à la vérité, ou s'il suit le mouvement inverse ; une analyse attentive résout, à notre sens, la question par une distinction, et cette distinction est en correspondance avec la notion de l'esprit et du comique telle que nous l'avons posée. Dans l'esprit, l'auditeur débute ordinairement par quelque duperie ; c'est ce qui est par exemple incontestable dans ces vers déjà cités :

> Comme il était près de donner
> Il survint... un bois...

L'affirmation mensongère, aidée par la construction grammaticale et par le jeu d'un bon débit, veut et doit faire passer l'auditeur par une première impression fausse ; au contraire, pour le comique, le spectateur est d'abord frappé de la sottise ; ce n'est qu'ensuite qu'il découvre les raisons de cette sottise et qu'il sait se placer au point de vue erroné du personnage ; or nous verrons que le plaisir du rire se constitue ou se représente par une série d'oscillations qui se font de la vérité à l'erreur ou réciproquement, et c'est chose assez indifférente, surtout pour le rieur, que de savoir ce qu'il ignore presque toujours, c'est-à-dire le point de départ et la direction de l'oscillation initiale. Toutefois la façon tout opposée dont le phénomène s'engage dans un cas ou dans l'autre n'est peut-être pas sans influence sur les impressions respectivement ressenties ; on peut du moins le conjecturer.

Digitized by Google

On voit donc que l'esprit est une sorte d'*imposture plaisante ou heureuse* pratiquée sur l'auditeur (et voilà par où la notion de l'imposture plaisante ou heureuse doit servir de lien entre l'esprit et le comique); il se joue une petite comédie où l'auditeur a le rôle naïf; l'homme d'esprit lui-même affecte de la bonhomie afin de mieux *attraper* l'auditeur; il se donne pour la première dupe ou prend d'autres airs diversement trompeurs : dans une de ses plus charmantes pages, Saint-Simon nous dépeignant au physique et au moral une femme de beaucoup d'esprit, Mme de Castries, relève ce trait qu'elle *étoit choquée de mille choses d'un ton plaintif qui emportoit la pièce.*

Voilà dans quelle mesure l'esprit donne lieu à un fait, à un fait tout mental; mais ce qui arrive dans notre pensée, n'est-ce pas encore un événement? Seulement ce fait diffère très sensiblement du comique, lequel a un degré bien supérieur de consistance, puisqu'il *s'extériorise* et qu'il se montre à l'état de pleine réalité dans une personne distincte du rieur.

IV

Comparaison entre l'esprit et le comique, au moyen de l'application à l'esprit des cinq éléments constatés dans le comique, la sixième chose (ou le fait) étant maintenant mise hors de cause.

Il est impossible de ne pas reconnaître, quand on descend par l'analyse à une certaine profondeur, que

Digitized by Google

l'esprit et le comique ont un principe commun et une identité de nature, et il était intéressant de constater ce trait de ressemblance comme de préciser en quoi il consiste; mais en remontant à la surface, on voit réapparaître les différences qui existent dans la manière dont s'y manifeste et y est organisé le plaisant.

Ceci étant bien entendu, il y a lieu maintenant et il va nous être plus facile de faire une comparaison exacte de l'esprit et du comique, en recherchant ce qui convient ou ce qui ne convient pas au premier parmi les éléments qui se trouvent dans le second; naturellement nous aboutirons surtout à des différences, mais ce sont ces différences mêmes que nous tenons à montrer.

D'abord l'erreur que produit ou commence à produire l'esprit n'a pas de cause morale; s'il cherchait à exploiter en vous une certaine faiblesse, une passion particulière, et que ce fût par ce moyen qu'il vous abusât, alors vous deviendriez comique; de même, si le mot plaisant naissait de la passion de celui qui parle, celui-ci ne serait plus un homme d'esprit, mais prendrait un rôle comique; de telle sorte que l'esprit pourrait être défini encore une imposture plaisante ou heureuse tentée sans passion sur un auditeur sans passion.

L'esprit ne peut donc employer que des procédés subtils, capables de faire impression sur une personne raisonnable et même avisée; car votre intelligence est libre de toute espèce de trouble, de toute préoccupation passionnée; vous êtes dans le calme du cœur, pour ainsi dire à la température du sang-froid, et

Digitized by Google

même ordinairement dans cet état excité de lucidité particulière que procure le plaisir d'entendre des choses plaisantes. La conséquence de cette première remarque, c'est que l'erreur qu'on peut vous faire accepter à vous-même doit être déliée et fort spécieuse et n'avoir aucune ressemblance avec les bévues de la passion; en effet elle n'aura pas ordinairement l'énormité, et elle demandera pour être reconnue quelque finesse.

Votre intelligence aura donc sa part nécessaire et importante même de collaboration avec l'homme d'esprit; elle devra prestement débrouiller ce qu'il faut entendre dans la phrase astucieuse et trouver le mot de l'énigme; mais les plaisirs de votre intelligence et même son mode d'action sont différents lorsqu'il s'agit de l'esprit, qui est votre erreur, ou lorsqu'il s'agit du comique, qui est l'erreur d'un autre.

D'abord l'esprit se tient presque toujours *in apicibus,* sur des pointes d'aiguille; le plus souvent il s'empare, pour faire son jeu, des rapports les plus légers, les plus frêles, les plus lointains; tantôt il vous montre le point ténu par où les choses différentes se ressemblent, par où les extrêmes se touchent; tantôt, retournant le procédé de démonstration des géomètres, il s'applique à rendre spécieuse l'absurdité. Ici il captera une courte adhésion de votre part, au moyen d'une conformité fallacieuse qui doit faire mieux ressortir la vraie contrariété; là il vous émoustillera par un paradoxe dont la réaction sera aussi prompte que sensée. Mais ce qu'il vous donne à démêler est ordinairement moins saisissable et moins gros que ce qui

Digitized by Google

éclate dans le comique; il vous procure une jouissance moins simple, moins substantielle, moins intéressante; en tout cas, votre intelligence y manœuvre autrement et avec moins d'aisance; elle n'y trouve ni l'induction, ni les mêmes sortes de jugements et de généralisations.

En effet, tout fait extérieur à comprendre, à interpréter, demande une certaine induction, le plus commun et le plus facile de nos actes intellectuels; quand nous entendons un trait spirituel, il faut, au contraire, rentrer en nous-mêmes, discerner ce qui se passe en nous, réfléchir sur notre pensée; or, de même à peu près que l'œil qui voit tout ne se voit pas lui-même, l'attitude la plus favorable pour l'attention et celle qui lui est la plus familière, c'est de se pencher au dehors.

L'induction que nécessite sans cesse le comique n'est presque d'aucun usage pour l'esprit; celui-ci demande ordinairement de l'introspection et souvent de la déduction, opération moins habituelle, moins spontanée et plus subtile que l'induction. Ainsi lisez ce qu'écrivait à une princesse le roi des petits vers, Voltaire :

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge :
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
Les dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

Ici, la déduction à faire est une vraie soustraction.

Digitized by Google

Quant aux jugements, on se rappelle tous ceux que le comique provoque et par lesquels nous parvenons à connaître le personnage ; le mot spirituel, même lorsqu'il nous instruit vraiment, ne nous découvre guère que des rapports qui concernent des choses et des idées.

C'est surtout au point de vue de la généralisation que la différence est sensible. Tout fait comique est nécessairement individuel, mais en même temps il révèle une loi morale et fait rayonner dans notre intelligence toutes ses applications possibles et qui nous touchent de si près ; or, dans beaucoup de cas, le mot spirituel ne convient qu'à une situation unique et se trouve ainsi tout à fait stérile : *Après la pluie vient la pluie,* a dit fort agréablement Mme de Sévigné, sans que ce mot puisse être utilisé autrement que par une citation. Si parfois le mot spirituel peut s'étendre à toute une catégorie, comme par exemple : *Les rivières sont des chemins qui marchent* (1), il faut remarquer que l'idée est générale telle qu'elle a été exprimée, et qu'elle n'a point à être généralisée par une initia-

(1) Cette définition est spirituelle parce qu'elle surprend d'abord et qu'elle contente ensuite. Les rivières ne sont pas des chemins, et, de plus, elles ne marchent nullement ; elles courraient plutôt, comme le dit si bien la périphrase de *cours d'eau.* Il serait souvent curieux de rechercher ce qui, dans la langue ou dans divers antécédents, aurait pu déjà donner l'idée du trait le plus original et le plus vraiment neuf. Les gens d'esprit s'étonneraient du nombre de cas où on pourrait les accuser de plagiat. Il est vrai que plusieurs personnes peuvent, chacune de leur côté, découvrir la même chose. Ainsi, Pascal ne s'est sans doute pas souvenu, mais il aurait pu s'inspirer encore d'une plaisante fantaisie de Rabelais : « Les chemins y cheminent comme animaulx, et (je) vis que les voyaigiers demandoyent où va ce chemin. »

Digitized by Google

tive de notre intelligence. Mais, comme nous ne cherchons pas à faire apparaître des contrastes factices ou exagérés, nous indiquerons un exemple qui semblerait plus embarrassant pour notre distinction : Pascal s'excuse dans le post-scriptum de sa seizième *Provinciale* de n'avoir pas eu le loisir de la faire plus courte ; c'est encore fort spirituel, puisque notre attente est trompée ; mais l'idée qu'il nous donne n'est pas seulement d'une extrême justesse, elle est encore d'une réelle fécondité, puisqu'elle fait voir d'une façon piquante la vertu du travail pour tout abréger et tout simplifier ; il y a là vraiment matière à généralisation ; mais on pourrait faire sentir que cette généralisation ne s'effectue pas de la même façon que quand nous rectifions l'erreur comique, celle dont nous sommes témoins ; on pourrait même encore noter d'autres différences ; qu'il suffise de dire que, par sa nature, l'erreur comique suggère des applications générales, et que ce n'est qu'exceptionnellement que l'esprit a cette chance. Du reste, c'est presque toujours un mérite pour un bon mot, et un mérite trop apprécié de nos plaisantins, que de pouvoir servir souvent.

Après l'intelligence, nous avons traité de la malice ; la malice n'est aucunement excitée par l'esprit chez l'auditeur, du moins dans les exemples que nous venons de donner sous la présente rubrique, et ceci nous sépare nettement du comique. Il est vrai qu'il y a toujours une certaine malice chez l'homme d'esprit, car de quel autre nom appeler l'intention de tromper un peu? Sans doute cette malice peut être très inoffensive, elle

Digitized by Google

peut être flatteuse même, comme dans le madrigal où elle s'ingénie à déguiser une louange qui ne serait pas agréée sans cette forme galante; mais elle n'est jamais absente de l'esprit dans le sens que nous venons d'indiquer; seulement elle est profondément différente de celle qu'éprouve le spectateur d'un fait comique.

Enfin, pour épuiser la liste de nos cinq éléments, constatons d'un simple mot qu'il ne faut demander à l'esprit aucune satisfaction de justice, car il est un pur jeu et n'a rien à faire avec la morale.

Voilà qui va assez bien jusqu'à présent, malheureusement nous n'avons pas fini.

V

Véritables et très ardues difficultés de la distinction de l'esprit et du comique, lorsque l'esprit se met à donner des ridicules, à dramatiser et à créer des fictions. — Chacune de ces trois circonstances rend délicate à faire la part qui revient à l'esprit et celle qui revient au comique.

L'esprit n'est pas toujours bénin et gracieux, il est souvent et le plus souvent caustique; il donne aux gens des ridicules.

Même la raillerie, qui semble ne s'attaquer qu'aux choses, va très souvent toucher quelqu'un, ainsi que nous allons le voir.

Les Romains ont comparé les deux petites tours modernes élevées sur leur Panthéon à des oreilles d'âne :

Digitized by Google

l'épigramme vise évidemment l'architecte restaurateur.

Un bohême définissait des bottes percées, les siennes, des bottes qui ne gardent pas l'eau ; mais, à travers les trous de sa chaussure, on aperçoit la misère du pauvre diable réduit à en faire joyeusement les honneurs.

Voltaire s'amuse à relever les prétendus quiproquos de la nature, et il finit en disant que la fièvre fut mise en nos climats

Et le remède en Amérique.

Cela est plaisant, sans doute, mais ne veut pas se moquer du quinquina.

La plaisanterie impersonnelle, nous voulons dire celle qui ne met personne en cause, en vue directe ou en perspective plus ou moins lointaine, est même plus rare qu'on ne pense.

Or, du moment qu'il y a une personne plus ou moins atteinte par une plaisanterie, il y a un ridicule donné, si léger qu'il soit : ne sommes-nous pas revenus au comique ?

Les difficultés de la distinction ne vont pas être moindres du côté de la forme que celles qu'on vient de voir du côté du fond et de la matière.

Ainsi, qu'on nous lise une scène de Saint-Simon ou bien un de ses portraits, ce sont de saisissantes reproductions ; mais il y a tant de vie et de naturel, le ridicule s'y fait si bien sentir, que nous pensons moins à l'art qu'à la vérité piquante.

De cela au comique, il ne semble plus guère y avoir

Digitized by Google

que la différence d'un fin bas-relief à la ronde-bosse ; un procédé d'une touche légère et même, si l'on veut, un peu sournoise, nous a indiqué tout ce qui, dans d'autres conditions, se développerait avec la puissance du comique à pleins effets. C'est que ce qui nous arrive par les oreilles nous affecte plus languissamment que ce qui frappe nos yeux (1). Horace était dans le vrai, et il ne s'est pas mépris en employant cette agréable figure. Il n'a pas voulu dire que l'un des deux organes est meilleur conducteur des impressions que l'autre ; il veut dire seulement que la parole ne s'adresse qu'à l'intelligence et ne porte que des pensées, tandis que la vue donne des sensations directes, matérielles, entières.

Mais entendez un récit très bien fait ; il n'y a que des mots, et c'est l'œuvre très apparemment personnelle du narrateur; seulement voilà qu'il conte si parfaitement que vous croyez être témoin ; vous voyez ; la parole est cédée aux personnages, et, comme une navette agile, le dialogue court de l'un à l'autre ; vous surprenez même des actions au travers de la trame du discours ; des faits et des mouvements qui se découvrent d'eux-mêmes, sans le secours d'une parenthèse spéciale, c'est le comble de l'art ; rien n'est, en effet, plus heureux :

Comble-moi cette ornière. As-tu fait? — Oui, dit l'homme.
— Or bien, je vais t'aider, dit la voix; prends ton fouet.
— Je l'ai pris... Qu'est ceci? Mon char roule à souhait.

(1) *Segnius irritant animos demissa per aures*
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus...

Digitized by Google

Vous êtes transporté en plein genre dramatique; alors l'esprit, s'il y en a, peut-il être autre chose que du comique?

Lisez encore cette description fine, malicieuse, où la justesse n'exclut pas la pointe d'ironie non plus que l'imposture de quelque exagération, et qui se termine par une sorte de scène dans laquelle on n'entend plus, on ne voit plus que le personnage :

« Vous me demandez les symptômes de cet amour: c'est premièrement une négative vive et prévenante, c'est un air outré d'indifférence qui prouve le contraire, c'est le témoignage des gens qui voient de près, soutenu de la voix publique; c'est une suspension de tout le mouvement de la machine ronde, c'est le relâchement de tous les soins pour vaquer à un seul, c'est une satire perpétuelle contre les vieilles gens amoureux: « Vraiment, il faudroit être bien fou, bien insensé. Quoi! une jeune femme! Voilà une bonne pratique pour moi! Cela me conviendroit fort! » A cela, on répond intérieurement: « Eh bien, oui, tout cela est vrai, mais vous ne laissez pas d'être amoureux. Vous dites vos réflexions, elles sont justes, elles sont vraies, elles font votre tourment, mais vous ne laissez pas d'être amoureux. Vous êtes tout plein de raison, mais l'amour est plus fort que toutes les raisons. Vous êtes malade, vous pleurez, vous enragez, mais vous êtes amoureux... »

Le fil de notre distinction doit-il donc se rompre sous nos doigts?

La confusion, comme on a dû s'en rendre compte, pourrait se produire par trois causes différentes : d'a-

Digitized by Google

bord l'esprit, dont la spécialité propre est de badiner sur des idées et des rapports, peut se prendre à la matière même du comique, à la passion, aux ridicules ; ensuite il peut donner presque l'illusion d'une représentation véritable ; enfin, si le comique est un fait réel, il peut aussi être un fait imaginé ou amplifié, et, dans ce cas, comme il est le produit d'une invention aussi bien que l'esprit, c'est une dernière difficulté pour s'y reconnaître.

Tant que l'esprit n'est qu'un cliquetis d'idées, tant qu'il demeure une agréable agacerie de celui qui parle à celui qui écoute, tant qu'il n'est qu'un tête à tête entre eux deux seuls et que nulle personne étrangère n'y est introduite, en imagination même, pour être offerte en holocauste au ridicule, aucune méprise n'est possible ; mais dès que l'esprit se voue à l'observation morale (c'est même cet esprit qui est le meilleur de tous et le plus solide), comment le séparer alors du comique ? Ils se montrent bien étroitement combinés ; on ne doit pas pour cela renoncer à les séparer l'un de l'autre. Revenons aux exemples analysés tout au début de cette étude (1).

Dans ces quatre exemples, l'esprit était manifestement dirigé contre une cible vivante. Ils conviennent donc bien à notre recherche actuelle.

Le bel esprit est déjà ridicule avant même qu'on se moque de lui, avant que Boufflers nous le fasse voir s'élançant d'un bond véritable à la poursuite du vrai esprit, plus agile que lui ; mais cette imagination est

(1) Page 57 et suivantes.

Digitized by Google

encore plaisante en elle-même, c'est une imposture heureuse qui s'ajoute à la vérité : c'est cet appoint qui est l'esprit.

Le maréchal de Luxembourg est tout déconcerté de sa découverte, mais son étonnement est transformé en une vraie *surprise,* une surprise de guerre ; un accident de terrain est donné pour un accident. Cette malicieuse interprétation qui s'adapte si bien au fait, à l'apparence, c'est l'esprit.

Quand Rome elle-même, toute Rome qu'elle est, nous est montrée comme n'ayant pu obtenir de dispense à l'effet de ne pas tourner, c'est encore la part d'invention et d'esprit.

Enfin, la plaisanterie de Benserade nous fait voir en idée le téméraire M. de Ventadour orné déjà d'une ramure de seigneur Cornélius.

L'esprit se superposant au comique laisse subsister le comique et ne fait que s'y adjoindre pour le faire mieux saillir. Ce qui est ridicule, il le ridiculise encore, et c'est là son office ; il demeure toujours supercherie ; mais comme c'est du plaisant qui vient se mêler à du plaisant, le départ à faire est d'une extrême subtilité : qui aura l'œil assez juste ou assez indiscret pour dire toujours avec sûreté ce que doit à la parure la beauté la plus naturelle, la plus véritable ?

Mais on peut remarquer que l'esprit ayant affaire à un ridicule procède surtout par voie d'analyse, qualifie, colore, décrit d'une plume acérée, commente, explique à sa façon, brode, fait œuvre personnelle, met une empreinte malicieusement visible et travaille toujours plus ou moins le fait brut du comique.

Digitized by Google

L'embarras augmente, il est vrai, quand l'esprit a été assez habile pour dramatiser ; alors il représente bonnement les choses, sans malice apparente : votre pensée qui, tout à l'heure, flottait, hésitante, du perfide narrateur à sa victime, et se partageait entre les deux, ne considère plus que cette dernière ; ce n'est plus une simple imagination, c'est presque un fait.

Dans ce cas, nous oublions tout à fait l'homme d'esprit qui aime tant à se mettre en vue ; nous nous croyons presque au théâtre, où l'image de l'auteur ne s'offre plus à nous que par réflexion et où nous ne voyons plus que le comique. De même à peu près, lorsque nous sommes charmés par la mélodie ou entraînés par l'éloquence, c'est seulement dans les répits de notre émotion et après coup que notre pensée reconnaissante et enthousiasmée va se reporter sur Mozart ou sur Berryer.

Voilà comment l'esprit, qui ne cesse jamais d'être imposture, peut, à la faveur du choix qu'il fait dans ses mordantes fictions et grâce à la perfection de son art, contrefaire le comique et se fondre avec lui ; mais alors même, comme ses moyens les plus heureux n'ont pas la vigueur de la réelle mise en scène, il semble ne pouvoir nous procurer que des jouissances plus discrètes, réservées aux connaisseurs, et ne nous donner que ce qu'on pourrait appeler du *comique de chambre*.

Et pourtant tout ceci n'est pas encore vrai absolument : ainsi, par exemple, sans qu'il soit besoin de l'appareil théâtral, ni même du comique proprement dit, l'esprit, l'esprit tout seul, peut quelquefois, pourvu qu'il s'adresse à un nombreux auditoire, y déchaîner

Digitized by Google

presque aussi bien que le comique toutes les puissances du rire collectif, du plus retentissant *cachinnus;* nous rappelons l'amateur du tableau regardé et gardé.

N'avons-nous pas méconnu ce grand précepte de l'art, qu'il faut abandonner ce qu'on désespère de faire reluire (1)? Mais les recherches qui veulent être exactes n'admettent pas cette prudence et ces désertions, et nous avons résolument abordé les endroits où la lumière ne peut plus pénétrer qu'en divisant, en brisant, en entrecroisant, jusqu'à impatienter les yeux, des rayons de plus en plus déliés, mais toujours émanés d'elle.

Aussi nous croyons qu'on ne s'étonnera plus de la difficulté qu'il y a souvent à distinguer en fait deux choses si différentes : l'esprit qui est toujours finesse, et le comique qui est toujours maladresse ; mais c'est que l'esprit se plaît à reproduire, à orner et même à inventer les désordres des passions.

Nous allons voir pourtant si nous ne pouvons trouver enfin cette clarté qui semble nous fuir.

(1) ... *Et quæ*
Desperat tractata nitescere posse relinquit.
(Horace.)

Digitized by Google

VI

Pour opérer la séparation définitive de l'esprit d'avec le comique, il faut d'abord les considérer en eux-mêmes, et ensuite considérer la faculté qui les produit. — 1° L'esprit et le comique considérés en eux-mêmes et abstraction faite de l'auteur et de la faculté; autant de comique que d'esprit dans *les Provinciales;* beaucoup plus de comique que d'esprit dans *Gil Blas;* presque rien que de l'esprit dans Voltaire.

Il faut en finir une bonne fois avec ces difficultés.

Il semble que nous devons y réussir si nous savons d'abord considérer le plaisant dans ce qu'il est, et ensuite considérer la faculté qui le produit, en ayant bien soin dans chacun de ces deux examens de ne pas permettre à notre pensée de se préoccuper de l'autre.

Dans tout phénomène plaisant il y a toujours deux termes et il y en a quelquefois trois : d'abord la personne qui rit, ensuite ce dont elle rit (personne, chose ou idée); enfin il se peut qu'il y ait un troisième terme, une personne à la malice plus ou moins inventive de laquelle ce divertissement soit dû ; c'est l'intervention de ce troisième terme qui toujours complique et souvent peut troubler notre impression ; en nous servant bien de cette remarque, nous aurons la clef des plus subtiles difficultés d'analyse que présente la matière.

Faisons donc d'abord, autant qu'il se pourra du moins, complète abstraction de ce troisième terme, et prenons le plaisant pour ce qu'il est, dans ce qu'il est, en ignorant s'il a un auteur et quel est cet auteur.

Digitized by Google

La question se simplifie bien alors : l'esprit est toujours une tromperie adroite ; le comique est toujours naïf, soit dans son entière sincérité, soit dans son effort de ruse ; il est toujours dupe ; comment désormais se méprendre dans la distinction, puisqu'on est en possession de deux caractères opposés ?

Revenons, en effet, sur les perplexités que nous avions exprimées plus haut, et voyons si elles ne doivent pas maintenant disparaître tout à fait.

Nous avions dit que *les Provinciales* faisaient souvent hésiter sur le nom à donner au plaisant qui s'y trouve ; actuellement nous avons notre formule : ce qui est fin, c'est de l'esprit ; ce qui est naïf, c'est du comique. Il y a beaucoup d'esprit, parce que Pascal tient la plume sous son nom ou sous un pseudonyme, qu'il garde en conséquence sa personnalité et qu'il emploie directement l'ironie pour malmener ses adversaires ; ainsi, lorsqu'ils l'accusent de calomnie pour avoir parlé d'un soufflet donné à Compiègne par un jésuite, il montre d'abord que la voie de fait est avérée, et qu'on discute seulement pour savoir si le coup porté certainement sur la joue l'a été avec l'arrière-main ou avec l'avant-main, et il conclut que dans tous les cas, d'après la doctrine même de ses contradicteurs, on ne peut rien lui reprocher, parce que c'est au moins un soufflet *probable :* voilà de l'esprit.

Voici du comique : Pascal, dont les premières lettres surtout doivent faire d'arides exposés de doctrine, les fait habilement entrer dans des récits animés et vivants ; il s'y représente comme un jeune homme un peu simple et bien intentionné, avide de connaître le

Digitized by Google

vrai nœud de la grande controverse qui passionne les esprits et les consciences, et de se faire montrer l'abîme d'hérésie qui sépare les jansénistes de leurs adversaires; il reçoit cette confidence d'un docteur orthodoxe, ou autrement dit ennemi de M. Arnaud : « La différence qui est entre nous est si subtile qu'à peine la pouvons-nous marquer nous-mêmes : vous auriez trop de difficulté à l'entendre. »

Dans *Gil Blas*, la distinction va se faire de même et d'une façon peut-être encore plus intéressante pour nous.

Si dans ce chef-d'œuvre la bonhomie et la satire sont si bien fondues et confondues, ce mérite tient surtout à l'heureuse inspiration d'avoir pris la forme autobiographique, et au talent peut-être sans égal avec lequel cette forme aussi difficile qu'excellente est soutenue depuis la première page jusqu'à la dernière. En effet, lorsqu'il s'agit d'aventures plaisantes et que c'est un écrivain spirituel et ingénieux qui a entrepris de les raconter, nous n'avons qu'à nous laisser aller, à lui faire confiance, à sentir la finesse de ses observations et à recevoir toutes les impressions qu'il veut nous donner : nous y goûtons tous nos plaisirs en demeurant à l'état passif (1). Mais si c'est le personnage qui parle, tout change : c'est à contretemps qu'il se réjouit ou qu'il s'afflige, qu'il blâme et qu'il loue; le lecteur se sépare à chaque instant de lui, le contrôle, le contredit, s'érige en observateur éveillé, sagace,

(1) *Passif* relativement parlant, car il est bien clair que lorsque nous ne faisons que *recevoir* nos idées d'un autre, il faut encore bien que nous prenions la peine de les *concevoir*.

Digitized by Google

méfiant; il ne lui fait grâce de rien; le désaccord perpétuel et profond qui existe entre ce qui nous est dit et ce que nous devons nous dire donne à notre intelligence une activité extrême, obligée et pleine de charme; si parfois le personnage se vante de sa perspicacité et montre qu'il a soupçon qu'on le joue, il y a longtemps que, prenant les devants sur lui, nous avions découvert la fraude, et nous voyons une naïveté de plus dans cette tardive et timide conjecture de la dupe; s'il corrige ce qu'il vient de dire, c'est pour dire plus juste et non pour faire le plaisant, et cette rectification qui se produit en toute simplicité se trouve être souvent la plus plaisante du monde.

Voilà une partie de ce qu'on éprouve en lisant ce livre qu'on ne peut se lasser de relire; malgré son ton narratif, c'est une véritable comédie. Aussi n'est-il pas à craindre que le Sage s'y laisse voir en y montrant de l'esprit personnel; bien mieux, Gil Blas, comme s'il voulait imiter cette discrétion et ce bon goût, n'a presque jamais d'esprit, et on n'en pourrait citer que quelques mots assez rares. Quant aux autres personnages, ils n'en manquent pas quand il faut, mais c'est toujours de l'esprit gai, bien venant, tout à eux; n'en donnons qu'un exemple: Scipion, le fidèle Scipion, le grand Scipion, a découvert pour son maître une riche héritière avec une dot de cent mille ducats; il demande à Gil Blas quelle part il entend lui faire pour sa commission, et Gil Blas lui promet vingt mille ducats: « Le ciel en soit loué! s'écrie Scipion dans sa joie; je bornois votre reconnaissance à dix mille; vous êtes une fois plus généreux que moi. »

Digitized by Google

Mais l'esprit n'y apparaît encore que par intervalles, tandis que le comique y est presque continuel; il y a même des scènes qui n'ont rien à redouter d'un rapprochement avec Molière : le repas que se fait offrir l'écornifleur de Pegnaflor, les homélies de l'archevêque de Grenade, l'interrogatoire des domestiques de Samuel Simon, et bien d'autres; nous ne voulons rapporter que deux petits traits comiques qui nous semblent avoir un à-propos particulier pour donner à notre distinction son dernier degré de rigueur et de netteté.

Gil Blas, avons-nous dit, est souvent plaisant, mais ce n'est pas à titre de bel esprit, c'est au contraire presque toujours parce qu'il laisse voir le fond de son cœur, ses illusions, ses faiblesses, ses pensées intimes. Il était à un moment sous-secrétaire d'Etat, et il avoue qu'il ne manquait pas de hauteur; toutefois il fut plus heureux qu'un de ses collègues qui s'attira un jour une cruelle leçon de politesse : un homme s'était présenté vêtu fort simplement; froissé d'un accueil cavalier, il se fit connaître; c'était un grand personnage, et le fonctionnaire mal élevé s'entendit vertement dire son fait, sans qu'aucune excuse pût arrêter l'algarade. On rit beaucoup de la mortification infligée à Calderone, qui pourtant, nous dit Gil Blas, n'en devint pas plus raisonnable; quant à lui qui ne laisse rien passer sans le mettre à profit, voici la conclusion pratique que très sincèrement il tire de cette aventure : « Pour moi je marquai cette chasse-là (1) : je résolus de pren-

(1) Expression empruntée au jeu de paume.

Digitized by Google

dre garde à qui je parlerois dans mes audiences, et de n'être insolent qu'avec des muets. » Claude Bernard lui-même n'aurait pas fait une plus irréprochable application de sa maîtresse règle, qu'il faut scrupuleusement s'abstenir d'affirmer au delà du contenu des expériences.

Presque dans le même temps, Gil Blas se chargea de l'honorable mission de pourvoir aux plaisirs de l'infant d'Espagne; il fut donc voir deux dames vivant dans une modeste et mystérieuse retraite; elles firent d'abord les sévères, et finirent toutefois par consentir à recevoir le prince qui, leur dit-il, aimait beaucoup la musique. L'entrevue eut lieu; nos deux princesses s'acquittèrent fort bien de leur rôle, et l'auguste visiteur ayant prié dona Sirena de chanter : « Elle se rendit de bonne grâce à ces instances, prit un luth *tout accordé,* joua quelques airs tendres... » Ce ne sont que deux mots, deux petits mots dits sans malice ni prétention, et non soulignés bien entendu dans le texte; ils n'en ont que plus de prix comme *révélation* pour nous apprendre les préparatifs secrets de ces sainte-n'y-touche et leur ardent désir de plaire.

Mais il faut ici une analyse plus attentive et plus complète : les mots dont il s'agit sont susceptibles d'être compris de deux façons; on peut les entendre comme nous venons de le faire et n'y voir qu'un trait de fidélité chez un narrateur aussi consciencieux qu'inconscient; on peut aussi les prendre pour une délation intentionnelle, pour une épigramme dont le laconisme et l'air indifférent augmentent la perfidie et l'effet; on est libre de choisir entre ces deux explica-

Digitized by Google

tions; si on préférait la seconde, il y aurait toujours autant de comique revenant aux dames; aucun exemple même ne serait meilleur pour montrer comment l'esprit et le comique peuvent coexister, et comment notre distinction toujours vraie doit alors aboutir non plus à une alternative, mais à un partage délicat et pourtant précis. Dans la première interprétation que nous aimons mieux, on ne découvrira plus du tout d'esprit, mais on aura deux effets comiques cumulés, la naïveté de l'historien qui trahit sans y prendre garde une imposture si bien ménagée.

On a beau se faire la promesse de mettre en complet oubli l'auteur, des choses si fines rappellent presque invinciblement l'art qui a su les trouver; et cependant dans ces deux derniers exemples il n'y a que du comique; mais le comique n'est-il pas au-dessus de l'esprit (1)?

(1) N'est-ce pas chose assez risquée que de dire qu'il n'y a pas beaucoup d'esprit dans Gil Blas? Sans doute en le disant nous sommes dans la logique de nos définitions et de nos distinctions, mais sommes-nous encore dans la vérité et ne choquons-nous pas le sentiment commun? Gil Blas étant une de nos lectures favorites et une de nos grandes admirations, nous n'avons pas peur de ne pas lui rendre pleine justice, et il va nous suffire de nous bien expliquer pour dissiper tout malentendu. En tant que l'esprit s'oppose au comique, l'œuvre de le Sage donne à goûter beaucoup plus de comique que d'esprit, et sur ce point on n'aura pas de peine à être d'accord avec nous. Mais voici où notre pensée demande à être soigneusement comprise: nous avons distingué l'esprit-faculté et l'esprit-produit; or nous ne prétendons certes pas que le Sage ne fasse sans cesse admirer les charmantes qualités d'un écrivain souple, varié, tout à fait exquis dans son naturel, et ce que le duc de Lerme dit du style de son nouveau secrétaire, qu'il est *léger et enjoué*, convient en perfection au style de l'ouvrage lui-même. Mais nous avons voulu signaler que l'esprit-produit, celui que par excellence nous avons appelé l'esprit, ne s'y rencontre qu'assez peu, et ce n'est

Digitized by Google

Quant à Voltaire, nous ne tenterons pas de prouver qu'il a de l'esprit; personne au monde n'en a eu autant que lui; il en a même plus que ses personnages, et il en a tant qu'il reste à peine de la place pour le comique (1).

VII

2° Faculté qui produit le plaisant considérée en elle-même. — On peut donner le nom unique d'*imagination plaisante* à la faculté qui produit toute espèce de plaisant, mais elle n'en sera pas moins différente, suivant la nature des produits qu'elle donne. — Verve comique, génie comique.

Nous ne nous opposerons pas à ce qu'on appelle du même nom d'*imagination plaisante* la faculté d'où Benserade a tiré sa facétie et Molière son *Misan-*

même pas un petit mérite pour un livre que de savoir si vivement plaire sans avoir eu besoin de cette sorte de paillettes brillantes. « C'est là, dira-t-on peut-être, savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin ; » il est toujours facile de railler, mais pour déliées que soient nos observations, surtout la dernière, elles n'en sont pas moins justes et vraies.

(1) Ce qui caractérise les romans de Voltaire et ce qui les fait contraster surtout avec *Gil Blas*, c'est le ton ironique; sans l'employer jamais, le Sage répand une gaieté franche et bonne, toujours saine, même lorsqu'il peint le désordre, et profondément différente de la gaieté fausse, du sourire sec et triste que provoque le scepticisme moral; et vous allez jusqu'à la dernière page du livre sans avoir rencontré un seul mot qui trouble votre heureuse impression; mais là se trouve cette phrase finale: « Pour comble de satisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfants, dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours, et *dont je crois pieusement être le père*, » trait détestable, auquel rien dans le récit ne donne même prétexte et qu'il était si facile de ne pas ajouter, tache unique et d'autant plus choquante dans un livre d'un goût si pur.

Digitized by Google

thrope ; tous les deux avaient le même but de faire rire, et c'est même Benserade qui y a le mieux réussi.

A certains égards, cette dénomination unique aurait quelque chose de fondé.

En effet, au point de vue de l'homme faisant œuvre d'artiste, tout ce qu'il crée de plaisant est une *imposture plaisante ou heureuse ;* ainsi, ce nom convient également à toutes les conceptions suivantes :

Le calembour ;

Le trait spirituel qui amuse un auditeur ;

La mystification plus forte dont un auditeur est vraiment la dupe ;

Une anecdote piquante ;

Une situation bien trouvée ;

Une intrigue divertissante, féconde en incidents, où ce n'est plus l'auditeur, mais les personnages qui sont joués, circonvenus, mystifiés ;

L'invention du comique naïf des beaux rêves de Perrette, dans la fable de la *Laitière et du Pot au lait ;*

L'invention du comique d'imposture, si excellent et si parfait, du Loup cherchant querelle à l'Agneau ;

L'invention du caractère de Chrysale ;

L'invention du sujet des *Femmes savantes* et sa mise à exécution.

Par une gradation continue, on passe du marquis de Bièvre jusqu'à Molière.

Sans doute, il y a quelque différence entre toutes ces productions ; mais laissons de côté la valeur et le mérite, et indiquons la différence fondamentale.

L'esprit ne joue, ne jongle et ne badine qu'avec

Digitized by Google

des idées ou avec l'expression d'idées; le comique se prend toujours à la passion. Pour trouver ses effets, l'homme d'esprit n'a pas besoin d'aller plus avant que la région générale de l'entendement où se perçoivent et se combinent les rapports des choses, et où tout pour tout le monde est pareil et uniforme ; il faut que le poète comique ait une tout autre pénétration; il doit savoir descendre jusqu'à cette région plus particulière, plus intérieure, plus profonde, où la sensibilité de chacun palpite à sa façon, où les passions engendrent leurs troubles, où les intérêts et les émotions altèrent diversement et corrompent les idées; il doit même, surtout pour le comique d'imposture, s'introduire dans le laboratoire mystérieux où les motifs sont triés et pesés avant l'action, où s'accomplit le travail si compliqué et pourtant si rapide, si obscur et pourtant si rigoureusement logique, qui prépare et qui forme nos volontés, et dont il n'y a, la plupart du temps, que le résultat final qui tombe sous le regard de notre conscience. L'homme d'esprit a seulement à tromper, à surprendre l'intelligence de son auditeur, et il peut être agréablement superficiel ; l'autre doit avoir assez observé et assez réfléchi pour s'être rendu capable d'inventer des erreurs morales dans lesquelles sont en jeu toutes les forces vives d'une âme, et de communiquer la vie à un personnage qui nous fasse voir ces erreurs : il nous livre une victime humaine.

En un mot, la faculté qui trouve l'esprit est pure imagination ; celle qui trouve le comique est une imagination alliée à une profonde observation morale, et son suprême effort, son triomphe, c'est de réaliser

Digitized by Google

une conception plaisante dans un être créé à l'image parfaite de l'humanité, doué d'une personnalité, ayant ses passions à lui, ses idées, même son libre arbitre.

Ainsi nous séparons bien l'esprit (faculté) qui ne produit que le plaisant d'idées, et le don d'inventer le comique ou plaisant moral.

On appelle assez volontiers ce dernier don la verve comique ; mais que faut-il entendre au juste par cette verve ? L'attribuera-t-on à Molière, pour le louer ? Non, ce qu'il a, c'est le génie comique, ou, autrement dit, le génie de l'observation morale, avec un art de mise en scène égal à sa science de moraliste.

La verve comique nous semble plutôt correspondre au simple talent, au talent dans le genre de la comédie ; elle est entrain, chaleur, imagination facile, abondante, joyeuse, exploitant avec succès les situations, les faisant naître par des incidents utiles, agréables, assortis, ingénieuse et fertile dans ses impostures plaisantes ayant plus ou moins de valeur morale, mais faisant toujours partie intégrante et vivante d'une action. Cette verve heureuse est bien loin du génie, mais elle est bien supérieure au simple esprit ; l'homme qui n'a que de l'esprit et qui fait des pièces de théâtre jette directement dans la salle ses bons mots ; il traite les spectateurs comme s'ils étaient un auditoire à lui et comme si leurs émotions et leur hilarité devaient être autre chose que le contre-coup de ce que font et de ce que sentent les personnages (1).

(1) Bacon a parlé des vérités qui ne nous arrivent que par rayons réfractés ; cette belle image serait très heureusement employée pour caractérise

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, laissons le champ libre à la discussion sur les mots, dont le sens est d'ailleurs assez élastique et dont l'application comporte beaucoup de latitude légitime ; nous n'avons ici, comme partout, prétendu distinguer que des choses, sous quelque nom qu'on les veuille désigner, et ces choses sont différentes par leur caractère et leur nature.

Enfin, pour clore l'examen qui vient de nous occuper encore si longtemps, mais pour la dernière fois, nous dirons, ou plutôt nous répèterons avec une confiance désormais justifiée et avec la certitude d'être bien entendu à cette heure, que l'esprit (produit) n'est qu'un *concept* (1) et que le comique est un fait réel ou l'imitation que l'art nous donne d'un fait réel.

VIII

Examen d'une division qui a été proposée : le plaisant volontaire et le plaisant involontaire.

On a proposé de distinguer le plaisant volontaire et le plaisant involontaire.

Cette division se présente avec une apparence de clarté et de simplicité ; elle semble correspondre à la finesse et à la sottise, c'est-à-dire à l'esprit et au comique.

la manière dont il faut que l'auteur dramatique se mette en communication avec nous.

(1) La langue italienne nous donne raison en appelant les traits d'esprit des *concetti*.

Digitized by Google

Ainsi, à ce point de vue, apparaîtrait une très légitime opposition entre les deux exemples suivants, qui ont leur trait de ressemblance (l'imitation plaisante de la chose en question) :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Ceci est spirituel, car Boileau se fait un jeu, en formulant la règle même et sans y contrevenir, de frapper notre oreille d'une cacophonie presque semblable à celle des vrais hiatus, dont il nous inculquera d'autant mieux la peur qu'il nous en aura fait sentir la dureté.

Au contraire, nous avons du comique dans ces deux vers de Philaminte :

J'aime *superbement* et *magnifiquement*.
Ces deux adverbes joints font admirablement

On ne peut plus naïvement ni plus dignement louer des sottises qu'en les louant dans leur propre style (1).

Mais, à l'examiner de près, cette division ne tient pas tout ce qu'elle semble promettre.

D'abord, elle peut être mise dans l'embarras si celui qui brigue le rire par une gentillesse fait rire autrement ou plus qu'il ne voulait : il tomberait, à un moment difficile à marquer, d'une classe dans l'autre.

Un autre inconvénient plus grave, c'est que la division serait arbitraire et ambiguë, en ce sens que le

(1) A comparer encore, dans la *Métromanie*, cette coupe si heureuse :

Monsieur, la poésie a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

Digitized by Google

même mot serait rangé différemment suivant l'intention présumée.

Sans doute, il y a des cas où aucune hésitation n'est possible : ainsi, à la soutenance d'une thèse de théologie sur saint Cyrille d'Alexandrie, un examinateur, aujourd'hui éminent et célèbre prélat, dit à l'aspirant docteur : « Nous ne sommes pas à la Faculté des lettres, mais c'est notre voisine ; si nous ne pouvons prétendre à la perfection de son bien dire, il y a toutefois des négligences que nous ne pouvons nous permettre. Par exemple, à votre page..., je lis : « Saint Cyrille eut « de sa sœur un neveu nommé Damas. »

Mais souvent on peut douter si un mot est dit avec ingénuité ou avec une arrière-pensée malicieuse. Sosie ne se trompe guère dans sa plainte :

> Tous mes discours sont des sottises
> Partant d'un homme sans éclat.
> Ce seroient paroles exquises
> Si c'étoit un grand qui parlât.

Il aurait été tout à fait dans la vérité s'il avait opposé l'homme d'esprit au niais et signalé la prévention qui alors transforme gratuitement en mots heureux de pures inepties, sauf réciprocité.

Cette difficulté n'est rien encore.

Voici une bonne naïveté, perfidement racontée ; qu'en ferons-nous ? Dans quelle catégorie sera-t-elle placée ?

A la rigueur, il ne faudrait mettre dans le plaisant involontaire que les simplicités dites par MM. de la Palisse eux-mêmes et le comique pris vraiment sur le

Digitized by Google

fait ; car tout comique, même le comique d'imposture, appartient de droit au genre involontaire ; si le personnage a très sciemment, et par un acte de sa volonté, cherché à nous induire en erreur, c'est tout à fait contre son gré qu'il a été plaisant.

Mais, sous un autre rapport, le poète comique, comme l'homme d'esprit, est un imposteur aimable qui fait valoir ou qui invente des naïvetés, et son succès n'est pas involontaire lorsqu'il contrefait avec bonheur les produits spontanés de la passion ; de telle sorte que, par ce nouveau côté, tout le comique de la scène pourrait rentrer dans le plaisant volontaire.

Voilà comment cette division est précaire et équivoque ; elle est surtout trop superficielle pour effleurer la partie vive de notre sujet et pour nous donner aucune indication vraiment utile ; elle a, particulièrement à notre point de vue, le tort de compromettre et de rendre très difficile à faire la distinction fort importante du comique naïf et du comique d'imposture ; en un mot, elle ne sert pas à grand'chose, si ce n'est peut-être à expliquer pourquoi les conteurs et les almanachs mettent pêle-mêle l'esprit et le comique, ce qui est fin et ce qui ne l'est pas du tout, ce que la passion produit et ce que la malice invente, et, brochant sur le tout, force niaiseries.

Digitized by Google

IX

Plaisant qui n'est ni l'esprit ni le comique. — Plaisant naturel ou autrement dit existant sans le fait de l'homme.

Nous avons étudié deux principaux types du plaisant ; y en a-t-il d'autres ? Oui, sans doute, et nous l'avions déjà dit.

L'esprit et le comique ne contiennent que les meilleurs des cas plaisants ; il y en a d'autres fort nombreux qui constitueront, si l'on veut, le plaisant innommé. Ainsi, dans le voisinage de l'esprit, on trouve les bons mots qui ne sont pas bons, et les mots vraiment plaisants mais sans intention ni passion, comme les mots heureux des enfants (s'il y avait de la passion, ce serait de la naïveté comique) ; au-dessous du comique, et cherchant en vain à s'élever jusqu'à lui, se voient les combinaisons étranges et les rencontres accidentelles qui font rire sans qu'aucun élément moral se dégage du plaisant.

Ce qui est purement matériel peut néanmoins avoir une valeur comique, s'il peint l'âme ; ainsi, le bégayement d'un fourbe comme le cardinal Dubois, d'un niais comme Bridoison, d'un homme embarrassé, qui a *l'air de manger des pois chauds,* comme disait la Rochefoucauld ; la robe de chambre à grands ramages de M. Jourdain, la toilette de paon endimanché de Bélise, etc., ces traits accessoires accentuent mieux les

Digitized by Google

caractères et ne sont pas de la charge, quoiqu'ils puissent offrir des tentations dangereuses.

Nous venons de mentionner les rencontres accidentelles ; en effet, en dehors de ce que l'on peut commettre de bévues ou imaginer d'erreurs, il y a des faits naturels qui doivent être qualifiés de plaisants ; mais, quelque naturels qu'on les suppose, il faudra toujours, bien entendu, que l'homme soit là pour les interpréter et en rire.

Nous ne citerons que deux exemples, puisqu'aussi bien nous sortons de notre sujet tel que nous l'avons circonscrit.

Le hasard nous fait voir à côté l'une de l'autre une personne très grande et une personne très petite : il pourra se produire un effet de rire ; pourquoi ? C'est que nous sommes habitués à juger des choses moins parce qu'elles sont en elles-mêmes que par leurs différences entre elles. Dans la circonstance supposée, la personne grande paraîtra donc vraiment plus grande qu'elle n'est, et la personne petite plus petite ; sans ce rapprochement, chacune eût été comparée seulement au type de la taille normale et eût été estimée à sa vraie mesure ; la présence des deux extrêmes supprime ce terme moyen, purement idéal, pour le remplacer par les deux termes tout visibles, qui deviennent l'un pour l'autre l'instrument d'une appréciation fautive et exagérée ; on peut donc signaler ici un genre de tromperie ou d'erreur, puisqu'il y a une illusion certaine.

A une table de whist, cinq fois de suite, un as a été la retourne ; si, à la sixième donne, les joueurs, dans

Digitized by Google

l'attente, voient encore arriver un as, il peut y avoir des éclats de rire ; c'est qu'il y a un désordre apparent : la constance et le système se montrent dans ce qui doit avoir pour loi l'irrégularité et le changement.

Tous les autres cas de plaisant naturel ou accidentel que nous avons pu observer et que nous ne rapporterons pas se résolvent toujours semblablement dans une certaine idée de désordre plus ou moins facile à formuler.

X

Conclusion générale. — 1° Description du plaisir causé par le plaisant, ou côté subjectif du problème. — Coup d'œil jeté incidemment sur le beau, pour comparer les effets psychiques qu'il produit avec ceux que produit le plaisant. — 2° Ce qu'est le plaisant considéré en lui-même, ou côté objectif du problème. — Le plaisant est un désordre. — Ce désordre doit satisfaire à deux conditions, l'une négative, l'autre positive. — Comment on doit, en dernière analyse, définir le plaisant, et comment on doit caractériser et classer ses trois espèces principales.

De tout ce que nous avons dit et vu jusqu'ici, il résulte que le plaisant consiste essentiellement et toujours dans un certain désordre.

L'ordre se décompose en bien des espèces d'ordres : l'ordre physique, l'ordre moral, l'ordre rationnel, l'ordre esthétique, les ordres tout contingents de la coutume, du langage, de la mode...

Tout ce qui choque l'ordre nous choque ; le phéno-

Digitized by Google

mène se produit même dans les plus petites choses qui viennent interrompre les habitudes individuelles de nos pensées, de notre imagination, de nos sens.

Le choc n'est pas toujours agréable ; il ne peut l'être que s'il n'éveille aucun chagrin direct ou aucune sympathie attristante.

Même non désagréable, le choc peut être indifférent, et il le sera s'il n'est suivi d'aucune idée intéressante, d'aucun sentiment particulier.

Ici encore, nous devons craindre de nous livrer au vain exercice de mettre des mots à la place d'autres mots (1) ; nous savons les limites infranchissables de toute explication, et nous n'oublions pas qu'il serait impossible de faire comprendre le rire à celui qui n'aurait jamais ri. Une sensation, un sentiment ne peut être réduit à une pure idée, puisque c'est autre chose. Veut-on se figurer ce que produirait sur un aveugle-né un cours d'optique ? L'élève serait obligé de faire un continuel acte de foi ; il aurait seulement affaire à des abstractions et à des symboles ; il pourrait cependant saisir les lois ; mais si un jour quelqu'un de ces miracles qui font bénir l'art des oculistes lui donnait la vue, il ne reconnaîtrait rien de ce qu'on lui a enseigné, et il lui faudrait bien du temps et une longue expérience personnelle pour être à même de se servir un

(1) Un des plus grands, un des plus fréquents dangers de l'esthétique, c'est le *truisme*, et les expressions savantes, abstraites et entortillées n'empêchent pas de le reconnaître encore assez facilement ; les maîtres seuls évitent cet écueil et, en le fuyant, savent néanmoins demeurer toujours en vue du bon sens, c'est-à-dire qu'ils ne vont pas se jeter à l'opposite dans les brouillards, dans le paradoxe ou la subtilité des systèmes.

Digitized by Google

peu de sa science acquise dans les ténèbres. La première condition pour qu'un sentiment soit connu, c'est qu'il ait été éprouvé, qu'il ait passé à travers notre sensibilité; sans cela, notre intelligence n'a aucune prise sur lui.

Heureusement, nous avons tous ri ; il s'agit seulement de bien observer les éléments et les circonstances de notre émotion.

Or nous n'avons jamais ri du rire de l'intelligence (car nous trouverons le rire de pure sensibilité) sans avoir perçu l'idée d'un désordre.

Prenons l'exemple du comique, puisque c'est l'espèce supérieure.

On se rappelle comme nous avons insisté sur ce que le fait comique a d'énorme et sur ce qu'il a de richement, de diversement suggestif; nous avons constaté qu'il est plaisant à proportion qu'il est absolument erroné et relativement vrai, qu'il est plausible, raisonné et déraisonnable, absurde et naturel, intolérable et décevant; c'est dans la pénétration des causes multiples, variées, puissantes, tirées de la nature des choses, tirées surtout de notre nature, et faisant de cette erreur une erreur possible, acceptable, facile à commettre autant qu'à comprendre, une erreur *humaine*, en un mot, c'est en cela que se trouve le principe légitime de notre gaieté.

Mais tâchons d'analyser plus précisément ce qui se passe en nous.

Le rire que provoque le comique est un plaisir, mais quel est ce plaisir? C'est une étincelle passagère, trompeuse peut-être, mais une étincelle de bonheur.

Digitized by Google

Le bonheur est dans le développement complet de nos forces physiques et morales; c'est notre ordre à nous.

Le bonheur complet est irréalisable, parce que d'abord aucune de nos facultés n'arrive jamais à se déployer avec une plénitude absolue, et qu'ensuite plusieurs de ces facultés, vu leur nature antipathique, répugnent à s'épanouir à la fois; mais il y a une hiérarchie d'importance et de noblesse entre elles, et nous approchons d'autant plus du bonheur qu'il y a une qualité plus élevée et une somme plus grande dans notre activité en jeu. Tout le monde semble d'accord sur ce point (1); il n'y a de dissidence que sur la prééminence et le rang de certaines facultés, et principalement sur la destinée de l'homme, qui doit, en effet, décider de tout.

Il faut donc examiner l'activité intellectuelle et morale que suscite le comique; c'est cette activité qui manifeste et qui mesure notre jouissance.

Le comique met notre intelligence en mouvement de toutes les façons que nous avons dites; il émeut aussi notre sensibilité doublement.

Notre intelligence y trouve des satisfactions assez abondantes; notre malice de très vives, mais c'est un

(1) On est d'accord ou à peu près, car quel est le point de doctrine qui n'ait ses controverses ou qui, pour le moins, ne présente des nuances? La théologie surtout pourrait faire des réserves; mais si elle n'admet pas rigoureusement ce que nous venons de dire, puisqu'elle place le bonheur de l'homme dans la possession même de son objet, il faut ne pas oublier qu'elle tend toujours à considérer l'homme en dehors des conditions de la vie actuelle.

Digitized by Google

instinct peu relevé; notre conscience d'assez appréciables.

Tel est le bilan de nos diverses impressions qui se traduisent par le rire, et nous notons l'intensité comme le mérite de chacune d'elles.

Mais on jugerait mal du phénomène si l'on n'y signalait deux particularités importantes : c'est qu'il est court et que, par conséquent, la surexcitation doit être d'autant plus aiguë et sensible ; et surtout le phénomène est un conflit de forces contraires qui le redoublent et le renouvellent sans cesse tant qu'il dure.

D'abord, il y a conflit dans l'intelligence par la contrariété de deux idées mal jointes ; le contraste se montre continuellement à notre pensée, qui ne se lasse pas, d'un mouvement rapide, de passer d'un des extrêmes à l'autre.

Concurremment, un autre conflit a lieu dans notre sensibilité : notre malice se délecte pendant que notre conscience applaudit ; ce sont deux sentiments, l'un cruel, l'autre pur, tous deux agréables différemment, qui nous agitent et nous renvoient de l'un à l'autre.

La nature plaisante et déplaisante du même fait (1) jette notre âme dans un état doucement violent, contradictoire, d'une mobilité extrême entre les deux termes opposés : la succession, la variété, la vitesse de ces oscillations, leur rythme particulièrement anti-

(1) On a comparé avec assez de bonheur l'effet du plaisant au chatouillement, cette sensation ambiguë qui ne sait si elle est peine ou plaisir ; dans le comique, il y a du bien et du mal, et c'est cette lutte qui constitue le plaisir du rire.

Digitized by Google

thétique (1), l'afflux au même moment de tant d'idées et d'affections qui se mêlent, se pressent et se heurtent, tout cela exalte la vivacité du plaisir (2).

(1) En parlant ainsi, nous nous référons à la théorie produite ou généralisée avec autant d'ampleur que de science et de finesse par M. Herbert Spencer : le *rythme du mouvement*. (Voir ses *Premiers Principes*, IIe partie, chapitre x.) Sa théorie peut se résumer de la façon suivante : dans toute l'étendue de la nature la force n'agit que par vibrations, ondulations, oscillations; tous les mouvements ont un rythme; spécialement en ce qui touche la psychologie, les états de conscience qui semblent persistants et homogènes ne sont ni homogènes ni persistants; un examen attentif montre qu'un état mental en apparence continu est en réalité coupé par des intervalles, traversé par un certain nombre d'états moins saillants dans lesquels d'autres sensations se présentent rapidement et disparaissent, et que ce qu'on croirait une unité est une série de petites périodes qui ont leur loi; un changement continuel est nécessaire, car si la conscience demeurait quelque temps dans le même état, il n'y aurait plus de pensée pendant tout ce temps, c'est-à-dire plus de conscience; le sentiment qui paraît le plus uniforme se décompose donc en parties successives où l'on voit une intensité croissante et décroissante, et aussi des ondes de courants divergents. La physiologie confirme cette analyse directe : une décharge continue sur un nerf ne fait pas contracter le muscle; il faut une décharge interrompue et une succession de petits coups. Si nous appliquons ces vues à notre matière, nous remarquerons ce qui caractérise l'émotion du plaisant : elle ne présente pas des accroissements et des diminutions avec des intermittences, comme les autres émotions; chacune des petites périodes dont elle se constitue présente la rencontre de sentiments contraires et des mouvements en sens opposés : voilà ce qui fait le rythme propre de cette émotion et ce qui lui donne son acuité.

Si le procédé graphique, employé aujourd'hui pour représenter le mouvement et la suite des phénomènes, pouvait être appliqué au plaisant, il semble que l'on obtendrait, au lieu de courbes à inflexions plus ou moins douces et plus ou moins variées, des zigzags symétriques extrêmement pointus.

(2) Nous croyons nous souvenir que lorsque nous avons écrit pour la première fois cette analyse descriptive nous avions déjà lu le livre de Léon Dumont sur *les Causes du rire*; nous ne voudrions pas nous exposer au reproche d'avoir profité des idées d'un autre sans le dire; en tout cas, en se

Digitized by Google

A partir du comique, on peut descendre jusqu'aux dernières facéties, et l'on verra décroître sinon l'énergie de l'expression phénoménale, du moins la qualité du plaisir, à mesure que notre raison et les meilleures parties de notre sensibilité y seront moins engagées.

Il paraîtrait manquer quelque chose à cette description, si nous ne la complétions par ce que va nous montrer un regard jeté sur l'esthétique ordinaire, c'est-à-dire sur l'esthétique du beau, seul hémisphère de l'art où resplendisse l'idéal.

Tout est contraste entre ce que produit le beau dans nos âmes et ce que produit le plaisant ; nous n'avons pas à faire ce parallèle, puisque nous ne nous occupons que du plaisant (1) ; pourtant, quelques-unes de ces différences doivent être marquées. M. Ch. Lévêque a su analyser avec une rare sagacité et d'une façon aussi méthodique qu'approfondie les effets psychiques du beau ; sans pouvoir le suivre dans ce travail étendu

reportant à ce livre, on se rendra facilement compte de ce qu'il peut y avoir de commun entre lui et nous et de ce qu'il y a aussi de différent. Si cet habile psychologue a signalé justement le conflit qui est dans le plaisant, il n'a guère fait voir que la matérialité de ce conflit ; il n'a point analysé les divers effets sur nos diverses facultés, ni les causes rationnelles. En négligeant la partie philosophique, morale et esthétique du phénomène et du problème, c'est-à-dire la partie la plus importante, et en s'attachant presque exclusivement au fait brutal de la surprise et à la seule dissimilarité des deux idées coïncidentes, il s'est mis hors d'état, dans sa théorie, d'établir la moindre différence entre la plus inepte bouffonnerie et le comique le plus profond.

M. H. Spencer, en faisant la physiologie du rire, a, moins encore que L. Dumont, fait de psychologie. (Voir à l'Appendice.)

(1) On peut d'ailleurs se référer à notre Introduction, où le nécessaire a été dit sur cette comparaison.

Digitized by Google

et délicat, où la précision scientifique s'est imprégnée, sans y rien perdre, d'une vraie sensibilité d'artiste, nous signalerons ces trois points, qui nous fournissent les oppositions les plus intéressantes : 1° les belles choses font entrevoir à notre intelligence un idéal vers lequel elles nous élèvent ; le comique, manquant d'idéal, ne peut nous attirer vers les régions supérieures ; au contraire, il nous arrête dans la contemplation de ce qui est mesquin, répréhensible, condamnable ; 2° le beau soulève dans notre âme un mouvement à la fois délicieux et affectueux ; le comique nous procure un sentiment agréable plutôt que délicieux, et surtout ce sentiment est antipathique ; 3° enfin, le beau provoque une exaltation généreuse, féconde et imitatrice, tandis que le comique ne nous est présenté que pour nous ôter toute envie de lui ressembler, et il y réussit toujours, au moins sur le moment (1).

(1) Est-il besoin, après tout ce que nous avons dit, de prémunir le lecteur contre une confusion qui a été faite plus d'une fois ? On peut et on doit admirer Molière, son génie et son art ; mais c'est tout le contraire de l'admiration que font éprouver ses personnages eux-mêmes ; on dira même que ses pièces sont *belles*, mais leur beauté ou, pour mieux parler, leur mérite, consiste justement en ce que Trissotin, Bélise, etc..., sont ridicules et comiques.

Ce qui semble plus utile, c'est de ne jamais laisser oublier un instant combien le beau et le plaisant sont différents dans leur nature et dans leur mode d'agir ; la vue de tout ce qui est beau d'une façon quelconque et dans quelque genre que ce soit, est bonne, saine, morale, puisqu'elle élève les cœurs ; mais si, en fait de beau, le choix est, pour ainsi dire, indifférent, ou du moins s'il n'y a lieu à considérer que la somme de beauté que chaque objet renferme, il importe, au contraire, de bien prendre garde au plaisant, lequel ne doit être recherché qu'avec discrétion, et ne mérite d'être goûté que moyennant qu'il satisfasse à de sévères exigences. Seuls les sots ne voient ni différences ni catégories parmi les choses qui sont risibles, et

Digitized by Google

Digitized by Google

notre sens la plus juste et la plus satisfaisante; mais si elle est métaphysiquement vraie, il faut avouer qu'elle demeure un peu dans le vague. Quand les chimistes viennent nous dire et nous faire voir que le sucre, l'alcool et l'amidon présentent, sauf la proportion très légèrement différente, la même composition élémentaire, ils peuvent nous dire une chose intéressante et peut-être nouvelle pour nous; mais s'ils croient devoir s'en tenir là, ils ne nous auront pas appris grand'chose sur ce que sont ces trois corps.

Sans doute une définition, même la meilleure, ne peut jamais se promettre de renfermer dans sa concision forcée, une notion complète de l'objet défini, et encore moins d'équivaloir à un traité sur la matière; mais elle est déjà fort utile quand elle donne des choses un signalement qui les fait sinon bien connaître, du moins bien reconnaître; toutefois ce n'est pas encore assez; elle doit être aussi pleine, aussi substantielle, aussi *compréhensive* que possible, et c'est dans ce sens et vers ce but que nous allons faire effort, en empruntant aux définitions scolastiques leur procédé de détermination *par le genre prochain et la différence spécifique* (1).

(1) *Le genre prochain* des choses que l'on veut définir correspond assez à ce qu'est en arithmétique le plus *petit nombre divisible* par les divers nombres que l'on considère; la *différence* ou *caractère spécifique*, pour continuer le parallèle, serait le plus grand commun diviseur de ces mêmes nombres; la connaissance du plus bas multiple et du plus haut facteur de divers nombres détermine ces nombres et les détermine, ou peu s'en faut, à la façon même de notre définition. — On doit remarquer qu'il y a deux sortes de comparaisons : celle qui n'aboutit qu'à une métaphore, et celle qui réellement généralise et identifie; la première, au point de vue scientifique

Digitized by Google

Le *genre prochain* auquel appartient le plaisant, c'est le désordre (1); tous nos exemples ont justifié cette affirmation. La seule objection qui pourrait se produire, ce serait qu'il y a au théâtre des plaisirs qui ressemblent à ceux du plaisant, sans qu'il se montre aucun désordre; et comme preuve à l'appui on pourrait citer ce début de scène où deux personnes qui ne se sont pas vues depuis fort longtemps se reconnaissent après quelque hésitation :

ARNOLPHE

... Que vois-je? Est-ce...? Oui
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
Hor...

HORACE

Seigneur Ar...

ARNOLPHE

Horace.

HORACE

Arnolphe.

ARNOLPHE

Oh! joie extrême!
Et depuis quand ici?

et philosophique, est essentiellement vaine; la seconde, dans la mesure où elle est vraie, est toujours une conquête pour la raison. Pourtant la pure métaphore elle-même peut encore, puisqu'elle évoque toujours une analogie, être considérée logiquement comme une généralisation, mais c'en est le cas minimum; de là le danger d'atrophie intellectuelle pour les purs lettrés qui se vouent au culte et à la recherche de la métaphore, et qui ne vont guère au delà de l'observation et de la comparaison des formes différentes données par les grands écrivains à la même pensée.

(1) Il est nécessaire de remarquer que le mot *désordre* renferme une idée adversative; il ne signifie pas une pure absence d'ordre, mais une violation de l'ordre, une contravention à l'ordre.

Digitized by Google

Le spectateur goûtera très vivement un dialogue d'un mouvement si juste et si vrai, mais il n'y trouvera ni comique ni plaisant véritable; deux causes pourraient toutefois troubler son jugement à cet égard. D'abord comme le comique fait partie du genre dramatique, il doit être agissant et vivant; mais tout ce qui vit et se meut sur la scène n'est pas comique par cela même: ensuite une représentation fidèle et parfaite, un jeu d'acteur merveilleusement juste, peuvent causer une satisfaction qui aille jusqu'au rire; c'est qu'alors l'imitation est si excellente, elle rivalise si heureusement avec la réalité, qu'il y a illusion, ce qui est déjà une sorte de tromperie et de désordre. Cette remarque semblera bien raffinée, et pourtant elle est juste; elle seule peut expliquer le rire provoqué par l'agréable imposture d'un art qui reproduit, à s'y méprendre, une chose non plaisante par elle-même; et ceci est assez délicat et assez intéressant pour qu'il y ait opportunité à donner un second exemple qui sera meilleur, parce qu'il est à la fois plus simple et plus fort : on se rappelle la fable de Phèdre où un acteur se fait applaudir et provoque la plus vive gaieté rien qu'à contrefaire le cri du cochon de lait : d'où provenait, nous le demandons, cette explosion joyeuse? C'est que le public avait le plaisir d'être dupe sans être dupe, et il était si bien empaumé par le talent du mime et si pleinement content qu'il siffla et chargea de huées le paysan qui fit crier un vrai cochon dissimulé sous ses vêtements (1).

(1) L'esthétique ne donnerait pas tort au public, puisque l'art est toujours

Digitized by Google

Le plaisant véritable ne se dégage donc que d'un désordre, et ce point est important à constater; car lorsque nous nous livrons à l'impression des choses et que nous nous y livrons le plus légitimement, il n'est jamais sans utilité de donner aux choses leur véritable nom et de reconnaître leur véritable nature, ne fût-ce que pour conserver à notre impression toute sa justesse; on n'oublie pas d'ailleurs que ce désordre n'est destiné qu'à donner à notre intelligence un soubresaut qui la porte plus vigoureusement et plus sûrement à l'ordre ou à la vérité.

Nous demandons qu'on ne le perde jamais de vue : le plaisant est essentiellement et toujours constitué par un certain désordre ; c'est sur quoi le lecteur doit faire ses réflexions, et nous croyons qu'il en trouvera plus d'une à faire, notamment celle-ci : ceux qui aimeraient et rechercheraient trop le plaisant ne lui feraient-ils pas prendre dans leur intelligence la place de quelque chose de meilleur?

L'art nous attire ou nous émeut par des désordres bien nombreux et bien différents; à ne considérer que la façon dont ils nous affectent, ils présentent une extrême variété; il y a de beaux désordres, comme a dit Boileau, il y en a d'éloquents, de terribles, de pathétiques, de gracieux, de piquants, de voluptueux,

une sorte d'idéalisation qui en interprétant la nature et par cela même qu'il l'interprète, la dépasse ; nous pouvons donc rire d'abord avec le public, ensuite avec le paysan malicieux, et nous pouvons enfin rire du paysan lui-même qui triomphe trop et croit sa démonstration sans réplique ; voilà comment la vraie critique, loin de faire évanouir le rire, peut en multiplier les causes et souvent lui donner plus de portée et de profondeur.

Digitized by Google

Mme de Sévigné, ayant un jour employé tout ce que sa plume avait pu trouver pour exprimer un sentiment et voulant pourtant y revenir encore, se plaint de ce que *tous les mots sont mis,* et elle se résigne bravement, sans souci de l'élégance, à reprendre et à répéter les mêmes mots. Pour nous, nous n'avons même pas à rechercher si toutes les ressources de l'élocution auraient été épuisées et si nous serions vraiment à bout de style; car nous croyons tout à fait oiseux d'insister davantage sur des idées tant de fois exposées et nous nous en fions au lecteur pour rassembler ici ses souvenirs; nous nous contenterons de les résumer en disant que la valeur du comique est en raison composée de l'énormité de l'erreur, du nombre, de la diversité, de la force, de la profondeur, de la qualité instructive et intéressante, et de *l'évidence* des causes qui ont déterminé cette erreur.

De la sorte nous arrivons à la formule suivante :

Le plaisant consiste dans le caractère visiblement spécieux d'un désordre non pénible (1).

tivement et avant qu'on les en prie; c'est que si d'une part les bons mots peuvent être rangés dans la classe *des choses qui se consomment par l'usage* (nous voulons dire que la répétition leur est dangereuse), d'autre part ils recèlent, quand ils ont une portée véritable, la matière d'un plaisir qui ne s'évanouit pas par le fait trop court d'une seule impression ; sous ce rapport, les traits plaisants ont à peu près la même propriété que les idées mélodiques, qui peuvent et doivent même se faire entendre plusieurs fois, dans une œuvre musicale, pour produire leur entier effet et pour nous pénétrer suffisamment en donnant à notre jouissance réitérée et continuée les dimensions dont elle est susceptible dans le temps.

(1) On voit que la contradiction est le fond même du plaisant, et chacun des mots dont nous nous servons la fait apparaître ; le désordre est déjà par lui-même une contradiction ; c'est une contradiction encore que ce désor-

Digitized by Google

Quant aux diverses espèces du genre nous les définirons ainsi :

L'esprit est le plaisant d'idée ;

Le comique est le plaisant moral (1) ;

La bouffonnerie est le plaisant matériel (2).

XI

Dernière expression de notre conception métaphysique du plaisant (3).

Enfin voici la dernière expression sous laquelle nous croyons avoir le droit de donner notre conception mé-

dre ne nous fasse pas souffrir dans notre rectitude naturelle; enfin ce qui met le sceau à tout cela et ce qui est particulièrement caractéristique, c'est le *visiblement spécieux*, alliance de mots et d'idées contraires. Si nous n'avons pas dit un *désordre agréable*, c'est qu'il suffit au désordre de n'être point désagréable, pour acquérir immédiatement la vertu, grâce à tout le reste, de nous procurer un plaisir certain.

(1) Tout ce que nous avons dit du comique peut se déduire de cette définition.

(2) On nous reprochera peut-être d'avoir restreint le sens du mot *comique*, et d'avoir à l'inverse trop étendu le sens du mot *bouffonnerie ;* ce reproche nous l'accepterions et même sans nous défendre, pourvu seulement que l'on veuille bien nous accorder que ce que nous appelons *comique* se présente avec des caractères remarquablement propres et avec tout ce qu'il faut pour constituer une *famille naturelle*, et qui nous le contesterait? Plus nous avons multiplié nos observations et nos analyses, plus nous nous sommes convaincu que nous n'avions pas attribué une importance exagérée à l'élément passionnel : d'ailleurs le côté dramatique, qui, pour n'être qu'un des nombreux aspects du comique, ne se trouve pas moins dans le fait comique que dans le fait simplement bouffon, n'a été ni méconnu ni omis par nous.

(3) Ce paragraphe est court, mais il devra retenir quelque temps l'attention des lecteurs s'ils veulent le bien entendre, et si de plus ils en font le

Digitized by Google

taphysique du plaisant; c'est la synthèse concise de nos divers développements, elle embrasse même l'esthétique tout entière.

L'homme, assemblage de deux principes contraires, vit entre la terre et le ciel.

D'une part, en vertu de l'instinct sublime, religieux, qui l'attire vers l'infini, la perfection, la plénitude de l'être, il s'unit de cœur et d'amour au beau invisible, inaccessible à nos sens, au beau idéal, au vrai beau, qui transparaît comme il peut dans ses manifestations concrètes et matérielles.

De l'autre, rabattant ses regards sur la réalité contingente et ne considérant plus qu'elle, il s'amuse au spectacle du plaisant qui s'y épanouit et s'y montre sans voiles.

Mais il fait plus que de voir le plaisant et de s'en amuser; il le comprend et le reconnaît comme le résultat logique que doit engendrer aux points de collision la lutte perpétuelle :

De l'objectif et du subjectif (1) ;

point de départ de réflexions personnelles qui sont nécessaires et que nous pouvons seulement essayer de provoquer.

(1) Qui saurait déterminer comment se concilient ces deux choses : l'objectif et le subjectif, posséderait peut-être la pierre philosophale de la philosophie et le talisman de la sagesse pratique; pour nous qui n'avons pas à entreprendre une pareille recherche, nous pouvons néanmoins caractériser le comique de la façon la plus exacte, la plus générale et par conséquent la plus abstraite, en l'appelant le triomphe momentané du subjectif sur l'objectif (que la volonté s'y mêle ou non); tous les exemples que nous avons cités justifient cette vue ; nous n'en donnerons plus qu'un dernier, digne de couronner assez bien toute notre démonstration : dans l'*Aventurière*, de M. Emile Augier, un soudard ivre voyant toute chose tourner autour de lui

Digitized by Google

De l'absolu et du relatif, du général et du particulier (1), et encore des divers relatifs et particuliers entre eux (2);

De l'unité et de la variété;

Du continu et du discontinu (3);

De la ressemblance et de la différence (4);

De la règle et de l'exception (5);

De l'action et de la réaction (6);

se laisse traverser l'imagination par la joyeuse idée qu'il est devenu le centre du monde. — La longue énumération qu'on va continuer à lire n'aurait pas besoin d'être accompagnée d'exemples nouveaux, ceux qui ont été cités *passim* pourraient suffire; nous en avons toutefois donné encore un certain nombre qui, sans être nécessaires, n'ont pas paru inutiles.

(1) « J'ai observé à ma clinique de l'Hôtel-Dieu ce cas bizarre que l'autopsie seule aurait pu expliquer; malheureusement le malade guérit. »

(2) « Qu'est-ce que tu fais?

— Je dis U.

— Oui, mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

— Je fais ce que vous me dites.

— Oh! l'étrange chose que d'avoir à faire à des bêtes! »

(Le Bourgeois Gentilhomme.)

(3) Benjamin Constant a fait à la politique une application de cette réponse d'une cuisinière que l'on surprenait écorchant des anguilles toutes vivantes et à qui on reprochait ce procédé barbare: « Bah! je fais ainsi depuis trente ans, elles y sont habituées. »

(4) Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur.

(5) M. Prudhomme ou quelqu'un de son école a proclamé que sous la seule réserve des distinctions nécessaires qu'introduisent dans la société la naissance, l'éducation, le savoir, le talent, le mérite, la fortune et quelques autres choses encore, les hommes sont absolument égaux. — On se souvient aussi de la définition que, dans son monologue célèbre, Figaro donnait de la liberté de la presse.

(6) On voit des juges dont la délicatesse est si ombrageuse que la peur d'être injustes les rend injustes à *contre-biais*, comme dit Pascal.

Digitized by Google

Du fait et du droit, du droit et de l'équité (1);
Du pour et du contre (2);
Des effets et des causes qui s'entremêlent et s'intervertissent (3);

(1) Les anciens docteurs se sont fort ingéniés sur la bataille que ces trois choses se donnent deux à deux dans la prescription : le fait triomphant du droit, l'usurpation consacrée, le temps, qui n'est rien ou qui n'est tout au plus qu'une mesure, rendu capable de féconder le vide et d'en faire sortir un titre légal! Le Code civil ne fait pas tant de métaphysique, mais sa définition a bien son prix; il appelle la prescription *un moyen d'acquérir par un certain laps de temps;* autant vaudrait classer le vol parmi les moyens juridiques de devenir propriétaire! Pour faire la satire de la prescription on n'aurait pas pu trouver mieux que cette définition officielle; dans la vérité des principes, la prescription n'est autre chose que la présomption d'un droit tirée de la persistance d'un fait; c'est une simple dispense de preuve qui ne profitera à la mauvaise foi qu'exceptionnellement et contre le gré du législateur. Il y a toujours quelque effet plaisant à choisir, pour donner une notion didactique des choses, le cas extrême, inique, regrettable, le *summum jus,* mais cet effet plaisant n'a pas toujours la même cause : tantôt c'est de la simple maladresse, tantôt c'est une certaine coquetterie de pédantisme, enfin ce peut être la malice d'un railleur fort avisé.

(2) Le moyen le plus habituellement et le plus efficacement employé pour consoler une personne qui pleure un être chéri, c'est de lui exagérer sa perte. — C'est là une application particulière de la méthode des semblables *(similia similibus curantur)* qui, pour le traitement des affections de l'âme, réussit souvent mieux et en tous cas est plus agréablement reçue du malade que la méthode des contraires; et si le Scipion de *Gil Blas* fait de la simple et vulgaire allopathie pour sauver son maître qui voulait se laisser mourir de faim après la mort de sa première femme, du moins il a grand soin de lui faire croire que ce qu'il met en œuvre c'est le procédé de l'école rivale : « Cet adroit secrétaire... trouvoit le moyen de me faire avaler des bouillons en me les présentant d'un air si mortifié qu'il sembloit me les donner moins pour conserver ma vie que pour nourrir mon affliction. »

(3) « Vous avez donc été saignée; la petite main tremblante de votre chirurgien me fait trembler. Monsieur le Prince disoit un jour à un nouveau chirurgien : « Ne trembles-tu point de me saigner? — Pardi, Monseigneur, « c'est à vous de trembler. » Il disoit vrai. » (Mme de Sévigné.)

Digitized by Google

De l'argument et de l'objection en laquelle il se rétorque (1);

Des opinions qui changent et de leur objet qui ne peut pas changer (2), des opinions qui ne changent pas et de leur objet qui change tout d'un coup (3), ou qui demeure soumis à un lent et indéfini devenir (4);

De l'altruisme et de l'instinct d'envahissement et d'aggression propre à tout être voulant vivre (5);

De ce qu'il y a de poésie et de ce qu'il y a de prosaïque en toute chose, de l'utilitarisme et des chimères chevaleresques (6), romanesques, sociales, mystiques;

(1) Lubin, dans une ancienne comédie, reçoit l'ordre d'aller reporter à un fripon de boucher une tête de veau trop avancée; il obéit non sans peine, et explique fort sensément pourquoi il craint d'être mal accueilli :

J'y vay, ne me frappe donc pas;
Mais comme il ne la pourra vendre,
Il ne la voudra pas reprendre.

(2) La haine de la tyrannie était non seulement de dogme chez les Romains, c'était un fanatisme: assassin de César, Brutus est applaudi en plein forum, et quelqu'un de la foule est d'avis, dans le transport de sa reconnaissance, qu'il faut le couronner roi. (*Jules César*, de Shakespeare.)

(3) « Je l'ai connue prunier, » disait un paysan refusant d'ôter son bonnet devant une certaine croix de bois.

(4) Un homme de lettres qui, à ses premiers débuts, l'avait emporté dans un concours académique sur un petit officier d'artillerie passait pour n'avoir jamais su renoncer à la conscience de sa supériorité, quoi qu'eût pu faire depuis le petit officier devenu avec le temps général, premier consul et empereur.

(5) Deux tendances tout opposées où l'on semble mettre des espérances plaisamment égales.

(6) Don Quichotte et Sancho.

Digitized by Google

De la volonté et du déterminisme (1), de l'esprit et de la matière;

De la dialectique transcendantale et du sens commun, de la foi nécessaire et des négations raisonneuses aussi incapables de convaincre qu'embarrassantes à réfuter (2);

(1) « Trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaine qu'on voyoit porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. » Belle parole de Bossuet qu'il ne faudrait pas trop presser, car elle ferait bien vite apparaître une plaisante tautologie : l'âme (*anima*, source immatérielle de ce qu'on appelait alors les esprits animaux, et de ce qu'on appelle aujourd'hui le fluide nerveux) anime le corps qu'elle anime, et cette action sur le corps se continue tant que durent les conditions physiologiques requises pour qu'il soit animé. — Bossuet était cartésien, et Descartes va pourtant nous fournir deux lignes qui contrastent d'une façon assez curieuse avec cet idéalisme d'un si heureux effet oratoire, et qui celles-là font sourire sans que la réflexion ait besoin d'intervenir. Il dit dans son *Traité des passions de l'âme* que la peur « rend les nerfs du cerveau tellement disposés, que les esprits... vont se rendre dans les nerfs qui servent à tourner le dos et remuer les jambes pour s'enfuir. » Au fond ces deux grands hommes sont d'accord; seulement l'un s'abandonne très sciemment aux légitimes hyperboles de l'éloquence, et l'autre cède plus qu'il ne faudrait aux préoccupations d'un système mécaniste, qui, pour avoir si fort dégradé les bêtes, n'a nullement nié ni amoindri le libre arbitre dans l'homme.

(2) Une philosophie réduit l'espace et le temps à n'être que de pures illusions, des choses imaginées par nous et ne résidant qu'en nous, des conditions toutes subjectives de notre sensibilité; une autre ne voit dans toute perception qu'une hallucination, etc...; et vous avez le droit, ô doctes Marphurius, de triompher en toute assurance : jamais raisonnement n'aura raison de ces défis jetés à la raison humaine, ou, si vous le voulez, à une routine universelle et inextirpable. Dans son *Traité de l'existence de Dieu*, Fénelon, qui ne songeait guère à nous préparer des matériaux pour notre livre, a signalé, en des termes qui nous conviennent singulièrement, ce qui arrive quand quelqu'un s'avise d'attenter à ces objets de la foi publique, à ces idées « que je ne puis ni contredire, ni examiner; suivant lesquelles, au contraire, j'examine et décide tout; ... *je ris* au lieu de répon-

Digitized by Google

De nos aspirations illimitées en nombre et en étendue et de nos moyens si pauvres et si courts ;

De l'idée et de sa forme (1), de la métaphore et du sens propre ;

De l'ordre universel avec son train majestueusement égal et du chétif mais si intéressant *moi*, qui s'évertue, s'agite, se travaille (2) ;

Du bien et du mal ;

De la vérité et de l'erreur ;

De la passion et du devoir ;

De la naïveté et de l'imposture ne cessant de se donner la réplique dans notre cœur ;

dre toutes les fois qu'on me propose ce qui est clairement opposé à ce que ces idées immuables me représentent. » Ce serait aller trop loin que d'affirmer que le rire se produit toujours, parce que, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, le caractère abstrait des choses peut empêcher ce plaisir; mais ce qui ne manque jamais, c'est la révolte, c'est la résistance instinctive et de parti pris qui ne veut rien écouter :

Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte ;
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

(1) « Bonjour, la Nuit. — Adieu, Mercure. »

(Prologue d'*Amphitryon.*)

(2) Il serait insensé de prétendre arrêter la marche du temps qui nous emporte tous semblablement; néanmoins il est des heures que l'on voudrait enchaîner ou ralentir; on ne peut même s'empêcher de le tenter en quelque façon; seulement il fallait Mme de Sévigné pour donner un tour acceptable à cette folle résistance toujours vaincue, toujours recommencée : de retour de son premier voyage en Provence chez sa fille, elle reprend les pensées de l'absence et son ton de plainte tendre et amoureuse; mais elle a soin de mander comme elle a vivement senti sa joie, hélas! trop courte, et avec quelle application elle s'est efforcée de n'en rien perdre : « J'ai bien tâché à retenir tous les moments, et ne les ai laissés passer qu'à l'extrémité. »

Digitized by Google

De l'ange et de la bête qui sont en chacun de nous (1);

. . . . . .

En un mot (pour ramener à sa généralisation la plus simple et la plus haute tout ce pêle-mêle d'une énumération qui serait inépuisable), le jeu de ces antinomies sans trève qui sont la loi même de l'humanité et de la création tout entière (2).

Si chaque école philosophique s'est fait son système pour tâcher d'expliquer l'énigme de l'univers (sauf quelques-unes qui, la déclarant insoluble, refusent même de s'en occuper), toutes s'accordent à constater en fait le conflit, et il n'en est aucune, quelle que soit sa théorie, métaphysique, théologique ou positiviste, qui ne voie et qui nie ce qu'il y a d'aspects risibles dans ce conflit à mille faces.

Mais quel est le savant, quel est le poète, quel est le génie, qui sondera jusque dans ses profondeurs ce mystère, que des désordres avérés produisent, en leur qualité même de désordres, des plaisirs esthétiques ?

En attendant et tandis que, jetés dans le monde imparfait qui nous enveloppe et nous assujettit,

(1) « Nous faisions la guerre au bonhomme d'Andilly qu'il avoit plus d'envie de sauver une âme dans un beau corps qu'une autre. » (Mme de Sévigné.)

(2) Les choses, non moins par leur constitution intime que par leurs apparences, nous fournissent l'occasion prochaine de méprises continuelles, en même temps que notre organisation propre multiplie ces méprises : au dehors et au dedans tout concourt à nous tromper et à faire naître le plaisant, les erreurs agréables ou ridicules.

Digitized by Google

nous sentons notre condition dépendante et que nous en souffrons, notre pensée s'efforce de dominer ces imperfections ; elle se montre, il est vrai, presque aussi impuissante à les détruire, souvent même à les comprendre, qu'elle est habile à les discerner, et elle ne sait guère non plus, ou elle sait rarement, nous porter par cette vue vers le *meilleur;* mais du moins elle réussit journellement à nous dédommager de quelques-unes de nos misères en nous y faisant trouver les jouissances du rire (1).

(1) Le premier appendice qu'on trouvera à la fin du volume pourra compléter, sous un autre rapport, ces notions abstraites.

Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIÈME

DEUX CAS OMIS : LA RÉPÉTITION ET LE RIRE SARDONIQUE

I

La répétition

Nous pourrions certainement terminer ici notre livre, et pourtant nous avons encore à fournir sur certains points particuliers quelques explications qui ne nous paraissent pas sans intérêt pour confirmer nos idées et pour donner une connaissance plus complète de la matière.

Il nous reste d'abord à examiner deux cas de comique qui n'ont pu trouver jusqu'à ce moment la place spéciale qu'ils méritent : la répétition et le rire sardonique.

La répétition jouit d'une grande puissance d'effet, depuis le fameux *delenda Carthago* revenant comme un refrain fatal dans de patriotiques harangues, jusqu'à ces sempiternelles radoteries qui n'ont jamais fini de nous désopiler.

La même pensée, accusant mieux encore qu'elle reste toujours la même par la reproduction d'une forme identique, tant cette forme lui semble la seule, ne peut pas ne pas agir fortement sur nous qui l'en-

Digitized by Google

tendons; elle nous montre bien cette sorte de vérité dont l'image se présente de toutes parts, cette conclusion inévitable où il faut aboutir de quelque côté que l'on se tourne; c'est le mot d'une situation qui, frappant toujours notre oreille du même son, ébranle à la fin notre cœur et notre intelligence : la monotonie est un de ses moyens d'action.

La répétition dans la comédie nous plaît comme traduisant fidèlement l'obsession de l'idée fixe, car la préoccupation oublie sans cesse ce qu'elle a dit (à moins qu'au contraire elle n'oublie de dire): « Je dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose; si ce n'étoit pas toujours la même chose, je ne dirois pas toujours la même chose. » Pierrot a raison.

La répétition offre des nuances très variées, mais qui ont pour limite deux extrêmes ; elle révèle la persistance tyrannique ou d'une émotion ou bien d'une idée.

Au premier cas c'est l'exclamation redoublée d'un sentiment incapable de se contenir, et alors on observe par surcroît un nouveau désordre: la parole, destinée seulement à porter nos pensées à la connaissance des autres, ne sert plus qu'au soulagement du cœur, et les mots, nobles interprètes de l'intelligence, ne s'emploient presque plus qu'à faire le son d'un cri sensitif et animal. Une anecdote peut montrer le rôle tout secondaire des mots dans la musique d'une phrase et dans le besoin de s'épancher : un monsieur visite un appartement à louer qui lui agrée tout à fait : *C'est ravissant! c'est ravissant!* fredonne-t-il continuelle-

Digitized by Google

ment sur un air gai; dans un petit salon, il aperçoit un grand portrait d'une toute jeune femme, et la concierge qui l'accompagne lui dit que c'était la locataire et qu'elle vient de mourir; sans cesser de regarder de tous côtés, il dit sympathiquement : *C'est désolant! c'est désolant!* il continue à examiner les autres pièces, et trouvant le même nombre et le même rythme dans sa nouvelle exclamation, il lui restitue peu à peu le ton sur lequel il avait commencé et achève sa tournée en chantonnant joyeusement : *C'est désolant! c'est désolant!*

Au second cas, la répétition fait voir la force de systématisation que possède une idée dominante; tout venant s'expliquer par la même cause, c'est toujours cette cause dont le nom reparaît comme la solution universelle : *le poumon, le poumon, le poumon!*

Dans l'intervalle se placent une foule de termes moyens, participant plus ou moins de ces deux types; on peut citer particulièrement les répétitions par embarras ou détresse de l'esprit : les *je ne dis pas cela* et les *tarte à la crème!* Alceste serait capable sans doute de diversifier sa réponse, mais, en évitant toute variante, il espère être mieux compris; et en bonne conscience on ne peut exiger de ce farouche qu'il trouve plus d'une formule pour adoucir sa pensée; quant au marquis, c'est bien l'idée fixe, fixe parce qu'elle est unique dans son cerveau vide (1).

(1) On trouve souvent dans les comédies un personnage qui du commencement à la fin a sans cesse à la bouche une expression, une phrase favorite; ce moyen de marquer l'unité d'un caractère peut provoquer beaucoup d'hilarité, mais il est aussi superficiel qu'il est facile; il n'a guère que la

Digitized by Google

Mais sans distinction et dans toute espèce de cas les redites produisent des effets sans cesse croissant, car à mesure qu'elles se multiplient, elles montrent de plus en plus combien est profonde la blessure, la préoccupation ou la gêne; mais si c'est toujours le même mot dont le retour régulier vient battre à coups pressés notre tympan, l'art de l'acteur par un piquant contraste sait nuancer à chaque fois le ton de ce mot unique, et trouver dans cette variété des ressources infinies et le moyen d'une gradation habile et vraie.

La répétition étant presque toujours une récidive involontaire, appartient le plus souvent au comique naïf très caractérisé (1); mais elle peut se signaler aussi

valeur d'un tic; c'est par des traits autrement profonds que Molière donne satisfaction à la règle : *sibi constet*, et il est à observer que ses répétitions (car il sait s'en servir aussi bien que personne) ne dépassent en aucun cas les limites d'une scène, d'une situation donnée : on n'aura jamais épuisé toutes les raisons qu'il y a d'admirer son génie et de lui faire une place à part.

(1) Les *je ne dis pas cela* d'Alceste doivent-ils être mis dans le comique naïf ou dans le comique d'imposture? Question embarrassante, mais utile à examiner : sans doute il y a simplicité à n'avoir compris que, malgré toutes ses protestations, Oronte ne voulait que se faire faire des compliments, et maladresse à n'avoir pas usé d'une de ces mille banalités insignifiantes qui ne blessent ni l'amour-propre ni la sincérité, et qui dites d'un certain ton empêchent toute insistance; mais d'autre part Alceste sent gronder son bon goût, sa raison, sa colère, et il maîtrise ou il croit maîtriser tout cela; nous pouvons, en effet, citer la remarque singulièrement fine et juste de la Harpe : « Chaque fois qu'il répète : *Je ne dis pas cela*, il dit... tout ce qu'on peut dire de plus dur; en sorte que, malgré ce qu'il croit devoir aux formes, il s'abandonne à son caractère dans le temps même où il croit devoir en faire le sacrifice. Rien n'est plus naturel et plus comique que cette espèce d'illusion qu'il se fait, et Rousseau l'accuse de fausseté à l'instant où il est le plus vrai; car qu'y a-t-il de plus vrai que d'être soi-même, en s'efforçant de ne pas l'être? » Ainsi donc partout et toujours (nous ne nous lasserons pas de

Digitized by Google

sous des formes moins accentuées, encore intéressantes même lorsque l'effet n'est pas assez fort pour produire le comique : ainsi Mme de Sévigné dit d'une lettre de son petit-fils que le style y est *un peu répété par la grande envie d'obtenir*.

Particulièrement ce qui est très fréquent et presque continuel dans la conversation, c'est de voir la répétition apparaître à son premier et moindre degré, dans les réponses qui reprennent les derniers mots de la phrase de l'interlocuteur ; c'est une sorte d'écho qui renvoie le son qu'on vient de lui jeter ; ces sortes de répétitions ont des sens très divers. Souvent la répétition interroge et montre l'ignorance complète :

« Voulez-vous apprendre la morale ?

— La morale ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ? »

Tantôt ne trouvant rien de plus fort à dire que la chose même, elle se récrie :

« Tu dis qu'il demande...

— Cinq cents écus.

— Cinq cents écus ! »

Ici elle est prudente, évasive, dilatoire, et veut se donner le temps de la réflexion :

« Comment, que dis-tu ?

revenir sur cette idée, au risque de tomber nous-même dans un des plus mauvais cas de la répétition), pour bien comprendre, pour bien analyser un trait comique, il suffit, mais il faut, qu'on se demande s'il recèle de la naïveté ou de l'imposture, et ensuite que l'on recherche, le cas échéant, dans quelle mesure et de quelle manière l'une et l'autre se trouvent mélangées : là se trouve le seul et vrai problème.

Digitized by Google

— Ce que je dis?

— Oui, qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux? »

Là elle témoigne l'impatience qui se prête de mauvaise grâce aux bavardages *recommenceurs* de la passion :

« Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

— De votre oncle.

— A qui mon père les a mandées par une lettre?

— Par une lettre.

— Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires?

— Toutes nos affaires.

— Ah! parle si tu veux, et ne te fais pas de la sorte arracher les mots de la bouche.

— Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonstance et vous dites les choses justement comme elles sont. »

Ailleurs elle révèle que la personne est incapable par nature ou par une circonstance particulière de mouvoir son intelligence sans le secours de la forme qu'on lui suggère à l'instant.

On pourrait encore faire bien des observations là-dessus (1), et signaler, par exemple, le rôle de la répétition dans le style auquel elle donne tant de force ou de grâce; mais nous ne devons pas franchir les bornes de notre sujet, et nous ne mentionnerons plus que deux cas; d'abord celui où la reproduction littérale de la phrase acquiert dans la bouche de celui qui la fait

(1) Si l'on prétendait être complet, on ne devrait certainement pas oublier les *scies d'atelier*.

Digitized by Google

entendre pour la seconde fois, en se l'appropriant, une valeur tout inattendue : Valère n'a pas trouvé de meilleure voie pour correspondre avec Isabelle que de se servir de son tuteur amoureux : il charge donc le bonhomme d'exprimer ses tendres sentiments et son désespoir d'avoir un si redoutable rival :

Et que si quelque chose étouffe mes poursuites
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

Le messager fidèle et empressé ne change rien aux paroles et n'y fait que les raccords grammaticaux commandés par la circonstance qu'il parle maintenant au lieu d'écouter, mais comme cela devient différent !

C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite.

Nous ne citons que le dernier trait, mais il faut lire tout le discours; on sent comme chaque mot a été calculé pour produire, quand il sera redit, un effet nouveau et plus fort, et pour faire trouver le plaisir de la diversité dans ce qui demeure semblable.

Enfin, et c'est le second cas que nous voulions indiquer, il peut y avoir beaucoup ou de comique ou, au contraire, d'esprit, à donner la forme tautologique à une proposition ; on croit dire beaucoup et on montre soi-même qu'on ne dit rien, ou bien on a l'air de ne rien dire et l'on dit beaucoup; ceci serait une énigme si nous ne donnions des exemples de ce comique d'abord, de cet esprit ensuite.

Ariste vient enfin de faire rougir Chrysale de sa faiblesse ridicule et de galvaniser pour un instant sa lâche inertie ; Chrysale est devenu un insurgé :

Digitized by Google

... Et je veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille est ma fille...

Imaginez une meilleure rédaction pour marquer plaisamment jusqu'où va cette audace nouvelle dont lui-même s'étonne! Ne croirait-on pas voir un homme qui prend un élan furieux, bondit et retombe à la même place? Et cet effet est obtenu grâce surtout à ce que le mot *ma* est employé en deux sens: il est d'abord une simple particule déterminative, et veut dire cette jeune fille ou Henriette; puis il est vraiment possessif et au suprême degré; car maintenant Chrysale parle en maître absolu et jaloux, et c'est encore sur le même ton de la plus divertissante jactance qu'il ajoute qu'on ne le conduira plus par le bout du nez:

Et je m'en vais être homme à la barbe des gens!

La tautologie est encore employée instinctivement par la personne qu'on met hors d'elle-même en lui faisant une contestation qui lui semble contre toute raison:

« J'enrage! Comment, ma femme n'est pas ma femme? — Oui notre gendre, elle est votre femme, mais... »

Rien n'est plus naturel que ce tour; car l'identité, comme l'ont remarqué ceux qui ont scruté les fondements de la certitude humaine, l'identité est la vraie forme logique de l'évidence.

Voyons à présent l'effet inverse: l'esprit. Un écrivain ingénieux parlant de la question de savoir quelle est la nature du droit qui appartient aux auteurs sur

Digitized by Google

leurs œuvres dit que tout débat finirait moyennant seulement qu'il fût convenu que la propriété littéraire est une *propriété :* un agréable jeu de mots vous donnerait la tentation de laisser passer une monstruosité juridique(1).

Une dernière remarque doit être faite sur la répétition : le plus habituellement la répétition consiste dans l'emploi itératif des mêmes mots, comme on l'a vu dans tous les exemples précédents, et comme on le verra également dans ces lignes où Mme de Sévigné se livre assez gaiement, malgré son émotion, à un badinage hardi : « Beaujeu, la demoiselle de Mme de Coulanges, fut frappée du même trait (2); elle a toujours suivi sa maîtresse; pas un remède n'a été ordonné dans la chambre qui ne l'ait été dans la garde-robe : un lavement, un lavement; une saignée, une saignée; Notre-Seigneur, Notre-Seigneur; tous les redoublements, tous les délires, tout étoit pareil; mais Dieu veuille que cette communauté se sépare! car on vient de donner l'extrême-onction à Beaujeu, et elle ne pas-

(1) Le fameux « je pense, donc je suis » ne serait-il pas lui-même, s'il était donné pour un vrai syllogisme, un cas sinon plaisant, au moins savant de tautologie? L'emploi de la formule explicite : *je suis pensant* (équivalente en analyse logique à *je pense*, et usitée d'ailleurs en plusieurs langues), ne ferait-il pas clairement apparaître une pétition, ou si l'on peut ainsi parler, une *répétition* de principe, avec cette particularité encore que, le plus étant donné en fait, ce qu'on en déduit par raisonnement c'est le moins? Et même ne faut-il pas dire d'une façon plus générale mais certaine, qu'il y aurait toujours une illusion vraiment risible à vouloir suspendre quelque chose à une chaîne sans que le premier anneau de cette chaîne soit attaché à un point fixe, et sans que ce point fixe soit pris, inévitable alternative, ou en nous ou hors de nous?

(2) C'était la fièvre et sans doute la fièvre typhoïde.

Digitized by Google

sera pas la nuit. » Mais la répétition peut ne pas apparaître dans les mots; elle peut, évitant même soigneusement toute ressemblance dans le tissu littéral du discours, n'exister que par le fonds des choses, par l'idée; ainsi il y a dans le *Dépit amoureux* une scène où Eraste et Lucile veulent s'expliquer, s'entendent de moins en moins, se restituent leurs lettres et leurs présents, rompent à tout jamais et se réconcilient aussitôt; et la scène suivante nous redonne, de point en point, toute la même comédie entre Gros-René et Marinette; une seule différence s'y trouve, unique, mais fort saillante, juste autant qu'agréable : le valet et la soubrette parlent une langue tout autre, celle qui convient à leurs grossières amours.

II

Le rire sardonique; côté par lequel il vient confiner au beau ou plutôt au sublime.

Nous arrivons au rire sardonique; ce rire douloureux se produit sous diverses influences; nous ne voulons parler ici que de celui qui exprime une sorte d'ironie contre soi-même, et tel est le sens spécial auquel nous restreignons ce genre de rire. Il se rencontre dans la tragédie plus encore que dans la comédie; quand on croit son malheur tout à fait inouï, on prend un plaisir amer, une sorte de volupté étrange, diabolique, à

Digitized by Google

n'être pas une victime commune, à voir l'ordre entièrement bouleversé, à se sentir la cause ou l'objet d'une nouveauté formidable ; c'est le triomphe du mal, c'est l'extravagance de l'injustice, l'abomination de la désolation ; il apparaît alors comme un idéal de l'anarchie morale qui cause un tressaillement de sinistre fierté et de désespoir ; on en parle avec les mots qui servent à l'admiration, c'est le dernier terme de la plus effrayante douleur : rappelons les imprécations d'Oreste et celles de Camille.

Alceste, lui, nous amuse seulement quand il souhaite d'être condamné pour la *beauté du fait,* et d'avoir le *plaisir de perdre son procès ;* c'est encore l'ironie qui se fait, pour ainsi dire, un idéal pessimiste, et qui savoure ce quelque chose d'achevé que le ridicule ajoute à l'iniquité et à l'erreur ; mais ce plaideur bizarre nous procure un plaisir plus vif que le sien propre.

Des exclamations vulgaires et triviales traduisent très exactement cette sorte de sentiment que le théâtre ennoblit, épure et développe : C'est un fait exprès ! Il ne manquait plus que cela ! C'est trop drôle ! La joie cruelle de celui qui dirige ainsi la dérision contre lui-même correspond assez à ce qu'on voit dans le sublime : *un modèle accompli* (comme dit Oreste), paré de toutes les grâces de la perfection, se présente à la fantaisie malade du personnage ; cette vue l'étonne, le saisit, lui donne une âcre sensation où il entre une sorte de jouissance artistique et un orgueil d'être le premier à qui cela arrive et le seul à qui cela puisse arriver. Cette remarque doit être rapprochée de ce que nous

Digitized by Google

avions dit de la différence du beau et du sublime d'avec le comique, de l'admiration d'avec l'étonnement causé par le plaisant ; le principe de ces deux sentiments vient ici se réunir (1) ; curieuse rencontre qui nous montre une fois de plus la délicatesse de la matière et nous fait encore voir une autre singularité : l'excès du dépit et de la douleur ne trouvant plus d'expression que dans une gaieté furieuse, de même que de son côté le fou rire va jusqu'aux larmes, de sorte que dans les deux cas on peut dire avec des sens tout nouveaux : *Extrema gaudii luctus occupat* (2).

(1) Plusieurs esthéticiens allemands ont voulu faire du plaisant le contraire du sublime ; cette antithèse, cette symétrie peut flatter un instant l'imagination ; mais il n'y a là qu'une erreur, moins même encore, quelque chose d'impossible à concevoir, ce que M. H. Spencer appellerait une pseudo-idée ; nous venons d'indiquer l'unique et peut-être assez remarquable rapport que nous ayons trouvé entre les deux termes de la comparaison.

(2) C'est-à-dire que d'un texte signifiant proprement : *les joies se terminent en douleurs*, nous tirerions d'abord : *les extrêmes joies empruntent à la douleur ses larmes*, et encore avec plus de bonne volonté : *les extrêmes douleurs prennent à la joie son rire*. Il fut un temps où les sermonaires particulièrement aimaient assez ces jeux de traduction dans lesquels l'imagination de l'interprète se montre mieux que le respect du sens et du latin.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

DU RIRE

I

Le rire et la gaieté ; le plaisir et le plaisant. — Hi hi hi ! et ha ha ha ! — Quelques remarques physiologiques.

Nous n'aurions pas dégagé toutes les promesses de notre titre, si nous ne disions quelques mots du rire lui-même, cet effet commun de l'esprit, du comique, du plaisant en général.

Le rire doit se distinguer de la gaieté ; la gaieté est une disposition dans laquelle on rit volontiers ; elle vient à la suite de circonstances fort diverses : Mme de Sévigné trouve que le prochain est très amusant quand on a bien dîné. Il y a une certaine gaieté qui n'est que le rayonnement d'une conscience pure, d'une âme contente ; c'est le bonheur à l'état de plénitude exubérante ; c'est celle qui est douce par excellence, digne d'être enviée, aimée, estimée ; la gaieté par accès, plus vive, plus excitée, la gaieté à cause particulière, à cause malicieuse ou folâtre, n'est pas la bonne, et

Digitized by Google

c'est la seule dont nous nous occupons dans ce livre.

Il faut laisser aux physiologistes l'observation du phénomène matériel, de ce petit spasme nerveux, de cette expiration saccadée (1), qui peut se produire même sans cause psychologique; cet ordre de recherches est de leur domaine exclusif. Nous avons la plus sincère admiration pour une science que nous voudrions posséder, et nous ne sommes pas de ces ignorants qui se vengent de ce qu'ils ne savent pas *par en médire;* mais nous avons acquis la certitude que les travaux physiologiques n'éclairent en quoi que ce soit les problèmes que nous avons abordés; c'est à peine si nous avons pu emprunter à ces travaux quelques remarques utiles à notre œuvre, et les voici : notre récolte est petite.

Darwin a fait une observation qui a son intérêt pour nous: suivant lui, tout plaisir nous porte à rire; le rire est la manifestation organique, naturelle et normale de tout ce qui est agréable; les enfants cèdent sans cesse et en toute naïveté à ce mouvement instinctif; les adultes, puis surtout les hommes faits, le com-

(1) Les effets du rire, son explosion se proportionnant à l'effort qui l'a retardée, sa force communicative, ce qu'il faut accorder de satisfaction à un violent besoin de rire avant de pouvoir être en état de parler, toutes ces choses ne seront jamais, au point de vue qui nous intéresse, mieux saisies et mieux dépeintes par aucun physiologiste qu'elles ne l'ont été par le Sage dans ces quelques lignes de *Gil Blas :* « Se voyant seule avec moi : « J'étouf- « ferois, s'écria-t-elle, si je résistois plus longtemps à l'envie que j'ai de rire. » Alors elle se renversa dans un fauteuil, et, se tenant les côtés, elle s'abandonna comme une folle à des rires immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple; et quand nous nous en fûmes bien donné : « Avoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plaisante co- « médie. »

Digitized by Google

priment dans la plupart des cas; d'après cela et pour s'élever à un point de vue scientifique et philosophique, il faudrait dire que ce qu'on appelle *risible* dans la phase actuelle de la civilisation et à ce moment du transformisme, c'est seulement ce qui fait rire les gens sérieux; on reconnaîtrait ainsi la valeur toute relative du mot *risible,* et on réserverait les droits de l'avenir! Ce qui est incontestable, c'est que nous ne trouvons pas du tout risibles des facéties qui font rire un certain public et qui ne produisent d'autre effet sur nous que de nous faire hausser les épaules, ou de nous faire tristement sourire de pitié. La remarque de Darwin, sans avoir besoin d'être poussée jusqu'à ses dernières conséquences, est bonne: elle montre bien que le plaisant n'est qu'une partie du domaine du plaisir, et que cette partie a des limites non seulement un peu indécises, mais mobiles et variables.

Gratiolet a noté un fait plus particulier et dont notre critique a le droit de s'emparer: il constate que les hommes rient ordinairement en *ha ha ha!* et *ho ho ho!* et les femmes ainsi que les enfants en *hé hé hé!* et *hi hi hi!* Ce que Gratiolet a signalé nous paraît marquer la nuance habituelle du rire chez les uns et chez les autres; il y a un rire qui est surtout celui de l'intelligence, et un autre qui intéresse plus particulièrement la sensibilité; or la différence dans la voyelle exclamative est caractéristique de la différence qui existe entre ces deux rires; seulement ce qu'il y a à considérer, c'est moins l'âge ou le sexe de la personne que la nature de son rire dans chaque cas. Cette interprétation n'excitera-t-elle pas quelque incré-

Digitized by Google

dulité et quelque doute moqueur? Heureusement nous avons en main des preuves authentiques : « ... La comtesse se retourne et comme Arlequin ! hi, hi, hi! lui fit-elle en lui riant au nez, voilà comme on répond aux folles. » Ce premier *document* nous est fourni par Mme de Sévigné. On se rappelle encore la gaieté de Nicole en voyant la façon dont M. Jourdain est accoutré; elle ne peut s'empêcher de rire et s'en excuse à lui-même sur ce qu'il est trop plaisant; elle demande à être battue plutôt que de ne pouvoir pas rire tout son saoul, car elle craint de crever si elle ne rit; d'un bout à l'autre et sans manquer ce sont de joyeux trilles en *hi hi hi!*

Mais lorsque Zerbinette raconte à Géronte, qu'elle ne connaît point, le bon tour qu'elle vient de lui jouer, son récit, qui explique si bien à la dupe l'adresse du stratagème et qui analyse avec tant de finesse toutes les circonstances du ridicule, est scandé par de continuels *ha ha ha!*

Qu'on ne nous accuse pas de déifier Molière et de tenir une citation de lui pour équivalente à une observation prise sur la nature même. Tout n'est pas dans Molière, nous le savons bien, mais tout ce qu'il contient est juste et surtout les choses y sont aussi aisées à comprendre que commodes à invoquer, tandis que les faits puisés dans la vie réelle sont d'une étude et d'un usage bien plus difficiles ; ils n'ont leur sel et souvent même leur clarté que si les personnages sont connus à fond et la situation longuement expliquée; et de plus ils manquent toujours de preuve et d'autorité; voilà la raison dite un peu tard, mais une fois pour toutes, qui a déterminé

Digitized by Google

et qui justifie le choix presque exclusivement littéraire et classique de nos exemples.

Nous ne voulons pas quitter ce côté physique du rire sans consigner encore deux observations.

On a prétendu distinguer dans le rire, en premier lieu, l'espèce de convulsion de tout le corps secoué surtout par les mouvements du diaphragme, c'est-à-dire l'ensemble du frémissement général et profond que produit le rire se manifestant dans toute son intensité : ce serait là proprement le rire ; et en second lieu, le travail visible des muscles faciaux, le fin plissement des lèvres, le brillant de l'œil, en un mot la physionomie particulière de la figure, ce qui serait le sourire ; le sourire viendrait toujours accompagner le rire, mais pourrait exister sans lui. Cette distinction des effets intérieurs et des effets qui s'épanouissent n'est pas sans justesse, mais elle a peu d'intérêt ; quels que soient les éléments et les circonstances du phénomène, le sourire est un commencement du rire ou son diminutif.

Voici notre autre observation : lorsque la science a fait des progrès, il serait souvent à propos de démonétiser beaucoup de locutions qui continuent à avoir cours ; la physiologie d'autrefois a fourni de singulières métaphores pour peindre les passions ; le rire a conservé tout son ancien langage ; ainsi on pourrait faire passer très bien, sans offusquer personne autre que les savants, cette phrase : « Quand la bile est échauffée, la rate ne peut plus s'épanouir (1). »

(1) Entre la bile et la rate on ne connaît aucun rapport quelconque ; tout le monde sait que la bile s'élabore dans le foie, et personne ne sait à quoi sert la rate, si ce n'est à être le siège de certaines affections.

Digitized by Google

II

Principe essentiellement rationnel du rire. — Rire intellectuel et rire purement nerveux. — Définition de Lamennais

Voltaire a dit que ceux qui cherchent les causes métaphysiques du rire ne sont pas gais; il a raison, en partie du moins; chercher est toujours un travail, une peine, presque une tristesse, comme avoir trouvé est une joie; aussi l'effort de cette difficile investigation exige, tant qu'il dure, une attention laborieuse qui vient contraster assez plaisamment avec la nature du sujet : l'épigramme de Voltaire ne nous a pas découragé.

Le rire est le propre de l'homme ; on surprend bien chez certains animaux des signes de gaieté, des cris joyeux, des mouvements qui expriment le plus vif plaisir; mais le vrai rire, le rire du plaisant, fût-il même provoqué par une simple bouffonnerie, ne peut partir que d'un être raisonnable, car il suppose toujours la perception d'une erreur, un jugement, une abstraction dépassant ce que peut saisir l'instinct le plus parfait et le plus admirable.

On peut citer comme exemple d'un rire placé sur les limites du rire intellectuel et du rire de satisfaction purement animale le fait suivant où le système nerveux a son rôle marqué : durant la campagne de Russie, un pauvre officier français mourant de besoin et de froid rencontre un ami qui le reçoit dans sa

Digitized by Google

maison; on lui fait un grand feu, on le fait bien dîner, on lui donne un bon lit; la sensation de se trouver dans des draps, ayant chaud et n'ayant plus faim, le fait partir d'un éclat de rire qui retarde quelque temps son sommeil : il se réveille de lui-même au bout de trente-six heures.

Mais nous n'avons à parler que du rire intellectuel.

Lamennais, qui a consacré à notre matière quelques pages remarquables, veut faire du rire l'instinctive manifestation du sentiment de l'individualité, et d'un mouvement vers soi et qui se termine à soi; cette idée, avons-nous besoin de le dire? nous paraît procéder d'un examen très superficiel, mais nous devons expliquer avec précision en quoi elle est inexacte.

Ce qu'il y a de vrai dans cette sorte de définition, c'est qu'ordinairement le rire traduit le sentiment antipathique; pourtant cela n'est pas toujours vrai, car il y a le rire tout expansif de bienveillance; il y a encore celui que provoquent l'esprit non caustique et les rencontres agréables de la pensée, et là même on peut du plus délicat sourire passer graduellement jusqu'au rire à gorge déployée.

Mais même lorsque le rire est antipathique, il ne semble pas que ce soit le suffisamment définir que de l'appeler une manifestation de l'individualité; est-ce que tous les sentiments ne sont pas des phénomènes de l'individualité? Ils peuvent seulement être ou ne pas être sympathiques; mais est-ce que la gaieté malicieuse possède mieux son homme qu'un sentiment généreux, l'enthousiasme ou l'amour? La seule différence ce sera toujours qu'elle s'éloigne de son objet au lieu

Digitized by Google

de tendre à lui; et encore si elle s'en éloigne, ce n'est pas autrement ni même aussi fortement que certaines passions qui n'ont pas envie de rire, par exemple la colère repoussant la personne qui a offensé ou qui déplaît.

Nous croyons avoir fait dans le cours de cette étude une part plus juste au mal qui peut être dans le rire, et aussi avoir avec plus de vérité fait voir ce qui s'y mêle de satisfactions relevées, morales, désintéressées (1).

III

Valeur morale du rire. — Sa valeur comme symptôme.

Si nous avons cru devoir contester la proposition de Lamennais, nous reconnaissons toutefois (et nous n'avons rien dit qui aille à l'encontre) que le rire, comparé aux autres manifestations mentales, correspond

(1) Tout au contraire de Lamennais, M. Ch. Lévêque estime que le sentiment du ridicule est désintéressé comme toutes les émotions esthétiques et qu'il ne s'y trouve aucune satisfaction égoïste; de son côté, Hobbes, on s'en souvient, ne voit dans le rire qu'une joie vaniteuse de supériorité; les éléments multiples de l'impression et aussi les variétés de l'impression expliquent en partie ces divergences. Pour notre compte, nous avons de notre mieux éliminé de la malice nécessaire au plaisir du comique, tout ce que la malice a de pire et de plus grossier, mais nous n'avons pas pu nier la présence de cette malice, ni en faire disparaître la racine vicieuse, le principe mauvais; c'est un des côtés par où ce plaisir doit rester profondément différent des jouissances appelées par excellence esthétiques, c'est-à-dire les jouissances du beau, qui sont absolument pures et, nous aurions le droit d'ajouter, vertueuses.

Digitized by Google

à un sentiment d'un ordre médiocre comme intensité véritable et comme qualité.

Quant à l'intensité du plaisir, s'il est vif, il est court, superficiel, léger; en se manifestant, il s'exhale et produit son effet; la joie profonde, intime, parfaite, est sérieuse, elle touche le cœur à sa partie la plus sensible et la plus délicate et par là s'empare de tout notre être; si elle a commencé par la gaieté, elle ne tarde pas d'arriver au recueillement; le sourire peut l'éclairer, mais un sourire discret et contenu; l'âme ne trouverait plus de signe convenable pour témoigner son bonheur; ce n'est pas seulement par l'impuissance de le bien traduire qu'elle le renferme, c'est souvent aussi par une sorte de crainte avare et jalouse; ne l'amoindrirait-elle pas si elle le laissait transpirer au dehors? Dans cet état, elle est moins près du rire que des larmes.

En ce qui concerne la qualité de la manifestation, ce qui excite le rire est toujours plus ou moins mêlé de fausseté, de malice, de folie; c'est un plaisir qui n'est jamais tout à fait et idéalement pur; la vanité et le mensonge de ce qui le provoque ne sont-ils pas attestés par l'usage de notre langue, qui, pour dire qu'une chose n'est pas vraie, dit que *c'est pour rire?* et cette expression a son contraire, ou à peu près, qui a reçu une fois une application assez singulière : la Brinvilliers, qui jusqu'à la fin s'était leurrée d'un espoir de grâce, s'écria lorsqu'on vint la prendre pour la conduire au bûcher : « C'est donc tout de bon! »

On doit donc se rendre compte que, si l'antiquité profane a pu nous montrer un de ses sages riant tou-

Digitized by Google

jours, néanmoins la vraie perfection, la perfection idéale proscrirait absolument le rire (1), puisqu'elle ne pourrait éprouver que de la commisération pour les erreurs et les faiblesses ; à ses yeux, l'esprit serait seulement tromperie, et le comique, aveuglement, toujours infirmité intellectuelle et morale (2) ; aussi le philosophe, dont nous venons de discuter en dernier lieu l'opinion, a-t-il remarqué qu'on ne pourrait se représenter et comprendre un Christ qui rirait ; il a raison, et il ne faudrait pas lui objecter que l'Ecriture fait dire à Dieu qu'il rira à la mort des pécheurs ; c'est là une simple figure et de l'anthropomorphisme évident ; et d'ailleurs

(1) *Risum reputavi errorem et dixi gaudio : quod frustra deciperis ?* En prenant pour épigraphe les premiers mots de ce verset, nous les avons matériellement et sciemment détournés de leur sens ; la pensée de l'Ecclésiaste est que les plaisirs du rire ne sont que vanité, comme les autres joies mondaines ; c'est une parole de désenchantement et d'amertume ; d'une sentence morale nous avons fait un jugement analytique, et nous avons employé ces mots comme voulant dire que la cause du rire, l'objet du rire, en d'autres termes le plaisant, est une erreur ; quant au rire lui-même, considéré non plus dans la cause qui le provoque, mais considéré dans le rieur et comme acte d'un être intelligent, loin d'être une erreur, il est la vive protestation de la vérité contre l'erreur.

(2) Un être parfait serait incapable de rire, et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'il aurait la bonté parfaite, laquelle exclurait toute malice et ôterait au plaisant tout goût agréable ; la seconde, c'est qu'il aurait aussi l'intelligence parfaite, c'est-à-dire *intuitive*, et par là même, d'après nos définitions, le plaisant disparaîtrait même pour lui ; en effet, cette intelligence (autant du moins que nous pouvons concevoir une intelligence pareille), affranchie des sens et de nos procédés discursifs, fonctionnant dans des conditions inconnues à l'humanité, devrait voir si pleinement, si purement, l'absurdité de toutes les erreurs, qu'il ne leur resterait plus rien de *spécieux*.

Digitized by Google

c'est le sarcasme vengeur et légitime du juge souverain, et non l'ironie d'égal à égal, de malheureux à malheureux, ni surtout de médecin à malade.

Que les dieux de l'Olympe rient, à la bonne heure! car ce sont des hommes, ayant toutes nos passions, seulement avec plus de privilèges et plus de facilités pour les satisfaire.

Pour les pauvres mortels, ils se livrent plus souvent encore au plaisir du rire, et il ne faut pas le leur reprocher, mais il peut être intéressant de les étudier au moment où l'on surprend dans leurs yeux cet éclair.

Chez l'enfant, le rire est la pure manifestation de l'étonnement et du plaisir de sentir et de comprendre; le rire de l'idiot est, quoique bien inférieur, du même genre, en ce sens qu'il correspond indifféremment à toute sensation quelconque, pourvu qu'elle ne soit pas pénible, à toute perception plus ou moins obtuse : ce n'est que l'indice de la conscience de la vie et de la jouissance attachée à chacun de ses actes.

Le rire habituel est la marque de la niaiserie ou de la fatuité; le niais s'amuse sans distinction au chatouillement de toute idée ou de tout semblant d'idée, et rien n'est irritant comme son rire insipide (1); quant à celui qui est content de lui-même, il ne nous présente pas un phénomène vraiment intellec-

(1) *Nam risu inepto res ineptior nulla est.*
(Catulle, *In Egnatium.*)

Digitized by Google

tuel, mais il peut nous faire envier un précieux élément de bien-être (1).

L'homme intelligent voit et discerne, il conçoit sans étonnement, il ne rit que de ce qui est risible et ne le fait encore que dans la mesure qui convient (2); on a dit très bien d'un homme dont l'esprit était, mal à propos, mis en doute : regardez-le rire! Il n'y a pas de meilleure preuve ni de meilleure épreuve : la justesse du rire ou du sourire, sa nuance, le mot, la syllabe qui le fait poindre, les sujets qui l'excitent, toutes ces remarques disent bien des choses sur l'intelligence, sa promptitude et sa culture, sur les habitudes de la pensée, le caractère et les mœurs.

(1) Nous avons déjà cité ces vers charmants, qui reviennent ici naturellement à la mémoire :

Cet état indolent de confiance extrême
Qui le rend en tout temps si *content de lui-même*.

Notre goût des rapprochements nous fera rappeler encore, à l'effet d'être comparé avec la locution : être content de soi, le magnifique et original mouvement de Bourdaloue s'écriant, à la fin de son sermon sur *la Paix chrétienne,* que pour lui *il est content de Dieu;* si d'une part c'est la suffisance qui se conjouit, de l'autre c'est un acte de reconnaissance et d'amour que d'un cœur humble l'éloquent apôtre adresse à la Providence. Bourdaloue a encore employé ailleurs cette belle expression.

(2) *Fatuus* (l'homme inconsidéré) *in risu exaltat vocem suam, vir autem sapiens vix tacitè ridebit.* (Eccl.)

Digitized by Google

IV

Droits et usage du rire dans la vie.

Faisons, pour terminer, quelques observations sur les droits et sur l'usage du rire dans le commerce du monde.

Les grammairiens, dont les agréables œuvres sont la première pâture jetée à la vive intelligence des enfants, nous ont soigneusement enseigné la différence des deux locutions *entendre la raillerie* et *entendre raillerie;* la première a trait à la finesse, la seconde à l'humeur qui accepte la plaisanterie; l'une montre que vous ne manquez pas d'esprit, l'autre que vous avez l'esprit bien fait, encore une nouvelle acception du mot esprit employé dans le sens de bon caractère.

La connaissance des matières sur lesquelles chacun aime ou consent que l'on rie fournit des indications précieuses à un observateur, car rien ne montre mieux la confiance et l'invulnérabilité que cette tolérance ou ce plaisir; si cette sécurité est aveugle, il se produit des effets comiques; si elle est justifiée, on ne peut faire plus agréablement sa cour qu'en lutinant une personne et en l'attaquant par des doutes et de la contradiction sur ce qui fait sa joie la plus solide.

L'homme du monde excelle à saisir la limite du badinage permis; il n'y a pas là-dessus de règle à poser; on peut dire seulement que chacun se permet sur son propre chapitre plus de moquerie qu'il n'en suppor-

Digitized by Google

terait de la part des autres : « On se dit ces choses-là à soi-même, » mais on se les dit parce qu'on ne les croit pas, et pour qu'un autre ne vous les dise pas.

Le droit du rire n'appartient pas aux inférieurs vis-à-vis des supérieurs; il n'existe même pas entre indifférents et étrangers, car il suppose que la barrière du respect et de la réserve a été abaissée. Rire ensemble est une des plus grandes marques de familiarité ou de faveur; c'est accepter la communauté d'un moment de folie, et prendre son interlocuteur pour compère.

Le rire étant tout de premier mouvement, il est très difficile de le retenir, d'en modifier même l'expression, et plus difficile encore de bien rire sans cause (1) et sans envie; c'est parce qu'il est si spontané et si naturel, qu'il est si utile pour le diagnostic; aussi est-ce l'imposture la plus subtile et la plus hardie que de feindre la gaieté pour cacher son trouble et prouver sa liberté d'esprit, mais il faut être comédien consommé pour avoir bonne grâce à ce jeu.

De même, c'est le comble du charlatanisme que de railler quelqu'un sur la bonne opinion qu'il a prise à tort de vous; quel meilleur témoignage que vous savez cette idée à l'abri de tout risque, et quelle manière de la fortifier encore!

(1) C'est ce qui rend fort plaisante, comme contraire aux lois naturelles du rire, la fantaisie de la soubrette voulant que son maître rie de la bonne histoire qu'elle va lui raconter, mais qu'elle ne lui racontera que quand il aura ri.

Digitized by Google

Il y a une adresse aussi heureuse, aussi efficace, mais toute loyale, à employer le rire comme remède contre la peur qu'elle dissipe par enchantement, ou contre la colère qui désarme aussitôt; du moment que la plaisanterie est goûtée par celui dont l'imagination était frappée ou le cœur ému, c'est qu'il a senti le ridicule de sa première impression, il la méprise et montre par sa gaieté qu'il est tout à fait guéri.

Enfin rien n'est plus habilement, plus perfidement cruel que de mettre quelqu'un dans la nécessité de rire malgré lui; cette situation est fréquente à la scène et elle est toujours fort comique; elle est commune aussi dans la vie, et les expressions ne manquent pas pour qualifier ce rire qui appartient visiblement au comique d'imposture : rire du bout des dents, rire forcé, rire jaune; quant au rire sardonique, nous en avons montré le caractère particulier et fort différent.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPILOGUE

Ce qu'il peut y avoir de profit à espérer de cette étude. — Occasion qui l'a fait entreprendre. — Quelques-uns des défauts de ce livre, dont plusieurs étaient peut-être difficiles à éviter.

Nicole, que M. Jourdain prétendait éblouir par son savoir, nouveau pour elle autant que pour lui, demande tranquillement de quoi cela guérit ; nous devons nous poser la même question : quelle peut être l'utilité de ces minutieuses recherches? Guériront-elles de la manie du bel esprit ou corrigeront-elles les travers du monde et le rendront-elles meilleur? Il ne serait pas sensé de le croire.

Sans doute le comique pourrait être appelé de la *morale amusante,* et cela pour le moins à aussi juste titre qu'on appelle *moralistes* les écrivains ingénieux, penseurs légers, qui font de l'esprit sur la morale (1) ;

(1) Malgré la sévérité de ce jugement (il comporterait bien quelques exceptions), nous ne voulons pas méconnaître le plaisir que nous a longtemps procuré cette littérature agréable, ni même les obligations que nous lui avons ; mais on ne saurait disconvenir que dans un seul sermon de Bossuet ou de Bourdaloue, comme celui sur la *Haine de la vérité* ou celui sur la *Fausse Conscience,* il n'y ait par l'enchaînement, par les principes dont tout se déduit, plus de substance, de vérité et de morale que dans tous les moralistes du monde ; et qui n'a remarqué cette particularité bien

Digitized by Google

mais ni les comédies, ni les fables, ni même les livres de maximes et de pensées ne peuvent grand'chose pour la réformation des mœurs; ces ouvrages ne présentent guère que des exemples ou des satires de passions, de défauts et de fautes; ils nous montrent surtout ce qu'il ne faut pas faire, et leur seul moyen d'influence, c'est la crainte du ridicule ou du tort que nous nous ferions; tout au plus nous donnent-ils quelques leçons de prudence et de savoir-faire social : pour prêcher efficacement la morale aux hommes, il faut ou avoir une autorité de commandement, ou leur faire aimer la vertu d'un amour direct et actif.

Nous ne pouvons donc guère nous flatter d'avoir fait en parlant de la comédie ce qu'elle ne peut faire elle-même (1); pourtant nous avons rencontré quelques

significative et qui semble une loi même du genre, que les moralistes ne peuvent guère fournir que des pensées décousues et qu'ils ne procèdent que par saillies? Si Pascal, lui également, ne nous a laissé que des réflexions qu'aucun ordre ne relie, tout le monde sait que, jetées sur de petits papiers, elles n'étaient point destinées à voir le jour en cet état; c'étaient de simples matériaux devant entrer et ayant une place marquée dans la composition du grand ouvrage qu'il avait conçu, et même, comme ces matériaux n'ont pas reçu leur emploi, on peut plus d'une fois hésiter ou se méprendre sur le parti qu'il entendait en tirer.

(1) Il est un genre de faits et d'observations que les lecteurs préfèrent et doivent préférer au comique, lequel par son énormité a presque toujours un caractère d'extravagance ou d'aveuglement et par conséquent de rareté relative; dans le train ordinaire de la vie, il y a plus de petites misères et de faiblesses que de ridicules proprements dits; et de plus la seule vérité morale dans les peintures, même sans qu'il s'y mêle aucune part de désordre ni que la malice y ait la moindre occasion de jouissance, nous plaît et nous charme par cela même qu'elle est la vérité, et elle nous plaît indépendamment encore du profit intellectuel que nous en pouvons tirer. Ce sont ces dernières sortes de satisfactions que nous trouvons surtout dans l'originale littérature des *Mémoires* et des *Correspondances*, qui sont les

Digitized by Google

bonnes occasions de réfléchir sur nous-mêmes et nous voudrions ici exprimer seulement une observation qui revient particulièrement à notre propos et qui deviendrait tout de suite pratique, si ce que la raison reconnaît et approuve était toujours capable de toucher les cœurs et de changer les volontés et les habitudes. Une entière franchise avec les autres et avec nous-mêmes nous purgerait du plus grave et du plus mortifiant des deux comiques ; mais il faudrait pour cela tant d'efforts et une vie si nouvelle, qu'il faut penser que nous ne nous relèverons jamais de la sentence portée par la Bible : *Omnis homo mendax*. Si l'on ne se sent pas capable d'opérer une si héroïque métamorphose, on pourrait encore, moyennant la plus simple attention, se débarrasser, en grande partie au moins, du comique naïf, de la sottise pure ; car la sottise ne se montre ni dans le manque d'idées, ni dans la nature des

œuvres sincères par excellence ou pour mieux dire les plus personnelles de toutes : si l'homme ne s'y montre pas toujours à découvert, s'il y déguise parfois ses sentiments et s'y arrange un rôle, ces altérations, presque aussi faciles qu'intéressantes à discerner, deviennent une source nouvelle de renseignements. Les traits dont ces ouvrages abondent, les réflexions qu'ils suggèrent sans cesse au lecteur attentif, éclairent le cœur humain d'une lumière plus pénétrante, plus continue et plus complète que le comique, car on rencontre dans ces livres non seulement le mal qui est risible, mais celui qui ne l'est pas, non seulement le mal, mais le bien, non seulement le bien et le mal, mais les très nombreuses choses qui ne sont ni l'un ni l'autre, non seulement ce qui est extraordinaire et curieux, mais ce qui est simplement vrai et naturel. On trouvera peut-être que ce que nous venons de dire doit diminuer l'intérêt de notre étude ; mais nous cherchons seulement à montrer les choses comme elles sont ; nous sommes d'ailleurs heureux d'avoir pu donner la preuve que nous possédons assez bien notre matière pour n'en être pas possédé.

Digitized by Google

idées (1), ce qui serait tout à fait sans remède; elle consiste surtout à parler sans avoir rien à dire ou avant réflexion, ou à dire même des choses très naturelles, très justes, trop justes quelquefois, mais qu'il fallait étouffer dans la circonstance; de sorte que la sottise apparaît souvent comme un mal volontaire ou tout au moins évitable.

Quant à espérer que cette exploration vers les sources de l'esprit et du comique nous permettra d'y puiser pour notre propre compte, ce serait également un grand leurre; on pourrait avoir acquis et posséder à fond toute cette nouvelle espèce de *gai sçavoir,* sans s'être donné la moindre imagination plaisante; peu de doctrine suffit pour réussir dans un art, tandis que la connaissance des difficultés, des conditions, des modèles, crée autour du critique voulant devenir auteur une sorte de lumière intimidante, peu favorable, souvent même contraire à la spontanéité mystérieuse de toute production.

Aurons-nous même rendu quelque service au goût en cherchant à scruter ses jouissances, et peut-on par raison démonstrative arriver à la justesse de sensibilité intellectuelle, à cette sagacité délicate, instinctive chez les Athéniens, *qui étoient sûrs quand ils avoient ri, qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise?*

Pour le moins nous avons dû apprendre à rire *en connaissance de cause,* comme le dit si bien la locution usuelle, et c'est un avantage; car savoir qu'on a

(1) « On peut être sot avec beaucoup d'esprit, et n'être pas sot avec peu d'esprit. » (La Rochefoucauld.)

Digitized by Google

un sentiment, une idée, vaut déjà plus et mieux que d'avoir seulement cette idée, ce sentiment; et c'est un nouveau et très considérable progrès que de connaître l'origine, le titre plus ou moins légitime, le caractère, la nature simple ou complexe, le degré d'énergie, les effets intérieurs de cette croyance ou de cette affection; les faits qui se passent dans notre âme ne laissent pas d'agir indépendamment de toute aperception de notre part, mais si nous en acquérons une connaissance nette et juste, cette notion exerce à son tour une nouvelle influence utile pour rectifier, arrêter, accroître, féconder, suivant les cas, ce qu'avait déjà produit le fait en vertu de sa force propre, et cette clairvoyance sur nous-mêmes, qu'est-ce autre chose que le mot de la sagesse antique: *Nosce te ipsum* (1) ?

Il y a un autre effet qui doit être produit par les patientes investigations auxquelles nous nous sommes livré, et cet effet sera excellent ou funeste.

Ces investigations pourraient donner l'usage, le goût, le besoin de l'exactitude; il y a une mauvaise

(1) Voici une de ces idées spirituelles, une de ces inductions élégantes qui plaisent tant aux gens d'imagination et aux philosophes littérateurs, mais qui font sourire les vrais savants : n'est-ce pas pour montrer que c'est par la conscience que l'être intelligent se possède lui-même, qu'il domine ses actes et ses pensées, et que c'est la faculté véritablement souveraine qui résume toutes les autres et qui représente, constitue et peut presque indéfiniment accroître la personnalité, n'est-ce pas pour cela que le siège physiologique de la conscience a été localisé dans les parties supérieures et antérieures du cerveau? Il y aurait plus de justesse et même plus de sujet d'admiration dans une autre hypothèse interprétative moins ingénieuse : n'est-ce pas par l'effet propre de cette prééminence que le divin Créateur, sans prendre le souci d'arranger une poétique allégorie, mais obéissant à une cause réelle dépendante du plan même qu'il avait conçu et qu'il exécu-

Digitized by Google

exactitude, qui est toute vétillarde et taquine, occupée à se renvier ou à reprendre les autres ; mais il y en a une autre, éclairée, pénétrante et ferme, qui, devenue familière autant que nécessaire à l'esprit, lui rend en toutes choses les mêmes services qu'un instrument de précision, manié à la longue sans qu'on y pense ; cette exactitude, c'est encore la probité intellectuelle, le culte sévère et l'amour passionné, infatigable de la vérité, c'est même le propre nom de la vérité, en tant que possédée et exprimée par l'homme ; et que sont les efforts de l'art et les caprices de l'imagination au prix de la vérité, à ne la considérer même que comme le principe de la beauté, de l'éclat, du charme, de la fécondité, de la force, de l'éloquence, de la grande poésie, en un mot comme la source de ce qui seul est capable de plaire à la fois et de contenter pleinement ?

Mais l'exactitude mal dirigée peut mettre sur la voie de la subtilité ; seulement, il faut bien s'entendre sur ce qu'est ce défaut. Il y a d'abord subtilité toutes les fois que nous passons le point où nous n'avons plus

tait, s'est trouvé conduit à placer au-dessus et en avant de tout le reste ce qui sert à la manifestation de la conscience psychologique ? L'homme qui sait comprendre la nature ou du moins se mettre au vrai point de vue d'où elle peut être comprise, n'y voit ni rébus, ni petites malices pédagogiques, *ni esprit*, mais il voit de plus en plus converger vers une unité qui donne le vertige la finalité et la causalité, les effets et les buts, le logique, l'utile, le bon et le beau. Pour nous qui croyons et qui avons soutenu qu'il y a dans le comique quelque chose de providentiellement moral, aurons-nous su expliquer suffisamment notre idée pour qu'elle échappe à la sorte de critique que nous venons de faire, et pour qu'elle ne soit pas confondue avec les fictions édifiantes et honnêtes, mais gratuites, puériles et toujours amoindrissantes ? car la vérité est si parfaite que toute conception arbitraire lui fait tort et la diminue.

Digitized by Google

la vue claire des choses, et ce point varie nécessairement suivant les personnes, et pour chaque personne suivant l'objet. On citerait telle distinction que ne soupçonnent point les gens du monde, qu'ils qualifieraient, s'ils la connaissaient, de misérable argutie, et qui est l'origine, dans une science particulière, d'une bifurcation élémentaire et indiscutable. Quiconque a la moindre expérience intellectuelle sait qu'on rencontre sans cesse des nuances très délicates, très voisines, qu'il est cependant nécessaire de discerner ; car c'est souvent dans la différence qu'il y a de l'une à l'autre que se trouve la raison qui doit terminer un débat, le point de partage entre le domaine de la règle et le domaine de l'exception, la fine jointure par où se réunissent les contraires et les extrêmes, le critérium auquel on reconnaît la vérité et l'erreur, la particularité qui sert à construire les plus hautes, les plus sûres généralisations; c'est là surtout qu'il convient d'appliquer ce que Pascal appelle « l'esprit de finesse » (1). Les grands penseurs excellent à s'aviser de ces judicieuses, de ces péremptoires *subtilités*, et

(1) Pascal oppose l'esprit de géométrie à l'esprit de finesse, et puis il oppose l'esprit de justesse à l'esprit de géométrie, ce qui fait que, pour notre compte, nous n'avons jamais pu nous débrouiller au milieu de cette division tripartite. Nous comprenons très bien que l'esprit de finesse soit le coup d'œil acéré et la lente patience qui font l'observateur, et aussi la faculté analytique qui désagrège et divise jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux éléments simples et irréductibles ; mais la faculté qui achève ce qui reste à faire après l'étude particulière et intime de chaque chose, la faculté d'où part la puissante initiative qui synthétise, unifie et conclut, peut-elle être convenablement désignée sous le nom de l'esprit de géométrie? Quoi qu'il en soit, la pensée de Pascal est célèbre et se répète partout.

Digitized by Google

quand ils les ont découvertes et rendues évidentes, chacun s'étonne d'avoir pu si longtemps passer à côté sans les apercevoir, sauf à se moquer encore, jusqu'à ce qu'ils aient réussi, de ceux que tourmente le noble besoin d'améliorer leurs idées. Mais il y a une autre limite à la subtilité, et celle-là est une limite fixe, qui est la même pour tout le monde : c'est le moment où la peine de la recherche, qui s'accroît à mesure qu'on avance, ne peut plus être récompensée par le résultat ; il faut s'arrêter alors, mais sait-on toujours le faire ? On est exposé à donner à ses idées un prix égal au travail qu'elles ont coûté ; cette mesure n'est pas la bonne et elle est souvent le contraire de la bonne.

Mais nous serions même en droit de ne pas laisser discuter les conséquences pratiques et utiles de notre étude : la vraie science n'est-elle pas désintéressée ? Elle est à elle-même son but ; seulement, on sourira peut-être de nous entendre prononcer un aussi grand mot que celui de science ; et pourtant, ce mot messied-il aux résultats, aux efforts même de n'importe quelle synthèse ?

Il est vrai que toutes ces considérations étaient bien loin de notre pensée au moment où nous avons commencé à nous occuper de cet essai ; un petit problème d'esthétique et de morale nous avait quelquefois intrigué, et nous voulions nous expliquer à nous-même les difficultés dont il nous importunait ; mais il n'est guère de petits sujets, et le moindre, s'il est étudié sérieusement et avec insistance, vous fait toujours courir le risque de vous disséminer dans le menu ou

Digitized by Google

de vous perdre dans le vaste, à l'exemple de cet avocat ambitieux et novice, voulant exposer

L'idée universelle
De *sa* cause, et des faits contenus en icelle.

Une pure fantaisie nous a entraîné beaucoup plus loin que nous ne le supposions ; nous avons dû battre bien du terrain, battre bien des buissons et rencontrer en route beaucoup de choses que nous ne cherchions pas ; il s'en faut même que nous ayons rapporté ici tout ce qui était proprement de notre chasse.

Nous nous sommes attaché seulement à donner un résumé de nos remarques, parlant souvent comme on parle à de bons entendeurs, plus souvent, au contraire, faisant bien de la micrographie sur des choses fort claires, sans cesse luttant contre la tentation de l'anecdote et le plaisir de la citation.

Il aurait sans doute fallu donner un caractère plus franc à ces pages, qui ne sont ni une œuvre scientifique, ni une œuvre toute littéraire.

La science aurait voulu plus de rigueur, un autre ton, des lumières et une puissance qui nous manquent ; elle aurait condamné l'à peu près trop commode des métaphores vaines et des comparaisons dont nous n'avons pas su nous passer ; les faits veulent être étudiés exclusivement en eux-mêmes et dans leurs relations avec leurs causes, leurs effets, et avec les faits du même ordre ; des faits plus ou moins analogues, mais certainement indépendants empruntés à un autre domaine, ne prouvent rien et ne peuvent guère qu'amuser l'imagination ; mais ce que nous n'avons pas fait,

Digitized by Google

était-il possible? Un livre sévère de science n'aurait pas non plus toléré l'emploi de la méthode tantôt d'investigation, tantôt d'exposition ; l'usage et le mélange de ces deux procédés a tenu parfois à un dessein et à un choix, le plus souvent à ce que nous n'avons pas été capable de nous en tirer autrement ; mais il y a des cas où nous avons cru convenable de donner d'emblée la solution et le résultat tout trouvé, d'autres où il nous a paru plus à propos d'associer le lecteur à notre travail d'enquête sur les faits et de le faire passer par un progrès.

D'autre part, une œuvre littéraire aurait exigé une élégance agréable et facile, et proscrit le jargon, les sécheresses didactiques et ce que les termes abstraits ont volontiers de rebutant : un véritable écrivain sait dire, dans la langue de tout le monde, des pensées que tout le monde n'a pas.

Notre seul mérite, au milieu de tous ces défauts, ce sera peut-être quelque soin et quelque conscience... De la conscience dans le rire !

Ce n'est certes pas que nous ayons fait aucune vraie découverte ; dans des choses qui sont si familières à tous, il faudrait même se défier de ce qui serait dit pour la première fois ; il s'agit seulement d'éclaircir des idées qui sont du domaine public, de les lier logiquement et d'en faire un tout qui se tienne ; c'est peu, et pourtant c'est beaucoup ; car personne ne se doute de tout ce qu'il sait, ni, à plus forte raison, ne s'en sert autant qu'il le pourrait, et souvent le génie, même la plus haute science, ne font autre chose que d'introduire de la lumière et un ordre véritablement créateur au milieu de

Digitized by Google

toutes ces richesses jusqu'alors obscurément et stérilement possédées.

Mais quand on a dit tout ce qu'on peut dire de l'esprit et du comique, et qu'on se remet à lire Rabelais, les *Provinciales,* Molière, la Fontaine, Mme de Sévigné, Hamilton, le Sage, Voltaire, les *Lettres persanes,* Marivaux, Beaumarchais, Chamfort, Paul-Louis Courier et tant d'autres, morts ou vivants, on s'aperçoit qu'on n'a rien dit; les jouissances qu'on retrouve sont si vives, si particulières, si neuves encore, si pleines, que les généralités qu'on a essayé de donner paraissent toutes vaines et toutes vides; cela est vrai et cela est inévitable: la fleur la plus brillante et la plus parfumée, que livre-t-elle au plus habile chimiste tentant de surprendre ce qui fait qu'elle charme? Pourtant, le but de la vraie critique n'est-il pas précisément et surtout de ramener les impressions du goût à des conceptions rationnelles et de résoudre ce quelque chose d'indéfinissable, ou plutôt de difficile à définir, qu'on appelle le *je ne sais quoi?*

Aussi, nous craignons qu'on ne nous demande pourquoi un profane (l'ami Trissotin aurait dit un grimaud) a été s'introduire au milieu de la troupe des Ris, des Grâces et des Jeux, s'il devait seulement leur dérober des choses plus difficiles à dire que dignes d'être dites, et revenir avec des dissertations sur ce qui ne peut guère être que senti et ne peut se passer de l'être, et qui, quoi qu'on fasse, conservera toujours pour une large part le caractère empirique.

Il se pourrait même que, nous appliquant avec

Digitized by Google

une variante narquoise la louange décernée par le poète à un art plus précieux encore que le précieux métal qu'il a ciselé (1), on trouvât que nous avons dépensé à tourmenter une matière futile plus d'efforts qu'elle n'en méritait.

A ces railleurs, à ces gens si sérieux, nous demanderions, à notre tour, s'ils sont bien sûrs de nous avoir compris; et, s'ils l'affirment, ils nous permettront encore de dire, avec quelqu'un qui n'a guère eu besoin de cette excuse : « Il y a des temps de niaiser. »

(1) *Materiem superabat opus...* (Ovide.)

FIN

Digitized by Google

APPENDICE

I

Coup d'œil sur la nature et les conditions de l'étude du plaisant comparée avec les sciences de la matière.

On ne sait pas plus qu'au temps de Molière et on ne saura jamais pourquoi l'opium fait dormir; mais on sait et on a toujours su beaucoup mieux pourquoi le comique fait rire, ou plus exactement pourquoi il fait plaisir; c'est notamment cette comparaison que nous voudrions faire, et cette différence qu'il s'agirait d'expliquer.

Il est clair que pour connaître complètement un fait il faudrait, pour le moins, en connaître *la cause efficiente* ou antécédent immédiat rigoureusement requis, *la cause finale* ou but, et la raison.

La *cause efficiente,* on peut presque toujours parvenir à la dégager, et c'est l'objet propre et spécial des sciences naturelles de la découvrir: or nous croyons avoir saisi et analysé les causes du plaisir provoqué par le comique; donc jusqu'ici pas de différence (sauf quelques particularités que nous négligeons).

La *cause finale* est d'une recherche beaucoup plus difficile et souvent très aventureuse; l'homme qui agit

Digitized by Google

a toujours ou presque toujours un but; mais la nature a-t-elle des buts? la nécessité que la nature subit de procéder toujours *naturellement*, son impuissance à se passer de causes efficientes strictement adéquates aux effets, n'exclut-elle pas les causes finales? ou, au contraire, le déterminisme même le plus scientifique et le plus absolu ne laisse-t-il pas très librement place à une prédétermination? en admettant que la nature ait des buts, en a-t-elle en toutes choses? n'y a-t-il pas au moins, sous ce rapport, beaucoup, mais beaucoup de non-valeurs, de résidus qui, bien que produits par des causes efficientes, sont dépourvus de finalité? Les interprètes de la nature ont là-dessus de grandes et sérieuses controverses; mais en dehors des vrais problèmes téléologiques, il y a aussi (car rien ne prête plus à l'imagination et à la conjecture), il y a, de l'aveu de tous, des vues toutes gratuites qui ne peuvent que faire sourire, comme plus d'une induction trop ingénieuse de cet excellent Bernardin de Saint-Pierre, ou encore de grosses bévues qui font rire, comme l'admiration d'un certain cause-finalier glorifiant la Providence de ce qu'elle a fait passer les grands fleuves dans les grandes villes. Pour notre compte, nous n'avons pas craint d'affirmer une cause finale, en disant que le comique a été donné au monde pour être une des sanctions de la morale, sanction joyeuse et piquante, mais vraiment admirable et digne des plus hautes méditations; et sous ce rapport le comique aurait sur le beau une supériorité (si toutefois on veut admettre l'idée de Kant indiquée dans notre Introduction, et suivant laquelle un des caractères du beau est

Digitized by Google

d'être dénué de toute finalité); quoi qu'il en soit à cet égard, pour nous le comique non seulement n'est pas une chose fortuite ni indifférente, non seulement il est un effet voulu, prévu et destiné à être perçu, mais cet effet expressément voulu et utilement perçu n'est pas préparé par des ressorts *ad hoc;* il se trouve être la pure conséquence de tout un ensemble qui embrasse l'univers entier et qui devait pourvoir à de bien autres soins qu'à celui de faire rire les hommes; car c'est le propre des buts de la nature que, si délicats et si particuliers qu'ils puissent être, ils soient directement atteints par le simple moyen des causes efficientes générales; et ce point de vue ouvre des profondeurs où la pensée s'éblouit elle-même.

Pour ce qui est de la *raison* des faits (connaissance de ce qu'est en soi la vertu dormitive de l'opium), il y a longtemps que Newton a déclaré que ceux qui s'occupent de ces sortes de questions prouvent par là même qu'ils ne sont pas de vrais savants. Les faits physiques ont une cause, mais ils n'ont pas une raison; pour quelle raison l'opium fait-il dormir? *Parce que* ont coutume de dire les enfants qui ne savent que répondre; ici personne n'en peut dire plus; la question n'est pas seulement insoluble, elle est, à y bien réfléchir, inintelligible. Mais si, quittant la nature contingente où l'opium qui fait dormir aurait pu tout aussi bien ne pas faire dormir, on aborde le domaine des vérités mathématiques, on ne trouve plus de causes, on trouve des raisons: la somme des angles de tout triangle est égale à deux angles droits; ce résultat ne surgit pas à un moment donné par l'effet d'une

Digitized by Google

force qui se met à agir; il est nécessité en tout temps, en tout lieu, par une logique qui est fatale, mais qui luit à notre entendement. Or, dans la région des faits psychiques, région moyenne entre celle des faits purement matériels et celle des nécessités logiques, il y a des causes, mais ces causes, remarquable propriété, portent en même temps le caractère de raisons, parce que ces faits ont lieu dans nous-mêmes et à la clarté de notre conscience : voilà particulièrement en quoi la connaissance du plaisant peut et doit l'emporter sur celle des faits physiques.

II

Exposé et examen de la théorie de M. Herbert Spencer sur le rire. — Effets physiologiques accompagnant quelques cas de ce que nous avons appelé le comique d'imposture.

Nous avons mentionné deux fois (Introduction, page 41, note, et page 392, note), la théorie que M. Herbert Spencer a donnée dans sa *Physiologie du rire;* il faut la faire connaître et ensuite l'apprécier.

Voici d'abord comment on peut la résumer:

Toute force nerveuse quelconque qui s'est développée dans notre organisme a besoin de trouver un écoulement; elle peut se décharger sur trois espèces de nerfs, soit les nerfs moteurs, soit les nerfs ganglionnaires, soit les nerfs cérébraux (1); si elle se porte sur

(1) *Nerfs cérébraux* est une expression assez peu exacte, qu'il faut expliquer. Les nerfs se divisent en deux classes : les nerfs ganglionnaires et

Digitized by Google

les nerfs moteurs, il se produit des mouvements ; si, sur les nerfs ganglionnaires, une modification des viscères; si, sur les nerfs cérébraux, des idées et des sentiments. Or, le rire naissant toujours d'une *discordance descendante,* le courant nerveux s'interrompt brusquement; le cerveau, qui allait se mettre à l'œuvre et qui même commençait déjà à travailler, n'a plus rien à faire, et toute l'excitation est obligée, faute de mieux, de se jeter sur les nerfs moteurs; elle fait, par leur moyen, entrer en jeu divers muscles, et cela suivant leur ordre de mobilité, d'abord ceux qui avoisinent la bouche (d'où le sourire), puis ceux qui servent à l'articulation vocale et à la respiration (d'où le bruit du rire), puis beaucoup de muscles plus éloignés; un enfant qui rit frappe ses mains l'une contre l'autre, entrechoque ses genoux; un homme se frotte les mains, etc... Dans la *discordance ascendante* ou admiration, c'est le contraire qui a lieu; il y a un envahissement soudain et puissant des nerfs cérébraux et relâchement simultané du système musculaire; la bouche

les nerfs du système cérébro-spinal qui se subdivisent en nerfs moteurs et nerfs sensitifs ; voilà la vraie division ; or ces derniers (nerfs sensitifs, lesquels ne sont ni plus ni moins cérébraux que les nerfs moteurs) servent à la production du sentiment, qui, *lato sensu*, comprend, outre la sensation, la pensée; l'emploi des mots *nerfs sensitifs* aurait donc manqué de clarté, puisqu'il aurait surtout fait songer au sentiment; d'autre part nous n'aurions jamais osé prendre sur nous (et pour bien des raisons) de proposer les mots de *nerfs intellectuels;* en conséquence nous avons emprunté les *nerfs cérébraux* au sommaire rédigé par le traducteur et placé en tête de sa traduction; d'ailleurs cette dénomination n'appartient pas à M. H. Spencer qui, quoi qu'il en dise, est beaucoup plus qu'un amateur en physiologie; car il montre sans cesse dans ses ouvrages que cette science occupe un rang élevé et une place considérable au milieu de son immense érudition.

Digitized by Google

reste béante, les bras tombent, le corps se fiche sur place avec l'immobilité d'une statue. Cette explication physiologique est étendue par notre auteur à d'autres émotions et même à toutes sans exception ; c'est la grande loi de la permanence des forces, sans cesse métamorphosées, mais toujours équivalentes, transportée de la nature inorganique à l'être vivant, pensant et sentant.

En tant qu'appliquée au rire, cette théorie renferme une certaine portion de vérité, et elle semble bien rendre compte de ce que le phénomène a de plus saisissant, mais tout le monde a senti en quoi elle pèche : c'est qu'elle se trouve revenir au mot déjà cité de Kant : « La résolution de l'attente en rien, » et qu'elle fait du rire ce que sans exagération nous pourrions appeler *une pure déception intellectuelle aboutissant à une revanche musculaire ;* ce serait singulièrement ravaler le plaisant et le travestir.

La critique, en effet, qui doit être adressée à cette théorie toute physique, c'est que des deux parties qui constituent le plaisant, le faux et le vrai, elle ne voit que la première et omet tout à fait la seconde, et que par suite elle néglige les nombreux et intéressants faits psychiques que produit le plaisant et que nous nous sommes efforcé de mettre en lumière : ces faits forment le principal, et même avec leurs causes ils forment le tout de notre livre.

Cette critique générale peut se décomposer dans les trois griefs suivants que nous formulons contre l'éminent philosophe anglais :

1° Cette théorie est impuissante à expliquer pour-

Digitized by Google

quoi le plaisant procure du plaisir et un plaisir si vif; il n'y a rien que d'assez peu agréable dans une idée qui tout d'un coup vous manque et dans une agitation musculaire *sans but* (c'est ainsi qu'il la nomme). Nous, au contraire, nous avons fondé le plaisir sur l'activité intellectuelle et morale que provoque le plaisant.

2° Elle est infidèle comme interprétation, en ce qu'elle relie directement et sans intermédiaire les mouvements des muscles à une force nerveuse amassée avant l'apparition du plaisant, et devenue, à ce moment, disponible et sans emploi. Nous, nous voyons dans ces mouvements la conséquence de l'excitation intellectuelle et morale née de la perception même du plaisant.

3° Elle est incomplète même comme observation; si la physiologie était assez fine, elle devrait pouvoir saisir sur les nerfs cérébraux la trace du courant nerveux qui a précédé, accompagné et suivi les faits psychiques dont M. H. Spencer ne parle pas; il se contente de montrer les effets organiques et matériels les plus apparents; mais d'autres effets également organiques et matériels, quoique plus difficiles à atteindre, existent et ne peuvent pas ne pas exister (si toutefois, comme il est permis de le présumer, tout fait psychique a sa correspondance physiologique).

Nous ne saurions non plus accepter sans réserve la qualification de *discordance descendante* donnée au plaisant; et, sur ce point, notre critique va encore et toujours se rattacher à la même raison. Sans doute cette qualification peut être admise en tant qu'elle veut faire contraster le rire avec l'admiration à la-

Digitized by Google

quelle le mot *d'ascendante* convient bien (mais beaucoup moins celui de discordance). Si maintenant, laissant de côté toute comparaison extérieure, nous considérons le plaisant en lui-même, il faudra reconnaître que cette définition le définit mal; il existe certainement dans le plaisant une *discordance* (et en cela nous ne nous séparons pas de M. H. Spencer); mais dès que cette discordance vous a choqué, il se révèle à vous des accords inattendus, excellents, profonds, et c'est cette sorte d'harmonieuse dissonance qui donne à votre plaisir ce qu'il a de relevé, de délicat, d'intelligent et parfois de moral. La *discordance descendante* serait tout au plus une bonne dénomination pour les bouffonneries grossières sans sel ni idée, et pour ce qu'il y a de systématique dans les parodies et charges, dans les épopées travesties, et encore dans l'emphase plaisante des poèmes héroï-comiques et facéties nombreuses rentrant dans ce dernier genre; nous avons, pour notre compte, cherché à spécifier par des caractères plus exacts, plus précis et plus intimes, la discordance qui réside essentiellement dans le plaisant.

Comme conclusion, nous dirons qu'il y a dans la théorie de M. H. Spencer un grand mérite et une grave lacune; le mérite, c'est d'avoir apporté dans la connaissance du rire quelque chose de très juste et de neuf, en montrant que les mouvements musculaires sont la transformation d'une force nerveuse, et d'avoir rattaché ce fait à une loi universelle; la lacune, c'est de n'avoir pas remonté jusqu'à la vraie source de cette force nerveuse, et de n'avoir rien vu ou rien dit du travail psychique que développe le plaisant. Léon Du-

Digitized by Google

mont avait reconnu ce travail, son intensité, son caractère général se manifestant par de courtes et vives oscillations de sens contraires et de valeur égale; seulement son analyse était incomplète en ce qui touche les causes diverses de ces oscillations et la nature complexe de l'agitation dont l'âme devient le siège. Quant à M. H. Spencer, il passe presque tout à fait sous silence ce *dedans* du phénomène; mais il serait injuste de ne pas remarquer qu'il avait le droit de choisir son point de vue, et que ce qu'il a voulu faire, c'est uniquement la physiologie du rire et non la théorie du plaisant.

Nous retrouvons à peu près les mêmes idées développées dans les *Principes de psychologie* du même auteur (deuxième édition, traduction française, *passim* et notamment t. II, p. 575). Ce livre, comme tous ses autres livres, abonde en observations extrêmement variées, bien choisies, coordonnées par une pensée directrice, et nous croyons intéressant de citer un passage qui décrit et signale les effets physiologiques propres à certains faits plaisants, à ceux dont nous avons fait une classe spéciale sous le nom de comique d'imposture.

« § 500. Outre ces caractères divers du langage des émotions, en tant que causé physiologiquement d'abord par les décharges nerveuses diffuses, ensuite par les décharges nerveuses restreintes, non dirigées d'une manière consciente, il y en a d'autres produits par des décharges nerveuses restreintes dirigées par des motifs délibérés. Ceux-ci compliquent souvent les manifestations émotionnelles et en rendent l'interpré-

Digitized by Google

tation plus difficile. Je veux parler plus particulièrement de ces restrictions intentionnellement apportées aux actions des organes externes *dans le dessein de cacher ou de déguiser les sentiments*. Les sentiments secondaires qui provoquent cette *dissimulation* ont un langage qui leur est propre; et ce langage est dans bien des cas lu avec facilité, même par les intelligences ordinaires, et les hommes de pénétration rapide savent le lire dans des cas où il est comparativement fort discret.

« Quelques-uns des plus communs d'entre ces caractères sont ceux auxquels les mains prennent part. Souvent une agitation qui ne se montre pas clairement sur le visage, se trahit par de faibles mouvements des doigts; — on roulera et on déroulera, je suppose, le coin d'un tablier. Ou bien encore un état de *mauvaise* honte, assez bien caché d'ailleurs, est indiqué par la difficulté évidente qu'on éprouve de trouver une position pour ses mains. Semblablement la douleur ou la colère, dont les signes ordinaires sont consciemment comprimés, peuvent être indiqués par les poings qui se serrent. Dans les mouvements de la physionomie elle-même, on rencontre quelques modifications de même origine. Le fait, que la compression des lèvres accompagne souvent la colère quand elle n'est pas violente, a probablement sa cause originelle dans un effort qu'on fait pour s'empêcher de retirer ses lèvres en arrière et de montrer les dents, mouvements qui sont spontanés dans la colère naissante. Et de plus, il semble probable que ces tiraillements des muscles faciaux qui trahissent quelquefois

Digitized by Google

l'agitation résultent d'insuccès momentanés dans l'effort que nous faisons pour empêcher les actions musculaires appropriées aux sentiments présents. Nous trouvons une forme de ce langage naturel secondaire du sentiment, qui naît d'efforts tentés pour voiler le langage naturel primitif, dans certains rapports entre la position des yeux et celle de la tête. Quand nous regardons un objet placé près de nous, de côté, l'ajustement nécessaire du regard est obtenu, partie en tournant la tête, partie en tournant les yeux, les deux mouvements restant, l'un par rapport à l'autre, en proportion assez régulière. Des mouvements exécutés suivant cette proportion deviennent donc l'accompagnement naturel de la curiosité franche. Si maintenant on désire voir quelque chose d'un côté du champ visuel, sans laisser soupçonner qu'on voit cet objet, on éprouve une tendance à empêcher le mouvement si apparent de la tête, et à exécuter l'ajustement exigé entièrement avec les yeux, qui se trouvent par conséquent tournés tout à fait d'un seul côté. Ainsi quand les yeux sont tournés d'un côté, tandis que le visage est tourné de l'autre, nous obtenons le langage naturel de ce que nous appelons le caractère sournois.»

M. H. Spencer fait dans une note l'application de cette dernière remarque aux portraits d'une certaine époque, où les artistes, pour éviter de donner au modèle une pose guindée, lui donnaient, sans le vouloir, un air sournois, par le désaccord de la direction du regard et de l'attitude générale de la tête. Pour nous, nous indiquerons comme un des exemples les plus complets et les plus charmants des expressions diver-

Digitized by Google

ses de la curiosité le tableau du Louvre où le Poussin représente Eliézer abordant Rébecca entourée de ses compagnes : jamais belles jeunes filles n'ont montré, déguisé ou trahi avec plus de justesse et de grâce l'intérêt qu'elles prennent à une scène de ce genre.

III

Etymologie des mots exprimant en diverses langues l'action de rire, et quelques considérations sur le langage appropriées à notre sujet. — De la désynonymisation. — *De ce que sont les mots par rapport à l'idée.*

On n'a pas appris tout ce qu'on peut savoir sur un ordre de choses, tant qu'on n'a pas dressé la liste des mots qui les expriment ou qui s'y réfèrent (substantifs, adjectifs, verbes), et qu'on n'a pas étudié ces mots en les analysant et en les définissant, en les comparant, en en suivant la filiation et l'histoire aussi loin qu'il est permis de le faire. Nous n'étalerions qu'une érudition d'emprunt si nous consignions ici tous les renseignements philologiques que nous avons recueillis pour notre édification personnelle et que nous devons particulièrement à l'obligeant érudit que nous avons déjà nommé, M. David. Nous voulons seulement. pour en faire le point de départ de considérations plus générales, indiquer les mots qui, en diverses langues, désignent l'action de rire.

Il y a en sanscrit trois racines qui ont donné lieu à autant de familles de mots :

Digitized by Google

1° *Hrish*, concevoir de la joie (plus particulièrement, être horripilé), d'où provient le latin *ridere*, étymologie du mot français *rire*, lequel se retrouve en italien, espagnol, portugais, catalan, roumain, etc.

2° *Has, jahasa*, j'ai ri, souche du grec *gelaô*, de l'anglais *to laugh*, de l'allemand *lachen*, du vieux haut allemand *klahan*, du hollandais *lagchen*...

3° *Smi*, qui a produit le vieux slave *smiiatisin*, le russe *smieitsa*, le polonais, le croate, le bulgare, l'anglais *to smile* (sourire).

Rire est vraisemblablement une onomatopée, « hihihi ! » Avec le temps, il est devenu pour partie un mot descriptif qui montre la fente de la bouche et les plis qui se forment à l'entour (ride, rider, rideau). On dit plaisamment d'un soulier percé qu'il rit. *Jahasa, gelaô*, etc., sont assurément aussi une imitation du son ; on n'a pu nous dire avec certitude ce que représente *smi*.

Dans les langues sémitiques, le mot est également phonographique : en hébreu *so hak*, en arabe *d'ha'k*, etc.

Ces sortes de recherches ne sont pas toujours ni même ordinairement une curiosité vaine ; sans doute on ne gagne rien à savoir que *rire* se disait en latin *ridere*, et *sourire subridere ;* ce n'est qu'un pur renseignement de l'histoire morphologique des mots ; l'étymologie n'a de valeur pour l'intelligence que lorsqu'elle lui apporte une idée nouvelle et qu'elle vivifie le mot par un sens caché. Ainsi, par exemple, il n'est pas sans intérêt de noter que l'*ironie* vient de la méthode employée par Socrate ; il vous interrogeait

Digitized by Google

si bien qu'il vous amenait à trouver vous-même et à mettre dans vos réponses ce qu'il avait dessein de vous apprendre. Cet artifice de l'*accoucheur des intelligences*, feignant l'ignorance ou tout au moins masquant son but, est devenu le nom de toutes les contre-vérités malicieuses que l'auditeur rectifie d'emblée.

Certainement, il serait très important de savoir comment une chose a été conçue, c'est-à-dire nommée, pour la première fois, par la pensée humaine, et comment cette première épreuve, particulièrement précieuse par sa spontanéité, s'est modifiée à travers les âges, tant pour la forme que pour le sens, et s'est propagée en donnant naissance à des lignées de mots si différents qu'on n'en soupçonnerait pas d'abord l'origine commune; mais si ces problèmes sont réservés à la science la plus approfondie et la plus spéciale, il faut remarquer que les étymologies les plus reconnaissables, celles qui sont à la portée de tout le monde, sont aussi les plus utiles, celles qui exercent, souvent à notre insu, l'influence la plus sensible sur l'usage de la langue et sur nos associations mentales. En s'appliquant à examiner ces étymologies, on arrive avec peu de peine et avec beaucoup de profit à saisir les éléments constitutifs des idées, leur essence intime, leurs caractères habituels, les métaphores qui les dépeignent couramment, les faits accidentels qui leur ont imposé tel nom semblant inexplicable, les rapports qui, liant les mots entre eux, manifestent les affinités existant entre les idées elles-mêmes, le point central autour duquel rayonne l'élasticité d'applica-

Digitized by Google

tion propre à tous les mots, etc. ; un champ immense est ouvert à l'observation la plus facile.

Ainsi, il y a un grand nombre de mots appartenant à notre matière : plaisant, spirituel, burlesque, bouffon, grotesque, comique, sel attique, sel gaulois, piquant, pointe, ironie, facétie, épigramme, pamphlet, factum, satire, caustique, mordant, moquerie, raillerie, persifflage, parodie, caricature, charge, saillie, trait, sarcasme, etc., etc. ; et d'autre part : sottise, bévue, quiproquo, méprise, naïveté, ingénuité, candeur, simplicité, niaiserie, aveuglement, illusion, etc.

A mesure que l'on regarde mieux ces mots, leur provenance, leur emploi, il se fait un travail double et contraire de différenciation et de généralisation dans les idées qui y correspondent, et l'on parvient à ce progrès intellectuel, à ce point de maturité de la connaissance, qu'on a appelé du nom un peu baroque, mais juste, de la *désynonymisation*.

Ce résultat est principalement obtenu par les étymologies toutes visibles qui se décèlent d'elles-mêmes dans la transparence des mots.

Mais si, laissant de côté l'étymologie et les antécédents des mots, notre attention, suffisamment préparée par l'étude approfondie d'un sujet, du nôtre, par exemple, ne considère les mots qui y ressortissent que pour se rendre compte de ce qu'ils sont intrinsèquement, nous verrons, par une expérience personnelle, se justifier et s'appuyer de ses vraies raisons une remarque ingénieuse et profonde, à savoir que la pluralité des langues doit servir à cor-

Digitized by Google

riger l'imperfection inhérente à chacune d'elles (1).

Voilà ce que nous voudrions expliquer.

Essayez de dire en anglais le mot *esprit,* ou en français le mot *humour;* c'est aussi impossible que de représenter par des lettres françaises la prononciation anglaise; une langue est toujours plus ou moins irréductible par rapport à une autre langue. De même livrez au plus fin latiniste une phrase spirituelle et foncièrement française de Mme de Sévigné (2) ou de la Bruyère, et voyez ce qu'elle deviendra dans la langue de Cicéron ou de Sénèque; mais ne compliquons pas la difficulté en faisant intervenir la différence des temps; à l'heure actuelle, le rire dont le nom existe dans toutes les langues, est-il chose identique chez les Orientaux et chez les Européens? bien plus, les Anglais, les Allemands, les Français, n'ont-ils pas chacun leur façon de rire? Le vocabulaire dont chaque peuple fait usage pour interpréter tout ce qui se rapporte à sa gaieté, doit trahir des différences significatives et montrer une remarquable spécificité.

Le génie de chaque peuple s'imprime nécessairement dans sa langue; un mot d'une langue particulière n'envisage et n'exprime qu'un aspect; le mot corres-

(1) « Combien de beautés que nous ne saurions reproduire dans la langue même la plus riche! Combien, dès lors, s'il n'en existait qu'une, l'art serait appauvri! Quelque obstacle donc qu'oppose aux mutuelles relations des hommes la diversité des langues, elle favorise à d'autres égards le développement général, en rendant possibles des multitudes de manifestations qui ne le seraient pas dans l'hypothèse d'une langue unique. » (Lamennais.)

(2) Rien qu'un petit exemple : « Mme de Chaulnes avait *les* grosses larmes aux yeux en me disant adieu avec un gosier serré. » Ce *les* qui a tant de grâce et de propriété est sans équivalent même imaginable en latin.

Digitized by Google

pondant d'une autre langue fait voir un aspect un peu différent, et ainsi de suite; le tout réuni donne quelque chose d'aussi complet que possible, de même à peu près que de beaucoup de portraits d'une personne unique faits par différents peintres, on reconstituerait la personne même.

Mais cette comparaison n'est même pas encore suffisante; elle ne peut être bonne qu'en tant qu'appliquée à la traduction d'une langue dans d'autres langues, car alors il s'agit seulement de substituer les unes aux autres des choses de même nature, des mots à des mots; c'est une bien autre affaire quand il faut aller prendre une conception dans votre intelligence pour tâcher d'en faire des mots et des propositions.

D'abord il est évident que les mots et les phrases ne renferment pas l'idée à la façon matérielle dont un contenant reçoit et enveloppe un contenu; la quantité de liqueur qu'on a versée dans un vase est présente corporellement dans ce vase et est absente de tout autre autre lieu. Or le mot non seulement n'est pas l'idée même, mais il n'est même pas fait, si l'on peut ainsi parler, aux dépens de l'idée et avec sa substance, à plus forte raison il ne l'épuise pas. Il n'est même pas un portrait, une ressemblance de l'idée; un son n'est pas une idée, et n'a rien de commun avec elle. Qu'est donc le mot? Un pur signe de l'idée, il est peut-être moins encore : il est un simple moyen mis à notre disposition pour agir sur les autres hommes et pour exciter leur activité propre qui seule pourra les mettre dans un état mental déterminé. En restituant ainsi à la parole, aux mots, leur vrai rôle, on comprend leur

Digitized by Google

faiblesse, leur inertie, leur incommensurabilité par rapport à l'idée, et l'on s'étonne que l'art de dire ait jamais pu être l'objet d'une admiration indépendante de la valeur de ce qui est dit : la parole n'étant qu'un moyen ne saurait légitimement prétendre qu'à un mérite bien subalterne, celui d'une certaine convenance.

Telles sont les réflexions qui nous revenaient sans cesse durant que nous cherchions à nous rendre maître de notre sujet et à exposer le résultat de nos délicates analyses; pour bien manier sa langue, surtout pour l'adapter à l'expression de nuances et de distinctions dont il n'a pas encore été tenu un compte suffisant, et particulièrement pour avoir quelque bonheur dans la hardiesse extrême, mais ici nécessaire, de créer sinon des noms, du moins une terminologie (1), ne faudrait-il pas tout d'abord connaître ce qu'est le langage au point de vue rationnel et dans ses éléments premiers, comment il a fait son apparition, par quelles lois il s'est développé et se développe encore? Et nous n'avons même aucun témoin qui nous apprenne rien de la genèse de la parole humaine, et aucun savant qui supplée passablement à cette lacune par ses théories et ses conjectures! La métaphysique du langage (qui ne doit

(1) Aucune science ne peut se fonder ni même s'étendre sans faire du néologisme, ou pour le moins sans spécialiser à son usage un certain nombre de mots qu'elle emprunte à la langue ordinaire. Tous ces mots dits *de formation savante ou pédantesque* sont presque toujours malheureux : mais comme aujourd'hui la linguistique est constituée et qu'elle poursuit activevement les progrès, ces créations nouvelles, sans cesse demandées par les besoins scientifiques, doivent devenir plus correctes et meilleures; on peut l'espérer, ou le souhaiter du moins, car la bonne fabrication des mots nouveaux est peut-être un privilège réservé au génie populaire.

Digitized by Google

pas être indifférente à qui veut écrire) reçoit donc peu de secours de l'histoire et de la science; nous avons pu seulement constater que dans le domaine du plaisant comme dans le domaine général de l'intelligence, il y a trois sortes de choses : l'objet, la vue de l'objet ou l'idée, et le signe de l'idée ou le mot; l'idée est ce que nous avons de plus proche de l'objet, et le mot ce que nous avons de plus proche de l'idée; le mot est ce sans quoi aucune idée distincte et fixe n'est possible, et ce sur quoi seul nous ayons quelque prise; mais dans le même temps que nous nous sentons liés et soumis à ces signes matériels, nous tendons par un effort continuel de notre perfectibilité, à égaler de mieux en mieux ou plutôt de moins en moins mal notre parole à notre idée et notre idée à son objet.

FIN DE L'APPENDICE

Digitized by Google

ERRATA

Page 94, note, *tout cette première,* lire *toute cette première.*

Page 104, ligne 15, *qu'on appelle,* lire *qu'on n'appelle.*

Page 106, ligne 4, *sa malice,* lire *la malice.*

Page 133, avant-dernière ligne, *peu insuffisante,* lire *fort insuffisante.*

Page 158, ligne 3, *pour celui que,* lire *pour le cœur que.*

Page 179, ligne 10, après *Enfin, quoique pareille aventure ne nous soit jamais arrivée,* ajouter *ni à nous ni à personne* (1), avec la note suivante qui devrait se trouver au bas de la page :

(1) Pourtant un jour Michelet a pu, tout comme Sosie et avec la même stupeur, laisser échapper cette exclamation douloureuse : « Il me prend mon moi ! » C'est qu'il lisait l'ouvrage qui a le premier et avec le plus d'éclat fait connaître en France la psychologie appelée si heureusement la *psychologie sans âme ;* on sait que c'est cette doctrine qui, réduisant notre être à une pure succession de phénomènes et d'états de conscience, supprime en réalité la personnalité humaine.

Page 383, ligne 15, *pour effleurer,* lire *pour pouvoir même effleurer.*

Digitized by Google

TABLE

Dédicace
Préface 1

INTRODUCTION

Quelques mots sur l'esthétique du beau et sur l'idéal avant d'arriver à la comparaison de cette esthétique avec celle du plaisant. — Deux grandes différences entre ces deux esthétiques : 1° le plaisant n'a pas d'idéal ; démonstration de cette proposition fondamentale : 2° le plaisant est senti et jugé par tout le monde avec une compétence et avec une uniformité qui contrastent avec ce qu'on voit dans les effets du beau. — Quelques déductions et quelques corollaires de ces deux différences : 1° la connaissance didactique et analytique du plaisant peut être poussée plus avant que celle du beau ; 2° tandis que le beau a une *limite* (l'idéal), le plaisant a seulement un *diapason ;* ce qu'il faut entendre par ce diapason spécial ; 3° le principe de contradiction est toujours en jeu dans le plaisant ; 4° le plaisant peut être soumis a des classifications, ce à quoi le beau résiste ; 5° convenance et nécessité de deux méthodes différentes pour étudier le plaisant et le beau. — Coup d'œil sur les travaux antérieurs. — Explications toutes particulières sur la méthode à employer ; la physiologie et ses procédés sont inapplicables ou stériles. — Quel est le degré de précision et à la fois de généralité propre aux résultats possibles de l'esthétique du plaisant. — Ce que, dans les choses qui sont du ressort du goût, peut faire l'analyse et ce qu'elle ne peut pas faire. — Confiance de l'auteur dans l'attention des lecteurs sérieux. 11

DE L'ESPRIT, DU COMIQUE, DU RIRE

Préambule, exposition et plan 51

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ESPRIT

I. — Difficulté de la définition. — Un passage du *Dictionnaire philosophique*. — Nécessité d'étudier la chose elle-même. 55

II. — Examen de trois exemples. — Deux autres proposés en problème. — Un dernier exemple analysé. — Ce qu'il semble qu'on est en droit de conclure 57

III. — Cette conclusion pourrait susciter des doutes et des objections si l'on ne se hâtait de préciser le sens délicat du mot *esprit* . . 64

IV. — Elimination de divers sens du mot *esprit* manifestement étrangers à notre matière. — Esprit entendu au sens d'une certaine partie de l'intelligence. — Nouvelle citation du *Dictionnaire philosophique*. — Esprit faculté ou produit. — C'est dans l'acception de produit que l'emploie notre étude. 66

V. — Distinction de la finesse, de l'adresse, et de la ruse laquelle est essentielle à l'esprit. — Bossuet n'a pas d'esprit. — L'adresse est d'un usage continuel dans l'art d'écrire et dans le travail intérieur de la pensée. — Nouvel essai de démarcation entre les deux sortes d'esprit (faculté et produit) et nouvelle définition de l'un et de l'autre. 71

VI. — Quelques derniers mots, pour n'y plus revenir, sur l'esprit (faculté). 81

VII. — L'esprit n'existe pas seulement dans les traits isolés . 84

VIII. — Trois conditions sont nécessaires à l'idée plaisante pour être de l'esprit, savoir l'intention, la justesse, l'agrément. — 1° *L'intention*. 86

IX. — 2° *La justesse*. — Le vrai bon sens est plus rare et vaut mieux que l'esprit avec tout son éclat. 89

X. — 3° *L'agrément*. — Impuissance de la critique. — Son unique office 92

XI. — Des conditions de l'esprit il faut passer à ce qui fait la matière de l'esprit, c'est-à-dire les mots, le tour, la pensée. — 1° *Les mots*. — Jeux de mots. — Les uns jouent principalement sur le son, les autres sur le sens; ces derniers peuvent eux-mêmes se diviser en deux classes. — Insistance particulière sur les métaphores prolongées au delà de l'usage commun. 94

XII. — 2° *Le tour*. — Deux exemples 101

XIII. — 3° *La pensée*. — Trois exemples. — Limites indécises de l'esprit, et coup d'œil sur l'étendue qu'il embrasse 103

XIV. — Des abus de l'esprit et de ses dangers. — De l'utilité qu'il peut y avoir à étudier l'esprit et à se rendre un compte attentif de ses amusantes séductions 108

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

DU COMIQUE

CHAPITRE PREMIER

INVESTIGATIONS PRÉPARATOIRES, ET ASPECT GÉNÉRAL QUE PRÉSENTE LE COMIQUE

I. — Préambule. — Indication des développements qui feront l'objet du chapitre tout entier et de l'ordre dans lequel ils se succèderont 117

II. — Ce que semble être le comique. — Première tentative de comparaison entre l'esprit et le comique, puis entre l'imagination spirituelle et l'imagination comique 120

III. — De l'esprit à la scène, assez facile à distinguer du comique 125

IV. — Ailleurs qu'au théâtre, l'esprit est beaucoup plus difficile à distinguer d'avec le comique. — Exemples d'esprit et exemples de comique. — Conclusion qui semble pouvoir être tirée 128

V. — Synonymie de plaisant et de risible. — Exemples de cas plaisants non comiques et de cas plaisants comiques. — Séparation du comique d'avec la bouffonnerie. — L'élément moral est le caractère essentiel du comique 132

VI. — Différence de risible et de ridicule. — Le comique est le ridicule. — Premières notions générales du comique. 135

VII — Continuation de l'esquisse du comique. — Impression du spectateur et aveuglement du personnage. — Rôle de l'opinion publique. — Pourquoi le rire est si cruel à celui qui en est l'objet . . . 138

VIII. — Distinction de la période d'entraînement et de la période de réaction, à laquelle correspond à peu près la division fondamentale du *comique naïf* et du *comique d'imposture*. — Exemples de comique naïf, exemples de comique d'imposture 143

IX. — Insistance sur le comique d'imposture — Indication de quelques-uns de ses cas choisis parmi ceux qui sont les plus fréquents . 150

X. — Examen plus approfondi de la distinction du comique naïf et du comique d'imposture. — 1° Bonne foi, mauvaise foi. — 2° Succession des deux comiques. — 3° Peine ou plaisir qu'éprouve le personnage comique. — Dissimulation et simulation 153

XI. — Application de la distinction des deux comiques à des exemples tirés de Molière. — Un autre et dernier exemple. — Retour sur la scène déjà citée des *Femmes savantes*. — Extrême complexité de ce que présentent les divers personnages; complexité plus grande encore de ce qu'éprouve le spectateur 158

XII. — Enumération des cinq éléments du comique . . . 165

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME

ANALYSE

LES CINQ ÉLÉMENTS DU COMIQUE : 1° LA CAUSE MORALE ; 2° L'ÉNORMITÉ ; 3° LE PLAISIR D'INTELLIGENCE ; 4° LE PLAISIR DE MALICE ; 5° LE PLAISIR DE JUSTICE.

SECTION PREMIÈRE

La cause morale

I. — Notion générale. — La passion empêche les impressions ou bien elle les altère, c'est-à-dire qu'elle produit des distractions ou qu'elle produit des erreurs. — *Distractions.* — Distractions sans cause connue, ou encore avec cause connue, mais non morale 167

II. — Division des *erreurs* en erreurs spontanées, erreurs provoquées, erreurs plus particulièrement morales. — 1° *Erreurs spontanées;* elles ne sont comiques que si un élément moral s'y laisse voir. . . . 171

III. — 2° *Erreurs provoquées.* — *Le Menteur, les Fourberies de Scapin, Amphitryon* 175

IV. — 3° *Erreurs plus particulièrement morales.* — Le comique d'imposture est actif ; le comique naïf est passif 180

V. — Retour, pour en mieux préciser la notion, sur le comique naïf : justification du nom. — Deux sortes de naïveté. — Bien que le mot de *ridicule* puisse convenir à tout ce qui est comique, le mot de *comique* s'applique mieux à ce qui est fortement comique et notamment au comique d'imposture. — Naïvetés et impostures de toutes les passions comiques ou tragiques 182

VI. — *Imposture plaisante ou heureuse,* qui ne doit pas être confondue, malgré la ressemblance des noms, avec le comique d'imposture. — Mystification et taquinerie. — Une vue théorique sur les classifications en général et son application à notre matière. — Classification des impostures plaisantes ou heureuses, qui peuvent être réparties en quatre groupes. — Exemples, dont un fort long. — Justesse et intérêt de la notion de l'imposture plaisante ou heureuse. — Diagramme de ces impostures. — Nouveau côté par où le domaine des faits plaisants se montre plus étendu et autre que le domaine du comique 187

SECTION DEUXIÈME

L'énormité

I. — Effet comique comparé avec les autres impressions qu'on éprouve au théâtre 203

Digitized by Google

II. — Evidence de l'erreur comique 205
III. — Erreurs matérielles, erreurs abstraites. — Absurdités métaphysiques, mathématiques, morales 208
IV. — Le comique d'imposture est double, le comique naïf est simple. — Observation sur les naïvetés dans Molière 212
V. — Conditions favorables qui peuvent accompagner l'erreur 216
VI. — Contraste ; il y en a deux sortes. — Une première audition est loin d'épuiser le plaisir dont le contraste comique et le comique en général peuvent être la source 219
VII. — Effet naturel de l'agglomération d'un public. — Essai d'explication. — La sympathie ; son effet général. — Deux particularités : ce que le fait, pour les plaisirs intellectuels, d'être pris en commun, donne de sécurité aux impressions, et en même temps ajoute de clairvoyance à la pensée individuelle. — Transition 222

SECTION TROISIÈME

Le plaisir d'intelligence

INDUCTIONS, JUGEMENTS, GÉNÉRALISATIONS

I. — 1° *De l'induction* — Puissance suggestive du comique ; de la déduction 227
II. — Deux sortes principales d'inductions. — De ce qu'on peut appeler les *révélations*. — Exemples 231
III. — 2° *Des jugements*. — Jugements et généralisations. — Sens différent attribué ici à ces deux mots. — Indication des développements qui vont suivre et relatifs aux jugements 234
IV. — Les effets ordinaires de la sensibilité. 237
V. — La passion. — Etude sur deux passions, la prévention et l'admiration. — La prévention : d'où elle procède. — Exemples de prévention. — Comparaison de la prévention et de la distraction. — Rappel et justification d'une précédente division. 242
VI. — L'admiration. 249
VII. — Le caractère. — Un vrai caractère n'est ni exclusif ni excessif, ou autrement dit, d'une part il ne détruit pas dans le personnage l'homme ordinaire, et de l'autre ce qu'il a de particulier ne doit pas être amplifié indéfiniment. — Exemples. — Le mérite d'une comédie ne s'apprécie pas par le nombre des mots plaisants ni même comiques, mais par la vérité des caractères et par la justesse de l'ensemble 255
VIII. — Transition pour arriver à la troisième opération intellectuelle que

Digitized by Google

suscite le comique, c'est-à-dire à la généralisation. — Observation et expérience. — Vertu des exemples. 263

IX. — 3° *Des généralisations.* — Nature et fondement logique de la généralisation à laquelle donne lieu la vue du fait comique. — Propriété précieuse dont jouissent toutes ces généralisations. — Une autre propriété spéciale à une certaine classe d'entre elles 266

X. — Résumé de la section. — Plaisir intellectuel du spectateur comparé avec l'effort intellectuel nécessaire pour observer la vie réelle. — Transition 272

SECTION QUATRIÈME

Le plaisir de malice

I. — Idée générale du plaisir de malice 275

II. — Recherche psychologique sur le principe de la malice. — Anomalie morale que présente la malice ; explication de cette anomalie. — Distinction de la méchanceté et de la malice proprement dite. — La malice est un produit de la rivalité et de l'envie. — Les hommes sont particulièrement rivaux sur le terrain de l'amour-propre. — Opinion de Hobbes. — La malice du spectateur n'a trait qu'à l'amour-propre. — Merveilleuse clairvoyance de la malice 277

III. — Le plaisir n'a lieu et le comique ne se produit que si le désordre ne fait pas prévaloir une sympathie douloureuse ou une aversion pénible. 291

IV. — Le comique n'existe pas s'il n'y a une personne en cause 297

V. — Danger de la malice. — Usage salutaire qu'on en pourrait faire. — Son innocuité au théâtre. — Transition. 299

SECTION CINQUIÈME

Le plaisir de justice

I. — Premier aperçu. — Descartes a signalé dans le comique un élément de justice. — Trois conditions de la justice répressive : les vraies peines doivent être exemplaires, *naturelles*, expiatoires. — 1° Exemplarité du comique 302

II. — Définition des peines naturelles et des peines arbitraires 305

III. — 2° Le comique est une peine *naturelle*. — Gradation des circonstances qui peuvent particulièrement faire ressortir cette qualité de la peine. — *Traître* et *bourreau* 307

IV. — 3° Comment le comique est une peine expiatoire . . 314

V. — Tout vice, tout travers est le bourreau de soi-même *(heautotimo-*

Digitized by Google

roumenos). — Examen particulier de l'amour-propre. — Un mot des autres passions. 316

VI. — *L'Ecole des femmes* étudiée au point de vue de la justice 320

VII. — Comment et pourquoi dans le comique les plaisirs de justice sont forcément mélangés d'une joie malicieuse. — Le comique n'épuise pas tout ce qu'une comédie a de démonstratif et de moral. — Trois questions que fait naître l'étude de l'*Ecole des Femmes* 323

VIII. — *Première question :* à quelle partie de la peine correspond le comique? — Distinction des divers éléments dont se composent une faute et la peine d'une faute. — Différence de l'immoralité d'un fait et de son ridicule. — Fautes légères dont le ridicule est la peine totale . . 325

IX. — Continuation. — Fautes où l'amour-propre se trouve mêlé à d'autres passions 330

X — *Deuxième question :* n'y a-t-il pas lieu d'apprécier le comique non seulement du dehors par l'impression du spectateur, mais encore au dedans par ce que ressent le personnage ? — Un nouveau caractère distinctif à ajouter à nos deux comiques : le comique naïf est inconscient, l'autre est conscient 333

XI. — *Troisième question :* ne convient-il pas, pour bien juger de la vindicte exercée par le comique, de distinguer dans le désordre les petits effets immédiats, et les conséquences plus graves et plus éloignées? 336

XII. — Ridicule infligé perfidement ou arbitrairement. — Court résumé de la justice. 339

XIII. — Différent parti auquel se rangent la conscience et les sympathies du spectateur, suivant qu'il s'agit de tragédie ou de comédie. . 341

CHAPITRE TROISIÈME

SYNTHÈSE

SYNTHÈSE DES CINQ ÉLÉMENTS DU COMIQUE ; LEUR APPLICATION AUX AUTRES CAS PLAISANTS ; ESSAI DE THÉORIE GÉNÉRALE DU PLAISANT

I. — Une considération empruntée aux sciences naturelles. — Lien logique des cinq éléments. — Si leur concours est nécessaire pour constituer le comique, presqu'aucun d'eux n'appartient privativement au comique 344

II. — Coup d'œil sur quelques exemples plaisants, considérés en tant qu'ils constituent plus ou moins un fait, et rangés suivant cette particularité. 348

III. — L'esprit est encore un fait, mais un fait d'une autre nature 352

IV. — Comparaison entre l'esprit et le comique, au moyen de l'application

Digitized by Google

à l'esprit des cinq éléments constatés dans le comique, la sixième chose (ou le fait) étant maintenant mise hors de cause. 355

V. — Véritables et très ardues difficultés de la distinction de l'esprit et du comique, lorsque l'esprit se met à donner des ridicules, à dramatiser et à créer des fictions. — Chacune de ces trois circonstances rend délicate à faire la part qui revient à l'esprit et celle qui revient au comique 361

VI. — Pour opérer la séparation définitive de l'esprit d'avec le comique, il faut d'abord les considérer en eux-mêmes, et ensuite considérer la faculté qui les produit. — 1° L'esprit et le comique considérés en eux-mêmes, et abstraction faite de l'auteur et de la faculté. — Autant de comique que d'esprit dans *les Provinciales*. — Beaucoup plus de comique que d'esprit dans *Gil Blas*. — Presque rien que de l'esprit dans Voltaire. . 369

VII. — 2° Faculté qui produit le plaisant considérée en elle-même. — On peut donner le nom unique d'*imagination plaisante* à la faculté qui produit toute espèce de plaisant ; mais elle n'en sera pas moins différente suivant la nature des produits qu'elle donne.— Verve comique, génie comique 376

VIII. — Examen d'une division qui a été proposée : le plaisant volontaire et le plaisant involontaire. 380

IX. — Plaisant qui n'est ni l'esprit ni le comique. — Plaisant naturel ou autrement dit existant sans le fait de l'homme 384

X. — Conclusion générale. — 1° Description du plaisir causé par le plaisant, ou côté subjectif du problème. — Coup d'œil jeté incidemment sur le beau pour comparer les effets psychiques qu'il produit avec ceux que produit le beau. — 2° Ce qu'est le plaisant considéré en lui-même, ou côté objectif du problème. — Le plaisant est un désordre ; ce désordre doit satisfaire à deux conditions, l'une négative, l'autre positive. — Comment on peut en dernière analyse définir le plaisant, et comment on doit caractériser et classer ses trois espèces principales 386

XI. — Dernière expression de notre conception métaphysique du plaisant 402

CHAPITRE QUATRIÈME

DEUX CAS OMIS : LA RÉPÉTITION ET LE RIRE SARDONIQUE

I. — La répétition 411

II. — Le rire sardonique. — Côté par lequel il vient confiner au beau ou plutôt au sublime 420

CHAPITRE CINQUIÈME

DE LA GAIETÉ LUBRIQUE

I. — Source profonde de cette gaieté 423

Digitized by Google

II. — Pruderie du langage. 425

III. — Attrait presque universel des plaisanteries lubriques, et usage qu'en fait particulièrement Molière 429

IV. — De l'adultère à la comédie. — Son nom : accueil qui lui est fait. — De l'innocence et de la pruderie. — Intérêt que le public prend à ces sortes de questions. — Velléité de digression, et conclusion 431

TROISIÈME PARTIE

DU RIRE

I. — Le rire et la gaieté. — Le plaisir et le plaisant. — *Hi hi hi!* et *Ha ha ha!* — Quelques remarques physiologiques. 441

II. — Principe essentiellement rationnel du rire. — Rire intellectuel et rire purement nerveux. — Définition de Lamennais 446

III. — Valeur morale du rire. — Sa valeur comme symptôme. 448

IV. — Droits et usage du rire dans la vie. 453

ÉPILOGUE

Ce qu'il peut y avoir de profit à espérer de cette étude. — Occasion qui l'a fait entreprendre. — Quelques-uns des défauts de ce livre, dont plusieurs étaient peut-être difficiles à éviter 457

APPENDICE

I. — Coup d'œil sur la nature et les conditions de l'étude du plaisant comparée avec les sciences de la matière 469

II. — Exposé et examen de la théorie de M. Herbert Spencer sur le rire. — Effets physiologiques accompagnant quelques cas de ce que nous avons appelé le comique d'imposture 472

III. — Etymologie des mots exprimant en diverses langues l'action de rire, et quelques observations sur le langage appropriées à notre sujet. — De la *désynonymisation*. — De ce que sont les mots par rapport à l'idée 480

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

i

1 J 342

Digitized by Google

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE et Cie

BARDOUX

Les légistes, leur influence sur la société française. 1 vol. in-8, 1877. 5 fr.

HARTMANN (E. DE)

La philosophie de l'inconscient, trad. par M. D. Nolen, avec préface de l'auteur pour l'édition française. 2 vol. in-8, 1877. 20 fr.

JAMES SULLY

Le pessimisme, traduit de l'anglais par MM. Bertrand et Gérard. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

BUCHNER

Science et nature, traduit de l'allemand par le docteur Lauth. 1 vol. in-8, 2e édition. 7 fr. 50

HERBERT SPENCER

Les premiers principes. 1 fort vol. 10 fr.
Principes de psychologie. 2 vol. 20 fr.
Principes de biologie. 2 vol. in-8. 20 fr.
Principes de sociologie :
Tome I, traduit par M. Cazelles. 1 vol. in-8, 1878. 10 fr.
Tome II, traduit par MM. Cazelles et Gerschel. 1 vol. in-8, 1879. 7 fr. 50
Tome III, traduit par M. Cazelles. 1 vol. in-8. 15 fr.
Essais sur le progrès, traduit par M. Burdeau. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
Essais de politique, traduit par M. Burdeau. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
Essais scientifiques. 1 vol. in-8. traduit par M. Burdeau. 7 fr. 50
De l'éducation physique, intellectuelle et morale. 1 volume in-8, 3e édition. 5 fr.
Introduction à la science sociale. 1 vol. in-8, 6e édit. 6 fr.
Les bases de la morale évolutionniste. 1 vol. in-8, 2e éd. 6 fr.
Classification des sciences. 1 vol. in-18, 2e édit 2 fr. 50

PAUL JANET

Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale. 2e édition, 2 vol. 20 fr.
Les causes finales. 1 vol. in-8, 2e édition. 10 fr.

TH. RIBOT

L'hérédité psychologique. 1 vol. in-8, 2e édition. 7 fr. 50
La psychologie anglaise contemporaine. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
La psychologie allemande contemporaine. In-8. 7 fr. 50

SCHOPENHAUER

Aphorismes sur la sagesse dans la vie, traduit de l'allemand par M. J.-Cantacuzène. 1 vol. in-8. 5 fr.
De la quadruple racine du principe de la raison suffisante, suivi d'une esquisse d'une *Histoire de la doctrine de l'idéal et du réel*, traduit de l'allemand par J.-A. Cantacuzène. 1 vol. in 8. 5 fr.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 009 968 157

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
CANCELLED
2R13 - 1987
2193552

WIDENER
BOOK DUE
MAY 4 - 1987
JUL 14 1987
2272303

WIDENER
WIDENER
APR 0 4 2001
MAR 0 7 2001
BOOK DUE
CANCELLED

CANCELLED
WIDENER
BOOK DUE
APR 2 - 199
MAR 21 1991

Digitized by Google

Digitized by Google